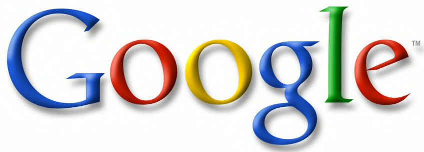
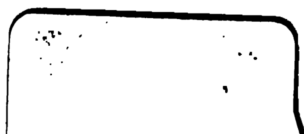












CAMPAGNE

DE

CIRCUMNAVIGATION.

TOME III.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, N° 56.

CAMPAGNE

DE

CIRCUMNAVIGATION

DE LA FRÉGATE

L'ARTÉMISE,

PENDANT LES ANNÉES 1837, 1838, 1839 ET 1840,

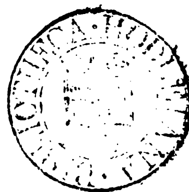
SOUS LE COMMANDEMENT

DE M. LAPLACE,

CAPITAINE DE VAISSEAU,

Publié par ordre du Roi, sous les auspices du Ministre de la Marine.

TOME TROISIÈME.



PARIS,
ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,
Libraire de la Société de Géographie, rue Hautefeuille, 23.

1844.

CAMPAGNE

DE

CIRCUMNAVIGATION

DE LA FRÉGATE

L'ARTÉMISE,

PENDANT LES ANNÉES 1837, 1838, 1839 ET 1840.

CHAPITRE X.

TRAVERSÉE DE L'EMBOUCHURE DU GANGE A SUMATRA. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR CETTE GRANDE ÎLE, SUR LES DIVERSES PARTIES DE SON TERRITOIRE, SA POPULATION, SES PRODUCTIONS ET SUR LE DÉVELOPPEMENT CONSIDÉRABLE QU'Y A PRIS, DEPUIS QUELQUES ANNÉES, LA PUISSANCE HOLLANDAISE.

Comment les hommes doués d'une imagination vive, ardente, pour lesquels l'activité, le changement, la nouveauté, sont un besoin, n'aimeraient-ils pas la vie du marin? En effet, celui-ci peut explorer les merveilles du globe tout entier et, pour lui, chaque jour apporte son contingent de distractions utiles ou agréables. Sans doute que son existence à la mer semble monotone; mais cette monotonie elle-même lui est

nécessaire pour calmer l'agitation que la vue de tant d'objets qui dans les relâches se pressent pour ainsi dire sous ses yeux, doit jeter naturellement dans son âme; et sans ce repos moral, son imagination bientôt fatiguée tomberait dans une sorte d'engourdissement. Jamais encore, durant mes longs voyages, je n'avais autant senti la vérité de cette observation; j'étais rassasié de plaisirs bruyants; mon esprit soupirait après la solitude, pour se retremper et retrouver cette facilité de travail dont j'avais tant besoin pour mettre en ordre, avant d'arriver à mes nouvelles relâches, la foule de renseignements récoltés durant mon séjour au sein de la métropole des Indes britanniques. Aussi vis-je, sans aucun regret, disparaître peu d'heures après que le pilote de Calcutta nous eut quittés, le phare flottant qui dans les nuits obscures annonce aux navigateurs la tête des bancs dont l'embouchure de l'Ougly est parsemée. Alors je fis gouverner vers Sumatra, où les intérêts de nos armateurs, faisant le commerce du poivre, m'engageaient à toucher avant de visiter Colombo, chef-lieu de Ceylan, et les principaux points des rivages malabares.

Sur notre droite s'étendaient, à peu de distance de nous vers l'ouest, les vastes plages de la province d'Orixa, sur lesquelles, malgré les phares que depuis quelques années la Compagnie a fait élever sur plusieurs pointes avancées, bien des navires se perdent chaque hiver. Du côté opposé, le royaume d'Aracan présentait ses côtes dentelées, où les hydrographes du gouvernement indien ont découvert dernièrement

dans les mille canaux qui sillonnent les bords de cette contrée, des ports et des rades comparables, pour la sûreté des navires, à tout ce que l'Inde possède de plus beau dans ce genre. Mais ces bords sont généralement marécageux, et, à l'exception de l'île Cheduba où les Européens viennent trafiquer, la race humaine ne peut y vivre que très-difficilement. Aussi sont-ils à peu près inhabités.

Ces pays dépendaient complétement, il y a vingt années, de l'empire Birman; mais depuis la guerre heureuse que firent les Anglais en 1823 à cette puissance, plusieurs points sont restés au pouvoir des vainqueurs.

Entre ces deux côtés opposés du golfe, auprès desquels, suivant la mousson régnante, les marins vont alternativement chercher un abri contre les mauvais temps, nous trouvions des brises faibles et parfois contraires, qui pourtant n'empêchaient pas la légère *Artémise* de s'éloigner assez rapidement des rivages du Bengale, où, dans cette saison, un coup de vent du large pouvait d'un moment à l'autre lui faire courir les plus grands dangers. C'est ainsi que le 26 octobre, deux semaines après le départ, nous étions parvenus à cinquante lieues de la pointe ouest de Sumatra, notre nouvelle destination.

Mais déjà nous commencions à ressentir l'influence du voisinage de l'équateur : le ciel était souvent sombre et couvert; des grains de pluie, accompagnés de vent, s'élevaient fréquemment de l'horizon que bordait dans toute son étendue une bande de brume épaisse. La

terribles Portugais des temps passés. Dans ces circonstances, le roi d'Achem se montra le plus implacable comme le plus dangereux ennemi des envahisseurs des pays malais. Pendant un siècle il lutta courageusement contre eux, et, malgré les revers continuels que lui firent éprouver de si redoutables adversaires, malgré la perte de ses possessions voisines de Pulo-Pinang, dont s'emparèrent les vainqueurs, jamais les Européens n'ont pu s'établir à demeure sur les côtes de ses États. Au commencement du siècle passé, il était encore puissant; malheureusement les troubles intérieurs auxquels la succession de la couronne donna lieu, et que les Anglais ne contribuèrent pas faiblement à entretenir, ont achevé la ruine du pays. Cependant, il y a moins de soixante années, lorsque notre puissance dans l'Inde, soutenue par le bailli de Suffren, jetait son dernier éclat, le souverain d'Achem n'était pas sans quelque importance, puisque, malgré les plaintes et les menaces des maîtres du Bengale, il accueillit toujours avec empressement notre flotte sur la rade de sa capitale, lui fournit les approvisionnements dont elle pouvait avoir besoin, toutes les fois que l'amiral français fut y ravitailler ses vaisseaux. Encore de nos jours, quoique sans navires armés, presque sans troupes, avec des provinces dont chaque année la révolte de quelque vassal diminue le nombre déjà bien limité, ce prince malais, mécontent de la manière aussi injuste que perfide dont le gouvernement de Java avait agi envers un autre grand chef son voisin et son parent, a osé refuser satisfaction aux maîtres de Bata-

via, qui se plaignaient que ses sujets eussent pillé une de leurs goëlettes de guerre, après en avoir massacré l'équipage. Soit que la partie lésée craignît, en cherchant à se venger, d'attirer de plus grands malheurs sur son commerce de cabotage; soit que, soutenant à cette époque une guerre très-vive contre plusieurs nations de Sumatra, elle ne se souciât pas d'augmenter le nombre de ses ennemis : tant il y a que cet acte de piraterie était resté impuni. Mais la vengeance des Hollandais, pour être lente, n'en est pas moins certaine; et probablement l'époque où ils feront payer cher au roi d'Achem ses prétendus méfaits envers eux, n'est pas très-éloignée, comme nous le verrons un peu plus bas, quand il sera question de la manière rapide dont cette nation étend sa puissance sur la partie méridionale de Sumatra, et se rapproche par conséquent de plus en plus des possessions du prince malais, auquel il ne reste aujourd'hui que l'extrémité septentrionale de cette grande île, c'est-à-dire, la région la moins peuplée, la plus sauvage, et en même temps la moins étendue, en raison du rétrécissement considérable que subissent les terres à mesure qu'elles se prolongent dans le nord.

C'est pourtant vers cette dernière partie de Sumatra que je dirigeais *l'Artémise*, non pas même du côté qui, tourné au levant et baigné par les eaux tranquilles du détroit de Malaca, offre presque en tout temps une douce navigation aux marins, mais bien sur le côté opposé, là où le fougueux vent de nord-ouest rend les rades dangereuses pendant quatre

mois de l'année, et inonde les terres de brumes et de pluies.

Depuis plusieurs semaines, cette mauvaise saison, qui dure de juillet en septembre, devait avoir fait place à celle durant laquelle soufflent sans aucune interruption les brises fraîches du sud. Alors le ciel est presque constamment clair et les terres peuvent être aperçues de très-loin. Malheureusement, par une de ces anomalies assez communes dans les parages voisins de l'équateur, cette dernière saison n'était pas encore bien établie; aussi, quand j'approchai de la côte pour trouver Pulo-Raya, petite île séparée de la grande terre par un canal très-étroit et à l'abri de laquelle je comptais mouiller la frégate, nous eûmes à lutter contre tous les obstacles que je me flattais d'éviter.

A peine la frégate eut-elle dépassé la pointe Achem vers l'ouest, que la mousson de nord-est l'abandonna complétement; le ciel se couvrit de nuages épais; la pluie tomba par torrents; les vents tournèrent au sud-est et devinrent contraires à notre route; en sorte que le 28 au soir, lorsqu'après deux jours d'un louvoyage pénible, nous prîmes connaissance de la terre, nous la trouvâmes enveloppée d'une brume épaisse qui lui donnait un aspect sombre et menaçant.

Peu d'instants après le coucher du soleil, l'obscurité était si profonde qu'à peine les hommes de quart pouvaient se voir les uns les autres sur le pont. De forts grains de pluie se succédaient sans aucune interruption. Cependant, jaloux de ne pas perdre de temps, et les chronomètres nous mettant encore à grande dis-

tance de la côte, je me décidai à laisser courir vers cette dernière pendant plusieurs heures, de façon à la reconnaître au point du jour. Mais à minuit, rendu inquiet par la mollesse et les variations continuelles de la brise, ainsi que par la promptitude avec laquelle la houle disparaissait, indices certains du voisinage des terres, je fis virer de bord pour courir au large. Combien je me félicitai d'avoir pris cette prudente résolution, quand, de l'arrière de la frégate, dès que celle-ci eut le cap au large, je distinguai les montagnes de Sumatra comme un immense rideau noir suspendu sur nos têtes! Nous n'en étions plus qu'à quelques milles, et probablement au milieu des récifs dont les approches de cette partie de l'île sont parsemées. Une heure seulement de retard dans le virement de bord, et peut-être *l'Artémise* se serait brisée sur un écueil, alors que je devais la supposer encore loin du rivage, tant la forte erreur en longitude donnée par les chronomètres était extraordinaire, inexplicable, et tant d'une autre part les cartes de Sumatra sont inexactes et incomplètes. Nous nous tirâmes fort heureusement de ce mauvais pas, et bientôt la frégate, courant au large, se trouva assez en dehors des dangers pour pouvoir y attendre le jour sans aucun risque. Il parut enfin, mais ne diminua que bien peu l'incertitude de notre position. Sous nos yeux s'étendait une longue chaîne de hautes terres, auxquelles le voile de brume épaisse dont elles étaient couvertes prêtait des formes gigantesques. Chaque îlot semblait une montagne, chaque pointe une île immense; et

quand le soleil, paraissant au-dessus de ce vaste rideau noir, vint éclairer la scène, il me fut impossible de rien reconnaître à travers les mille formes fantastiques que prenaient successivement les objets à mesure que les rayons de lumière venaient les éclairer. Lorsque par moments le brouillard, poussé par la brise, s'élevait un peu, nous apercevions le rivage couvert d'une végétation sombre et triste, et un rideau de grands arbres, au pied desquels les lames brisaient sur les rochers avec un bruit lugubre et solennel.

Ce spectacle était à la fois pittoresque et grandiose; cependant il eut bientôt fatigué mon attention, car tous ces magnifiques accidents de lumière ne me montraient nullement Pulo-Raya, que sa petitesse, sa proximité de la grande terre, dont elle n'est séparée que par un canal extrêmement étroit, fait aisément confondre avec les pointes environnantes, même lorsque le temps est clair et beau. Or, dans ce moment, le ciel était triste et pluvieux, la brise aussi molle que variable, et le mouvement des eaux trahissait l'existence d'un assez fort courant. En effet, lorsqu'à midi les observations de latitude vinrent jeter quelque clarté sur le chaos où nous étions, et que la brume, s'éclaircissant, me permit de reconnaître un peu moins imparfaitement la côte, j'acquis la certitude que le courant avait entraîné fortement la frégate vers le nord, c'est-à-dire, loin de sa destination; or comme les vents étaient contraires, nous dûmes louvoyer, le reste du jour et toute la nuit suivante,

afin de regagner ce que nous avions perdu, et ne pas dériver encore davantage; ce qui serait immanquablement arrivé, tant la brise se montra faible et capricieuse, si je n'avais fait constamment forcer de voiles. Aussi le lendemain, au lever du soleil, nous découvrîmes Pulo-Raya, et ce ne fut pas sans un sensible plaisir, qu'après quelques instants de louvoyage, je vis *l'Artémise* mouillée sur une rade où, moyennant ses chaînes-câbles, je pus la considérer comme à peu près en sûreté, malgré la forte houle du large qui lui causait des roulis presque continuels.

Quel singulier contraste ne présentait pas à notre imagination, encore toute remplie du souvenir de la ville des Palais, l'aspect de la contrée tout à fait sauvage qui nous entourait! au lieu de ces rues, de ces places où roulaient pour ainsi dire les flots d'une immense population, et présentant de toutes parts les traces de la civilisation la plus avancée, nos regards ne pouvaient rencontrer, sur les rivages qui s'offraient à nous, que des montagnes hérissées, jusqu'à leurs sommets, d'une épaisse forêt, se déroulant jusqu'au bord de la mer.

On aurait cru la contrée complétement déserte, sans un amas de mauvaises cases qui se laissaient apercevoir à travers les bois dont elles étaient environnées. C'était le village de Telloo-Crouët, résidence du raja ou chef de canton, que l'officier envoyé par moi pour le prévenir, suivant l'usage, de notre arrivée, trouva dans un négligé plus que simple, occupé à

raboter des planches destinées à la réparation de sa maison.

De semblables occupations, annonçant des habitudes de travail et d'industrie, devaient inspirer une idée avantageuse du caractère de ce chef; en effet, lorsque le soir même j'allai lui rendre visite, conformément à l'étiquette, chose à laquelle les Malais tiennent au moins autant que les Indiens, je trouvai un homme, jeune encore, d'assez bonnes manières, et se distinguant de ses compatriotes, dont bon nombre assistaient à l'entrevue, par la régularité de ses traits, une taille bien prise, son air digne et presque bienveillant ; mais son regard conservait toujours cette expression inquiète, féroce, qu'on retrouve dans les yeux de tous les indigènes du grand archipel d'Asie, gens auxquels les étrangers ne doivent jamais se fier, quelque bon que soit leur accueil, car la perfidie et l'avidité forment la base de leur caractère. Cependant, comme la manière favorable dont les habitants de Telloo-Crouët ont été jugés par les armateurs français, les bonnes dispositions qu'ils montrent généralement pour nos compatriotes, et mieux que tout cela, la protection de notre grande frégate, devaient me rassurer complétement contre leurs mauvais desseins, s'ils étaient capables d'en concevoir, je profitai avec empressement de la tranquillité dont nous jouissions dans cette relâche, pour dédommager notre équipage des ennuis de la rade de Kedgerée, en envoyant les hommes à terre aussi souvent que le service le permettait.

Chaque jour, une bonne partie d'entre eux allait laver son linge à la petite rivière qui serpente à l'ombre des arbres, auprès des habitations; ou bien, imitant l'exemple de leurs officiers, ils couraient et chassaient aux environs du mouillage. La meilleure intelligence régnait entre eux et les indigènes, qui du reste avaient d'autant plus raison de se montrer complaisants envers leurs nouveaux hôtes, que ces derniers achetaient et payaient fort cher toutes les provisions apportées au marché. Moi-même je pris ma bonne part de ces innocentes distractions : tantôt je me dirigeais vers l'endroit du rivage où nos hommes étaient occupés à couper et à embarquer, pour être transformés à bord en planches ou en mâtures, de superbes filaos au tronc élancé et assez semblable à celui du sapin; tantôt je débarquais sur Pulo-Raya, auprès de l'aiguade à laquelle nos chaloupes allaient embarquer l'eau d'un ruisseau descendu du sommet de l'île, sous une épaisse voûte de feuillage.

A la faveur du ravin, au fond duquel les eaux, encore grossies par les dernières pluies, coulaient en murmurant à travers des cailloux, j'atteignais non sans peine, mais du moins à l'abri du soleil, l'autre côté de l'île, où je trouvais un étroit sentier serpentant capricieusement sur les flancs des collines, au milieu de plantations et de champs de riz. De toutes parts s'offraient à moi les traces de défrichements nouveaux, annonçant des progrès dans le nombre et l'industrie des habitants; ils sont du reste encore bien pauvres et bien peu nombreux, si j'en juge par la faible

quantité et le mauvais état des cases que j'ai aperçues durant mes courses; mais je les ai trouvés généralement très-désireux de m'être agréables, et surtout de me montrer leurs propriétés. Chacun d'eux, croyant sans doute que je comprenais son langage, m'expliquait avec une grande abondance de gestes et de paroles, quels moyens il avait employés pour nettoyer son terrain des taillis ou des mauvaises herbes dont il était couvert auparavant. J'en vis même plusieurs à l'ouvrage, et se servant, pour abattre le bois ou pour émonder les arbres, soit d'une espèce de sabre étroit et très-long, soit d'une petite hache dont le fer, fixé artistement au manche, pouvait, en étant retourné, servir également d'herminette. Tous voulaient m'accompagner et semblaient ne me quitter qu'avec peine; il est vrai que j'avais toujours soin de récompenser leurs bonnes dispositions en ma faveur, par le don de quelques pièces de monnaie, dont je ne manquais jamais de me munir en quittant le bord.

Avec de tels moyens de séduction, auxquels les Malais se montrent tout aussi sensibles que les indigènes des autres parties de l'Asie, je vivais dans la meilleure intelligence, non-seulement avec les habitants de Pulo-Raya, mais encore avec ceux de Telloo-Crouët, où j'allais ordinairement terminer ma promenade. Là je trouvais mon ami le raja, dont la maison m'était toujours ouverte, surtout depuis qu'étant venu me rendre, en nombreuse compagnie, sa visite à bord, où je l'avais reçu avec de grands honneurs, il était

retourné chez lui comblé de présents, et de plus précédé par le bruit de onze coups de canon que les échos des montagnes avaient répétés d'une façon extrêmement flatteuse pour son amour-propre et celui de ses sujets accourus sur la plage pour le recevoir ; aussi m'envoya-t-il le jour même en présent un superbe buffle dont mon équipage se régala le lendemain. Quand j'entrais chez lui pour me reposer, les esclaves apportaient sur-le-champ des rafraîchissements en abondance, des cocos bien frais, des oranges ou des citrons dont les Malais mêlent le jus avec l'eau pour corriger les dangereuses influences de cette dernière sur les dents, la banane douce et sucrée, le délicat mangoustan, enfin plusieurs autres espèces de fruits non moins agréables sous ce climat brûlant, non moins délicieux les uns que les autres, quoique recueillis dans les bois, tant la nature a, sous ce rapport, favorisé ces sauvages contrées.

Je connaissais dès longtemps toutes ces productions des forêts du grand archipel d'Asie; elles n'excitaient donc que ma gourmandise et nullement ma curiosité. Mais il n'en était pas de même du poivre que je n'avais pas encore vu autrement que séché et livré au commerce. Dès que je témoignai le désir de voir des poivriers, le raja s'empressa de me conduire à travers son jardin, jusqu'aux plantations, où, grâce à son écrivain, espèce de ministre des finances, brave Malais, nommé *Toncou Manga,* parlant un peu français, et portant de nombreuses attestations de probité données par des capitaines de notre

nation, je fus à même de recueillir sur le précieux arbuste tous les renseignements que je pouvais désirer. Je vis une plante grimpante, assez semblable aux haricots de nos campagnes, ayant une feuille longue et pointue, épaisse, d'un vert foncé, et dont les fibres sortent en bosse du tissu ; sa hauteur moyenne était de six pieds, quoique les arbres, les branchages ou les pierres qui lui servaient de tuteurs fussent généralement plus élevés. Le fruit ressemble beaucoup à celui du groseillier ; il est à peu près de la même grosseur, tombe aussi par grappes, rougit comme lui en mûrissant, et, parvenu à sa complète maturité, prend une couleur rouge foncé généralement : il subit cette dernière transformation depuis mai jusqu'en juillet; aussi est-ce dans cet intervalle de temps que doit se faire la récolte. Plus tard elle serait mauvaise. Mais les Malais, soit afin de le porter plus tôt au marché, soit pour le soustraire aux oiseaux qui le dévorent quand il commence à mûrir, cueillent le poivre lorsqu'à peine une teinte rosée pare sa pellicule; et comme ils se dispensent généralement du soin de nettoyer le sol au pied de chaque arbuste, unique travail que demande ce dernier pour pousser vigoureusement; ou ne chassent pas les cochons marrons qui souvent viennent la nuit bouleverser les plantations ; ou bien enfin laissent les rejetons, froissés par les grandes pluies ainsi que par les coups de vent de l'hivernage, se détacher de leurs tuteurs, et traîner leurs fruits dans la boue, il arrive nécessairement que la denrée est souvent de mauvaise qualité. Alors, pour la faire prendre

aux acheteurs, ils emploient mille subterfuges que ces derniers ont bien de la peine à déjouer. Tantôt, dans le sac où l'épice est renfermée, se trouve du sable, et les grains de poivre sont mouillés à dessein afin d'en augmenter le poids; tantôt ces derniers étant cueillis verts ou ramassés à terre, peut-être aussi récoltés dans une mauvaise saison, ne possèdent ni la pesanteur spécifique, ni l'enveloppe lisse et rougeâtre, ni enfin, à l'intérieur, le noir brillant qui dénotent aux yeux des traitants le poivre de bonne qualité.

D'un autre côté, ceux-ci, il faut le dire, ne le cèdent en rien à la partie adverse pour la ruse et même la friponnerie. La plupart du temps ils s'entendent, afin de tromper le vendeur plus aisément, avec l'écrivain du raja qui, d'après l'usage, conclut les marchés, livre la marchandise et lève en même temps la taxe d'une piastre par picle (27 kilogr.), imposée au nom du roi d'Achem par l'autorité locale, à qui en revient la moitié. Les pesées sont souvent fausses; la denrée dépréciée par toutes sortes de moyens; et c'est entre les deux parties contractantes une lutte de mauvaise foi et d'avidité: lutte d'autant plus déplorable qu'elle est la véritable cause des enlèvements de navires et du massacre de leurs équipages, dont on a vu tant d'exemples, depuis quelques années, malgré la surveillance active qu'exercent, et avec raison, les capitaines des bâtiments qui trafiquent sur cette côte.

En effet, le poivre qui se vend dans les villages maritimes y est apporté par la population de la campagne composée d'individus de la même

race que celle qui occupe les bords de la mer, c'est-à-dire, par des Malais tributaires du roi d'Achem, mais dont les hommes sont plus grands, plus forts, plus farouches que leurs compatriotes résidant sur la côte, et par conséquent plus dangereux encore pour les étrangers qu'ils pillent et égorgent quand ils peuven pour la moindre cause de mécontentement.

Or, il est facile de concevoir que pour des gens aussi intéressés, et de plus mahométans fanatiques, la certitude, ou seulement le soupçon, d'avoir été trompés par des chrétiens puisse les pousser à des entreprises désespérées contre ces derniers. J'avoue que l'attitude hautaine, les regards méprisants et féroces en même temps dont nous gratifiaient ceux d'entre eux qui fréquentaient le marché de Telloo-Crouët, et dont notre interprète Toukou-Manga avait recommandé de nous défier, m'inspirèrent d'abord quelque inquiétude et me firent penser qu'un navire faiblement armé, attaqué par de pareils coquins, devait avoir bien de la peine à s'en débarrasser. J'avais donc défendu sévèrement à nos promeneurs, et surtout à nos chasseurs, lesquels du reste étaient suffisamment contenus par la crainte de s'égarer dans les bois ou de rencontrer des tigres, animaux très-communs dans ces cantons presque déserts, de ne pas s'éloigner du village, dont les habitants, qui trouvaient à vendre avec d'énormes profits leurs fruits, leurs cabris, et leurs volailles, à nos hommes, vivaient avec eux dans la meilleure intelligence. En sorte que depuis le matin jusqu'au soir, la place de Telloo-Crouët, voire même les baraques qui

entourent cette dernière, étaient constamment remplies de marins de *l'Artémise,* sans que jamais une rixe ni même une dispute se soit élevée entre les visiteurs et les visités; ce qui, selon moi, fait honneur à la bonne conduite des uns et des autres.

Il est vrai que dans ce village nous n'avons jamais aperçu de femmes, fécond sujet de querelles partout, principalement entre les Malais, maris très-jaloux , et des Français, gens pour lesquels le beau sexe a toujours un fort grand attrait. Se tenaient-elles soigneusement cachées le jour , ou bien les hommes vivaient-ils seuls dans ces cantons sauvages , et n'étaient-ils venus d'Achem, comme je l'ai toujours pensé, que pour gagner quelque argent, en se livrant à la culture et au commerce du poivre , puis retourner chez eux auprès de leur famille? Cette dernière supposition m'a paru la plus admissible, et d'autant mieux qu'ils paraissaient tous, sans presque aucune exception, misérables, sales, et que leurs habitations avaient un air d'abandon que ne présentent pas d'ordinaire les cases des Malais du grand Archipel d'Asie. Point de ces jolis treillis en rotins ou en bambous, doublés de nattes aussi propres que blanches servant de cloisons, et abrités du soleil ou de la pluie par un large toit de feuilles de bananier. Point de ces élégantes touffes de cocotiers chargés de fruits ni d'arequiers au tronc élancé, au feuillage aérien; enfin, rien de ce qui m'avait tant charmé, lorsque, sur *la Favorite*, je visitai les petites îles voisines de Banca et de Bornéo. Ici les maisons

sont de même, il est vrai, exhaussées à plusieurs pieds au-dessus du sol, au moyen de pilotis, afin de les garantir de l'humidité, et de soustraire leurs maîtres, durant la saison des pluies, à l'atteinte des myriades d'insectes dégoûtants qu'à cette époque de l'année la chaleur humide fait éclore à la surface de la terre dans ces brûlantes contrées. Construites en planches, elles me parurent plus solides et plus capables de résister aux hivernages si orageux dans la partie septentrionale de Sumatra ; et lorsque, suivant l'usage, le propriétaire a retiré soigneusement au coucher du soleil l'échelle branlante servant d'escalier pour gagner la galerie couverte qui entoure extérieurement l'unique étage de la maison, il peut dormir paisiblement chez lui sans crainte des visiteurs importuns. Mais tout cela était malpropre, sans grâce, et n'offrait rien de pittoresque ni de curieux à nos regards. Ces constructions, au nombre de seize à vingt, étaient placées à se toucher sur deux rangs, de façon que, d'un côté, elles bordaient une petite place servant de marché pour cent espèces de denrées, et par conséquent toujours parsemée d'ordures, tandis que, de l'autre côté elles, formaient une sorte de rempart, à peu de distance duquel s'élevait une palissade faite de pierres et de lianes entrelacées, que terminaient, aux extrémités de la place, deux entrées, closes chaque soir au moyen de portes épaisses et solidement barricadées. Contre qui toutes ces précautions étaient-elles prises ? Non sans doute contre les bêtes féroces, puisque les troupeaux de buffles et de chèvres étaient

parqués en dehors de ces fortifications; mais probablement contre des ennemis plus dangereux, je veux dire les habitants des villages voisins, qui, à ce qu'il paraît, ennuyés de l'espèce de monopole que leurs compatriotes exercent sur le commerce du poivre, à la faveur de la position de Telloo-Crouët, seul mouillage des environs auprès duquel puissent mouiller en sûreté les navires européens, viennent de temps à autre faire tapage au chef-lieu, et demander le redressement des nombreuses friponneries dont ils sont les victimes.

Du moins c'est la pensée que j'eus, en voyant la crainte que paraissait inspirer à nos amis la présence de ces redoutables voisins parmi eux. Je trouvais, au reste, qu'ils avaient raison de les craindre, quand je comparais ces cultivateurs montagnards, aux membres robustes, aux larges épaules, aux regards de tigre, et portant toujours dans leurs mains le long et large sabre dont ils savent se servir avec une bien dangereuse dextérité; quand je les comparais, dis-je, avec nos hôtes du village, non moins méchants, non moins traîtres peut-être, mais faibles, nonchalants, et paraissant tout à fait incapables d'aucun travail pénible un peu prolongé. On les voit, tant que le jour dure, couchés à l'ombre de leurs misérables cases, à peine couverts de deux mauvais pagnes bleus, dont l'un, roulé autour des reins, soutient leur crit et tombe sur les parties inférieures du corps, tandis que l'autre couvre à peine des épaules ainsi qu'une poitrine maigres, lesquelles, de même que les membres,

surtout les jambes, portent les traces d'ulcères et de plusieurs autres dégoûtantes maladies cutanées. Si à cette ébauche peu séduisante du portrait de nos nouvelles connaissances, on ajoute un nez épaté, des yeux fauves, une énorme bouche meublée de dents noires, à travers lesquelles suinte constamment le jus sanguinolent du bétel, enfin le mouchoir crasseux dont ils ceignent leur chef rasé, on aura une idée assez juste de la figure et de l'habillement des citoyens de Telloo-Crouët.

Cependant, ils devraient être moins misérables, car leur nombre est très-borné, et à l'époque de la traite du poivre, ces Malais en fournissent annuellement aux marchands étrangers une quantité énorme, et d'une qualité généralement considérée comme la meilleure de Sumatra. Or, cette vente et l'approvisionnement des navires que ces opérations appellent à Pulo-Raya, doivent nécessairement leur donner des profits d'autant plus considérables, qu'ils font payer fort cher les moindres services rendus par eux aux visiteurs, ainsi que nous en fîmes l'expérience bien souvent; mais aussi, en dédommagement, étions-nous chez eux absolument comme chez nous; et aux inquiétudes qu'avait semblé leur inspirer premièrement la visite de tant d'étrangers, avait succédé une confiance bien étendue pour des Malais. Depuis le matin jusqu'au soir, le village et ses environs étaient remplis de nos gens mêlés aux naturels, qui souvent prenaient part à leurs jeux ou à leurs travaux. Ils nous guidaient à la recherche du gibier et des

oiseaux au milieu des rizières, des marécages, ou bien des bosquets qui rendent le canton de Telloo-Crouët, si sauvage et si pittoresque à la fois.

A peine y trouve-t-on quelques sentiers se dirigeant vers l'intérieur : des roches abruptes, de grandes herbes, des terrains inondés arrêtent à chaque pas le voyageur. Aussi presque toutes les communications des montagnards avec la résidence du raja se font-elles par la petite rivière dont j'ai déjà parlé, et au moyen de pirogues auxquelles ses eaux assez profondes permettent de remonter son cours jusqu'à plusieurs lieues de la mer. Le poivre et les autres productions du pays parviennent ainsi jusqu'à la charmante petite anse de sable blanc située devant le village, et où se trouvent réunis les caboteurs qui parcourent sans cesse la côte aussitôt que la saison des coups de vent de N. O. étant terminée, ils peuvent sans crainte sortir en septembre des rivières où ils étaient réfugiés depuis trois mois. Là aussi viennent mouiller les navires européens qui font la traite du poivre, mais seulement de décembre en mai ; car pendant le reste de l'année, malgré un excellent fond de gravier et l'abri de Pulo-Raya qui ferme cette anse du côté du large, ils courraient le risque d'être entraînés sur les rochers de la côte, le long de laquelle, dès que les vents d'ouest commencent à souffler, la houle brise avec une rage effrayante.

Quoique cette saison redoutable pour les navigateurs fût passée, et que notre frégate, mouillée assez loin du rivage, eût peu à redouter un pareil malheur,

je n'en éprouvais pas moins de vives inquiétudes toutes les fois que les vents de cette partie commençaient à souffler, ce qu'ils firent à plusieurs reprises durant notre séjour, au grand chagrin de mon second, qui voyait ainsi les travaux arrêtés à terre par le ressac et à bord par les roulis violents que la houle causait à la frégate. Heureusement que ces tribulations durèrent peu et devinrent même assez rares pour que non-seulement nous pûmes faire du bois et compléter notre eau promptement, mais encore pour que M. Paris parvînt à terminer le plan de Pulo-Raya et de ses environs ; en sorte que nos capitaines, appelés sur ce point par leurs affaires commerciales, et munis de ce plan, pourront maintenant venir prendre sans crainte un mouillage, où naguère encore la plupart d'entre eux n'arrivaient qu'en hésitant, comme le fit sous mes yeux celui d'un petit brick marchand indien de Madras, qui vint laisser tomber l'ancre auprès de nous (1).

Depuis plusieurs semaines il trafiquait, me dit-il, sur la côte, luttant à la fois contre la friponnerie des naturels et contre les mauvais temps, qui lui avaient en effet causé quelques avaries et fait consommer inutilement des vivres en le retardant beaucoup dans ses traversées. Je réparai les unes, remplaçai les autres à la bien vive satisfaction de mon collègue arabe de ce brick, auquel je donnai de plus une copie de la moins mauvaise de nos cartes, pour se rendre avec quelque sécurité au port d'Achem, sa nouvelle destination.

Pendant les derniers jours de notre relâche la belle

saison avait fait de notables progrès. Si parfois le vent du large causait sur la rade une houle fatigante pour la frégate, et amenait souvent la nuit de forts orages accompagnés de pluies violentes, les journées étaient belles et la brise de S. E., qui soufflait d'ordinaire fraîchement de dix heures à deux heures, entretenait le ciel toujours clair et les plus hautes montagnes de l'île complétement dégagées de nuages. Cette amélioration dans le temps m'encourageait à continuer l'espèce d'exploration que je faisais des côtes septentrionales de Sumatra; je me décidai donc à visiter Analaboo, bourg situé à 60 milles environ au sud de Pulo-Raya, et que nos traitants de poivre fréquentent en grand nombre depuis quelques années. Nous y arrivâmes le 20, après une traversée de vingt-quatre heures, pendant lesquelles je n'eus pas d'autres moments d'inquiétude que celui où, sans autre guide que la sonde, je conduisis la frégate à travers des hauts-fonds et en contournant une longue pointe basse jusque devant Analaboo.

Comme le récit des circonstances de notre dernière relâche, et par conséquent notre bonne réputation, étaient parvenus jusque-là, nous fûmes accueillis en amis à Analaboo, dont les habitants désiraient beaucoup probablement avoir leur part des profits que l'énorme consommation de provisions faite journellement par la frégate mettait les marchands indigènes à même de réaliser avec nous. Ce sentiment de rivalité, qui du reste existe entre tous les villages de la côte, m'imposait l'obligation de traiter également bien tous ces chefs, gé-

néralement jaloux les uns des autres, et se détestant cordialement; aussi eus-je bien soin de suivre envers le raja, mon nouvel hôte, une ligne de conduite semblable à celle que j'avais observée envers celui de Telloo-Crouët : même visite à terre; même brillante réception à bord; des présents égaux; mêmes relations bienveillantes avec les indigènes; en sorte qu'au bout de peu de temps nos hommes auraient pu croire n'avoir point changé de résidence, si Analaboo n'avait pas été bien plus important que Telloo-Crouët sous tous les rapports.

En effet, cette place, devant laquelle nous étions mouillés, est très-populeuse, se trouve le chef-lieu d'un vaste territoire couvert de hameaux entourés de rizières ainsi que de poivriers dont bon nombre de navires viennent chaque année embarquer les récoltes. Les cases y sont multipliées, bien construites, annoncent une certaine aisance parmi la population, et font reconnaître aisément que celle-ci n'est pas uniquement composée d'émigrants temporaires ou de vagabonds. De toutes parts s'offraient à mes regards les vestiges d'une civilisation plus avancée qu'à Telloo-Crouët. A côté de plusieurs forts bateaux en construction s'élevait, auprès du rivage, un petit puits construit de pierres blanches, et qui fournit de l'eau en abondance aux navires mouillés sur la rade; plus loin, un joli pont formé de bambous enfoncés dans la vase et assez solidement attachés ensemble pour supporter un plancher, servait à passer la rivière qui coule à côté du bourg. Çà et là, des bouquets d'ar-

bres fruitiers entourant des champs cultivés avec soin ; enfin le bazar, avec ses deux rangées de boutiques garnies d'auvents, proprement arrangées et pleines de toutes sortes de marchandises étrangères, présentait un coup d'œil tout à fait gracieux. Dans ce bazar, je voyais également réunis des échantillons de la plupart des produits indigènes, et en causant avec plusieurs marchands indous ou chinois qui parlaient l'anglais, j'obtins sur ces derniers beaucoup de renseignements. J'appris ainsi qu'il s'exportait annuellement 80 mille piculs (4,672,000 kilog. environ) de poivre des divers villages situés sur la côte N. O. de Sumatra, c'est-à-dire, depuis Sinkel jusqu'à et compris Tello-Crouët ; que le prix moyen de cette denrée était 8 piastres à 8 piastres et demie (42 fr. 40 c. à 46 fr. 05 c.) le picul, surtout quand elle provient des cantons les plus septentrionaux, où généralement cette denrée est meilleure que dans ceux qui sont plus près de l'équateur.

Le contraire existe pour le café, qui généralement redoute, à ce qu'il paraît, l'excessive humidité, ou bien les forts vents auxquels la partie de Sumatra voisine d'Achem est exposée ; car cet arbuste ne prospère et ne donne de bons produits que dans les régions méridionales de l'île, où ses récoltes forment une branche considérable de trafic aux mains des Hollandais, comme nous le verrons plus bas. Celui que je voyais exposé en vente, cueilli vert, mal préparé, mal nettoyé, était mauvais ; cependant comme la culture s'en étend peu à peu du sud vers le nord de Sumatra, où partout il est indigène, on doit croire qu'il suivra la

même marche ascendante que le poivre, lequel, livré aujourd'hui en si grande quantité à l'exportation, formait à peine avant 1814 une branche de commerce capable d'attirer nos armateurs sur ces bords lointains; en sorte que peut-être avant quelques années, dans les gros villages malais Sousou et Qualabatou, où les navires européens font échelle pour embarquer du poivre, en quittant Analaboo, ces derniers trouveront du café autant que du poivre aujourd'hui.

Ces deux espèces de denrées composent donc, du moins à présent, l'une pour le nord, l'autre pour le sud de Sumatra, les principales sources de richesses de cette belle île; aucune autre espèce de production indigène ne peut lutter contre elles, quoique plusieurs ne manquent pas d'une certaine importance, susceptible même de s'accroître avec le temps. Parmi celles-ci, je citerai le sucre et l'étain que l'on tire des provinces riveraines du détroit de la Sonde; les rotins, dont les cantons situés entre Sinkel et l'extrémité S. O. de l'île fournissent des cargaisons entières destinées principalement pour la Chine, où l'on en fait des meubles très-recherchés en Asie. Ces mêmes contrées fournissent également du benjoin, récolté dans les forêts de l'intérieur; de la soie jaune d'une bonne qualité, mais grosse et un peu rugueuse, ce qui provient vraisemblablement du peu de soin que l'on prend des magnaneries; de l'or, que les naturels ramassent au fond des torrents qui, durant la saison pluvieuse, sillonnent les flancs des montagnes; enfin, pour finir cette nomenclature abrégée des articles que les trafiquants

étrangers se procurent dans cette partie de l'archipel de la Sonde, j'ajouterai les bois de construction et le riz, que vendent en abondance les habitants riverains des larges cours d'eau dont les embouchures découpent, pour ainsi dire, les côtes orientales et méridionales de Sumatra.

Analaboo, par sa position au centre des cantons qui produisent le poivre, sa proximité d'Achem d'un côté et des établissements européens de l'autre, doit être nécessairement un des entrepôts de ce commerce; aussi j'y trouvai plusieurs grands caboteurs indiens occupés à échanger des toiles de coton, de l'opium et d'autres productions de l'Indostan, contre celles du pays, entre autres des écailles de tortue, de la cire jaune ou blanche, des peaux de bœufs, des cornes de buffles, des bois de cerfs, et des cocos pour fabriquer de l'huile à brûler. Leur présence dans la rivière, où la crainte du mauvais temps les avait fait entrer, jetait quelque activité dans le bazar; mais c'était deux mois plus tard que celui-ci devait briller de tout son éclat. A cette époque arrivent les forts navires pour acheter le poivre et pourvoir les trafiquants du pays de marchandises européennes. Alors descendent des villages de l'intérieur une foule de Malais venant troquer leurs récoltes contre des métaux bruts ou travaillés, des étoffes de laine et de coton, des verroteries de mille couleurs, de la passementerie, des fils d'or ou d'argent; enfin, contre du sucre, du girofle, de l'opium, des armes à feu, de la poudre et du plomb. Mais à tout cela ils préfèrent les piastres d'Espagne;

aussi l'armateur qui veut composer promptement son chargement, et d'une façon avantageuse sous tous les rapports, doit-il se munir de cet article très-précieux aux yeux des indigènes.

Au moment où nous le visitions, ce bazar était triste; la plupart des boutiques que, suivant l'usage, les marchands étrangers louent pour y mettre leurs cargaisons en vente, étaient fermées, et très-peu de chalands se pressaient autour des autres. Dès mes premières promenades à terre, je fus étonné de cette solitude, que du reste j'observais également dans le bourg, où pourtant il y a, dit-on, quatre ou cinq mille âmes; et lorsque j'en demandai la cause, j'appris que la plupart des hommes étaient partis depuis quelques jours pour faire la guerre, sous les ordres du fils du raja, à un village tributaire dont les habitants s'étaient obstinément refusés à payer le droit imposé par leur souverain le roi d'Achem, sur les productions du pays livrées à l'exportation. Non-seulement les mutins ne voulaient pas acquitter ce droit, mais encore vendaient leur poivre en contrebande sur des points isolés de la côte, aux capitaines américains, qui obtenaient par ce moyen une diminution considérable sur le prix de la marchandise ainsi embarquée. Les hostilités duraient déjà depuis six mois sans avoir amené aucun résultat positif. Quelques rencontres très-peu sanglantes avaient eu lieu entre les deux partis, et tout semblait annoncer que cette querelle se terminerait comme celles du même genre qui s'élèvent souvent entre le roi d'Achem et ses

rajas, ou entre ceux-ci et leurs vassaux ; c'est-à-dire, que les tributaires, devenus assez forts pour refuser obéissance au maître, secouent le joug les armes à la main et finissent par se rendre indépendants. C'est ainsi que sont parvenus à former autant de petites communautés libres, les naturels de Sousou, de Pulo-Batou, enfin de Sinkel, celui de ces grands et populeux villages qui terminait vers le sud les possessions du roi d'Achem, sur la côte occidentale de Sumatra, avant que les Hollandais s'en fussent emparés ; c'est ainsi encore que Analoboo, et plus tard Tello-Crouët, quand la population se sera accrue, suivront leur exemple.

De pareils événements sont d'autant plus faciles à prévoir, que des Chinois, des Indiens, et d'autres émigrants étrangers, viennent sans cesse, dès que les établissements prennent quelque importance sous le double rapport du commerce et des cultures, se mêler à la population malaise, parmi laquelle on reconnaît déjà le mélange de sang arabe aux traits réguliers, prononcés, aux membres grêles, à la taille élancée de bon nombre des habitants indigènes. Ceux-ci voient encore leur origine malaise s'effacer chaque jour davantage par l'introduction continuelle dans les familles de jeunes enfants des deux sexes, achetés comme esclaves dans tous les pays environnants. La plupart de ceux que je vis, avaient été enlevés chez les Battas, nation indépendante et maîtresse des chaînes de montagnes occupant le centre de Sumatra, dont il est probable qu'elle est la population primitive,

malgré l'opinion de quelques savants voyageurs qui prétendent que les îles de la Sonde furent, dans les siècles reculés, occupées par la race noire dont on retrouve encore quelques restes aux Philippines, sur la presqu'île malaise, à Bornéo, et sur quelques autres terres baignées par la mer de Chine. Quant à la grande île qui nous occupe ici, elle n'en offre, de même que Java, aucuns vestiges : cependant sa partie centrale, celle qu'habitent les Battas, est si peu connue des Européens, que la question n'est pas facile à résoudre, tant les détails que donnent les voyageurs à ces bords lointains sont rares, et méritent généralement peu de croyance.

Il paraît certain pourtant que les Battas présentent de singuliers contrastes de civilisation et de barbarie. On les dépeint comme industrieux, adonnés à l'agriculture, élevant des bestiaux, tissant des étoffes de coton estimées et fabriquant même d'assez bonne poudre. Leurs villages sont très-ingénieusement fortifiés et composés de cases bien construites, très-vastes, quoique élevées sur des pieux qui les mettent à l'abri de l'humidité du sol durant la saison des pluies. Ils ont des connaissances très-étendues en botanique médicinale, et savent se servir avec beaucoup de succès des simples pour la guérison des blessures ou des maladies. Chez eux, les mœurs sont très-pures, et l'adultère est puni de mort. Leur gouvernement est oligarchique, quoique les fonctions de chef soient héréditaires, et toutes les affaires publiques sont décidées par les vieillards. Mais à côté de ces tableaux flatteurs viennent se

grouper des ombres qui en détruisent tout le prestige. En effet, quelques voyageurs présentent ces mêmes hommes comme des êtres féroces, méchants, adonnés au poison, à l'assassinat et à toutes sortes de superstitions sanguinaires; dévorant les criminels condamnés au dernier supplice, et souvent même les captifs que leurs blessures empêchent d'être vendus; tenant le sexe le plus faible dans une horrible captivité; vivant pêle-mêle par familles dans les cases; enfin toujours en guerre de tribu à tribu, afin de pouvoir satisfaire leur penchant à la rapine et au désordre; de sorte que souvent plusieurs cantons sont à la fois en proie aux plus horribles dévastations, et plus tard à la famine, ce fléau des nations incivilisées. Alors affluent aux villages malais de la côte et aux établissements européens situés dans le nord de Padang, et à Padang même, une foule de pauvres créatures, surtout des enfants, vendus comme esclaves. J'ai vu un grand nombre de ces malheureux à Analaboo; malgré leur air avili par la servitude, car généralement les Malais sont des maîtres très-durs; malgré les sales haillons qui les couvraient à demi, je reconnaissais aisément qu'ils appartenaient à une race grande et forte, et généralement belle. Leurs membres bien proportionnés, une taille haute et élancée, des épaules larges, annonçaient la vigueur; les traits de leur figure cuivrée ne manquaient même pas d'harmonie entre eux; mais dans leurs yeux se lisait l'expression des plus terribles passions.

En effet, ces esclaves, quel que soit leur sexe, se

font redouter par un caractère indisciplinable et susceptible, par vengeance, des plus effroyables atrocités : ceux de leurs compatriotes qui habitent la zone de terre la plus voisine de la côte, quoiqu'ils soient pour ainsi dire les courtiers du trafic qui se fait entre les Malais et les villages battas de l'intérieur, ne valent pas mieux qu'eux, à ce qu'il paraît : on les dit voleurs, menteurs, traîtres, et très-inconstants dans leurs résolutions.

Telle est la manière dont plusieurs voyageurs anglais ou hollandais ont dépeint les Battas. Doit-elle être adoptée aveuglément? Je ne le pense pas; car probablement ils ne jugent toute la nation que sur quelques tribus qu'ils ont pu visiter, lesquelles, se trouvant en relations fréquentes avec les habitants des côtes, ont dû joindre nécessairement à leurs défauts naturels ceux de ces derniers, gens guère moins méchants qu'eux.

De tout ce que j'ai entendu raconter sur les lieux et dans d'autres parties du grand archipel d'Asie, par des hommes dignes de confiance, je crois que les Battas ne sont ni aussi avancés en civilisation, ni aussi barbares qu'on le croit généralement. Leur industrie se borne à cultiver du riz, du tabac, élever des chevaux, récolter de l'or dans les torrents, ou du benjoin dans les forêts, qu'ils échangent contre des toiles de coton bleues ou blanches, de la grosse quincaillerie, des étoffes de soie et des armes à feu dont ils se servent, dit-on, très-adroitement; enfin, contre du sel qu'ils emportent en si considérable quantité chez eux,

que de là on a supposé leurs tribus aussi nombreuses que riches. Il ne paraît malheureusement que trop certain, je l'avoue, que plusieurs missionnaires méthodistes, qui s'étaient aventurés parmi ces sauvages pour prêcher le christianisme, ont été suppliciés, puis dévorés par eux. Dernièrement encore, deux ministres américains ont subi le même sort; mais si l'on apprend que les tribus parmi lesquelles ils osèrent s'aventurer, malgré les avis des autorités européennes des établissements voisins, se faisaient la guerre, et vivaient en mauvaise intelligence avec les Hollandais; si l'on ajoute que, pris sans doute pour des espions par les chefs auxquels ils ont donné peut-être des inquiétudes pour leur autorité, par leur fanatisme imprudent, on concevra aisément que les Battas, dont la religion n'est qu'un assemblage de superstitions sanguinaires, les aient ainsi maltraités.

Ces derniers ont d'autant plus de titres, dans ce cas, à quelque indulgence, que tous les voyageurs chrétiens, qui ont voulu civiliser leur pays, en sont revenus sains et saufs, et même sans avoir été persécutés. Un d'entre eux, employé du gouvernement de Batavia, m'a dit avoir parcouru paisiblement la partie méridionale du pays occupé par ces tribus, dont il rendait un compte très-avantageux. Suivant lui, ce pays, quoique très-élevé au-dessus du niveau de la mer, est assez uni; le climat et le sol s'y font remarquer, l'un, par sa douceur et sa pureté; l'autre, par sa fertilité admirable aussi bien que par la manière dont il est cultivé, surtout aux environs de plusieurs grands

lacs d'où s'échappent des rivières assez considérables, qui descendent à la mer. Ces lacs sont, à ce qu'il prétend, sillonnés par une multitude d'embarcations, parmi lesquelles, les unes, employées à la pêche, fournissent le poisson dont se nourrissent presque uniquement les populations riveraines; tandis que les autres transportent les marchandises ou les passagers, et sont assez solides pour accomplir des traversées qui ne laissent pas d'être dangereuses dans ces régions élevées, où les mauvais temps sont aussi forts que communs.

Les vastes nappes d'eau dont il est question ici sont, à ce qu'il paraît, situées à cinq jours de marche de Sinkel, c'est-à-dire, sous le troisième degré de latitude septentrionale, et sur le plateau de montagne qui s'étend au centre de Sumatra, depuis les environs d'Achem jusque bien au sud de l'équateur. Cette contrée montagneuse est-elle entièrement occupée par les Battas? On suppose que oui, sans pourtant en être certain; car plusieurs raisons doivent en faire douter. D'abord les Malais de Telloo-Crouët, d'Analaboo, et même ceux de Sinkel, qui souvent se rendent par terre, durant la belle saison, de chez eux à la ville d'Achem, prétendent ne traverser que des contrées désertes, où ils n'ont à craindre que les bêtes féroces, et les périls inséparables d'un aussi long trajet accompli au travers d'épaisses forêts, de chaînes de montagnes presque inaccessibles, et par des sentiers à peine frayés. Parmi ces voyageurs, quelques-uns, qui semblaient connaître assez bien les côtes et la partie méridionale de leur île, où, soit le commerce, soit le

goût des pérégrinations naturel à ces peuples, les avaient souvent attirés, m'ont donné des renseignements dont, par la suite, j'ai reconnu la vérité. Suivant eux, le territoire d'Achem, qui comprend, du moins nominalement, l'espace de rivage compris, à l'ouest, entre Sinkel et la pointe septentrionale de Sumatra, et, à l'est, entre cette dernière et la rivière de Siak, ne s'étend que peu vers l'intérieur des terres, où il est borné par les possessions de plusieurs tribus battas converties au mahométisme depuis quelques années.

Au-dessus de cette rivière de Siak, où se fait un trafic considérable de riz, et dont les eaux tombent dans le détroit de Malaca, sous le deuxième degré de latitude nord, au-dessus, dis-je, de cette large rivière et des vastes rizières qu'elle parcourt, commencent les possessions de plusieurs rajas malais, encore indépendants, auxquels la situation de leurs résidences, presque toutes baignées par les eaux tranquilles des détroits, permet non-seulement d'exporter par mer les productions du pays, mais encore de se livrer à la piraterie, sans que, jusqu'ici, les autorités des comptoirs anglais voisins aient pu, malgré tous leurs efforts, mettre complétement un terme à ces brigandages. C'est ainsi que même de nos jours, les Malais qui habitent les bords des rivières de Campas, d'Indrageri et de Jambi, profitant des obstacles que les îlots, les écueils ou les bancs de sable dont ces parages sont hérissés, opposent aux croiseurs européens, attaquent souvent les caboteurs et même les

grands navires. Naguère encore étaient non moins redoutés des navigateurs les naturels de Palembang, capitale d'un vaste royaume, et située à l'embouchure de la belle rivière qui lui donne son nom. Le souverain de cette contrée était autrefois très-puissant, mais ayant encouru le mécontentement des maîtres de Java, bien moins peut-être par ses pirateries que par la résistance opiniâtre qu'il opposait à leurs envahissements continuels sur son territoire et sur celui de ses voisins, a vu sa capitale tomber au pouvoir des troupes hollandaises, après un siége non moins long que sanglant; et lui-même, contraint de céder la couronne à un de ses parents, créature du vainquaur, est allé mourir captif aux Moluques. Depuis cette époque, Palembang est resté sous la dépendance du gouvernement de Batavia, lequel, s'étant ainsi ouvert une large voie pour s'immiscer aux affaires des nations de Sumatra, en a déjà soumis plusieurs à son joug, et marche à grands pas vers l'accomplissement de son projet, l'asservissement complet de cette magnifique île.

Il faudrait des volumes entiers pour faire bien comprendre au lecteur la marche qu'ont suivie les Hollandais pour atteindre leur but, tant elle a été lente et adroite en même temps; ensuite le soin qu'ils ont d'envelopper d'un voile presque impénétrable aux étrangers leurs opérations dans le grand archipel d'Asie, et de tenir les Européens dans une profonde ignorance sur la politique des pays qu'ils possèdent, ou dont ils convoitent la possession, rend cette tâche bien difficile, sinon impossible. Cependant je n'en

vais pas moins essayer de donner ici un aperçu de la manière dont ils se sont rendus maîtres d'une partie de Sumatra, ainsi que de l'état actuel des divers établissements maritimes qu'ils possèdent sur cette île; et plus tard, quand je parlerai de leur puissance à Java, ce qui pourrait sembler obscur maintenant sera suffisamment expliqué.

Ce n'est guère que depuis une quinzaine d'années, c'est-à-dire, après la guerre heureuse qui soumit à son joug l'île de Java tout entière, que le gouvernement de Batavia s'occupa sérieusement de la voie qu'il devait suivre pour faire subir le même sort à Sumatra. Les circonstances semblaient favoriser ses desseins. Depuis quelques années, l'échange fait avec la Grande-Bretagne de Malaca contre les établissements que les Anglais avaient conservés sur les côtes occidentales de cette île, était accompli; la soumission de Palembang avait ouvert à ses agents l'intérieur du pays; enfin, des dissensions religieuses mettaient aux prises entre eux les naturels des diverses provinces du fameux empire de Mélangtabou, ce berceau de la race malaise, d'où sont sorties depuis plusieurs siècles les colonies conquérantes que l'on trouve établies aujourd'hui sur la presqu'île de Malaca, et maîtresses des côtes de toutes les Philippines ainsi que de celles des îles du grand archipel d'Asie.

De temps immémorial, les populations de cette contrée étaient mahométanes et occupaient presque toute la partie méridionale de Sumatra, c'est-à-dire, celle qui est la moins montagneuse, la plus fertile et

en même temps la mieux arrosée. Elles en avaient chassé les Battas qui, dépouillés ainsi de leur patrimoine, s'étaient réfugiés sur les hautes montagnes où ils vivent aujourd'hui ; de sorte que du sommet de ces dernières ils peuvent voir toutes les plaines avoisinant la mer, et même celles qui se déroulent depuis le sixième degré de latitude sud jusqu'au détroit de la Sonde, au pouvoir de leurs éternels ennemis.

Mais ceux-ci n'ont jamais joui paisiblement, à ce qu'il paraît, de leur conquête; toujours en proie aux révolutions, l'empire de Mélangtabou, après avoir fourni des dominateurs à presque tous les pays environnants, a été démembré par des chefs assez puissants poür se former dans les provinces maritimes des principaütés indépendantes. Parmi eux tenaient le premier rang, les sultans de Palembang et de Padang, dont l'exemple fut suivi par plusieurs autres rajas moins puissants, lorsque se présenta, il y a quarante ans environ, une occasion favorable de satisfaire leur ambition.

Un saint personnage au retour du pèlerinage à la Mecque, trouvant ses compatriotes trop relâchés dans leurs croyances religieuses, ou, ce qui est plus probable, voulant jouer le rôle de chef de secte, rôle qui, chez les musulmans, conduit toujours au pouvoir quand il est bien joué, prêcha la réforme des mœurs, des usages religieux, et après avoir souffert des persécutions, finit, comme il arrive presque toujours, par réunir autour de lui des hommes fanatisés par ses prédications, ou bien séduits par l'amour du

changement. Bientôt les nouveaux sectaires, ayant gagné à leur cause plusieurs chefs, devinrent oppresseurs d'opprimés qu'ils étaient auparavant, et imitant en cela le grand prophète, voulurent établir par le glaive une espèce de suprématie religieuse et politique sur leurs concitoyens. Ceux-ci opposèrent une résistance opiniâtre aux innovateurs; mais ils furent soumis, et la plupart des provinces de l'empire de Mélangtabou avaient déjà plié sous le joug, quand les Hollandais, appelés par les habitants de celles qui restaient encore libres, s'empressèrent, suivant l'usage adopté aux Indes par les Européens, de venir en qualité de médiateurs faire la loi aux oppresseurs et aux opprimés, et s'emparer du pays sous le prétexte d'y rétablir la tranquillité. Des corps de troupes considérables, arrivés successivement de Batavia, s'emparèrent des principales places, prirent de vive force possession des plus riches parties de l'empire, dont les chefs, gagnés ou soumis, reconnurent ces nouveaux maîtres; de sorte que ceux-ci, malgré plusieurs insurrections formidables tentées par les naturels, sont parvenus à soumettre les populations au monopole de leur commerce, et à se faire livrer par elles, à un prix très-avantageux pour l'exportation, toutes les productions indigènes.

Possesseur des côtes environnantes, le gouvernement hollandais peut empêcher toutes espèces de relations entre les marchands des autres puissances européennes et ses nouvelles propriétés. Cela lui est d'autant plus facile, que la proximité de Java, centre de sa

puissance dans ces contrées, lui permet d'entretenir des résidents sur tous les points commerciaux, même les plus secondaires de la côte S. O. de Sumatra, celle-là même qui a été constamment un sujet de rivalité entre lui et les maîtres de l'Inde, jusqu'à ce que, au moyen d'échanges de territoires avec ses rivaux, il est resté depuis une vingtaine d'années maître absolu du pays contesté.

Pas plus loin que le milieu du siècle dernier, les Hollandais ne comptaient sur les rivages de la belle île qui nous occupe ici que deux ou trois établissements tout au plus dignes d'attention, et qu'ils avaient bien de la peine à défendre contre la jalousie des Anglais et la haine des Malais, deux espèces d'ennemis toujours disposés à se liguer contre eux, comme les événements ne le leur ont que trop souvent prouvé.

En effet, les dominateurs de Java n'étaient établis que depuis peu d'années à Padang, alors leur seul, et à présent leur principal comptoir sur la côte S. O. de Sumatra, lorsque les Anglais, appelés par plusieurs chefs malais du pays, y apparurent en force, et fondèrent à la fois sur les bords de baies magnifiques, Bancoul et Tapanoly, qu'ils eurent soin d'entourer presque sur-le-champ de fortifications imposantes pour les protéger non moins contre leurs antagonistes européens que contre les naturels des cantons environnants, qui en effet cherchèrent plusieurs fois à chasser leurs nouveaux hôtes de chez eux. Le but de ces énormes dépenses était de s'emparer de tout le riche et lucratif commerce de poivre

qui se faisait alors dans ces parages ; mais il paraît que les espérances des fondateurs de Bancoul ne se réalisèrent jamais. D'abord cet établissement, ainsi que Tapanoly, et plusieurs autres moins intéressants, situés dans les mêmes parages, furent ruinés en 1760 par notre fameux amiral le comte d'Estaing ; ensuite les indigènes les ravagèrent plusieurs fois. De façon que, en 1793, époque à laquelle les Anglais s'emparèrent de toutes les possessions des Pays-Bas à Sumatra, pour les rendre en 1814, le gouvernement de Madras avait déjà réduit considérablement les dépenses de Bancoul et de Tapanoly ; et il les diminua encore au point que ces comptoirs n'étaient plus que des postes militaires sans aucune importance, lorsque la cour de Londres les céda en 1823 à celle de la Haye en échange de Malaca.

Par cet arrangement, le gouvernement de Batavia est donc resté seul maître des contrées maritimes de la meilleure partie de Sumatra ; et nous avons vu plus haut comment il en a profité pour établir son pouvoir ou son influence dans l'intérieur de cette grande île. Ses efforts pour faire prospérer ses établissements ont été également couronnés de succès ; aujourd'hui Palembang est l'entrepôt d'un commerce important avec les contrées du centre, commerce auquel des lois de douane tout à fait contraires aux trafiquants étrangers, empêchent ceux-ci de prendre part.

Padang, situé à la côte opposée de l'île, est non moins florissant, et se trouve le chef-lieu de tous les

comptoirs que les Hollandais possèdent depuis les bords du détroit de la Sonde jusqu'à Sinkel, qu'ils viennent d'enlever dernièrement au roi d'Achem, dont chaque année ils envahissent ainsi une partie des possessions. Parmi ces nombreux établissements, les uns, ceux du nord, sont les marchés où les productions du pays des Battas affluent pour être échangées contre des articles européens. Les autres, ceux du sud, et dont Padang peut être considéré comme la limite septentrionale, servent à la fois de débouché aux produits des provinces nouvellement conquises, et d'entrepôt aux marchandises étrangères expédiées de Batavia.

Ces diverses branches de trafic ont pris, les dernières années, d'autant plus d'activité, que les autorités locales, en frappant de droits très-élevés toutes les denrées du pays à leur exportation sous tout autre pavillon que celui de leur pays, et en faisant soigneusement garder les points accessibles des rivages de cette partie de Sumatra, sont parvenues à assurer complétement cet important débouché aux marchandises de la métropole ou de ses colonies.

Aussi Padang est-il devenu une place importante, d'où il sort annuellement une quantité considérable de poivre, de café, d'or, et plusieurs autres articles guère moins précieux, qui sont portés sur les marchés de Batavia. Les diverses îles qui forment une chaîne le long et à peu de distance de ce côté de Sumatra, contribuent aussi à sa prospérité par le cabotage très-actif dont elles sont l'objet. La plupart de ces

îles ont, il est vrai, leur montagneuse surface couverte d'épaisses forêts, où vivent des hordes de sauvages féroces et méchants ; on les dit même très-malsaines ; cependant il en est quelques-unes dont les rivages étant occupés par des Malais, offrent par conséquent quelque intérêt aux trafiquants européens. Je citerai d'abord les îles Poggy, où les naturels ont fait quelques progrès en civilisation, et payent les marchandises étrangères qu'ils consomment, c'est-à-dire, de la grosse quincaillerie, des cotonnades communes, des armes blanches, des fusils, de la poudre et du plomb, avec du sagou, de la cire, et les superbes bois de charpente qu'ils tirent de leurs forêts, quoique les tigres de la plus grande taille s'y trouvent en telle quantité, qu'ils rendent presque impossible, même dans les cantons riverains de la mer, l'éducation du bétail.

La grande île de Nias présente les mêmes inconvénients, sous le double rapport du climat et des bêtes féroces; mais comme sa population s'élève, dit-on, à vingt mille âmes, qu'elle possède plusieurs bons ports et voit son littoral occupé par des Malais, les Européens, principalement les Anglais, s'en sont plus occupés que de ses voisines. Au commencement du siècle, ces derniers y avaient formé un établissement assez considérable, dans le but de civiliser les tribus barbares de l'intérieur, et surtout de les faire renoncer au trafic des esclaves qu'ils font dans leurs guerres continuelles les unes contre les autres. Mais tous les efforts des philanthropes de la Grande-Bretagne

et des missionnaires de toutes les sectes chrétiennes ont été à peu près inutiles jusqu'à présent; l'établissement n'existe plus, et à l'exception de quelques prêtres français catholiques, tous les missionnaires ont renoncé à rendre moins méchants ces hommes féroces, perfides et adonnés aux plus affreuses superstitions, ne connaissant pas d'autres occupations que la guerre et le pillage, au moyen duquel ils se procurent les nombreux esclaves que les Malais achètent et exportent dans tous les pays voisins. C'est encore cette misérable population qui fournit la foule de jeunes filles qui, enlevées enfants à leurs parents et réduites en captivité, sont vendues comme esclaves dans les établissements hollandais aussi bien que malais du grand archipel d'Asie, où elles sont très-recherchées à cause de leur beauté, quoique, de même que leurs compatriotes du sexe masculin, elles aient la réputation d'être jalouses, vindicatives, familières avec l'emploi des poisons, et peu susceptibles d'attachement.

Si l'on cherche à quelle race appartiennent ces dangereuses créatures, on retombe encore dans le domaine des systèmes et des suppositions. Cependant la similitude qui existe entre les Battas et les naturels de Pulo-Nyas pour la couleur, les traits, le caractère et les mœurs, semble devoir faire assigner aux uns ainsi qu'aux autres, et même aux insulaires des archipels voisins, une origine commune. Mais, demandera-t-on, d'où proviennent les Battas? Sont-ils aborigènes ou des conquérants venus de l'extérieur? J'ai

déjà dit plus haut ce que plusieurs savants voyageurs prétendent à ce sujet; aussi je me contenterai de citer les faits, et ferai d'autant mieux en agissant ainsi, que peu de contrées au monde offrent aux conjectures des savants, sous ce rapport, un plus vaste champ que Sumatra.

En effet, aucune des populations occupant les diverses provinces qui couvrent sa large surface, ne se ressemble, ni pour les mœurs, ni pour le physique, ni pour le caractère; chacune tire visiblement son origine des peuples maîtres des bords de la mer de Chine. Ainsi, par exemple, les Lampons, qui occupent les cantons riverains du détroit de la Sonde, ont trop de similitude avec les Chinois pour ne pas descendre d'une colonie de ces derniers, établis sans doute dans le pays alors que le céleste empire tenait sous ses lois la plupart des Philippines et quelques-unes de celles de la Sonde, y compris Borneo. Les naturels qui cultivent les terres fertiles de la partie S. O. de Sumatra sont les descendants des Javanais qui, dans les siècles passés, conquirent le pays où ils régnèrent longtemps en maîtres. Ces naturels passent pour avoir un caractère assez doux, assez pacifique; ils sont très-industrieux, s'entendent à la culture des terres, travaillent parfaitement l'or, le fer, l'ivoire et le bois. Ce sont eux qui fabriquent ces fameux crits si renommés par leur trempe admirable chez toutes les nations du grand archipel d'Asie. Quant aux sujets du sultan de Palembang, on croit retrouver en eux l'origine du sang arabe; mais probablement la proximité où est leur

pays des terres d'Asie aura dû y attirer successivement de nombreuses émigrations d'étrangers conquérants, lesquels, mêlés entre eux, auront formé la population actuelle, que, du reste, les Hollandais placent au-dessus de celle dont je viens de parler plus haut, sous le rapport de l'industrie, de l'activité et des qualités morales.

Je n'aurais jamais fini cette nomenclature des nations différentes qui couvrent la surface de Sumatra, si je voulais toutes les nommer, tant elles sont nombreuses; et pourtant les maîtres de Batavia en tiennent aujourd'hui la majeure partie sous le joug, sans compter quelques-unes des tribus battas, voisines de leurs nouvelles possessions, si toutefois on peut dire subjugués des gens qui sont constamment les armes à la main contre leurs oppresseurs, et les tiennent étroitement bloqués, la plupart du temps, dans les forts dont les Hollandais ont parsemé le pays pour s'en assurer la possession; en sorte que depuis plusieurs années que dure cette guerre sanglante, les envahisseurs n'ont fait que très-peu de progrès. En vain une grande route stratégique a été faite depuis Padang jusqu'au pied des montagnes, et garnie de blokhaus contenant de fortes garnisons; à peine arrivés à quelques milles du chef-lieu, les convois sont enlevés, à moins que des bataillons entiers pourvus d'artillerie ne les protégent contre des ennemis aussi hardis qu'infatigables, auxquels les forêts et les mornes voisins assurent des asiles impénétrables aux soldats blancs. En vain encore ces derniers sont parvenus à s'emparer, toutefois après un siége qui n'a pas

duré moins d'une année, de la principale place fortifiée des Battas, où, à leur grand étonnement, ils trouvèrent des ouvrages de défense dignes des meilleurs ingénieurs européens, et copiés visiblement d'après ceux qu'on a élevés sur plusieurs points de Java. Inutilement enfin, les maîtres de Batavia ont cherché à séduire quelques-uns de ces chefs indépendants les uns des autres, qui, se réunissant contre l'ennemi commun, lui font une guerre de partisans d'autant plus terrible, que leurs compagnons se servent avec beaucoup de dextérité de ces anciens fusils portugais auxquels une excessive longueur donne une très-grande portée. Ni les revers, ni les menaces, ni les présents, n'ont pu jusqu'ici faire oublier à ces hommes belliqueux leur amour de la liberté; et quoiqu'ayant à lutter contre quatorze mille hommes de troupes réglées, ils sont parvenus à empêcher les Hollandais de pénétrer encore dans la partie montagneuse de leur pays. Mais quels obstacles ne peut et ne sait surmonter la persévérance hollandaise! Aussi doit-on s'attendre à voir, avant peu d'années, malgré leur résistance opiniâtre, les Battas rangés, comme le reste des peuples de l'île, sous la domination de la couronne des Pays-Bas.

J'aurais bien voulu pouvoir m'assurer par moi-même de la vérité de tous ces renseignements, en continuant de parcourir avec *l'Artémise* les principaux points de ces parages, et même en allant à Padang, où je devais m'attendre à être parfaitement accueilli par les autorités hollandaises; mais à cette époque de l'année, les brises de S. O. ainsi que les courants sont très-violents,

et rendent la navigation, au milieu des archipels et des ecueils dont la côte de Sumatra est hérissée, trop dangereuse pour que je l'entreprisse avec une aussi grande frégate, lorsque les intérêts de notre commerce ne pouvaient y gagner sous aucun rapport. Je me résignai donc à ne pas dépasser Analaboo, et même à n'y faire qu'un court séjour, afin de ne pas perdre un seul moment de la mousson de N. E. qui commençait, et durant laquelle je devais visiter tant de places fréquentées par nos marchands.

J'accomplis cette dernière résolution avec d'autant moins de regrets, que la mort du fils du raja et de plusieurs autres guerriers tués dans une des dernières rencontres avec les révoltés, avait répandu le deuil dans le village; et que d'un autre côté je craignais la dangereuse influence du climat pour nos jeunes gens, auxquels les plaisirs de la chasse ou de la promenade, poussés très-loin, pouvaient devenir fatals; l'abondance des fruits même devait me causer également de l'inquiétude, tant sous les tropiques ils sont malsains pour les Européens. Plusieurs de nos matelots en faisaient déjà la funeste expérience. Heureusement que les rafraîchissements, distribués en abondance aux malades comme aux bien portants, empêchèrent les symptômes de dyssenterie de faire des progrès; mais je ne m'en empressai pas moins d'y soustraire nos hommes, et le 10 novembre, après avoir embarqué pour l'équipage, les officiers et moi, des provisions fraîches de toutes les espèces que put nous fournir Analaboo, place renommée parmi les navigateurs français pour ses

fruits, ses légumes, ses chapons gros et gras et ses ca bris amenés à un état aussi satisfaisant par le même procédé, nous quittâmes les rivages de Sumatra pour aller chercher ceux de la belle île de Ceylan.

J'étais fatigué de la vue continuelle de cette nature abrupte, sauvage; ces grandes forêts, cette végétation puissante, si vigoureuse, n'avaient plus aucun attrait pour moi; tout cela, si beau dans les descriptions des poëtes, perd considérablement de son brillant quand on veut l'admirer de près, et que l'on est dévoré par des nuées de moustiques sorties des marécages que vous rencontrez à chaque pas, et dans lesquels les plus grandes précautions peuvent à peine vous empêcher de tomber. Ces bois séculaires qui, vus de loin, se prêtent à toutes les transformations que leur fait subir la poétique imagination du voyageur sentimental, sont la plupart du temps impénétrables à l'homme; et sous leurs épaisses voûtes de feuillages se cache une foule d'affreux reptiles ou d'animaux carnassiers de la plus redoutable espèce. Quel grand plaisir peut-il y avoir à parcourir des sentiers à peine tracés, serpentant capricieusement au milieu des hautes herbes, et à travers des rochers abrupts ou bien sur les bords de ravins escarpés, au fond desquels bondit d'ordinaire un torrent furieux, dont vous ne pouvez atteindre l'autre rive qu'en passant sur le tronc de quelque arbre aux trois quarts pourri, et renversé par le vent ou les pluies de l'hiver! Partout la nature a un aspect triste, sombre, et cette solitude profonde cause à l'âme une sorte d'effroi involon-

taire auquel, du reste, ne contribue peut-être pas faiblement la crainte de devenir la pâture de quelque tigre royal tapi au fond des taillis épais dont la terre est couverte presque partout.

La race humaine n'est pas moins à redouter que les bêtes féroces; et l'aspect des habitants avec leurs pagnes sales, en guenilles; leur physionomie inquiète, sauvage; leur regard ardent, traître, annonçant des gens enclins au vol et au meurtre, n'a rien de rassurant pour l'observateur isolé au milieu du bois.

Toutes ces considérations militaient très-fortement auprès de mes compagnons, pour lesquels la liberté dont ils jouissaient à terre eut bientôt perdu complétement ses charmes. Pour tout le monde, et surtout pour les marins, la monotonie est une chose insupportable. Or, où pouvions-nous éprouver davantage l'ennui qu'elle cause que dans un pays où pas un seul minois de femme, laid ou joli, ne venait faire diversion à l'éloignement que nous inspirait l'air peu avenant des pères et des maris de ces dames qui, à ce qu'il paraît, furent constamment condamnées à une sévère réclusion pendant la durée de notre séjour à Analaboo.

Le temps même semblait conspirer à éteindre les regrets que le départ aurait pu laisser à ceux d'entre nous qui se plaisaient à la chasse ou bien aux recherches d'objets d'histoire naturelle. Il se trouva très-variable et souvent pluvieux; l'atmosphère était chaude, humide, et rendait peu agréable le séjour des parties inférieures du bâtiment. Nous éprouvions en-

core ces incommodités plusieurs jours après l'appareillage, tant les calmes et les brises faibles ou contraires nous retinrent près de la côte. Mais enfin, étant parvenus à dépasser la pointe d'Achem, le ciel s'éclaircit peu à peu; la mer, houleuse jusqu'alors, devint unie; le soleil perça les nuages qui le cachaient presque sans cesse à nos yeux depuis deux semaines; enfin nous pûmes faire sécher nos voiles, et aérer les parties basses de la frégate, où l'humidité, causée par les pluies diluviales de Sumatra, était excessive.

Un aussi heureux changement dans notre position nous fit supporter sans trop d'impatience les contrariétés contre lesquelles nous eûmes à lutter jusqu'au 23 novembre, que la mousson de N. E., s'étant complétement déclarée, nous poussa rapidement vers l'extrémité méridionale de Ceylan, dont nous eûmes connaissance le surlendemain au point du jour, après une nuit orageuse, durant laquelle la sonde avait été à peu près mon seul guide pour faire contourner à petite distance, par la frégate, les *Basses*, ces terribles écueils témoins de tant de naufrages, et vers lesquels la poussait un rapide courant.

Au lever du soleil, s'étendait sous nos yeux une longue bande de terre dont les nuages, qui en enveloppaient les parties élevées, ne me permettaient d'apercevoir que les rivages; mais la vue de la montagne nommée Hay-Cook par les navigateurs anglais me fit aisément reconnaître que nous n'étions qu'à peu de distance de Pointe-de-Galles, établissement bri-

abandonnés par la brise de terre qui venait d'expirer, attendaient, comme nous, celle du large, pour continuer leur route. Malheureusement elle ne souffla que faiblement, et céda la place, au coucher du soleil, à un vent très-frais, contraire à notre navigation. Nous louvoyâmes donc péniblement toute la nuit, non-seulement pour avancer vers notre destination, mais encore pour résister à un courant qui entraînait la frégate dans le sud avec tant de violence, que j'eus beaucoup de peine à la conserver en vue du phare de Colombo, dont nous prîmes connaissance quelques heures avant le jour, et auprès duquel *l'Artémise* put enfin laisser tomber l'ancre dans l'après-midi.



vraient de nuées épaisses, des flancs desquelles s'échappaient de moments en moments des éclairs et le grondement du tonnerre, annonçant un de ces orages qui éclatent presque chaque soir à l'entrée de la nuit, durant la mousson de N. E. Celui que nous reçûmes fut très-fort; la foudre frappait à coups redoublés les cimes des mornes, dont les gorges répercutaient les éclats du tonnerre avec un bruit effrayant. A minuit tout était redevenu calme autour de nous; mais la pluie continua de tomber à torrents jusqu'au jour; alors l'horizon s'étant tout à fait éclairci, nous pûmes distinguer plusieurs points de la côte situés à une trentaine de milles au sud de Pointe-de-Galles, et par conséquent à moitié chemin de cette dernière à Colombo; car, en profitant de toutes les variations de la brise, et toujours la sonde à la main, nous étions parvenus à faire quelque progrès durant la nuit.

Ce côté de Ceylan est plus habité que celui dont nous avions pris connaissance la veille; avantage qu'il doit sans doute à ce que les terres y sont beaucoup moins accidentées qu'à l'est ou au sud de l'île, et, par conséquent, plus favorables à la culture du riz, qui se plaît généralement dans les terrains bas et humides. Les plages sont bordées de petits hameaux de pêcheurs, dont les légères pirogues s'agitaient à la poursuite des poissons. Une foule de caboteurs, différents les uns des autres, autant par leurs formes que par leurs voilures, suivaient de près les sinuosités du rivage, tandis que, plus loin de la côte, de forts navires,

graphes de cette époque reculée ne connaissaient Ceylan que par les rapports des marchands arabes, gens passionnés pour le merveilleux ; car leurs descriptions ont été trouvées entachées d'exagération, sous beaucoup de rapports, par les premiers Européens qui visitèrent, dans le moyen âge, ces curieuses contrées.

Cependant il faut dire qu'en 1291, à l'époque où le Vénitien Marco Polo accomplissait dans l'intérieur et sur les bords de l'Indo-Chine ses fameux voyages, dont la réalité, longtemps mise en doute par ses compatriotes, a été reconnue plusieurs siècles après, Ceylan jouissait encore d'une assez brillante prospérité et voyait affluer dans ses ports les marchands de toutes les parties maritimes de l'Asie. Comment cette île était-elle parvenue, dès le temps où le grand Alexandre paraissait avec ses Macédoniens victorieux sur les rives de l'Indus, à une si brillante splendeur, que les historiens contemporains du conquérant en parlent avec admiration ? et par quels événements avait-elle subi, depuis ces temps reculés, une décadence tellement grande, que, lors de l'arrivée des compagnons de Gama sur ses rives, elle était tombée, pour ainsi dire, dans l'obscurité ?

Naguère encore une semblable question, dont les éléments ne pouvaient être trouvés que dans les annales de l'antiquité la plus reculée, serait restée sans solution ; mais aujourd'hui elle a été à peu près résolue, grâce aux savantes et infatigables recherches de plusieurs savants orientalistes anglais dans les nom-

breuses collections de manuscrits que possèdent les vieilles pagodes de Ceylan. C'est ainsi que M. Turner, un des plus distingués de ces savants, est parvenu à établir, d'une manière irrécusable, les rapports immédiats existant entre l'histoire de l'Indostan et celle de l'antique Taprobane, et qu'on sait, d'une manière certaine, qu'il y a trente siècles l'Asie indienne était en proie à de sanglantes guerres religieuses que les sectateurs de Brama soutenaient contre ceux de Bouddha, lesquels, d'abord méprisés par leurs rivaux comme d'obscurs schismatiques, se multiplièrent bientôt à tel point, qu'ils élevèrent autels contre autels, et de la province indienne de Bahar, berceau de la nouvelle religion, étendirent, par les armes ou par la persuasion, leur puissance sur la plus grande partie de l'Indostan, sur le Thibet, la Chine, le Népaul, Siam, enfin Ceylan, dont les populations embrassèrent leur croyance avec empressement, et lui ont été fidèles jusqu'à nos jours.

Mais le triomphe du bouddhisme ne fut point de très-longue durée. Par suite d'événements restés inconnus, les brahmanes reprirent leur ancienne prééminence, et, après une lutte sanglante, parvinrent à chasser complétement de l'Indostan ceux de leurs antagonistes que d'effroyables persécutions avaient épargnés. La plupart de ces derniers se réfugièrent au Népaul, au Pégu et au Thibet, dont les habitants sont encore bouddhistes et considèrent, dit-on, le grand Lama, ou souverain de ce dernier pays, comme le chef de leur religion.

De cette époque date la décadence de Ceylan. Les

brahmanes, devenus maîtres des provinces voisines du cap Comorin, franchirent, à plusieurs reprises, l'étroit canal par lequel ces dernières étaient séparés de la Taprobane, et portèrent la dévastation au sein des vastes plaines qui couvrent la partie septentrionale de cette grande île, dont la population, ne pouvant résister à d'aussi nombreux ennemis, se retira peu à peu dans les montagnes du sud, et s'y défendit avec autant de persévérance que de courage, pendant plusieurs siècles, contre les envahisseurs. Ces plaines, devenues ainsi un perpétuel champ de bataille que ravageait chaque parti vainqueur à son tour, furent promptement dépeuplées; les jungles envahirent successivement les cantons les mieux cultivés auparavant. Ces admirables travaux hydrauliques destinés à conserver l'eau des pluies pour l'irrigation des terres, opération si difficile et si précieuse à la fois, dans une contrée complétement privée de sources ou de cours d'eau naturels et toujours exposée aux rayons d'un soleil brûlant; ces lacs immenses, ces vastes réservoirs, ces longues digues revêtues de granit, toutes œuvres de la main des hommes dont les gigantesques proportions aussi bien que le travail soigné étonnent encore l'imagination, tombèrent en ruine, et les campagnes environnantes, livrées pendant une grande partie de l'année à une dévorante sécheresse, se transformèrent en véritables steppes sablonneux. Enfin, le peu de leurs habitants que le fer, la famine ou les épidémies avaient épargnés, se réfugièrent dans les murs des villes maritimes où s'étaient établies les colonies conquérantes

qui, abandonnant la côte malabare, étaient venues chercher à Ceylan une nouvelle patrie.

Les régions opposées, celles qui, par une pente assez douce, joignent à la mer, vers le midi et l'orient, le groupe de montagnes formant le centre de la partie méridionale de l'île, eurent la même destinée. Elles reçurent également les funestes visites d'envahisseurs étrangers venus de la presqu'île malaise et de Siam par Achem, et qui se montrant non moins barbares, non moins acharnés sur leur proie que les brahmanes, firent des solitudes, de pays auparavant riches et peuplés où maintenant, au milieu de ruines de villes immenses, de palais magnifiques, de pagodes non moins remarquables que celles de l'Inde, on ne trouve plus que des hordes de misérables sauvages, des bandes de tigres et de nombreuses troupes d'éléphants.

Comme chacune des nations qui habitaient alors les bords de l'océan Indien, voulant avoir sa part d'une aussi riche proie, envoyait des flottes et des guerriers prendre possession de quelque partie maritime de Ceylan, la population native se vit concentrée de plus en plus dans les provinces montagneuses de l'intérieur, où, toujours les armes à la main pour défendre son indépendance contre de belliqueux étrangers, elle dut nécessairement prendre d'autres coutumes, d'autres habitudes, un autre caractère, et même devenir plus énergique, plus vigoureuse physiquement que les indigènes restés sur les bords de la mer. En effet, ceux-ci vivant dans les plaines dont le climat étouffant affaiblit les hommes comme les animaux, avilis par la servi-

vinces maritimes de l'île passeraient sous le joug des Pays-Bas. Le traité fut fidèlement exécuté par les deux parties contractantes. Les Portugais, chassés successivement de tous les points fortifiés qu'ils possédaient encore, abandonnèrent pour toujours, après plus d'un siècle d'occupation, leurs possessions de Ceylan à d'heureux rivaux, qui usèrent de leur victoire avec cette prudence, cette politique calme, ferme et persévérante en même temps, à laquelle ils ont dû autrefois et doivent encore aujourd'hui, malgré le rang très-secondaire que leur patrie occupe parmi les puissances européennes, la prospérité de leurs affaires en Asie.

Dans quel état trouvaient-ils leur conquête? quelles améliorations ses derniers maîtres y avaient-ils introduites depuis leur arrivée dans le pays, jusqu'à 1632, époque à laquelle ils en furent expulsés complétement? La contrée était non moins dépeuplée que cent ans auparavant, et les naturels de l'intérieur, aguerris par leurs luttes perpétuelles contre les Européens, de qui ils avaient appris l'usage des armes à feu, étaient devenus encore plus ombrageux, plus remuants, et non moins disposés que par le passé à se jeter sur les points habités des côtes pour les piller.

Il est vrai que ces derniers, soustraits par la protection des Portugais aux invasions presque annuelles auxquelles ils étaient exposés autrefois de la part des Malabares, s'étaient transformés en villes populeuses et commerçantes, que leurs belles fortifications mettaient à l'abri des attaques des naturels. Trinquemalay,

avec ses hauteurs couronnées de batteries, offrait un sûr abri aux flottes contre l'ennemi et contre le mauvais temps. Baticolo recevait sans cesse des pays malais une foule de caboteurs qui venaient y échanger les productions de l'Indo-Chine contre celles de Ceylan. Pointe-de-Galles voyait sa rade défendue par un fort respectable pour cette époque, et fréquentée par les marchands étrangers. Jaffnapatam, située à l'extrémité opposée de l'île et sur le canal qui sépare cette dernière de la presqu'île indienne, était devenue une cité aussi riche que commerçante, dont la population, mélange de chrétiens et de Malabares, se montrait tranquille et industrieuse. Celle de Putnam, autre ville construite sur les rives du golfe de Manar, ne lui cédait en rien sous ces divers rapports. Enfin Colombo, chef-lieu de la puissance européenne dans ces contrées, était digne de ce titre par ses monuments publics et religieux, ses fortifications, son commerce, ainsi que par le nombre de ses habitants. C'est de là que partaient les navires qui allaient porter en Europe les perles et les précieuses épices auxquelles Ceylan devait son antique réputation.

Sans doute qu'à cette époque l'ancien état de choses, si malheureux pour les indigènes des provinces maritimes, et si contraire à la civilisation de ceux du royaume de Candy, s'était amélioré; ils ne voyaient plus comme autrefois de nombreuses bandes d'avides étrangers accourus de tous les points de l'Asie ravager annuellement leurs foyers. La division de l'île entre les Européens et les souverains de Candy était un fait

consacré par le temps : aux uns appartenaient les côtes, c'est-à-dire presque tout le plat pays; les autres tenaient sous leur dépendance les districts, non moins étendus que nombreux, occupant le groupe de hautes terres dont est hérissée la partie méridionale de l'île, et les vastes plaines à peu près désertes qui se déroulent depuis ces mêmes hautes terres jusqu'à la mer.

Au sein de ces provinces que les possessions des Européens, semblables à une ceinture, pressaient de toutes parts, avaient régné presque constamment la discorde, les guerres sanglantes que se faisaient les concurrents au trône à la mort de chaque souverain, dont la plupart du temps le fer ou le poison terminait la vie. Les populations se trouvant sans cesse les armes à la main, soit pour s'entr'égorger, soit pour combattre les Européens, étaient plongées dans la misère et l'anarchie; elles avaient même perdu les souvenirs du culte de Bouddha, pour lequel les générations passées avaient montré tant d'attachement; mais les longues années de tranquillité qui suivirent l'occupation des provinces maritimes par les Hollandais, la manière exacte dont ceux-ci observèrent les traités, et plus encore, les heureuses dispositions de plusieurs rois qui occupèrent successivement le trône de Candy, rendirent quelque calme et quelque prospérité à ce pauvre pays. Des prêtres bonddhistes, appelés de Siam par le souverain, y firent fleurir leur religion ; l'agriculture fut encouragée, les brigandages réprimés , et l'ordre public parvint si

haut, que l'on vit, dit-on, les cargaisons et les équipages des navires jetés à la côte par la tempête, respectés des naturels.

D'un autre côté, les naturels des districts maritimes auxquels on a conservé leur nom originaire de Singulais, pour les distinguer des Candyans, les Singulais, dis-je, débarrassés des persécutions religieuses des Portugais qui, tout en convertissant, bon gré, mal gré, leurs sujets à la religion catholique, et en couvrant le sol d'une multitude d'églises, de chapelles et de couvents, les laissaient pourrir dans la misère ainsi que dans l'ignorance; puis, affranchis de la frayeur que répandaient parmi eux les continuelles attaques de leurs voisins des montagnes, firent d'assez rapides progrès en industrie agricole aussi bien qu'en civilisation, et finirent par s'habituer au joug européen.

Celui que les Hollandais faisaient peser sur eux n'était pas lourd. Ces nouveaux maîtres de Ceylan ne s'occupant que du commerce lucratif des épices, et des moyens de s'en assurer le monopole, laissaient vivre en paix leurs tributaires, ainsi que les souverains de Candy, envers lesquels ils exécutaient fidèlement les traités. Cependant un de ceux-ci, moins prudent ou plus ambitieux que ses prédécesseurs, voulut réunir toute l'île sous son autorité, et déclara la guerre à ses anciens alliés. Ceux-ci la soutinrent avec autant de courage que de vigueur, et ne consentirent à la paix qu'après s'être emparés de Baticolo en 1778; mais presque à la même époque, les Anglais faisaient

subir le même sort à leur important comptoir de Trinquemalay.

Cet avantage, quoique remporté sur ses plus dangereux rivaux dans l'Inde, ne pouvait satisfaire l'ambitieuse Angleterre ; en effet, profitant de la faiblesse à laquelle la révolution française avait réduit la Hollande, elle expédia une flotte considérable qui s'empara en peu de temps de tous les établissements que cette dernière possédait à Ceylan, dont les populations, soit des provinces maritimes, soit de l'intérieur, montrèrent pour les nouveaux venus les mêmes dispositions qu'elles avaient témoignées au pouvoir déchu. L'une, celle des côtes, avide de changements, comme le sont tous les peuples esclaves, se soumit sans la moindre résistance aux volontés de la Grande-Bretagne ; l'autre, au contraire, consultant bien moins ses intérêts que sa haine implacable pour les Européens, revouvela les hostilités toutes les fois qu'elle crut en avoir trouvé le moment favorable.

En 1803, son souverain put croire toucher enfin au moment de débarrasser son pays de la race étrangère qui en possédait les plus belles parties depuis si longtemps. A la suite d'une bataille perdue, les troupes britanniques qui s'étaient réfugiées derrière les murailles de Candy, dont elles s'étaient emparées peu de temps auparavant, ayant été contraintes de capituler, furent massacrées sans pitié, et le vainqueur porta la dévastation jusqu'aux portes de Colombo. Mais, découragé par la résistance opiniâtre qu'il rencontra chez les défenseurs des nombreux forts

dont la route, entre les deux capitales, était hérissée à cette époque, le souverain candyan retourna précipitamment chez lui, et signa la paix peu de temps après.

Cette paix dura douze années, et, durant cet intervalle de temps, la cour de Candy, soumise aux caprices d'un abominable tyran, vit mourir par le poison ou la main du bourreau une foule de ses plus illustres membres, tandis que les provinces, devenues le théâtre de soulèvements continuels, furent livrées à toutes sortes de dévastations, et inondées de sang.

Les maîtres de Colombo, que l'envie de venger leurs injures passées et de s'emparer d'un pays dont ils convoitaient la possession tenait toujours en éveil, suivaient d'un œil attentif, tout en se préparant à la guerre, les progrès que le mécontentement et la trahison, sa conséquence ordinaire, faisaient parmi les chefs et le peuple du royaume de Candy.

Jugeant enfin que le moment favorable de s'emparer de leur proie était arrivé, et prenant pour prétexte les traitements barbares exercés à Candy sur des marchands anglais accusés d'espionnage, ils marchent sur cette capitale, y entrent sans coup férir, font prisonnier le roi, que l'abandon de ses troupes avait forcé à s'enfuir dans les montagnes voisines de la ville; et, quelques jours après, les principaux chefs assemblés reconnaissent pour souverain le roi d'Angleterre, après avoir prononcé la déchéance du monarque captif, lequel, envoyé prisonnier à Vellore, citadelle indienne de la présidence de Madras, y est mort d'hydropisie en 1832, laissant après lui le souvenir du plus exécrable

monstre que l'espèce humaine ait jamais produit.

En se soumettant ainsi à un prince européen, les chefs candyans avaient stipulé la conservation de leurs usages, de leurs priviléges, et même de la forme de leur gouvernement, à la tête duquel plusieurs d'entre eux espéraient probablement se placer. Les stipulations furent exécutées, il est vrai; mais l'attente des ambitieux se trouva complétement trompée, car des commissaires anglais prirent la place du souverain déchu; de sorte que, malgré le soin qu'eurent ces derniers de conserver aux ministres, ainsi qu'aux autres autorités civiles ou militaires indigènes toutes leurs attributions, les uns et les autres n'en furent pas moins mécontents de n'être plus que des instruments, dans les mains d'agents d'un pouvoir étranger. Leurs réclamations trouvèrent de l'écho parmi les individus de tous les rangs. Ceux des hautes classes se plaignaient du peu d'égards que les officiers et même les soldats des troupes britanniques montraient pour eux: les prêtres, dont le nouvel ordre de choses tendait à diminuer sensiblement l'influence, taxaient d'impiété et de mépris pour leurs croyances religieuses, l'empressement que mirent les Anglais à visiter les temples de Bouddha. Le peuple lui-même se montrait en proie aux regrets qu'inspire toujours aux masses le renversement du trône national, et son occupation par un prince de race étrangère. Enfin, tous, grands ou petits, riches ou pauvres, supportaient impatiemment la domination de maîtres dont les manières hautaines les humiliaient constamment

Cependant ces derniers, trompés par l'apparente tranquillité de leurs nouveaux vassaux, n'avaient laissé, pour les contenir, qu'un faible corps de troupes disséminées imprudemment dans un grand nombre de places; en sorte qu'au moment où presque toutes les provinces, imitant l'exemple d'un district dont les habitants avaient massacré les agents du fisc, se soulevèrent presque toutes à la fois, les révoltés ne rencontrèrent, pour ainsi dire, aucune résistance.

Ainsi surpris à l'improviste, les Anglais perdirent leur conquête aussi promptement qu'ils l'avaient faite, et durent craindre même un moment de voir les populations insurgées venir jusque sous les murs de Colombo. Mais, ainsi qu'il arrive toujours et dans tous les pays en pareille circonstance, une fois le premier élan national en faveur de la liberté évanoui, et les oppresseurs chassés, la discorde ainsi que la trahison se glissèrent dans les rangs des vainqueurs; les principaux chefs se disputèrent le pouvoir les armes à la main, ou bien, leurrés de fausses espérances par l'ennemi de l'indépendance de leur patrie, trahirent cette dernière si complétement, qu'en 1818, c'est-à-dire quelques mois à peine après le début de l'insurrection, les Anglais, redevenus maîtres de tout le pays, livraient aux bourreaux les principaux auteurs de la révolution, abolissaient les priviléges de l'aristocratie, et substituaient à l'ancienne forme de gouvernement monarchique le mode d'administration suivi dans les colonies britanniques dépendant de la couronne,

c'est-à-dire, échues à cette dernière par droit de conquête.

Ainsi donc, après une lutte de plusieurs siècles, la nationalité candyanne succomba sous les coups des Européens, et l'Angleterre se trouva souveraine maîtresse de toute la surface de Ceylan.

Une nouvelle ère se levait pour l'antique Taprobane; soumise à l'influence de la civilisation du dix-neuvième siècle, elle semblait destinée à recouvrer la prospérité presque fabuleuse dont elle avait joui dans les temps reculés; elle n'était pas, comme l'Indostan, tombée au pouvoir d'une compagnie de marchands, plus soucieuse naturellement de ses intérêts que de ceux de ses sujets; mais elle se trouvait confiée pour ainsi dire par la Providence aux soins d'une nation grande, forte, éclairée, pour laquelle cette belle île, si elle était bien administrée, pouvait devenir une source abondante de richesses, et servir à la Grande-Bretagne, en cas de désastres en Asie, de point d'appui pour ses flottes, je dirai même de refuge pour ses troupes, si elles étaient contraintes par les événements d'abandonner les bords de l'Indostan.

L'Angleterre a-t-elle bien compris, a-t-elle bien rempli ces obligations? C'est ce que me rendent difficile à décider les diverses opinions que j'ai entendu émettre sur les lieux mêmes, tant par les antagonistes que par les partisans du gouvernement local. Cependant je n'en vais pas moins essayer de mettre le lecteur à même de juger cette question, en lui présentant ici un tableau, le moins incomplet que

je pourrai, de l'état actuel de cette importante colonie.

La tâche que la cour de Londres avait à remplir était difficile ; les provinces de Candy se trouvaient dans un état déplorable ; une foule d'indigènes étaient morts par la guerre ou les maladies pendant l'insurrection, et le reste avait pris des habitudes de rapine et de désordre ; tous les liens de la société semblaient complétement brisés dans ce malheureux pays ; enfin, le peuple, rançonné par les grands, tenu dans un cruel servage et méprisé par eux, vivait dans la misère et la barbarie.

La nouvelle administration s'empressa de combattre ces abus. Par ses soins, toutes les petites tyrannies privées furent réprimées ; un seul impôt, équitablement réparti sur les terres et les individus sans aucune exception, remplaça la multitude de taxes plus ou moins arbitraires qui écrasaient autrefois la population ; des juges européens composèrent le tribunal supérieur, et les magistrats indigènes, rétribués honorablement par l'État, ne vendirent plus la justice aux plaideurs. On encouragea l'agriculture ; et des établissements de charité, soit pour l'instruction des pauvres, soit pour le soulagement des malheureux, se formèrent dans les principales villes du pays de Candy.

Mais autant le mal, le désordre se propagent avec rapidité, autant les progrès de l'ordre et du bien sont lents et difficiles, surtout quand l'autorité voit ses actes discutés publiquement et condamnés le plus souvent par un parti qui semble ignorer complétement

les obstacles que rencontrent, dans la voie des améliorations, les fonctionnaires dont il critique les actes si sévèrement. Tel est le spectacle que j'ai eu sous les yeux à Colombo, où j'ai entendu censurer amèrement la conduite des divers gouverneurs qui se sont succédé au timon des affaires depuis 1818, et dont la plupart ont pourtant emporté, en quittant Ceylan, les regrets de la majeure partie de leurs administrés.

Parmi ces hommes qui ont laissé, en quittant des fonctions aussi importantes, une réputation de haute capacité et d'un noble désintéressement, j'ai entendu citer principalement sir Horton, dont le départ précéda de quelques semaines seulement mon arrivée dans la colonie. De grandes améliorations eurent lieu sous sa longue administration. La situation malheureuse des naturels fut beaucoup amendée, et d'une façon aussi sage que philanthropique; ainsi, par exemple, les corvées pour les travaux publics furent abolies, et si l'usage par lequel les cultivateurs sont contraints de travailler les propriétés de certains chefs ne subit pas le même sort, les conséquences en furent rendues bien moins déplorables pour les pauvres paysans : plusieurs impôts éprouvèrent de notables diminutions; les terres nouvellement défrichées ne purent être taxées qu'après un certain nombre d'années de mise en valeur; enfin, l'on s'efforça de multiplier dans les plaines les moyens d'irrigation, en même temps que des travaux hydrauliques non moins nécessaires rendaient dans le haut pays les torrents causés

par les pluies de l'hivernage, moins désastreux pour les cultivateurs de riz.

Là ne se bornèrent pas les modifications apportées par sir Horton à l'ancien état de choses. Les rouages de l'administration furent beaucoup simplifiés, et donnant lui-même l'exemple d'un beau désintéressement, il renonça à une partie de ses émoluments comme gouverneur, afin de diminuer les charges énormes qu'un personnel très-nombreux imposait à la colonie. Par ce moyen, il mit celle-ci à même de suffire aux dépenses considérables où elle était entraînée par la confection des routes qui conduisent aujourd'hui de Colombo à Candy, à Trinquemalay, à Pointe-de-Galles et à Jaffnapatam; et surtout par celle qui, en traversant l'île dans sa plus grande longueur du nord au sud, joint ces deux dernières places entre elles; de sorte que les produits des nombreuses plantations de sucre et de café, que les encouragements du gouvernement firent éclore autour de toutes les villes un peu considérables, purent arriver aisément au chef-lieu.

Sir Horton avait donc étendu sa sollicitude éclairée ainsi que ses réformes sur presque toutes les branches du service public, et fait entrer le pays confié à ses soins dans une large voie de prospérité. Cependant toutes ces améliorations n'avaient pas satisfait les gens qui, torys ou whigs, forment dans les colonies britanniques comme en Angleterre deux partis, dont l'un, celui qui n'est pas au pouvoir, se montre toujours opposé au gouvernement, parce que l'autre tient le timon des affaires entre ses mains.

Les torys (car alors le ministère Palmerston gouvernait la Grande-Bretagne) semblaient ne tenir aucun compte à l'autorité de ce qu'elle avait fait pour le pays, et remplissaient chaque matin les colonnes des journaux d'attaques virulentes contre la marche de l'administration. Suivant eux, les diverses branches du service public étaient conduites avec aussi peu de discernement que de libéralisme; tout était sacrifié au bien-être d'une garnison, qu'on avait, disaient-ils, portée successivement jusqu'à la force énorme de quatre régiments européens, et un cinquième composé de Malais, quoique le pays fût parfaitement tranquille depuis plusieurs années. Il fallait solder un nombreux état-major richement rétribué, et une immense quantité d'employés civils, parmi lesquels vingt-six ne reçoivent pas moins de 25,000 à 75,000 francs par année. Pour soutenir de pareilles charges, que l'arrivée journalière dans la colonie de nouvelles créatures des ministres, à pourvoir de fonctions lucratives, faisait croître sans cesse, il fallait nécessairement, puisqu'on n'osait augmenter la partie déjà trop considérable de ces charges pesant sur la métropole, écraser le pays d'impôts de toutes espèces, plus lourds, plus vexatoires les uns que les autres, et parmi lesquels il en était plusieurs dont les produits étaient dévorés par les frais seuls de l'exploitation. Aussi, ajoutaient ces juges sévères de l'autorité, malgré l'apparente sollicitude des hauts fonctionnaires en faveur de la population indigène, celle-ci se trouve extrêmement misérable, et cela avec d'autant plus de raison, que non-seulement

les taxes sur les terres sont trop fortes, et que la vente des articles de première nécessité forme autant de monopoles dont l'exploitation est affermée à d'avides traitants, mais encore parce que le riz et d'autres denrées que l'île ne fournit pas en quantité suffisante pour la subsistance de ses habitants, n'arrivent de l'extérieur sur les marchés qu'après avoir payé des droits énormes, d'abord aux douanes sur la côte, puis dans l'intérieur, aux barrières qui existent entre les différentes provinces depuis les temps anciens, et que, malgré des réclamations sans nombre, les nouveaux maîtres de Ceylan ont conservées.

Si l'on s'en rapporte aux rédacteurs des journaux hostiles au gouvernement de la colonie, le commerce n'était pas mieux traité; toutes les productions indigènes, depuis la plus commune jusqu'à la plus précieuse, payaient des droits d'exportation beaucoup trop élevés. Ceux auxquels les bois abattus dans les forêts se trouvaient soumis, montaient jusqu'à dix pour cent, quoique cette branche de trafic, dont la source est aussi riche qu'inépuisable, dût être soigneusement encouragée. Le trafic de la cannelle, cet article qui de temps immémorial attire les marchands de l'Asie sur les bords de Ceylan, était également le sujet de vives plaintes de la part des marchands anglais ou étrangers. Ils prétendaient que le mode actuel de perception des droits imposés sur cette précieuse denrée, mode qui a remplacé depuis quelques années le monopole dont le fisc avait joui jusqu'alors, est contraire à la fois aux intérêts du tré-

sor et à ceux du commerce, en ce que la cannelle étant imposée trop fortement à la sortie du territoire anglais, les négociants, même ceux de la métropole, qui se montrent généralement plus soucieux des prix que de la qualité de cette épice, en achètent beaucoup moins et vont la chercher ailleurs. Enfin, pour en finir avec cette longue série de récriminations contre l'autorité locale, que l'impartialité dont je me suis fait une loi me contraint de compléter ici, j'ajouterai que cette dernière est accusée de n'avoir que très-peu fait en faveur de ses administrés. Ces nombreuses institutions philanthropiques, destinées à propager la religion chrétienne et la civilisation parmi les indigènes; ces établissements de charité, où quelques malheureux trouvent du soulagement à leurs maux, ne servent qu'à voiler aux yeux du vulgaire la malheureuse condition dans laquelle gémissent aujourd'hui, comme par le passé, les populations de Ceylan, quoique depuis vingt-cinq années leur sort soit confié à la nation la plus philanthrope du monde civilisé, ou qui prétend du moins avoir des droits incontestables à ce titre.

Jusqu'à quel point le bien ou le mal que ses amis ou ses ennemis disaient de l'administration était-il fondé? C'est une question bien difficile à résoudre, surtout pour moi à qui, sans cesse entouré de fonctionnaires publics avec lesquels, dans ce pays soumis, non à la Compagnie, mais à la reine de la Grande-Bretagne, ma position me mettait naturellement en rapport, elle ne devait se présenter que par son



E. Paris, del.   Bougeard, imp.   Durand, sc.

PHARE DE COLOMBO.

côté officiel; aussi eus-je soin, afin de me soustraire à cette influence et dans l'intérêt de mon instruction, de visiter, autant que cela fut en mon pouvoir, tous les lieux intéressants de l'île, que leur éloignement du port ainsi que la brièveté de notre relâche ne me défendaient pas d'explorer.

L'aspect du chef-lieu est fait pour donner une haute idée de la prospérité de la colonie; l'ordre, l'activité et un air d'aisance règnent presque partout, et ces vieilles murailles à moitié démolies, qui entourent l'ancienne ville, semblent les derniers restes de l'alvéole dont le papillon nouvellement éclos cherche à se débarrasser avant de déployer ses brillantes ailes. En effet, leurs ruines noircies par le temps; les portes basses et massives sous lesquelles il faut encore passer pour parvenir au col qui joint à la grande terre la petite presqu'île sur laquelle est bâtie l'ancienne Colombo; quelques vieux édifices portugais, quelques fortins démantelés, tous ces antiques vestiges d'une grandeur évanouie forment un singulier contraste avec les modernes constructions qui partout, en dehors comme en dedans des fortifications, couvrent le sol, où naguère encore on ne voyait que décombres et des massifs de plantes parasites poussant au milieu de mares croupissantes.

Le premier objet qui attire l'attention du voyageur, lorsqu'il aborde au chef-lieu de Ceylan, c'est le beau phare dont la haute tour blanche sert, le jour, à montrer l'entrée du port aux navigateurs, et qui, la nuit, leur offre sa clarté brillante, comme un guide sûr

durant les nuits orageuses, pour éviter les nombreux écueils qu'ils peuvent rencontrer sur ces rivages. Si, une fois débarqué au fond de la petite anse qui forme le port, et laissant à droite le rocher au sommet duquel s'élève le phare, on pénètre par une sorte de large poterne dans l'intérieur du fort (ainsi se nomme l'ancienne ville), les preuves que la sollicitude du gouvernement s'étend à beaucoup de branches du service public, sinon à toutes, s'offrent en foule aux yeux du nouveau débarqué. Autour d'une place garnie d'arbres et bien entretenue, le long de rues larges, aérées et très-propres, règnent des lignes régulières d'édifices de belle apparence, servant, les uns de demeures à des fonctionnaires publics ou de magasins aux nombreux marchands anglais; les autres, qui se font remarquer par un certain air de grandeur, sont consacrés au casernement des troupes, à la conservation du matériel d'artillerie et des munitions de guerre, ou bien contiennent les bureaux des diverses administrations; enfin, le plus vaste d'entre eux est occupé par la première autorité, lorsqu'elle réside au fort, ce qui n'a lieu que durant la saison des pluies.

Peut-être est-ce à l'empressement avec lequel les gouverneurs abandonnent généralement cette demeure pour aller occuper leurs charmantes maisons de campagne, qu'il faut attribuer le peu de luxe déployé dans son architecture et son installation intérieure. On devine aisément, en voyant le peu d'harmonie existant entre les divers corps de logis qui la

composent, que ces derniers ont été ajoutés, à des époques différentes, tant ils varient pour la forme et les ornements, et tant les appartements sont loin d'offrir ce grandiose, ni même ce confortable ordinaire aux résidences des gouverneurs dans les établissements britanniques.

Cependant celle-ci contient, de même que les logements des autres autorités, plusieurs salles immenses et de vastes galeries où tout est calculé pour en soustraire les hôtes à l'excessive chaleur du climat; mais malgré ces précautions, le séjour en est rendu presque insupportable durant la majeure partie de l'année, par une atmosphère lourde, étouffante, que l'abri des fortifications empêche de se renouveler. Aussi la nuit, quand les bureaux du gouvernement et les magasins des marchands se trouvent fermés, que la foule d'employés de l'État ou de chalands, venus de l'extérieur, sont retournés chez eux dans les bourgs environnants, Colombo devient une solitude; la place, les rues où se pressait quelques heures auparavant une foule agissante, sont désertes, et le silence n'est troublé que par les cris des nombreuses sentinelles veillant aux ponts-levis, ou bien par la marche accélérée des personnes empressées de trouver un abri avant le commencement de l'orage, qui descend régulièrement chaque soir des montagnes sur cette partie de la côte. Alors le tonnerre fait un tapage assourdissant; le ciel paraît embrasé et la pluie tombe à torrents durant quelques heures, sans que pour cela l'air soit rafraîchi sensiblement. Je fis donc en sorte de ne rester dans ces

lieux que le temps consacré aux obligations de société; et souvent l'heure du déjeuner ou du dîner me trouvait occupé à parcourir aux environs de Colombo les charmantes rives des beaux lacs dont les eaux, baignant le pied des remparts du côté de terre, ne permettent aux habitants du fort de communiquer avec l'extérieur que par trois ponts étroits et fortifiés, qui conduisent, l'un à Pettah, vaste faubourg peuplé d'indigènes; l'autre, à l'extrémité de l'île des Esclaves, espèce de péninsule que la grande terre projette entre les deux lacs; et le troisième à un joli chemin bien uni, soigneusement sablé, qui, après avoir suivi le bord de la mer pendant un quart de mille tout au plus, gagne la péninsule dont je viens de parler, au moyen d'une jetée, et se dirige ensuite vers l'intérieur, en circulant à travers des villages populeux et des plantations de cannelliers.

Ce fut par ce côté que, le lendemain même de notre arrivée, je commençai mon exploration des aleṇtours de la ville, et dès mes premiers pas en dehors des ponts-levis, je fus enchanté des délicieux points de vue qui se succédaient sous mes yeux. Sur la droite, la mer poussait jusqu'à mes pieds son ressac écumant, tandis que du côté opposé, le lac déroulait sa paisible surface dorée par les rayons du soleil levant. Le long de ses rives et au milieu des pelouses, des parterres de fleurs ainsi que des jardins, étaient comme semées une multitude de maisons de campagne; les unes, dans le style des villas florentines, miraient leurs légères colonnades, leurs élégants attiques dans les eaux qui baignaient doucement le pied des murs; les autres, véritables

cottages anglais, avec leurs immenses toits rouges, leurs varangues protectrices contre la pluie et les rayons du soleil, produisaient un effet non moins séduisant, au milieu de vastes prairies et des bosquets de vieux arbres sous lesquels la société fashionable vient chaque jour en voiture respirer la fraîcheur du soir, ou bien assister, à certaines époques de l'année, aux courses de chevaux dont les Anglais ont importé de leur pays la mode à Ceylan.

Plus encore sur la gauche, et séparée de l'endroit où j'étais par un bras du lac, l'île des Esclaves se montrait dans toute la coquetterie de sa parure de sites romantiques. Rien au monde de plus frais, de plus gracieux que ces échappées de vue ménagées à travers les arbres, et au bout desquelles, après avoir franchi de légers ponts, de capricieux sentiers bordés de fleurs, et des canaux encadrés de gazons toujours verts, l'on est agréablement arrêté par une élégante habitation bâtie sur la rive du grand lac. A la surface de cette belle nappe d'eau se jouaient, à l'ombre de leurs voiles blanches comme la neige, ou bien pliaient sous l'effort de vigoureux rameurs, de charmantes embarcations de plaisance qui, souvent, transformées, le soir, en orchestres, portent les bandes de musiciens chargés d'égayer par leurs accords les festins que les hauts fonctionnaires du gouvernement, hôtes de ces lieux enchantés, s'y donnent fréquemment entre eux.

Là on jouit sans cesse d'une fraîcheur délicieuse; et comme, au moyen d'écluses communiquant avec la

mer, les lacs, qu'alimentent une multitude de ruisseaux, sont conservés en tout temps au même niveau, les rayons du soleil ne peuvent faire éclore de miasmes pernicieux dans les terrains inondés. Grâce à cette précaution, les environs de Colombo, autrefois si malsains, ne sont plus ravagés annuellement par des maladies épidémiques. Pettah lui-même, quoique pressé pour ainsi dire par le lac contre le rivage de la mer, jouit également d'une grande salubrité; et si le beau projet de le faire traverser par un canal profond, qui permettrait aux plus gros navires de passer de l'Océan dans le lac, n'avait pas été dérangé, par la crainte que le ressac ne rendît bientôt les travaux inutiles, ce faubourg, déjà si opulent, serait devenu l'entrepôt d'un commerce immense.

En effet, Pettah, malgré le peu de sûreté que les navires trouvent sur la rade de Colombo, où la houle est presque constamment forte, même durant la mousson de N. E., est le centre d'un mouvement d'affaires considérable, et a fait de notables progrès sous tous les rapports depuis quelques années; je l'ai trouvé propre, bien aéré, quoique abrité de la brise de mer par un magnifique rideau de grands arbres plantés auprès du rivage. Les rues sont larges, soigneusement entretenues, et bordées de jolies petites maisons peintes en couleurs brillantes, construites généralement dans le goût indien, quoique la plupart des employés secondaires de l'État, qui n'habitent pas le fort, y aient élu domicile. Les Malabares composent la majeure partie de la population, surtout dans les classes

inférieures; ils sont artisans, marins, domestiques, et préférés généralement en ces diverses qualités par les blancs aux Singulais ou indigènes des cantons maritimes, gens paresseux, bruts, voleurs, et très-peu susceptibles d'attachement pour leurs maîtres, qu'ils abandonnent aussitôt après avoir gagné de quoi vivre quelques jours seulement sans travailler. Pourtant ces hommes paraissent plus grands, plus forts généralement que leurs voisins de la presqu'île; mais ils leur sont tellement inférieurs sous tous les rapports, que, même pour les travaux de la terre, les Indiens l'emportent de beaucoup sur eux. On doit bien supposer après cela que les deux races ne s'aiment pas. En effet, les indigènes de Ceylan montrent de la jalousie pour leurs antagonistes, et se mêlent d'autant moins avec eux, qu'ils ont une autre religion, d'autres usages, et jusqu'à un costume différent. Au lieu du mouchoir roulé autour de la tête en forme de turban, comme le portent les Indous, ils relèvent leur longue chevelure noire sur le sommet du crâne, au moyen de peignes d'écaille, dont la hauteur varie suivant les rangs que les hommes occupent dans la société; rangs fixés par une antique hiérarchie de naissance, ayant beaucoup de rapport avec notre ancien système féodal, et que la domination européenne n'a que faiblement modifiée jusqu'ici. Les Singulais, que leurs occupations ne contraignent pas de vivre auprès des étrangers, et par conséquent d'abandonner leur costume national, ne se couvrent la partie supérieure du corps que d'un léger pagne, dont même le plus

souvent ils s'entourent le cou durant la chaleur du jour. Un autre pagne entoure la ceinture, et tombe à mi-jambes. C'est dans cet exigu déshabillé, ordinairement d'une malpropreté dégoûtante, qu'on voit les individus des basses classes, couchés ou accroupis à la porte de leurs huttes enfumées, sous lesquelles végètent également les femmes ainsi que les enfants, dans la paresse et la saleté.

Dans un pays où le riz, seule nourriture des habitants, vient en partie de l'extérieur, et coûte par conséquent un prix assez élevé, ces insouciantes créatures doivent tomber souvent, surtout quand elles sont vieilles ou malades, dans la plus effroyable misère : aussi l'administration entretient-elle à ses frais des établissements de charité où elles sont recueillies et nourries gratuitement.

Cette philanthropie n'est-elle pas un dangereux encouragement à la paresse chez un peuple qui déteste le travail, et ne s'y livre que lorsque la faim le presse? Oui, sans doute. Mais, d'un autre côté, il faut convenir que la préférence accordée par les Européens industriels ou possesseurs de terres aux Malabares, soit comme artisans, soit comme laboureurs, condamne beaucoup de ces pauvres gens à un repos forcé. Je fis cette réflexion en visitant plusieurs usines que des Anglais ont élevées à Pettah, depuis quelques années; entre autres celles où l'on fabrique en très-grande quantité de l'huile de coco, au moyen de nouvelles machines mues par la vapeur. Toutes les fonctions exigeant un peu d'intelligence, de soins ou

d'activité, étaient confiées à des Indiens, et les chefs d'ateliers m'assurèrent que les naturels du pays se montraient complétement incapables de les remplir. Je partageai leur opinion en voyant quelle adresse, quelle agilité il fallait aux ouvriers pour conduire ces fortes presses sous lesquelles les amandes, après avoir été broyées au fond de vastes auges par des meules de pierre, puis enfermées dans des sacs de grosse toile, étaient exposées à une pression assez considérable pour en extraire toutes les parties oléagineuses qu'elles contenaient, et qui, mises en barils après avoir séjourné quelque temps au fond de grandes cuves, prenaient la route d'Angleterre pour y être transformées en bougies. Plus j'étudiai cette usine dans ses divers details, plus j'admirai la beauté des machines, l'ordre, la propreté qui régnaient au sein de l'établissement, dont le directeur était parvenu, à force d'économie, jusqu'à payer, m'assurait-on, par la vente du résidu des amandes ayant subi l'effet des presses, une bonne partie des frais d'exploitation. Cependant, en rapprochant les renseignements que j'ai recueillis sur les lieux, tant à Ceylan qu'à la petite île d'Agaléga, le procédé indien employé par le régisseur de cette dernière pour fabriquer l'huile de coco, surpasse celui dont j'ai vu l'application à Colombo, sous le rapport de la modicité des dépenses; ce qu'il faut probablement attribuer à l'emploi d'instruments très-simples et d'un entretien très-peu dispendieux; tandis que les machines à vapeur, les mécaniques compliquées, apportées à grands frais d'Europe, et susceptibles de

fréquentes réparations, doivent imposer aux fabricants qui s'en servent d'énormes sacrifices (2).

Du reste, cette branche d'industrie, qui emploie d'une manière très-lucrative les récoltes de la multitude de cocotiers dont les bords de l'île sont couverts, prend chaque jour une plus grande importance, ce que l'on considère comme fort heureux pour les possesseurs de terres; car le commerce de la cannelle perd annuellement de son antique prospérité; du moins à ce que prétendent les colons anglais qui récoltent cette précieuse épice sur leurs propriétés, et font par conséquent concurrence aux plantations qu'entretient le gouvernement lui-même dans la plaine entourant Colombo.

Ces plantations, dont j'avais entendu vanter la beauté ainsi que l'étendue, offraient un trop vif attrait à ma curiosité pour que je ne m'empressasse pas d'aller les visiter. Un matin donc, muni de recommandations pour le directeur de l'établissement, je m'acheminai pédestrement vers ce superbe domaine, sur lequel je me trouvai, peu d'instants après avoir quitté le fort, en suivant la jolie route sablée qui conduit, ainsi que je l'ai déjà dit, au champ de course des chevaux, et serpente à travers les délicieuses villas des environs.

Les lieux que j'allais visiter font partie, pour ainsi dire, de ce beau canton, et ne le déparent nullement. Ils sont sillonnés de charmantes allées, d'où les promeneurs peuvent juger, en parcourant au loin des yeux les voûtes de feuillage que forment les arbres, avec quel soin le sol est nettoyé de toutes les herbes

parasites, si communes, si vigoureuses sous ce climat humide et brûlant. De toutes parts, j'apercevais des taillis, dont les pousses avaient à peine neuf centimètres de tour, et pourtant elles devaient être abattues quelques mois seulement plus tard, au commencement de la mousson de S. O., époque fixée pour cette opération. Alors on les coupe au raz de la souche d'où elles sont sorties; ensuite, portées sous de vastes hangars, elles passent aux mains des ouvriers chargés de les dépouiller de leur écorce; ce que ces derniers accomplissent facilement au moyen de couteaux dont la lame, façonnée d'une manière particulière, fend longitudinalement l'enveloppe des pousses, puis, introduite avec dextérité entre cette dernière et le bois, la détache complétement sans l'offenser.

Ainsi enlevée, cette enveloppe, qui n'est autre chose que la cannelle, n'a d'abord aucune odeur; mais à mesure qu'elle est séchée par les rayons du soleil auxquels on s'empresse de l'exposer, elle acquiert toutes les propriétés qui la font tant rechercher, et dont l'entier développement détermine le moment où elle peut être livrée au commerce.

Celui-ci en distingue plusieurs qualités à Ceylan. La cannelle classée dans les deux premières, après avoir été soigneusement enveloppée d'une forte toile mise en double, est exportée dans le monde entier. Les autres qualités, qui se composent des débris restés dans les magasins, ou des morceaux avariés, servent à faire de l'essence, au moyen de la distillation. Il pa-

raît que du temps où la Compagnie tenait le monopole de cette riche denrée, on les exportait à Bombay en forte quantité, sous la condition toutefois d'être consommées sur les lieux; mais aujourd'hui, par suite de l'énormité des droits mis sur la cannelle des deux premières qualités à leur sortie de Ceylan, celle des dernières est la plus recherchée pour l'Europe; de sorte que l'administration de Colombo, ne trouvant pas toujours à se défaire de ses produits au prix invariablement arrêté par le fisc, est obligée souvent d'en brûler d'assez fortes quantités vieillies dans les magasins, afin de désencombrer ces derniers.

Cependant elle ne néglige rien pour que la marchandise soit bien choisie et point mêlée d'écorces étrangères, comme est ordinairement celle que vendent les particuliers. Ses plantations couvrent un sol dont la qualité un peu sablonneuse leur convient parfaitement; aussi poussent-elles avec une vigueur admirable. Toutes ces touffes qui jaillissaient, pour ainsi dire, de souches symétriquement placées; leur beau feuillage assez semblable à celui du laurier, et au vert sombre duquel se mêlait agréablement la teinte écarlate des jeunes rejetons, ainsi que les couleurs brillantes des fleurs, lesquelles devançant le mois de janvier, époque de la floraison, scintillaient çà et là; toutes ces touffes, dis-je, présentaient un coup d'œil aussi frais que séduisant. Je prenais d'autant plus d'intérêt à tout cela, que le maître de l'établissement, mon compagnon de promenade dans les vastes clos

confiés à sa surveillance, mettait une obligeance parfaite à satisfaire ma curiosité. Il m'expliquait comment les baies du cannellier, récoltées avant la maturité et encore recouvertes de leur pulpe, puis séchées au soleil, dont la chaleur fait alors développer en elles quelques-unes des propriétés aromatiques de l'écorce, sont livrées au commerce. Jusqu'en 1816 celui-ci les porta sur les marchés de Canton ; mais à cette époque il abandonna ce débouché et fut contraint d'en chercher un autre en Europe, parce que les marchands chinois accordèrent décidément la préférence aux baies fournies par les cannelliers que la main de l'homme n'a pas arrêtés dans leur développement, et a laissé devenir ce qu'ils sont dans les bois, où ils montent ordinairement jusqu'à huit ou dix mètres de hauteur et se couvrent une fois l'année d'une multitude de baies. Les oiseaux mangent ces baies avec avidité, et vont ensuite les répandre dans les forêts vierges de l'île, au sein desquelles ces semences germent avec une force qu'on ne leur voit nulle autre part au monde, pas même à la côte malabare, à Sumatra et dans le grand archipel d'Asie, où pourtant cette épice précieuse est indigène comme à Ceylan.

De tous côtés je voyais des bandes de laboureurs occupés activement aux divers travaux des plantations; presque tous étaient Indiens, et parmi les Singulais qui composaient le reste, la plupart, quoique plus grands et en apparence plus vigoureux que leurs compagnons d'outre-mer, se faisaient aisément recon-

naître par leur air nonchalant et paresseux. Le moindre danger, les moindres difficultés les découragent, et la crainte des serpents, qu'ils montrent au plus haut degré, achève de les faire considérer par les planteurs européens comme de très-mauvais auxiliaires.

Il faut convenir aussi qu'aux environs de Colombo, comme du reste dans toute l'île, les reptiles venimeux sont très-communs, et que même plusieurs espèces donnent la mort; entre autres la terrible couleuvre Capelle, que l'on trouve couchée fréquemment dans les meubles, ou bien sous les tapis des appartements. Là elle dort inoffensive, paisible, tant que son repos n'est pas troublé ; mais au moindre attouchement, elle s'irrite, se dresse sur sa queue, déploie en forme de chapeau la membrane blanchâtre qui ordinairement est aplatie autour de sa tête, montre son terrible dard, enfin se précipite avec fureur sur son ennemi, qu'une prompte fuite peut seule soustraire à un trépas presque instantané. Heureusement que ce dangereux visiteur des maisons y rencontre un quadrupède, espèce de fouine, qui brave sa morsure et lui livre un combat à outrance toutes les fois qu'il peut l'approcher. Je pus jouir de ce curieux spectacle, grâce à l'aimable complaisance d'un des médecins du gouvernement, qui voulut bien me faire voir les deux ennemis mortels en présence, à travers la fenêtre d'une chambre où il les avait enfermés. D'abord la couleuvre se réfugia dans un coin ; puis, s'élevant furieuse sur sa queue roulée en spirale, fit face à son antagoniste. Celui-ci commença l'attaque sur-le-champ,

en se précipitant sur le reptile : alors se déclara une lutte désespérée; les bonds de la fouine, les rapides évolutions de la couleuvre, les cris aigus de l'un, les sifflements de l'autre, la rage qui se peignait dans les yeux comme dans les mouvements de tous les deux, formaient une scène vraiment singulière. Enfin le quadrupède parvint à saisir dans sa gueule la tête du serpent qui, malgré cette position critique et les griffes acérées qui lui déchiraient le corps, n'en cherchait pas moins à étouffer son adversaire en l'entourant de ses nombreux anneaux. Mais son sort fut bientôt décidé; il succomba, et même sans vengeance, car le vainqueur, après avoir dévoré une partie de sa victime, alla se coucher tranquillement, sans paraître éprouver le moins du monde les atteintes du venin.

J'ai vu souvent des bateleurs indiens jouer, pour amuser les spectateurs, avec des couleuvres Capelles, les tourner sans crainte autour de leurs membres et même de leur cou, enfin les faire se balancer en mesure au son d'un instrument. Il paraît qu'à la faveur de certaines précautions qu'on n'a pu m'expliquer, et dont ils considèrent l'efficacité comme certaine, ces jongleurs croient être parvenus à enlever à l'animal, du moins pour quelque temps, la redoutable faculté d'empoisonner ses morsures; mais leur science n'est pas infaillible; car on a vu maintes fois ceux d'entre eux qui, imprudents ou maladroits, s'étaient laissé piquer par des couleuvres Capelles qu'ils prétendaient avoir charmées, tomber morts sur-le-champ, au profond étonnement des spectateurs.

On rencontre également dans les plantations de cannelliers des boas de dimensions énormes; mais c'est principalement au fond des jungles que ces serpents, ainsi que toutes les autres espèces de reptiles indigènes de Ceylan, choisissent leurs repaires, où ils vivent avec une foule d'insectes non moins venimeux, non moins dégoûtants que la plupart d'entre eux, et qui envahissent également les lieux habités durant la saison des pluies. Cependant, malgré cette multitude d'hôtes malfaisants, les accidents fâcheux ne sont pas très-communs, et quand ils arrivent, les victimes trouvent de prompts secours dans les hôpitaux, entretenus aux frais du gouvernement pour le soulagement des indigènes malades ou blessés, non-seulement au chef-lieu, mais encore dans les principales villes de la colonie.

On peut donc considérer comme peu fondés les reproches de dureté envers les naturels que la presse opposante adresse chaque jour à l'autorité. Doit-il en être de même des plaintes dont l'arbitraire auquel on accuse également cette dernière de se livrer, est l'objet? Peut-être que non; mais aussi je pense qu'elle peut trouver son excuse dans l'obligation où elle est de contenir deux peuples dont l'un, celui des provinces de l'intérieur, n'aime pas les Européens et ne supporte le joug qu'impatiemment; tandis que l'autre, celui des côtes, avili par une longue servitude, ne montre ni industrie, ni activité, ni aucune espèce d'énergie, et a besoin d'être poussé dans les voies de la civilisation.

Ne sont-ce pas autant de preuves de la sollicitude du

gouvernement pour le bien-être de ses sujets, que ces nombreux établissements de charité, où les malades, les infirmes et les vieillards, trouvent des secours? Ne doit-on pas considérer sous le même point de vue, ces efforts persévérants des autorités locales non-seulement pour propager la vaccine parmi le peuple, seul moyen de mettre un terme aux mortalités causées fréquemment par la petite vérole, mais encore pour détruire chez les indigènes ces préjugés barbares non moins contraires que les épidémies à l'accroissement des populations, puisqu'ils portent les parents à délaisser leurs enfants du sexe féminin quand ils sont nés un jour considéré comme malheureux par les sorciers?

Le pouvoir ne m'a pas semblé moins occupé du bien matériel et moral des autres classes d'habitants. En effet, il existe à Colombo, en outre du collége et des écoles primaires où, suivant le rang ou la fortune de leurs familles, les enfants de toutes races et de toutes couleurs reçoivent, par les soins des missionnaires appartenant aux diverses sectes chrétiennes, une instruction assez soignée; il existe, dis-je, un établissement public contenant toujours au moins cent vingt orphelins des deux sexes, dont l'État paye l'entretien, l'éducation, et même l'apprentissage d'un état mécanique, jusqu'à ce qu'ils aient atteint dix-huit ans et soient capables de gagner honorablement leur vie.

Cette faveur est principalement réservée aux enfants des employés de l'État d'un rang inférieur, et ces derniers eux-mêmes sont également l'objet de la sol-

licitude de l'autorité. Ils reçoivent une bonne paye, dont ils peuvent déposer une partie aux caisses d'épargne instituées à cet effet. Malades, ils sont recueillis dans un hôpital que j'ai trouvé très-confortablement arrangé; convalescents, on les envoie rétablir leur santé à Naurelia, nouvel établissement fondé au milieu des montagnes de l'intérieur, sur un superbe plateau élevé de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer, où la température est aussi fraîche que dans nos provinces méridionales, et où les végétaux européens poussent très-aisément.

Si des questions d'humanité nous passons à celles qui ont rapport à l'économie politique, je dois dire que les faits m'ont encore semblé contredire les assertions des détracteurs du dernier gouverneur. Colombo est florissant comme il ne l'a jamais été ; sa population, y compris celle de Pettah, monte aujourd'hui, dit-on, à soixante mille âmes, le double à peu près de ce qu'elle était autrefois. Sans doute que le nombre des habitants de l'île entière qui ne s'élevait, d'après un recensement fait en 1818, qu'à huit cent mille âmes, dont cent trente mille pour les provinces nouvellement conquises, ne s'est pas accru dans une aussi forte proportion; mais il a augmenté, puisqu'on le porte aujourd'hui à un million d'âmes environ. Or, on ne peut méconnaître dans ce résultat les bienfaits d'une bonne administration, qui a procuré plus de bien-être au pays, en quelques années, que celui-ci n'en avait reçu des Portugais d'abord, puis des Hollandais durant plus de deux siècles. Par ses soins, l'ordre et

la tranquillité règnent non moins dans les huit districts formés de l'ancien royaume de Candy, qu'au sein des neuf autres, qui comprennent les provinces maritimes dès longtemps soumises au joug européen, et où pourtant la population croupissait dans une telle paresse, un tel abandon, que même aujourd'hui, malgré son exiguïté et tous les efforts des autorités locales en faveur de l'agriculture, elle est contrainte de tirer de l'extérieur une partie du riz indispensable pour sa consommation. On ne peut nier cependant que les impôts sur les terres ne soient pesants; que tous les articles exotiques, même ceux qui sont considérés comme de première nécessité pour le bas peuple, ne payent des droits très-élevés; mais aussi on doit supposer que l'administration n'a pas été libre d'agir autrement jusqu'ici, tant sont fortes les dépenses qu'exige l'entretien des troupes nécessaires à la tranquillité d'un pays aussi vaste et dont les habitants ne supportent qu'impatiemment le joug britannique.

Le commerce maritime lui-même contribue également d'une façon bien onéreuse à l'acquittement de cette énorme charge; et pourtant il n'en a pas moins été en croissant depuis quelques années, sous le double rapport de l'importation et de l'exportation. Il sort actuellement de Colombo, soit pour les possessions de la Compagnie, soit pour l'Europe, un grand nombre d'articles dont la masse augmente sans cesse. En outre des perles, des pierres précieuses, de la cannelle, du cardamum, de la muscade, des bois pour l'ébénisterie, de l'huile de coco, des peaux et cornes de

buffles, de l'ivoire, de l'arak, toutes choses que l'île fournit de temps immémorial aux marchands étrangers, elle leur livre maintenant du sucre et surtout du café, dont la culture, encouragée par le gouvernement local, s'étend d'une manière rapide, non pas seulement aux environs du chef-lieu, mais à l'entour de presque toutes les petites villes maritimes, et même dans l'intérieur du pays non loin de Candy, où, à ce qu'il paraît, le climat ainsi que le sol conviennent parfaitement à l'arbuste d'Arabie.

Les autres places de l'île partagent la prospérité de Colombo. Pointe-de-Galles s'est beaucoup agrandie depuis quelques années; les plantations de sucre ainsi que de café qui l'entourent, ont pris un notable accroissement; et son port, quoique petit, a paru capable de servir d'arsenal et de point de rendez-vous pour les bateaux à vapeur destinés aux communications qu'on veut établir entre la Chine, l'Inde et notre continent. Déjà un beau phare brille sur ses jetées, et en fait reconnaître l'approche aux navigateurs pendant les terribles nuits de la mousson de S. O. Putnam, Chilan, Négombo, Caltura, bourgs situés près de la mer, à une petite distance, au nord ou au sud, du chef-lieu, prennent chaque jour une plus grande importance, et voient aborder sur leur rivage, pendant la belle saison, une multitude de caboteurs indiens chargés de riz, de toiles de coton ainsi que des autres productions de l'Asie. Enfin, Jaffnapatam, que sa position à l'extrémité septentrionale de Ceylan, au bord du détroit de Palks, et sa proximité de la presqu'île, ont

rendue à toutes les époques le centre d'un commerce important, n'a aucune raison de regretter le temps où le pavillon hollandais flottait sur ses murs. En effet, quoique privée d'un bon havre, quoique entourée de bas-fonds dangereux, elle n'en reçoit pas moins la visite annuelle de nombreux marchands arabes, indiens et malais, qui viennent troquer les denrées de leur pays contre les bijoux d'or ou d'argent, dans la fabrication desquels la population malabare de cette jolie ville s'est acquis une grande réputation.

C'est encore là que sont portés les riches produits de la pêche des perles qui se fait en avril et mai, alors que la mousson de N. E. cède doucement la place à celle de S. O., devant Aripo, village situé dans l'enfoncement que forme l'île de Manar avec la côte de Ceylan, à 120 milles environ au nord de Colombo; c'est là, dis-je, que sur des bancs assez éloignés de la terre, et défendus cependant contre la houle du large par une ceinture de rochers sous-marins, se trouve cette mine de richesses qu'une active exploitation, quoique continuée depuis bien des siècles, n'a pas encore épuisée : de tout temps, elle a été considérée comme appartenant aux maîtres de la province limitrophe, et, à présent encore, le gouvernement l'afferme publiquement pour un nombre d'années déterminé, au plus offrant et dernier enchérisseur. Celui-ci doit payer une bien forte somme au fisc, si on en juge par le mouvement d'affaires et d'individus qui s'opère dans la plaine voisine d'Aripo, au moment où la pêche va s'ouvrir.

Cent mille âmes accourues de toutes les parties de

l'Asie, se rassemblent en cet endroit, où bientôt s'élève comme par enchantement un vaste bazar dans lequel on vend les marchandises du monde entier, et les denrées nécessaires à la subsistance de cette foule de trafiquants, de curieux, d'ouvriers et de marins, qui viennent occuper les longues files de cases, ou de huttes, dont la surface du sol se couvre, pour ainsi dire, en un instant. Les bords de la mer sont non moins animés que la plaine. Auprès du rivage se pressent par centaines des caboteurs venus du Malabar et des rives du Coromandel; tandis que plus près encore des grèves, une multitude de bateaux, montés chacun de vingt hommes, y compris le capitaine, dix plongeurs et le pilote, se tiennent prêts chaque nuit à s'élancer au large avec la brise de terre, pour aller stationner sur la partie du banc dont la pêche a été concédée à leurs armateurs. Arrivés à leur poste, après une pénible traversée de 17 milles, ils laissent tomber l'ancre, et leurs équipages se reposent en attendant le jour.

Mais le repos est court. A peine l'aurore commence-t-elle à paraître, qu'un coup de canon parti du navire de guerre chargé de maintenir l'ordre parmi cette fourmilière flottante, donne le signal de l'activité. Alors commence la pêche; les plongeurs de chaque bateau, partagés en deux bandes qui doivent travailler alternativement, descendent l'un après l'autre au fond de l'eau pour y ramasser les huîtres qu'ils ont pu détacher des rochers, au moyen de forts couteaux dont ils sont munis.

Dans le but de franchir plus rapidement les douze brasses de profondeur que la mer a généralement sur ces bancs, ils ont soin de placer les pieds sur une assez grosse pierre que leurs camarades coulent au fond de l'eau, ou en retirent à volonté, au moyen de la corde dont l'autre extrémité est fixée solidement au bateau. A une moins grosse corde, tenue également par deux matelots, est attaché le panier que le plongeur emporte avec lui au fond de l'abîme, et qu'ordinairement il a rempli d'huîtres en moins d'une minute, terme que rarement le manque d'air lui permet de dépasser, puis il revient rapidement à la surface de l'eau. Alors le fruit de sa pêche est hissé à bord, et son remplaçant se dispose à lui succéder sans retard dans son fatigant emploi.

Pendant dix longues heures, et la plupart du temps sans avoir mangé autre chose qu'un peu de riz le matin, ces malheureux poursuivent sans discontinuer cette pénible tâche, qu'une grande habitude peut seule leur faire supporter. Tous sont venus des côtes voisines du cap Comorin; car les Singulais ne sont pourvus généralement ni de la vigueur physique, ni de la force morale nécessaire à la pratique d'un semblable métier. Comment ces hommes paresseux et craintifs oseraient-ils s'exposer aux dangers que bravent les Indiens en descendant à de semblables profondeurs, et surtout à celui de rencontrer dans leur trajet les terribles requins, si nombreux, si gros, si voraces sur les rivages de Ceylan, et qui rôdent sans cesse autour des plongeurs? Ceux-ci, il est vrai, connaissant la lâ-

cheté de leur ennemi, le tiennent éloigné en battant sans cesse l'eau avec les rames, quand ils le voient approcher; et si, malgré ces précautions, et trompés dans la sécurité que leur donnent, contre tous les risques de cette espèce, les amulettes dont ils ont eu soin de se pourvoir auprès de vieilles femmes exerçant le métier de sorcières, l'animal vorace les attaque, ils savent s'en débarrasser en le blessant, et même en le tuant avec le coutelas qu'ils ne quittent jamais; de sorte que rarement l'homme succombe dans ces périlleuses rencontres.

Cependant le soleil se rapproche de l'horizon, et le coup de canon du stationnaire vient enfin terminer les travaux de la journée; alors les bateaux déploient leurs voiles à la brise du large qui souffle encore, se dirigent vers l'endroit du rivage d'où ils étaient partis le matin, et qu'animent en ce moment les groupes de femmes ainsi que d'enfants à l'aide desquels les pêcheurs ont bientôt transporté leur cargaison sous le hangar, placé ordinairement au centre de l'espèce de camp où chaque armateur réside avec les gens employés par lui.

Parmi ces derniers, se font remarquer par leur intelligence les hommes chargés de trouver les perles: opération qui exige beaucoup de soins de leur part, et impose une vigilance infatigable aux inspecteurs chargés de les surveiller.

En effet, cette opération, par laquelle on lave dans de grandes auges de bois les huîtres tombées en pourriture, afin que les perles qu'elles contiennent s'en détachent aisément et tombent au fond du vase où on

les retrouve quand les écailles et les autres immondices ont été retirées, cette opération, dis-je, ruine ou enrichit les spéculateurs. Avec quelle anxiété, à mesure que l'eau contenue au fond des auges s'éclaircit, il suit des yeux les mains des ouvriers cherchant les plus belles perles, dont il ne faut que quelques-unes seulement pour assurer le succès de sa spéculation! Comme il surveille leurs moindres mouvements et fait exécuter le règlement qui défend aux hommes employés à ce genre de travail, sous peine de punitions sévères, de porter les mains à leur bouche, dans la crainte qu'ils ne soustraient, malgré toutes les précautions usitées en pareil cas, une riche proie en l'avalant!

Cette recherche terminée, toutes les perles restantes sont ramassées, sans distinction; puis on les jette dans un double crible, dont le premier étage ne laisse passer que celles de moyenne grosseur, qui elles-mêmes, retenues plus bas, se trouvent séparées à leur tour des perles de troisième qualité. Quant à la cendrée, si je puis m'exprimer ainsi, elle est considérée comme un objet de peu de valeur, dont la récolte peut être laissée sans inconvénient à la charge des femmes et des enfants. Là ne se bornent pas les précautions que ce genre de trafic exige de l'expérience de celui qui l'entreprend; il faut encore qu'il juge du meilleur emploi à faire des diverses parties de son trésor, et sache que pour valoir un grand prix, quelles que soient leurs dimensions, les perles doivent être parfaitement rondes et, de plus, très-blanches pour plaire en Europe; légèrement bleuâtres et argentées

pour séduire les habitants d'Asie; enfin, roses pour attirer l'attention des indigènes de Ceylan.

Ces précieux bijoux, qui tombent d'ordinaire aux mains des sous-traitants malabares auxquels le cessionnaire des droits du gouvernement a concédé les siens en tout ou en partie, sont brocantés sur les lieux, et leur vente imprime naturellement une grande activité aux affaires commerciales de tous genres qui se traitent dans cette espèce de bazar perpétuel.

Sous ces cases improvisées, sous ces tentes légères, se trouvent de riches négociants de toutes les contrées de l'Asie, dont les costumes variés, les nombreux domestiques et le luxe oriental forment, dit-on, un spectacle aussi brillant que singulier.

Mais peu à peu, à mesure qu'approche la fin de la pêche, c'est-à-dire les derniers jours de mai, époque où l'orageuse mousson de S. O. commence à se faire sentir, tous ces étrangers se rembarquent successivement pour retourner chez eux; les caboteurs, chargés de passagers, appareillent et cinglent dans toutes les directions; les pêcheurs, que l'accomplissement de leurs engagements envers les spéculateurs a rendus maîtres du prix de tant de fatigues et de dangers, se dirigent avec empressement vers la rive indienne, où les attendent leurs femmes et leurs enfants. Toutes ces boutiques, ces habitations temporaires, disparaissent; les rivages deviennent déserts; à l'agitation, au mouvement dont la plaine offrait l'image, ont succédé le silence et la solitude; enfin Aripo redevient pour une année ce qu'il était deux mois aupa-

ravant, un pauvre village habité par de pauvres gens.

Il paraît que depuis le commencement du siècle la pêche des perles et l'espèce de foire dont elle est la cause ont perdu, l'une de son importance, l'autre de son éclat. On attribue cette décadence à plusieurs raisons, qui toutes pourraient être également fondées. Pourquoi les huîtrières, exploitées depuis si longtemps, ne s'épuiseraient-elles pas ? Pourquoi encore ne pas admettre l'opinion de plusieurs personnes versées dans cette partie de l'administration, qui prétendent que la cession faite par l'État de ses droits sur la pêche des perles à des spéculateurs n'ayant aucun intérêt à ménager l'avenir de cette source intéressante de revenu, a eu pour cette dernière les plus funestes résultats ? Les bancs d'huîtres ont été exploités sans aucune prévoyance, sans aucune modération ; et comme pour rendre les résultats de cette conduite coupable encore plus désastreux, une foule de bateaux, partis des villages voisins du cap Comorin, viennent, dit-on, à toutes les époques de l'année, quand le temps est calme, faire en contrebande la pêche des perles aux environs d'Aripo.

Quel que soit le motif véritable de cette décadence, le fait est qu'elle paraît réelle, et que le gouvernement, s'il veut rendre à cette branche d'industrie son ancienne splendeur, ne saurait prendre trop tôt des mesures pour assurer la durée des bancs d'huîtres perlières. En agissant ainsi, il se conservera non-seulement une source précieuse de revenus et un débouché considérable pour les marchandises de la métropole, comme

nous l'avons vu plus haut; mais mieux encore, le cabotage local, déjà si animé entre le chef-lieu et les nombreux points maritimes de Ceylan, du Malabar ainsi que du Coromandel, en recevra une nouvelle impulsion.

Cette dernière amélioration est à mes yeux d'autant plus désirable, que le progrès de notre commerce avec la colonie y est attaché. En effet, comme presque tous les produits de notre sol et de nos manufactures sont prohibés ou frappés de droits énormes à Colombo, s'ils n'y entrent sous pavillon anglais, les caboteurs de cette place viennent les embarquer dans les ports des petites principautés de la côte Malabare encore indépendantes de la Compagnie, où nos bâtiments déposent leurs cargaisons et prennent en échange du poivre, de la cannelle, du café, du cardamum, des bois d'ébénisterie et plusieurs autres denrées, tant du pays que de Ceylan. Malheureusement ce trafic est bien peu de chose ; à peine occupe-t-il deux ou trois navires expédiés chaque année de France ou de Bourbon, pour faire échelle aux diverses places de ces contrées ; et encore est-il à craindre que la prohibition qui vient d'être lancée récemment à Ceylan contre les guinées de Pondichéry, ne porte un coup fatal à nos affaires dans cette île, en même temps qu'elle achève de ruiner la seule branche de trafic un peu lucrative, exploitée par la population du chef-lieu de nos possessions indiennes.

Il n'est pas douteux que ces mesures douanières, qui sont d'autant plus fatales à notre malheureux

commerce maritime qu'elles reçoivent une application subite et sans aucun avertissement préliminaire, doivent être attribuées à l'administration locale et non à celle de la métropole britannique; cependant il n'en semblera pas moins fâcheux que notre influence politique dans ces contrées n'ait pas été capable d'éviter de pareils désappointements aux armateurs français.

Quelques autres mesures du même genre à peu près, dont j'avais entendu les marchands de nos établissements sur la côte Coromandel se plaindre amèrement, comme mettant des entraves à leurs relations avec Ceylan, me prouvaient trop bien que tous les griefs de l'opposition contre le gouvernement de la colonie n'étaient pas sans fondement, pour que je ne cherchasse pas, en m'éloignant pendant quelques jours des fonctionnaires au milieu desquel je vivais, à juger par moi-même du véritable état des choses; et comme j'entendais sans cesse vanter Candy par mes nouvelles connaissances, je me décidai, dans le double but de satisfaire mon désir de m'instruire et ma curiosité, à visiter cette ville, où s'étaient passés tant d'événements extraordinaires. Un beau matin donc, ayant pris place dans la diligence qui trois fois par semaine fait le trajet de Colombo à l'ancienne capitale des rois de Ceylan, je commençai ce voyage en compagnie du capitaine Ray, ancien officier de marine, victime des réactions politiques de 1815, dont la société agréable, le caractère aimable et gai, étaient à mes yeux du plus grand prix.

Le soleil était à peine levé que déjà nous avions

traversé Pettah, et circulions rapidement à travers la vaste plaine qui entoure Colombo. A chaque instant notre voiture et les quatre chevaux qui la traînaient, franchissaient sur de jolis ponts de briques, ici des canaux d'irrigation, là de petites rivières ou des ruisseaux gonflés par les pluies. De toutes parts autour de nous la terre était couverte d'une nappe de verdure à travers laquelle perçait la couleur rougeâtre du sol. Aux jardins des dernières maisons du faubourg succédèrent de vertes rizières, des plantations de bananiers en plein rapport, et une multitude de cocotiers chargés de fruits. Sur la route régnait un mouvement de piétons et de voitures annonçant le voisinage d'une cité riche et populeuse. Tantôt passaient auprès de nous, dans leurs brillants équipages, les hauts employés du gouvernement se rendant de leur campagne au chef-lieu; à la tête des chevaux couraient des domestiques chargés le jour de faire déranger les passants, et la nuit d'éclairer au loin la route avec les torches qu'ils tiennent à la main, afin d'effrayer les serpents qui souvent traversent les chemins : tantôt nous étions obligés de ralentir notre course pour de longues files de petites charrettes couvertes de paille, transportant les productions du pays; chacune d'elles était traînée par une paire de bœufs ou de buffles, qui me parurent maigres et chétifs. Du reste, tous les quadrupèdes domestiques que je voyais n'étaient guère en meilleur état; et lorsque j'en demandai la cause, j'appris, non sans étonnement, qu'au sein de cette magnifique végétation, sous un climat

qu'une intermittence journalière de pluie et de beau temps rend aussi agréable que sain dans cette partie de l'île, la plupart des animaux indigènes apportés des hautes terres, et tous ceux que les Européens y ont introduits, ne peuvent prospérer. Les uns manquent en général de vigueur; les autres perdent leur énergie naturelle, languissent et meurent en peu de temps; tel est le sort des chevaux, des individus de la race bovine, des chiens, et même des diverses espèces de volailles qui ont été importées de nos contrées à Ceylan, où jusqu'ici, malgré les plus grands soins et une foule d'essais, les Anglais n'ont pu parvenir à les acclimater.

Mais à mesure que nous nous éloignions du point de départ, les bords du chemin et les campagnes environnantes devenaient de plus en plus solitaires. Les cases et les cabarets, où se pressaient les rouliers indigènes, diminuaient peu à peu; ceux que de temps à autre nous apercevions encore étaient misérables, et leurs hôtes inspiraient la pitié et le dégoût. Les jungles, cet ennemi des cultivateurs indiens, et les marécages, leur accompagnement ordinaire, se rapprochaient de plus en plus de la route, et semblaient menacer d'une prochaine invasion les pauvres rizières que çà et là nous distinguions au milieu des bois.

Cependant à chaque six milles nous n'en trouvions pas moins de nouveaux attelages qui, fort heureusement pour nos estomacs un peu creusés par les mouvements de la voiture, s'arrêtèrent à onze heures environ devant une auberge dont l'humble apparence

nous donna d'abord de vives inquiétudes pour notre déjeuner. Mais elles s'évanouirent bientôt tout à fait à la vue d'un assez confortable repas, après lequel nous remontâmes en voiture et partîmes de nouveau pour notre destination.

Alors nous étions à trente milles de Colombo, et la même distance nous séparait de Candy, où cependant nous ne devions arriver qu'après le coucher du soleil, parce que la route, qui avait jusque-là traversé une plaine parfaitement unie, allait aborder le massif de hautes terres au milieu duquel est située la contrée composant autrefois le royaume de Candy.

Devant nous, en effet, s'élevait un rideau de montagnes dont l'aspect était à la fois pittoresque et majestueux; les nuées épaisses qui obscurcissaient le ciel depuis le matin, au lieu de s'élever en même temps que le soleil, comme cela se voit ordinairement dans la saison où nous étions, s'abaissaient de plus en plus sur les flancs des collines, et, poussées par la mousson de N. E., roulaient en tourbillonnant au fond des vallées. A mesure que nous montions, la perspective changeait de moment en moment sous nos yeux, et parfois des points de vue, rendus encore plus beaux par d'admirables effets de lumière, attiraient toute mon attention. Ici, une position romantique me rappelait quelques doux souvenirs des campagnes de France; là, une échappée, par laquelle mes regards plongeaient au fond d'immenses vallées, tapissées d'une nappe de verdure que la forêt encadrait pour ainsi dire de son feuillage sombre, m'offrait le ma-

gnifique tableau de la nature sauvage des tropiques. Nous cheminions au milieu de la plus profonde solitude ; le silence n'était troublé que par le bruit des grands arbres dont le vent agitait les cimes élevées, et par le murmure des ruisseaux qui suivaient rapidement la pente du chemin. Malgré l'état nuageux du ciel, la chaleur de midi se faisait vivement sentir ; aussi n'entendions-nous le cri d'aucun animal sortir des profondeurs de la forêt ; et pourtant sous le feuillage se cachaient une foule d'oiseaux de cent espèces diverses, tandis que derrière l'épais rideau d'arbres entrelacés de grosses lianes qui bordent le chemin, étaient sans doute couchés au fond des grandes herbes des tigres et des éléphants sauvages : supposition dont mon imagination seule ne faisait pas tous les frais, quoiqu'elle fût, je l'avoue, un peu excitée par les histoires tragiques de voyageurs attaqués par les bêtes féroces, dont j'avais entendu faire le récit, à Colombo, car tous nos compagnons de voyage s'accordaient à certifier que les montagnes au milieu desquelles nous passions fourmillent de ces deux espèces d'animaux qui souvent descendent dans la plaine pour décimer les troupeaux ou ravager les plantations.

Je ne me souciai donc guère de mettre pied à terre tant que nous montâmes ; mais une fois parvenus au sommet d'une assez haute montagne où passe la route, nous descendîmes de voiture, le capitaine Ray et moi, pour jouir d'un magnifique point de vue et en même temps visiter l'obélisque édifié à cette place, ainsi que l'annonce l'inscription dont il est orné à sa

base, en l'honneur des divers corps de troupes blanches qui contribuèrent à faire cette belle route au milieu des forêts et des rochers. Pourquoi donc ne pouvons-nous pas obtenir les mêmes services de nos régiments pour les travaux d'utilité publique, je ne dirai pas aux colonies, mais seulement en France, là où les soldats n'ont rien à redouter des influences dangereuses d'un climat étranger pour eux? ou du moins pourquoi tous les essais tentés dans ce genre n'ont-ils eu qu'un succès incomplet? Faut-il admettre avec quelques économistes chagrins que le gouvernement, mû par un faux principe d'économie, ne paye pas assez ses ouvriers militaires? ou bien que des chefs de corps, ne comprenant pas combien, pour le soldat, est préférable à la dangereuse oisiveté des garnisons une vie laborieuse, qui conserve sa santé, augmente son bien-être matériel, et doit lui assurer des ressources pécuniaires pour l'avenir, n'ont pas suffisamment aidé les fonctionnaires publics chargés d'organiser ces grands moyens nationaux d'exécution? Sans chercher à décider jusqu'à quel point l'une et l'autre de ces hypothèses sont peu fondées, bornons-nous à déplorer, non moins dans l'intérêt de l'armée que dans celui de la France, l'impossibilité où se sont trouvés jusqu'ici nos hommes d'État, de tirer des troupes tous les services importants que, sous ce rapport, elles peuvent rendre au pays.

Du point où nous étions parvenus, et qu'on dit à plus de 720 mètres au-dessus du niveau de la mer, nous jouissions d'une perspective immense, et en

même temps fort pittoresque, surtout au moment où les nuées, obéissant aux courants d'air supérieurs, laissaient apparaître les sommets des montagnes, que bientôt elles voilaient de nouveau à nos yeux. Alors je distinguais cette foule de mornes, les uns taillés en forme de pyramides aux arêtes aiguës, les autres montrant leurs cimes aplaties, au-dessus desquelles s'élançait, comme une immense coupole, le pic d'Adam, cette montagne sacrée pour les sectateurs de Bouddha, au sommet de laquelle des milliers de pèlerins de tout âge et de tout sexe vont annuellement, par un sentier taillé dans la masse granitique du dôme, adorer la place où, en montant au ciel, leur prophète posa le pied. Un grand nombre d'Européens ont accompli ce dangereux pèlerinage par curiosité, et plusieurs d'entre eux m'ont dit avoir joui d'une admirable perspective, une fois parvenus à la petite plate-forme où est la pierre portant l'empreinte sacrée. De là on distingue, à ce qu'il paraît, en se tournant vers le sud, le vaste Océan baignant de ses eaux, souvent agitées par les moussons, toute la partie méridionale de Ceylan, et venant heurter de ses longues lames les jetées du port de Pointe-de-Galles, dont, malgré son éloignement de dix-sept milles environ, on peut reconnaître aisément les blanches maisons aux toits rouges, surmontés de hauts cocotiers. De tous les autres côtés s'étendent d'immenses forêts aussi anciennes que le monde, servant de repaires à des multitudes d'animaux sauvages, qui en disputent la possession à quelques tribus d'indigènes encore plus sauvages qu'eux.

Ces tribus de Veddas (ainsi on appelle les malheureux condamnés à errer dans ces solitudes) appartiennent, dit-on, à la même race que les Candyans; mais, soit que ces derniers les considèrent comme des êtres voués à l'infamie par les préjugés religieux, soit que leur genre de vie et leurs habitudes d'indépendance les portent à fuir les lieux habités, il existe entre les deux peuples une complète séparation. Il paraît cependant que sous le règne de l'un des derniers souverains de Candy, on était parvenu à fixer au sol plusieurs hordes de Veddas, lesquelles, imitant l'exemple que donnent les habitants de la plupart des provinces voisines, ont choisi pour résidence des vallées, seules places où, dans une contrée aussi montueuse, on puisse cultiver le riz, principale nourriture de la population. Or, comme celle-ci est entièrement agricole, il arrive que la plupart des villages, des villes même, sont situés également au fond des vallées et ne communiquent entre eux que par des sentiers à peine tracés, serpentant sur les flancs des montagnes, à travers d'effroyables précipices ou de profonds ravins, qui deviennent infranchissables pendant la saison des pluies : de sorte qu'à cette époque de l'année, tous ces cantons étant envahis par les eaux, les pauvres naturels ne peuvent sortir de chez eux que dans leurs chétives pirogues. Aussi la population de cette partie de l'île est-elle peu nombreuse, et, malgré les soins dont elle paraît l'objet de la part de ses nouveaux maîtres, se trouve au même point à peu près où l'avait réduite la désastreuse insurrection de 1818.

La contrée que nous traversions, et qui naguère encore formait la frontière du pays de Candy, n'était guère différente de celle dont je viens de parler : de toutes parts des mornes revêtus de bois épais, depuis le pied jusqu'au sommet; quelques pauvres hameaux répandus çà et là à la surface des petites rizières qui tapissaient le fond des vallons, et semblaïent comme perdues au milieu de la végétation gigantesque dont elles étaient entourées.

D'abord ce spectacle attira mon attention; puis il me parut monotone; enfin la pluie qui commença bientôt à tomber avec violence et la température un peu fraîche de l'atmosphère, contre laquelle nous ne nous étions pas suffisamment précautionnés, m'en dégoûtèrent complétement. Ce fut donc avec un véritable plaisir que, de la voiture dans laquelle nous étions remontés, j'aperçus enfin, après une heure de route, sur un plateau légèrement penché vers le terme de notre voyage, quelques vestiges de civilisation annonçant l'approche de Candy. Des deux côtés du chemin se montrèrent des hameaux entourés de champs de riz ou d'ignames, les uns placés au bord de la route, les autres à plusieurs milles de cette dernière, au milieu de terrains nouvellement défrichés. A ces hameaux, composés de mauvaises huttes de paille, succédèrent peu à peu des cases de bois ou de briques, construites à l'indienne, et entourées de plantations que des haies bien taillées défendaient contre les atteintes des passants et des animaux. Je ne voyais pas de cannelliers: ils ne peuvent prospérer sur un sol

aussi argileux, et presque toujours humide; mais je reconnaissais, à leur vert feuillage, à côté de bouquets de muscadiers et de girofliers, les champs de belles cannes à sucre et de larges touffes de caféiers en plein rapport. Enfin le paysage qui se déroulait sous nos yeux, prenant une teinte européenne, se trouva embelli de charmantes habitations, dont la gracieuse structure, les vastes pelouses, les parterres de fleurs, et les beaux jardins, annonçaient suffisamment qu'elles étaient occupées par de riches négociants anglais, ou de hauts employés du gouvernement. Sur la route, des sujets d'observation non moins intéressants, non moins animés, s'offraient sans cesse à mes regards. Ici, des bandes d'ouvriers malabares réparaient les ravages des eaux, ou bien achevaient la construction de quelques jolis ponts de briques destinés à remplacer ceux que leur vétusté avait mis hors d'état de résister aux torrents des derniers hivers. Là, se dirigeaient vers la ville une foule de cultivateurs, portant sur leurs épaules, et aux extrémités d'un bâton, des paniers remplis de légumes ou de fruits, destinés au marché, qui se tient toujours, suivant la coutume indienne, après le coucher du soleil. Chacun de ces pauvres gens s'efforçait de garantir sa personne et sa marchandise de la pluie tombant à flots, au moyen d'une large feuille qu'il tenait déployée au-dessus de sa tête. Ces feuilles provenaient du talipot, espèce de palmier que l'on trouve dans presque toutes les parties méridionales de l'Inde, et surtout à Ceylan, dont

les naturels le considèrent, et avec juste raison, comme un précieux don du ciel.

En effet, cet arbre est pour eux de la plus grande utilité; son tronc, parfaitement droit, souvent haut de trente mètres, sert à la charpente de leurs maisons, et à mille usages du même genre, plus utiles les uns que les autres, mais qui pourtant le cèdent peut-être, sous ce dernier rapport, à ceux auxquels sont employées les feuilles, dont les touffes réunies entièrement au sommet de l'arbre, et surmontées d'une pyramide de fleurs jaune d'or, hautes quelquefois de huit et dix mètres, forment un immense panache du plus magnifique effet. Ces feuilles qui, vues d'une pareille distance, ne semblent pas très-grandes, le sont tellement, qu'une seule d'elles, quand on la déploie, peut servir d'abri à douze hommes contre les injures du temps. Leur tissu possède en outre la double propriété de se ployer naturellement comme un éventail, d'être si fin, si flexible, qu'employé à la confection des tentes, des parasols ou des parapluies, il ne se brise nullement, et, roulé avec soin, présente un volume étonnamment petit. Aussi les naturels s'en servent-ils pour couvrir leurs cases, ou bien pour se garantir, soit le jour, soit la nuit, de l'intempérie des saisons. C'est ainsi que durant la dernière guerre contre les Anglais, ils parvinrent à garantir leurs fusils de la pluie, tandis que l'ennemi voyait les siens, ainsi que ses munitions, et même les hommes, mis hors de service par l'humidité continuelle du climat. Pour être employées de cette façon, les feuilles doivent avoir acquis tout leur développement;

alors elles offrent à l'œil une teinte vert foncé, et des bords légèrement dentelés; mais lorsque, très-jeunes encore, elles sortent à peine de l'enveloppe qu'elles ont brisée bruyamment au moment d'éclore, leur couleur est jaune paille; c'est l'époque où on les cueille pour être employées en guise de papier. Afin de les rendre propres à cet emploi, elles sont d'abord trempées dans l'eau bouillante; puis lissées avec un morceau de bois dur; et quand elles ont suffisamment séché à l'ombre, on les coupe par bandes de quinze à vingt centimètres de largeur, et longues à proportion. Les écrivains, les poëtes, ou tout bonnement les employés indigènes du fisc ainsi que des autres administrations publiques, écrivent dessus au moyen d'un stylet d'acier, et rendent l'écriture parfaitement lisible, en passant légèrement à la surface de la feuille une liqueur huileuse colorée, composée de tels ingrédients, qu'elle ne laisse de trace qu'aux endroits entamés par le poinçon.

Pour faire des livres ou des registres avec ces bandes, on en superpose exactement un certain nombre les unes sur les autres, entre deux planchettes de bois ordinairement sculptées et liées entre elles par des anneaux de métal. Tout imparfaits que peuvent sembler ces espèces de livres, sous le double rapport de l'impression et de la reliure, ils atteignent cependant, sans être sensiblement altérés, une antiquité à laquelle les nôtres, si bien travaillés, parviendront difficilement; car on a trouvé et on trouve encore aujourd'hui, dans les pagodes de l'Inde ou de Ceylan,

de ces espèces de manuscrits dont l'origine remonte, disent les savants orientalistes, à plus de deux mille ans.

J'avoue que cette façon d'utiliser les feuilles de talipot, quoique bien intéressante sans doute, me le parut beaucoup moins que celle dont les employaient les pauvres gens qui passaient auprès de nous; et je suis persuadé que si on leur eût soumis la question, ils auraient décidé qu'un parapluie, quand on chemine par un temps pluvieux, vaut mieux qu'un livre saint, quand bien même celui-ci aurait été témoin de la création du monde.

Malgré le bon abri que nous trouvions dans la voiture contre l'inclémence de l'atmosphère, je me sentais tout disposé à partager leur opinion; et je m'y rangeai complétement quand la diligence étant enfin parvenue à sa destination, nous déposa sans beaucoup de cérémonie, par la nuit la plus noire et par le temps le plus affreux, au milieu d'une rue à peu près inondée, où mon compagnon et moi eûmes toutes les peines du monde à trouver une bonne âme qui voulût bien nous indiquer l'auberge des Européens. Là, notre désappointement ne fut pas moins cruel, en trouvant la maison, notre unique refuge, close en dehors comme un château fort, et ne paraissant gardée que par un seul domestique qui ne vint ouvrir la porte qu'après une longue attente, pour nous conduire à des appartements où rien n'annonçait le confortable dont, en qualité de voyageurs mouillés et affamés, nous avions tant besoin. Alors,

j'en conviendrai sans détour, je commençais à me repentir amèrement d'avoir voulu voyager incognito dans de semblables pays, lorsque je reçus la visite d'un sous-officier de la garnison que le gouverneur anglais, averti dès la veille par l'autorité militaire du chef-lieu de ma prochaine arrivée à Candy, envoyait pour me prier, non-seulement d'aller prendre possession des appartements préparés à mon intention au palais du gouverneur général, mais plus encore de venir le soir même, ainsi que le capitaine Ray, dîner avec lui et l'état-major de son régiment. J'acceptai avec un plaisir que l'on concevra aisément ces deux aimables invitations, et après avoir passé une heure dans notre nouveau logis à réparer le désordre de notre toilette, nous nous acheminâmes, sous la conduite d'un capitaine du 68e régiment, vers la maison commune, où ses camarades attendaient leurs hôtes français pour se mettre à table.

Accueilli avec le plus grand empressement et la plus aimable cordialité; à peine échappé à la frayeur de faire un mauvais souper et de passer une nuit détestable, je devais nécessairement me trouver très-heureux en ce moment, où s'offrait à moi une table servie avec cette somptuosité, cette abondance ordinaire aux *messes* des états-majors anglais, et où, plus encore, je me voyais entouré de tout ce que la nombreuse garnison de Candy possédait d'officiers distingués par leur rang et leurs talents. Chez nos voisins, le titre de militaire n'est pas comme en France une sorte d'obstacle insurmontable, pour les hommes qui

le portent, à remplir d'autres fonctions publiques que celles auxquelles leur spécialité leur permet d'aspirer. En Angleterre, l'officier, quel que soit son corps ou son grade, qui montre les connaissances et la capacité nécessaires pour réussir dans une carrière civile quelconque, ne tarde pas à y être admis, et peut la parcourir sans renoncer pour cela à son premier état ni à son rang dans l'armée; il en porte même toujours les insignes, qui doivent être aux yeux du monde une garantie de la pureté de ses antécédents. Ainsi, par exemple, plusieurs des convives du dîner auquel j'assistais avaient rempli et remplissaient encore des fonctions administratives, diplomatiques ou autres, à la grande satisfaction de leur gouvernement qui, moins gêné peut-être que le nôtre par d'anciennes habitudes, ne balance pas à chercher au sein de l'armée, comme dans une pépinière, les hommes capables dont il a besoin si souvent pour remplir les nombreuses places que les progrès de son commerce, de sa puissance et les événements politiques l'obligent sans cesse de créer.

J'étais donc favorablement placé pour satisfaire mon désir de m'instruire sur tout ce qui avait rapport au pays curieux dans la capitale duquel je me trouvais; et j'en profitai avec d'autant plus d'empressement, que mes voisins montraient une inépuisable complaisance à traiter avec les plus grands détails les diverses matières, objets de mes questions. J'appris de cette manière plusieurs particularités touchant l'état politique de la colonie, qui me firent comprendre pour-

quoi, malgré les énormes dépenses auxquelles la Grande-Bretagne est entrainée par l'entretien de quatre régiments européens à Ceylan, elle n'y conserve pas moins une aussi forte garnison.

Cette possession, considérée seulement sous le rapport du commerce et comme une des cent colonies de l'Angleterre, ne semble pas devoir être aussi bien gardée, me disait celui de mes voisins à table auquel j'avais soumis cette question, puisqu'elle n'est menacée par aucun ennemi extérieur dangereux pour sa sûreté; qu'à l'intérieur règne une tranquillité profonde; et que le voisinage immédiat des États de la Compagnie lui assure une puissante protection. Mais loin de blâmer notre gouvernement de sa sollicitude pour la conservation de Ceylan, on l'approuve au contraire, quand on juge sans prévention l'état actuel de l'Inde britannique. En effet, comment ne pas être frappé de l'idée que cette grande île, dont les Anglais sont maîtres absolus, qui renferme plusieurs places fortifiées et possède le superbe port de Trinquemalay, d'où les armées navales peuvent se rendre en peu de jours sur tous les points maritimes de la presqu'île ; que cette grande île, dis-je, doit être considérée comme une position militaire capable de servir à la fois, en cas de guerre, de point d'appui aux troupes chargées de contenir l'Indostan, et de refuge, si par suite d'un soulèvement imprévu ou trop formidable de la population de ces contrées, elles étaient contraintes de se retirer devant une pareille masse d'assaillants? A ce raisonnement dont je comprenais la justesse et la por-

tée, au moins autant que mon interlocuteur, j'allais ajouter que ces précautions, auxquelles les maîtres de Ceylan croyaient devoir recourir dans la crainte d'événements encore éloignés suivant eux, pourraient bien ne pas être inutiles contre leurs nouveaux sujets de Candy, dont naguère encore ils avaient appris, d'une façon un peu sévère, à redouter le caractère remuant et la haine pour le joug étranger : lorsque, en voyant dès mes premiers mots, ce sujet exciter une discussion presque générale, je m'arrêtai pour suivre attentivement celle-ci dans toutes ses capricieuses pérégrinations. Longtemps il fut question, naturellement, des principaux événements de la guerre de 1818, puisque la plupart des convives y avaient pris part; de la manière acharnée dont les indigènes combattirent pour l'indépendance, tant que leurs chefs ne les trahirent pas; des dangers sans nombre, des fatigues excessives que les troupes blanches durent braver dans une contrée sauvage, montagneuse, où les communications entre les hameaux, et même entre les villes, sont aussi périlleuses que difficiles, surtout l'hiver, lorsque les pluies font de chaque ruisseau un torrent, de chaque vallée un étang profond, et des forêts de vastes marécages, à l'abri desquels les insurgés attendaient, pour attaquer les Anglais, que ceux-ci fussent accablés par les maladies et par les autres fléaux inhérents à une semblable guerre, à un semblable climat. Les populations indigènes souffrirent aussi beaucoup, ajoutaient les officiers qui me parlaient de ces temps malheureux; et aujourd'hui en-

core, malgré tout ce que le gouvernement a entrepris pour réparer les désastres qu'elles ont éprouvés dans cette dernière lutte contre les Européens, elles sont bien misérables. La civilisation ne fait parmi elles que de très-lents progrès. Leurs institutions, leurs coutumes, leurs préjugés, et principalement leurs superstitions, opposent des obstacles presque insurmontables aux efforts de l'autorité pour améliorer leur sort. En vain, celle-ci cherche à combattre les conséquences si fatales pour le bien-être du bas peuple, de ce régime complétement féodal, qui règne sur le pays depuis sans doute bien des siècles; régime d'après lequel une sorte de hiérarchie sociale vigoureusement organisée met, comme cela avait lieu chez nous au moyen âge, les classes inférieures à la merci des rangs supérieurs de la société. A ceux-ci les richesses, le commandement, les jouissances de la vie; à celles-là le travail, la misère, l'abjection. Le territoire est partagé entre la couronne, les chefs et les ministres de la religion, tandis que le reste de la nation, attaché à la glèbe, soumis aux corvées, à mille taxes plus lourdes, plus iniques les unes que les autres, cultive les terres pour des maîtres qui, sur les récoltes, laissent à peine aux laboureurs de quoi subsister : le commerce, l'industrie sont à peu près nuls; enfin, comme pour rendre cette organisation sociale encore plus barbare, l'esclavage domestique en forme une des principales bases.

Tel subsiste encore le joug sous lequel gémit le peuple candyan, et il est d'autant plus difficile à briser,



qu'il paraît rivé par les croyances religieuses ainsi que par la sanction des siècles; de sorte que, malgré une paix profonde et un gouvernement disposé en sa faveur, deux précieux avantages dont il jouit depuis au moins vingt ans, son sort n'a presque point été amélioré.

Que de tentatives les autorités locales n'ont-elles pas faites pour diminuer la disproportion qui existe entre le nombre des individus des deux sexes, en cherchant à abolir cette horrible coutume suivie dans toutes les classes de la population, surtout parmi celles qui sont les plus misérables, partant les plus nombreuses, d'exposer au fond des bois les petites filles nées un jour néfaste, et auxquelles les sorciers ont prédit une destinée malheureuse ! Ainsi disparaissent, sacrifiées à la superstition, ou pour mieux dire à la misère de leurs parents, une foule de pauvres créatures dont les sœurs, qui ont échappé à cette horrible proscription, doivent bien souvent, pendant le cours de leur malheureuse existence, maudire la vie qu'on leur a laissée.

En effet, pour elles, quel que soit le rang dans lequel le hasard les a fait naître, vivre c'est souffrir, c'est éprouver mille dégoûts, mille preuves de mépris de la part d'un mari, ou, pour mieux dire, d'un maître aux yeux duquel la femme n'est qu'une esclave, qui doit obéir à ses caprices et travailler constamment sans murmurer. Si la jeune fille est belle et appartient à de pauvres gens, elle est vendue ordinairement par eux à quelque famille d'un rang élevé, dont les enfants mâles la prennent pour femme en commun, afin que,

vivant ensemble, ils ne soient point forcés de partager la propriété territoriale héritage de leurs parents.

Ces femmes si méprisées, et qui semblent vouées à une si déplorable condition, sont belles pourtant. Les traits de leur figure ne manquent ni de grâce ni de régularité, et dans leurs grands yeux noirs, on lit aisément, à travers la teinte de tristesse répandue sur leur physionomie, une expression de douceur et de sagacité tout à fait intéressante. Jeunes, leur taille est svelte et élancée; leurs membres, élégamment proportionnés, se terminent par des mains délicates et des pieds aussi petits que bien attachés. Enfin, si le beau sexe candyan ne mâchait pas comme les hommes du bétel, dont le jus sanguinolent donne à leurs lèvres un aspect dégoûtant, il pourrait rivaliser de beauté et de séduction avec celui des diverses parties maritimes de la presqu'île Indienne. Tel est le portrait qu'en amateurs de la plus belle moitié du genre humain nos jeunes convives faisaient des dames du pays : il fut tracé avec une telle chaleur que, malgré l'unanimité des suffrages, je n'oserai assurer qu'il n'est pas un peu entaché d'exagération; et je l'oserai d'autant moins, que le portrait qui fut tracé des pères ou des maris de ces dames, par les mêmes peintres, me parut extrêmement peu flatté. Aussi, lui ferai-je subir les modifications que mes propres observations m'ont indiquées.

Ils sont grands, forts, bien découplés. Leurs traits offrent généralement quelque chose de distingué, et leur physionomie plaît au premier coup d'œil par un air

d'intelligence mêlé d'énergie et de gravité. Cependant, avec leurs yeux jaunâtres à moitié fermés; avec leur énorme bouche constamment remplie de bétel rougeâtre et meublée de dents noires; enfin, avec leur costume peu élégant, et le plus souvent fort négligé, ils ne peuvent, j'en conviens, nullement prétendre à la beauté. Voilà pour le physique. Quant au moral, le tableau ne présente non plus rien de bien flatteur, et malheureusement, n'ayant pu en juger par moi-même, je suis forcé de le donner ici tel qu'on l'a tracé devant moi.

On accuse les Candyans d'être faux, menteurs, et impénétrables quand ils jugent devoir cacher ce qu'ils pensent ou ce qu'ils savent; de se montrer d'une basse obséquiosité envers leurs supérieurs, que du reste ils trahissent sans balancer, quand ils croient y trouver quelque avantage. Les deux principaux mobiles de leurs actions sont la vanité et la peur; ils cachent sous leur air tantôt grave et cérémonieux, tantôt bienveillant ou flatteur, une grande inconstance de caractère, un penchant déplorable aux plus absurdes superstitions; de plus, une dureté de cœur, qui leur rend également étrangers les devoirs de l'hospitalité et le sentiment de commisération qu'inspirent ordinairement les infortunes d'autrui : aussi se montrent-ils durs pour les malheureux, égoïstes les uns envers les autres, et tiennent les femmes dans le plus honteux servage, ne leur permettant de paraître en leur présence qu'avec un air humble et soumis, dans le costume le plus grossier, tandis qu'ils se couvrent de

bijoux. Quand elles deviennent vieilles ou malades, ils les répudient, et souvent les chassent sans pitié de chez eux.

Il doit y avoir beaucoup de choses vraies dans ce portrait de l'aristocratie candyane, car tous les convives étaient du même avis; cependant, un d'entre eux, dont l'âge plus que mûr, l'air sage et posé, avait attiré particulièrement ma confiante attention, s'efforça d'affaiblir ce que, suivant lui, le jugement de ses collègues avait de trop sévère; et avec une équité d'autant plus honorable, qu'il était un des champions de la dernière guerre contre les naturels, il prétendit que ces derniers possédaient des qualités qui compensaient en partie leurs défauts. Ils sont courageux, sobres, disait-il, supportent sans se plaindre les plus grandes fatigues et les plus cruelles privations; ne se montrent pas guerriers sanguinaires sur les champs de bataille, ni maîtres durs envers leurs femmes ou leurs esclaves; rarement ils commettent des crimes, et observent généralement, suivant leurs usages toutefois, une grande décence dans leurs mœurs; et quand nous serons parvenus, ajoutait l'avocat des indigènes, à effacer suffisamment les préventions que ces gens-là conservent encore contre les Européens, pour les décider à servir dans nos rangs, alors nous pourrons avoir comme la Compagnie des troupes indigènes, et alors aussi, poursuivait-il, avec un sentiment de plaisir que semblaient partager tous ses camarades officiers, et qui trahissait chez eux comme chez lui des souvenirs bien chers du sol natal, nos ré-

giments, devenus inutiles en majeure partie à la garde de cette grande île, retourneront en Angleterre.

Ce désir de revoir leurs foyers, désir que moi, exilé comme eux loin de ma patrie, je comprenais si bien, aurait achevé de me convaincre, si je ne l'avais été depuis bien longtemps, que ni un beau climat, ni les jouissances d'une existence confortable, brillante même, ni la société de ses compatriotes, ne peuvent compenser que bien difficilement, aux yeux de l'homme de cœur, le chagrin d'être éloigné de ses parents et de ses amis. Comment peut-il bannir de sa mémoire ces douces impressions que lui a fait éprouver si souvent le son harmonieux de la langue maternelle sortant des' lèvres de personnes chéries, et celles non moins délicieuses auxquelles nous dispose la vue des lieux où se sont écoulées nos jeunes années? Du reste, mes hôtes vivaient aussi agréablement que des militaires peuvent le faire dans les colonies; leur table était délicatement et somptueusement servie sous tous les rapports; ils paraissaient vivre dans la meilleure intelligence entre eux, et les logements que le gouvernement mettait à leur disposition étaient non moins commodes qu'élégants, comme je pus en juger par moi-même, grâce à la manière franche et empressée dont m'accueillirent chez eux la plupart des premiers fonctionnaires civils ou militaires, au logis desquels je trouvai des dames anglaises charmantes, près de qui je passai de fort agréables soirées.

Tous ces avantages réunis ne pouvaient cependant

suivies de leur dupe, à laquelle une semblable bonne fortune fait craindre le retour de son isolement habituel. Mais bientôt, quand l'animal sauvage se sent arrêté, ses ébats amoureux se changent en transports de rage; il laboure le sol avec ses terribles défenses, s'épuise en efforts prodigieux pour recouvrer la liberté, puis haletant, brisé par la fatigue et la souffrance, il tombe sur le terrain pour y rester couché, jusqu'à ce que, affaibli par la faim et ne pouvant opposer aucune résistance, il se laisse attacher fortement par ses ennemis entre les deux séductrices, revenues alors auprès de lui, et qui terminent leur tâche en le conduisant ainsi dompté à l'écurie, d'où, après quelques semaines de réclusion employées utilement pour son éducation, il sort très-paisible, afin de partager les travaux de ses compagnons de captivité.

Même dans cet ignominieux état de servage, les éléphants déploient une intelligence, une finesse vraiment extraordinaire, et montrent un sentiment du juste ou de l'injuste, qui certainement est plus que de l'instinct. Je ne parlerai pas des tours souvent bouffons, et parfois très-désagréables, qu'ils jouent à leurs gardiens injustes ou méchants; ce sont des faits trop connus pour qu'il en soit question ici : mais je citerai comme un exemple remarquable d'intelligence chez des brutes, l'exactitude presque infaillible avec laquelle ces animaux jugent, quoique occupés souvent à traîner des pièces de charpente dans les obscures profondeurs des forêts, que le moment fixé par l'usage pour la cessation des travaux est arrivé. A cet instant,

ils s'arrêtent spontanément, et à moins de caresses ou de promesses, toutes choses dont ces rusés quadrupèdes comprennent parfaitement la portée, ils refusent d'une manière obstinée de continuer l'ouvrage, lors même que peu de minutes de persévérance suffiraient pour l'achever.

Les éléphants apprivoisés ne se montrent pas moins exigeants ou bons calculateurs touchant l'article des vivres, que sur la question du repos. Une après-midi, racontait-on devant moi, tous ceux qui composaient la principale des bandes qu'on occupe aux environs du chef-lieu, refusèrent formellement de retourner au travail, quoique l'heure de le reprendre fût sonnée depuis longtemps. La répression d'une semblable émeute exigeait de grandes précautions; aussi les cornacs allèrent-ils en toute hâte prévenir le gardien en chef de ce qui arrivait : accouru sur les lieux, ce dernier se doutant, après s'être livré à quelques investigations, de la cause du désordre, demanda si les éléphants avaient eu toute leur ration de nourriture, c'est-à-dire, les neuf boules de riz assaisonné de mélasse qu'ils doivent recevoir à chacun de leurs trois repas; alors ayant appris que huit seulement avaient été délivrées, il fit restituer la neuvième, et sur-le-champ les révoltés s'acheminèrent vers le lieu du travail, mais non, toutefois, sans s'être portés tous, comme d'un commun accord, aux puits d'où, suivant la coutume établie, ils devaient tirer eux-mêmes l'eau suffisante pour étancher leur soif au moment de la cessation du repos.

Telles sont les deux anecdotes qui, parmi celles que mes voisins à table se plurent à raconter, me parurent les plus dignes d'être consignées dans mon souvenir. Toutes étaient sans doute fort intéressantes, fort capables d'exciter ma curiosité; cependant elles n'ébranlèrent nullement ma résolution de ne pas me mêler de chasses d'éléphants, distraction fort peu en harmonie avec mes goûts et mes faibles talents en fait de vénerie, et à laquelle, du reste, en eût-il été autrement, je n'aurais pu me livrer, tant mon séjour à Candy devait être court; aussi, préférai-je au plaisir d'écouter plus longtemps ces amusants récits, celui d'aller dans mon lit oublier les fatigues d'une journée aussi laborieuse, et que devait suivre une autre journée non moins occupée.

Nous quittâmes donc d'assez bonne heure, mon compagnon de voyage et moi, nos aimables hôtes, desquels nous reçûmes en partant force invitations à déjeuner et à dîner pour le lendemain, ainsi que pour les jours suivants. La nuit fut ce qu'elle devait être pour des gens fatigués, ayant bien dîné, et installés dans un très-confortable appartement, où la température, rafraîchie par les pluies précédentes, nous laissa goûter un sommeil d'autant plus doux, que la chaleur nous en privait souvent à Colombo. Cependant, mon esprit, excité comme il l'était par tout ce que j'avais entendu raconter d'intéressant la veille, et par l'idée de tout ce que je devais voir de curieux ce jour-là, m'empêcha de dormir bien longtemps. Aussi, le soleil levant dorait à peine les sommets des collines

qui entourent Candy, que déjà je commençais la visite de notre belle demeure et des jardins superbes qui l'entourent. Je n'avais encore rien vu dans ce genre aux Indes, de si élégant, de si frais et de si commode à la fois, que cette habitation du gouverneur général de Ceylan. Ce n'est pas qu'elle soit comparable, pour les dimensions et la multiplicité des ornements d'architecture, aux palais de Madras ou de Calcutta; mais combien elle l'emporte sur ces derniers par l'élégance et la légèreté de sa construction! Quoi de plus gracieux que les petites colonnades qui soutiennent au rez-de-chaussée de belles galeries circulaires, servant d'abri contre le soleil ou contre la pluie, et de terrasse au premier étage! Celui-ci, avec ses croisées symétriquement disposées sur les quatre façades, avec son attique agréablement découpé à jour, couvert de jolies sculptures, enfin, avec son toit en argamasse, me rappelait tout à fait les belles villas italiennes. La manière aussi riche que confortable dont les appartements étaient arrangés pour les pays chauds; ces vastes communs, si proprement, si blanchement entretenus; plus encore, ces plates-bandes des plus belles fleurs de nos climats, répandues à profusion autour de l'édifice et le long de charmantes allées serpentant dans de délicieux boulingrins, achevaient l'illusion. En effet, les pelouses, les bouquets d'arbres fruitiers indigènes étaient si frais! ils étaient si clairs, si limpides, les ruisseaux descendant du haut de la colline sur le penchant de laquelle cette belle habitation est située, et qui, après avoir franchi en murmurant les nom-

breux gradins arrangés d'une manière tout à fait pittoresque pour soutenir les terres, allaient courir à travers les jardins sur lesquels domine la principale façade du palais!

Les blanches murailles de l'édifice, ses formes élégantes, se dessinant sur la robe verte des montagnes éclairées par les premiers rayons du soleil, et au sommet desquelles stationnaient encore quelques sombres nuages, restes des orages du jour précédent, formaient, avec cette riche et brillante végétation des tropiques, dépouillée d'une partie de sa sauvage indépendance, un contraste vraiment enchanteur.

Bâtiments, parc, jardins, tout était de récente formation. Les bosquets, semés çà et là au milieu des gazons, étaient les restes de la forêt qui couvrait, peu d'années seulement auparavant, la surface de ce canton, lequel, devenu ainsi la résidence de la première autorité, lorsque pendant la belle saison elle vient habiter Candy, se trouve à présent le centre de la nouvelle ville construite par les Anglais.

Autour de ses murs, s'étendent plusieurs rues que bordent des deux côtés de jolies petites maisons et des établissements publics bâtis dans le genre européen. Là, demeurent les employés du gouvernement, ainsi que les troupes de la garnison, ou bien sont déposées les munitions de guerre et de bouche; aussi le terrain est-il nivelé avec soin, quoique couvert, en beaucoup de places, de matériaux destinés à de nouvelles constructions.

Mais à mesure qu'on franchit le court espace qui

sépare le nouveau Candy de l'ancien, les teintes d'une civilisation avancée disparaissent rapidement, et bientôt on ne voit plus que des cases de paille, lesquelles, malgré leur exact alignement de chaque côté du chemin, ne m'en ont pas moins semblé très-sales et très-misérables, à l'exception de quelques-unes, qu'à leurs grandes dimensions on reconnaissait aisément pour les demeures des riches indigènes. La plupart de ces derniers prenaient la fraîcheur du matin devant leurs portes, quand je parcourus, en quittant le palais, les quartiers environnants, accompagné d'un de mes amphitryons de la veille, qui voulut bien être mon cicerone jusqu'à l'heure du déjeuner. Je les trouvai mollement étendus sur des tapis, suivant la mode indienne; autour d'eux se tenaient debout, dans une attitude respectueuse, en attendant leurs ordres, des femmes ayant la partie supérieure du corps recouverte d'une courte camisole bleue, et les reins entourés seulement d'un pagne grossier descendant jusqu'aux pieds; leurs maris, au contraire, car ces pauvres créatures avaient le malheur d'être les compagnes de ces nonchalants personnages, étaient soigneusement défendus contre les influences de l'atmosphère par un pantalon de toile et une chemise dont le tissu blanc comme la neige flottait librement, et n'était retenu sur la poitrine que par quelques boutons d'un métal précieux. L'énorme peigne d'écaille au moyen duquel leur longue chevelure noire était retenue au sommet de la tête; les nombreux bijoux dont leurs oreilles et leurs cous étaient ornés, for-

maient un contraste tout à fait singulier avec l'air grave, avec les manières compassées des individus; air et manières que du reste ils conservent, à ce qu'il paraît, dans tous les actes de leur vie, depuis le plus futile jusqu'au plus sérieux.

Les gens des classes inférieures, dont la foule agissante se mouvait autour de nous, étaient déguenillés pour la plupart. Chez les hommes, mêmes formes de vêtements, même coiffure; seulement le peigne, dont le plus ou moins de hauteur sert à distinguer leurs rangs dans la société, était très-bas; du reste, même gravité, même air cérémonieux les uns avec les autres. Chez les femmes, la différence des classes paraissait un peu davantage; elles avaient le buste entièrement nu, montraient des tailles fort bien prises, ainsi que des appas très-séduisants, ce dont elles semblaient du reste fort peu se soucier; on lisait même dans leurs yeux et sur leur physionomie l'empreinte funeste du découragement physique et moral.

Tous les passants me parurent également grands, forts et bien portants; ce que probablement ils devaient à la sobriété et à la sévérité des mœurs, ordinaires aux Candyans. Chez eux, l'adultère est très-rare; on dit même que la femme appartenant à l'aristocratie est considérée comme souillée par l'amour heureux d'un amant sorti d'une classe inférieure à celle de sa famille, et naguère encore elle devait se donner la mort sous les yeux de ses parents assemblés. Il est vrai qu'ils ignorent les passions fougueuses, et ne commettent d'excès d'aucun genre; cependant je remarquai dans la

foule beaucoup de gens portant sur le corps les horribles traces de la lèpre et de l'éléphantiasis, maladies causées probablement par l'humidité du climat, car les Européens eux-mêmes en sont attaqués fréquemment. La dyssenterie, les fièvres de mauvais caractère, la petite vérole, et jusqu'au choléra, ce terrible fléau des populations indiennes, viennent aussi tourmenter celle de Ceylan; mais ce ne doit pas être très-souvent, si j'en juge par la multitude d'hommes, de femmes et d'enfants qui fourmillaient pour ainsi dire sous nos pas. Les laboureurs allaient aux champs; les ouvriers, les artisans reprenaient leurs travaux; les marchands rangeaient leurs petites boutiques en attendant les chalands; tout cela sans tumulte et sans bruit. Il est vrai que dans la ville, et même dans les campagnes, la police est parfaitement faite, grâce au zèle infatigable que déploient pour ce genre de service les soldats du régiment malais. La formation de ce corps, composé de quinze cents hommes recrutés sur les côtes de la presqu'île malaise, remonte au temps où les Hollandais possédaient l'île. Il s'est toujours distingué, en temps de guerre comme en temps de paix, par sa bravoure et son excellente discipline; les indigènes lui montrent un profond respect; aussi le gouvernement local ne néglige-t-il rien pour s'assurer de la fidélité de ces étrangers. Tous, jusqu'aux simples fantassins, ont une forte paye, peuvent conserver leur famille auprès d'eux; et même les enfants mâles, élevés aux frais de l'État, prennent place dans les rangs dès leurs plus jeunes années: enfin, ils se trouvent si heureux, que la

crainte seule du licenciement est suffisante pour les retenir dans le devoir.

J'en vis en faction aux portes de plusieurs établissements publics; ils étaient habillés en soldats anglais, et leur tenue me parut excellente. Il en était de même de ceux que je remarquais se promenant çà et là, pour maintenir l'ordre parmi la foule qui encombrait les quartiers que nous parcourions.

Ces quartiers changeaient peu à peu d'apparence, à mesure que nous nous éloignions du palais. Aux constructions nouvelles, s'élevant gracieusement à la place d'anciens édifices dont quelques ruines seulement rappelaient le souvenir, avaient succédé des groupes de misérables cases, répandues sans aucune symétrie sur un terrain mal nivelé, et couvert de mares d'eau causées par les dernières pluies. Alors nous étions au centre de la vieille ville, et tout près de cette antique demeure royale que les histoires tragiques, et les massacres dont elle a été le sombre théâtre, recommandaient particulièrement à ma curiosité. Combien de fois n'avais-je pas entendu raconter à Colombo les atrocités effroyables commises par le dernier roi, et parler de la façon dont il reconnut le service que lui avaient rendu les grands de l'empire, en le plaçant sur le trône dont sa parenté éloignée avec le souverain défunt, ainsi que sa jeunesse, le tenaient éloigné! A peine investi du pouvoir absolu, il se montra ingrat envers ses bienfaiteurs; cruel à l'égard du pauvre peuple qu'il accabla en même temps d'impôts, afin de remplir son trésor, et de travaux incessants pour satisfaire ses capricieuses

volontés. C'est ainsi que furent construits plusieurs temples aux environs de la ville, et creusé le vaste étang voisin du palais. Un pareil état de choses, devenu intolérable pour toutes les classes de la population, amena des soulèvements, entre autres celui de plusieurs provinces, que le commandant en chef des troupes, vieillard qui avait puissamment contribué, par son influence, à l'elévation du jeune prince, ne parvint à étouffer qu'avec beaucoup de peine. Revenu vainqueur, il crut pouvoir faire des observations à son pupille sur les dangers de la route qu'il suivait. Celui-ci, fatigué de ses remontrances, le fit accuser de concussion, et condamner injustement à l'exil, au fond d'une province éloignée, après l'avoir toutefois dépouillé de tous ses biens. Ce premier pas fait, il ne s'arrêta plus, et, chaque jour, quelques-uns des plus hauts personnages de l'État payèrent de leur fortune et de leur tête l'ombrage qu'ils donnaient au souverain.

Ces événements se passaient en 1808. Peu d'années après éclata une nouvelle insurrection, à la tête de laquelle se mirent le vieux chef exilé et le premier ministre en fonctions. Ils furent vaincus; l'un mourut sur l'échafaud, l'autre parvint à se sauver chez les Anglais. Alors commença une longue série de massacres par la main du bourreau.

Candy fut journellement inondé du sang des malheureux compromis dans la dernière révolte; ni le sexe ni l'âge n'obtinrent grâce; des milliers d'individus de toutes les classes périrent ainsi dans les supplices,

bords retroussés aux angles, me rappela les pagodes de Canton.

Cette salle, où, dit-on, bien des scènes tragiques se sont passées, où tant de meurtres ont été commandés, entre autres celui de cent vingt prisonniers anglais blessés, qui furent jetés encore vivants dans un puits voisin en 1803, est située au milieu de la cour et auprès d'un bassin destiné aux ablutions des domestiques; en sorte que les gens du dehors pouvaient y parvenir sans rien voir de ce qui se passait à l'intérieur du palais.

En somme, l'édifice n'est ni vaste, ni bien construit, ni curieux, et peut-être même n'en aurais-je pas fait mention s'il ne jouait un grand rôle dans les récits qu'on fait d'ordinaire à Colombo aux nouveaux arrivants touchant les choses intéressantes de Candy. Son exposition seule m'a semblé mériter quelque attention; aussi m'est-il arrivé souvent, après avoir regardé quelques instants la sombre façade, de me tourner avec empressement du côté opposé, pour contempler la superbe perspective qui se déroulait sous mes yeux.

A mes pieds, et séparé de moi par le quai qui s'étend devant le palais, était le lac creusé par les ordres du dernier roi. A droite et à gauche, éloignées l'une de l'autre d'environ un mille, se laissaient apercevoir les deux hautes digues construites de blocs de granit et destinées à contenir l'énorme masse d'eau que dans la saison des pluies les ruisseaux apportent de toutes parts en cet endroit, où se termine l'espèce d'entonnoir au fond duquel est bâtie

Candy. De sorte que mes yeux, après avoir franchi la surface paisible des eaux, mais non sans s'être reposés un instant sur la petite île où souvent l'exilé de Vellore, inquiet pour sa vie, passa secrètement la nuit dans le petit kiosque servant aujourd'hui de poudrière, allaient parcourir doucement la belle nappe de verdure répandue sur le rideau circulaire de collines qui forme le fond du tableau. A l'endroit où cette nappe de verdure vient par une pente rapide se dérouler jusqu'aux bords du lac, paraissaient déjà les vestiges de la civilisation luttant avec succès contre la nature sauvage. En effet, au milieu des massifs de bois épais qui couvraient les hautes terres depuis le pied jusqu'à leur sommet, je distinguais aisément, non loin du rivage, les vastes casernes dont on poursuivait la construction avec activité. Un peu plus haut se montraient çà et là, comme autant de taches rouges et blanches, de belles habitations récemment construites et entourées de jardins. Enfin, plus haut encore, partout où existent des plates-formes sur les flancs des collines, s'étalaient de jolis cottages non moins frais, non moins gracieux que la végétation luxuriante qui les entourait de toutes parts.

Avant l'occupation des Anglais, ces cantons étaient à peu près déserts, et les vallées seules contenaient des habitants. Plusieurs de ces dernières qui projettent, entre les collines dont je viens de parler, leurs longues ramifications, sont renommées pour leur fertilité; aussi appartiennent-elles à des moines bouddhistes auxquels plusieurs souverains de Ceylan les ont données succes-

sivement. Ces religieux y ont construit de vastes couvents, dans lesquels, conformément aux instructions de leur prophète, ils se livrent à l'éducation de la jeunesse, et instruisent les néophytes destinés au sacerdoce, c'est-à-dire, à les remplacer un jour : car cette religion, de même que le christianisme primitif, avec lequel, sous le double rapport de la morale et de l'organisation matérielle, elle paraît avoir une grande similitude, cette religion, dis-je, n'a que des moines, et nullement un clergé hiérarchiquement organisé. Pourquoi n'aurait-elle pas servi de modèle aux premiers apôtres, puisqu'elle fleurissait bien des siècles avant Jésus-Christ, et régnait encore en souveraine quatre cents ans après notre ère, non-seulement sur les deux rives de l'Indus, mais plus encore sur ces contrées de l'Asie occidentale, où les philosophes de la Grèce, ainsi que les savants d'Alexandrie, allaient s'instruire dans la sagesse et les principes de la véritable philanthropie? Là, ils trouvaient établie une religion qui commande l'humanité, la douceur, la charité, le mépris des richesses, et proclame l'égalité des hommes devant la Divinité; qui offre aux gens instruits une morale élevée, une croyance dont la mansuétude embrasse tous les êtres créés; tandis qu'elle éblouit le vulgaire par la pompe des cérémonies, et le contient par la crainte des châtiments éternels. L'analogie qui m'a paru exister entre la partie morale de la religion chrétienne et celle du bouddhisme, ne se borne pas là. Ces deux religions semblent ne pas avoir eu primitivement d'autre but que l'émancipation des classes infé-

rieures alors tenues sous le joug le plus dur, aux Indes par de hautes castes, cruelles, orgueilleuses, et dans les contrées soumises à l'empire romain, par des dominateurs sans pitié; aussi furent-elles l'une et l'autre cruellement persécutées, jusqu'à ce que, devenues dominantes, elles oublièrent leur première simplicité. Si nous les considérons également sous le point de vue des rites, nous trouverons la ressemblance non moins frappante, comme je l'ai déjà constaté en Chine. Même ordre à peu près dans les cérémonies du culte; même manière d'officier des prêtres à l'autel; même profusion de reliques et de légendes; et jusqu'à la confession dont on trouve des traces dans la religion de Bouddha. Ajoutons que chez celle-ci les couvents des deux sexes présentent les mêmes éléments d'organisation et de discipline que les établissements semblables existant dans nos pays catholiques. Ils renferment également des ordres cloîtrés et des ordres mendiants. Parmi les premiers, il y en a qui sont voués, comme les chartreux, aux travaux les plus durs et au silence le plus absolu; portent le froc, le cilice, et vivent dans des cellules séparées. Les seconds, au contraire, et ce sont les plus nombreux, vaguent sans cesse au milieu des populations, vivent d'aumônes, et, quoique ayant fait vœu de pauvreté, possèdent en commun de vastes propriétés territoriales que leur donnent à l'envi les souverains et les gens opulents, pour s'assurer une place dans le paradis. Leur influence est d'autant plus étendue, que parmi les bouddhistes, comme chez les sectateurs de

Brama et ceux de Mahomet, la religion joue un grand rôle dans tous les actes de la vie privée ou publique des individus; et qu'à cela près d'un peu d'amour du pouvoir et des richesses, faible que du reste ils partagent avec leurs collègues de tous les pays et de toutes les croyances, les prêtres de Bouddha se montrent généralement de mœurs sévères, aumônieux, et dévoués aux devoirs que leur impose leur état. Tel est du moins l'éloge que j'en ai entendu faire aux Indes, par les Européens qui avaient visité les immenses contrées de l'Indo-Chine, où fleurit encore le bouddhisme, et où il compte d'innombrables sectateurs.

A Ceylan, ainsi que je l'ai dit plus haut, elle est tout à fait dominante, et y possède une foule de temples, parmi lesquels plusieurs, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, jouissent d'une haute renommée à Siam et au Pégu. On cite parmi ces derniers celui qui existe à Candy, auprès du vieux palais: non-seulement il est vaste, riche, tous les souverains du pays ayant contribué à l'agrandir et à l'orner, mais plus encore, il possède une relique dont la vertu est si grande aux yeux des indigènes, que pour eux le pouvoir aux mains duquel elle se trouve, est celui que le destin a désigné pour les gouverner. Cette précieuse relique se compose d'une prétendue dent de leur prophète Bouddha, morceau d'ivoire de 5 centimètres de long environ, un peu recourbé à son extrémité, et jauni par le temps. On l'a richement enchâssé dans un morceau d'or couvert de pierres précieuses, et placé au fond d'une double boîte décorée elle-même de nombreux bijoux.

Ce trésor est conservé soigneusement dans une chambre de trois mètres carrés tout au plus, mais tellement décorée d'étoffes d'or et de joyaux, que j'en fus ébloui, quand, à la lueur de la lampe, seule lumière qui parvînt jusqu'au fond de ce réduit, je pus distinguer toutes les pierreries étalées sous mes yeux. A l'extrémité de l'appartement opposée à la porte dont les épais battants étaient doublés de brillantes plaques de cuivre, s'élevait un autel surmonté de trois petites statues, l'une d'or, l'autre d'argent, et la troisième de bronze. Au milieu de la chambre figurait, sur une table chargée de fleurs, la précieuse relique, au-dessus de laquelle planait, tenu en l'air par une longue chaîne d'or, un simulacre d'oiseau étincelant de pierreries. Enfin, de toutes parts où ma vue se portait, elle ne rencontrait que saphirs, diamants, émeraudes et rubis, dont je croirais encore la valeur inestimable, si mon cicerone ne m'eût assuré, lorsque nous fûmes sortis du sanctuaire, que toutes ces pierres précieuses étaient généralement de peu de valeur, comme le sont du reste la plupart de celles que l'on trouve à Ceylan. Dans cette chambre si petite, et où l'air était chargé à la fois d'émanations de fleurs et de fumée de lampe, je fus au moment de tomber asphyxié, et ne commençai à respirer un peu librement que lorsque, après avoir franchi l'escalier conduisant du premier étage, où sont placés le sanctuaire ainsi que les appartements des prêtres, jusqu'au rez-de-chaussée que remplissent de vastes salles consacrées au culte, je me trouvai enfin en plein air.

Je n'avais cependant pas exécuté cette retraite d'une façon tellement prompte, que les objets dignes de remarque placés sur mon chemin eussent échappé à mon attention. Ainsi, par exemple, je remarquai, et non sans étonnement, peintes sur les murailles intérieures de l'édifice, une longue suite de scènes infernales représentant des diables armés de fourches, avec lesquelles ils tourmentaient de pauvres pécheurs que les flammes entouraient de toutes parts, et qui, les mains jointes, imploraient leur pardon; tels enfin qu'on en voit souvent représentés dans les tableaux pendus aux murs de nos églises de campagne, sans doute pour le même motif, celui de frapper par d'effrayantes images l'esprit des dévots, et de leur faire acheter plus cher leur salut. N'est-ce pas afin d'atteindre au même but que les lévites du temple candyan ont placé à chaque côté de la grande porte d'entrée, la statue colossale d'une furie hideuse brandissant son poignard, et, plus encore, font entendre presque constamment dans l'intérieur un orchestre composé de tamtams, de cornets à bouquin, de flûtes ainsi que de cymbales, dont l'effroyable charivari doit persuader au vulgaire, auquel l'entrée du saint lieu est défendue, qu'il s'y passe quelque chose de bien extraordinaire entre le dieu et ses prêtres? Combien Bouddha, s'il revenait au monde, aurait de peine à reconnaître son œuvre religieux si pur, si beau, et d'une morale si élevée, dans l'amas d'absurdes superstitions dont je viens de parler!

Toutes ces diverses visites aux endroits curieux de

Candy, m'avaient si bien occupé, que les heures de la matinée s'étaient écoulées comme un éclair; et le moment fixé depuis la veille pour notre excursion à une belle plantation de café située à plusieurs lieues de la ville, nous laissait à peine le temps de déjeuner avant de monter en voiture. Ce déjeuner, pourtant, devait être fait avec les mêmes convives auxquels j'avais dû un dîner si agréable le soir précédent; aussi se prolongea-t-il un peu aux dépens de notre future promenade, car midi était sonné depuis longtemps, lorsque le capitaine Ray et moi nous nous dirigeâmes vers notre nouvelle destination.

Une excursion dans l'intérieur du pays avait un vif attrait pour moi; j'espérais, en m'éloignant de la ville, trouver encore la contrée avec sa physionomie primitive; mais pour cela, il aurait fallu entreprendre un plus lointain voyage, ce que, malheureusement, ni mes occupations, ni l'état du temps qui continuait à être orageux, ne me permettaient. En effet, à mesure que nous avançâmes dans la campagne, j'acquis la conviction que la civilisation européenne dont Candy était le centre, rayonnait déjà au loin; je me résignai donc à marcher côte à côte pour ainsi dire avec elle, c'est-à-dire à cheminer en équipage par des routes bien frayées, et à franchir les torrents sur des bacs ou sur des ponts de bois aussi solidement qu'élégamment construits. Cependant, quand nous fûmes parvenus au bord d'une assez large rivière, dont les eaux, grossies par les pluies, parurent trop rapides à notre conducteur pour qu'il osât confier son équipage aux ba-

teliers, nous descendîmes de voiture et continuâmes notre excursion pédestrement, quoique la pluie continuât de tomber; sans que cette contrariété me causât le moindre chagrin, tant je me trouvais heureux de pouvoir jouir, sans aucunes entraves, de ma liberté.

En effet, à peine eûmes-nous marché quelques instants, que des points de vue plus frais, plus gracieux les uns que les autres, s'offrirent en foule à nos regards. Ici, la rivière serpentait, tantôt au milieu des massifs de grands arbres dont le feuillage épais formait au-dessus des eaux des échappées de vue délicieuses; tantôt à travers de charmantes prairies et des paysages découverts. Plus loin, j'apercevais des groupes de cabanes que les paysans avaient placées, suivant leur coutume, au bord de ravins escarpés, afin que les animaux sauvages ne pussent y parvenir que difficilement. Autour de ces hameaux s'étendaient des rizières, dont la belle végétation, entretenue par des ruisseaux que de petites digues artistement construites faisaient serpenter dans toutes les parties des plantations, témoignait en faveur de l'intelligence des pauvres gens que je voyais, déguenillés et à moitié plongés dans la vase, travailler leurs champs malgré l'état pluvieux de l'atmosphère. Mais aussi ces champs appartiennent de père en fils aux familles des laboureurs, et ceux-ci continuent de perfectionner les ouvrages commencés par leurs aïeux: ils tiennent aux lieux où ils sont nés, à leur indépendance; en sorte que malgré leur pauvreté et quoiqu'en proie souvent aux horreurs de la faim quand les récoltes sont mauvaises, bien

rarement on les voit se louer aux étrangers. Ceux près desquels nous passions et que je pus questionner au moyen de notre domestique indigène, me parurent d'un naturel doux, obligeant; et ce qui acheva de me donner une idée favorable de leur caractère, ce fut le bon état de leurs buffles ainsi que la manière humaine dont ils les traitaient.

Dans leurs envahissements successifs du sol aux environs de Candy, pour y former des plantations de caféiers ou d'arbres à épices, les Européens ne font aucun tort aux cultivateurs, puisque ceux-ci, ne s'occupant que de la culture du riz, choisissent de préférence les terrains bas, humides, c'est-à-dire le fond des vallées; tandis que les blancs recherchent les penchants des collines où les caféiers, trouvant un sol nouvellement défriché et à l'abri des inondations, poussent très-vigoureusement.

C'est ainsi qu'était située la plantation appartenant à M. Boyd, riche négociant de Colombo, qui m'avait engagé à la visiter comme une des plus vastes et des plus avancées du pays. Nous n'y parvînmes cependant qu'après avoir traversé d'épaisses jungles qui l'entourent de toutes parts et en font un endroit complétement isolé. Partout s'offraient à mes yeux les traces de la lutte récente de l'homme civilisé contre la nature sauvage. Ici, un chemin tracé à grand'peine serpentait péniblement au milieu de la forêt et des rochers; là, des monceaux d'arbres abattus pour nettoyer le sol, attendaient le feu qui devait bientôt les consumer. Enfin, s'élevait sur un plateau à peine débarrassé des bois

qui le couvraient auparavant, l'humble maisonnette où demeurait l'économe avec sa famille, et qu'entouraient quelques mauvaises huttes de paille servant d'abri à une centaine de Malabares employés comme ouvriers sur l'habitation. Partout l'image du chaos, mais d'un chaos au sein duquel commençaient à naître l'ordre et l'abondance, sous la forme de jeunes plants de caféiers, dont la plupart, quoiqu'à peine âgés de trois ans, étaient déjà couverts de fleurs et de fruits.

Ces résultats, qui d'abord n'attirèrent que faiblement mon attention, me parurent prodigieux, quand l'économe, devenu notre guide sur la propriété confiée à ses soins, nous expliqua les obstacles sans nombre contre lesquels il avait à combattre journellement pour faire prospérer les plantations. Tantôt les laboureurs malabares ou bien ceux du pays, non moins changeants, non moins paresseux les uns que les autres, me disait-il, l'abandonnent au moment où leur aide est le plus nécessaire, et, contents de ce qu'ils ont gagné, ne veulent plus travailler; tantôt, malgré les veilleurs de nuit, postés dans les espèces de guérites que l'usage est de placer au milieu des champs, les animaux sauvages détruisent souvent en une seule nuit les fruits des travaux de plusieurs années : ils sont la terreur des pauvres cultivateurs de Ceylan : les sangliers retournent la terre en un instant avec leurs boutoirs, comme si vingt charrues y avaient passé; les éléphants dévorent et écrasent les moissons de riz, brisent, arrachent les arbres, ou, ce qui est pire encore, poursuivent avec fureur

les hommes qu'ils aperçoivent et les pilent sous leurs pieds quand ils peuvent les attraper.

J'écoutais encore le récit lamentable que me faisait l'économe des accidents de ce genre arrivés presque sous ses yeux, et la crainte de faire une aussi mauvaise rencontre au milieu des bois solitaires que nous traversions en visitant les diverses parties de la propriété, commençait à s'éveiller chez moi, quand, au moment où nous tournions d'épais buissons, je me trouvai tout à coup presque à toucher un énorme éléphant caché sous le feuillage. Je confesse que la présence inattendue de ce monstrueux quadrupède, auquel les circonstances morales et physiques dans lesquelles je me trouvais, prêtaient encore quelque chose de plus effrayant pour moi, m'intimida complétement; j'étais incertain entre la fuite et la résistance, quand notre guide, qui comprit la cause de mon inquiétude, nous fit remarquer en souriant l'énorme chaîne au moyen de laquelle l'animal se trouvait attaché par le pied à un gros arbre voisin; et la vue d'un grand chariot, dont à la largeur considérable des brancards je reconnus promptement l'emploi, acheva de m'expliquer la vérité. C'était un éléphant apprivoisé, qui, en attendant la reprise de son pénible travail, s'amusait à dépouiller de leur feuillage les arbres d'alentour, comme aiment à le pratiquer tous les animaux de cette espèce réduits à l'état de domesticité. Celui-ci, malgré sa haute taille, était fort doux, et rendait d'importants services en charroyant de gros fardeaux, et principalement des cafés jusqu'à

la ville, dont la route aux environs de l'habitation se trouve fort souvent impraticable pour les buffles et les chevaux durant la saison des pluies.

Nous venions d'en juger par nous-mêmes; aussi comme le temps menaçait de devenir de plus en plus mauvais, que d'épaisses nuées s'amoncelaient sur les montagnes, je pressai le départ, et je fis bien, car lorsque nous atteignîmes enfin notre voiture à la place où nous l'avions laissée, la pluie tombait avec force depuis quelques instants; le temps fut détestable; aussi je bénis, avec non moins de ferveur que la veille, l'hospitalité généreuse dont j'étais l'objet, quand je me trouvai, après une journée aussi fatigante, dans mon appartement du palais, que je ne quittai que pour aller m'asseoir à une table parfaitement servie, chez le commandant de la garnison, duquel j'avais reçu la veille une aimable invitation à dîner, et où je rencontrai plusieurs dames auprès de qui je passai une fort douce soirée. Je ne les laissai que tard, et non sans avoir obtenu d'elles, ainsi que de la plupart de mes aimables hôtes de Candy, la promesse de venir visiter *l'Artémise*, vers laquelle nous nous acheminâmes en diligence, mon compagnon de voyage et moi, le lendemain matin, de si bonne heure, qu'avant le coucher du soleil j'étais de retour à mon bord.

Le temps s'était montré pendant mon absence aussi mauvais à Colombo qu'à Candy; et comme il arrive toujours quand la mousson de N. E. se fait durement sentir, la mer avait été assez grosse au mouillage pour rendre les communications très-difficiles avec la terre:

de sorte que je trouvai le personnel de la frégate fort ennuyé de ces contrariétés, par conséquent tout disposé à profiter du retour des beaux jours pour reprendre le cours de ses distractions à terre ; ce qui fut d'autant plus facile à l'état-major, que nos connaissances de Colombo se montraient toujours parfaitement disposées à nous rendre agréables tous les moments de notre présence au milieu d'elles. Chaque jour amenait de nouveaux plaisirs pour les officiers de *l'Artémise* et pour leur commandant. Le gouverneur sir Stuart Makensie et sa charmante famille, le général Wilson, commandant en chef des troupes, ainsi que tous les autres employés supérieurs du gouvernement, sans en excepter les états-majors des régiments européens, nous comblèrent à qui mieux mieux des plus aimables attentions.

Les promenades en voiture, les grands dîners, les bals, se succédaient sans interruption; enfin, tout, jusqu'à la manière aussi libérale qu'obligeante avec laquelle l'administration anglaise pourvut aux besoins de la frégate, semblait concourir à augmenter nos regrets de quitter une relâche où nous avions trouvé un si cordial accueil: mais il fallait partir, et pour moi, à qui le moindre retard inutile dans le cours de ma longue mission paraissait une faute grave, je n'attendis plus pour mettre à la voile que l'accomplissement du projet que j'avais formé de fêter, sur *l'Artémise*, toutes les personnes de la colonie envers lesquelles, mes compagnons et moi, nous avions contracté quelques relations d'hospitalité. Le moment favo-

rable se présenta le 9 novembre, et je fus assez heureux pour réunir à bord, dans l'après-midi, à une sorte de bal suivi d'une collation, toutes nos connaissances, parmi lesquelles figuraient à mon grand plaisir mes amis de Candy. A la nuit, eurent lieu les adieux : mes nombreux convives retournèrent au rivage, et quelques heures après, notre frégate, poussée par la brise de terre, forçait de voile vers le cap Comorin.



CHAPITRE XII.

CÔTE MALABARE. SON ÉTAT POLITIQUE ACTUEL. — COCHIN. — CALICUT. — MAHÉ. — ARRIVÉE A GOA.

L'Artémise gouvernait encore une fois vers la presqu'île Indienne; devant elle s'étendaient, non plus comme auparavant, les plaines qui vont en se déroulant d'une manière si uniforme, depuis le Coromandel jusqu'au bord du Gange inférieur, mais cette côte occidentale de l'Inde, que borde dans son immense développement du sud au nord, la chaîne des Gattes, où la disposition montueuse des terres cause nécessairement une très-grande variété dans le climat et les productions de ces contrées.

Là, de temps immémorial, le sol a été partagé en une foule de principautés plus ou moins considérables, que l'esprit inquiet, remuant, belliqueux de leurs habitants, avait empêchées, jusqu'au commencement du siècle, de subir d'une manière durable le joug de l'étranger. Ce n'a donc pas été sans beaucoup de peine que la Compagnie anglaise est parvenue à étendre sur eux son pouvoir ou son patronage; et, à pré-

sent encore, elle acquiert chaque jour de nouvelles preuves que, dans cette partie de la presqu'île, fermente toujours l'esprit d'indépendance qui soustraira avant peu d'années l'Indostan à son joug.

Il y a un demi-siècle à peine que les maîtres de Calcutta ne comptaient encore aucune possession de quelque valeur sur cette partie maritime de l'Asie, dont alors les provinces du nord appartenaient aux Marhattes, tandis que celles du sud gémissaient sous le joug du puissant sultan de Mysore. Les Européens possédaient bien, il est vrai, quelques points sur les côtes, mais ce n'étaient guère que des comptoirs sans aucune importance territoriale, et sous les murailles desquels les souverains indigènes paraissaient souvent, en voisins jaloux ou en protecteurs exigeants. Au nombre de ces derniers, se distinguait par sa haine contre les Anglais, le fameux Hyder-Ali, qui, de chef obscur, était parvenu, à force de courage, de talents, et peut-être de crimes, au trône du vaste empire de Mysore. De sa capitale Seringapatam, et des principales provinces de son royaume, situé sur le plateau des Gattes compris entre le douzième et le treizième degré de latitude septentrionale, c'est-à-dire presque à l'extrémité de la presqu'île, il dominait les deux rivages opposés. Ses nombreuses troupes, recrutées au sein d'une population musulmane fanatique, pauvre, habituée aux privations, étaient toujours prêtes à se précipiter comme un torrent sur le Coromandel ou sur le Malabar.

Entre la Compagnie, qu'un semblable voisinage in-

quiétait pour la présidence de Madras, et un prince puissant, audacieux, adoré de ses soldats, abhorrant les dominateurs de l'Inde, la lutte, une fois engagée, ne pouvait plus se terminer que par la destruction complète d'un des deux antagonistes. Cette lutte commença en 1760 : elle fut sanglante, et, sauf quelques courts intervalles de paix, dura plus de quarante années. D'abord, le sultan de Mysore, quoique abandonné dès le début des hostilités, par ses deux alliés, les Marhattes et le soubab de Dekan, fixa la fortune sous ses drapeaux, et vint même, à plusieurs reprises, ravager la Carnatie jusqu'aux portes de Madras. Mais contraint deux fois, par la trahison de ses autres auxiliaires, de conclure une paix désastreuse, il mourut de chagrin, ne laissant à son fils Tippoo qu'un royaume épuisé d'hommes et d'argent. Cependant, telle était la haine profonde du nouveau prince pour les maîtres du Bengale, qu'il ne balança pas, à la première occasion favorable, de tenter les chances des combats. Elles lui furent malheureusement encore plus fatales qu'à son père; car, après avoir été contraint, à deux reprises différentes, de subir les dures conditions des vainqueurs, qui lui enlevèrent ses plus belles provinces, l'ennemi l'assiégea dans Seringapatam, où, réduit aux dernières extrémités, il succomba courageusement sur la brèche, les armes à la main, en 1805, abandonnant ainsi toutes ses possessions aux mains des Anglais, lesquels, après s'être emparés de tout ce qui pouvait être à leur convenance, y compris les principautés de la côte malabare, don-

nèrent le titre de sultan de Mysore à un des descendants de l'ancien souverain détrôné par Hyder-Ali.

Une semblable guerre, dont le sceptre de l'Indostan devait être le prix, dut nécessairement causer bien des changements politiques dans les contrées voisines des côtes occidentales de la presqu'île. Tour à tour les Anglais et les sultans de Mysore y parurent en vainqueurs, trouvant des alliés ou des ennemis, suivant que la fortune favorisait ou abandonnait leurs drapeaux. Les inconstants Marhattes, dont les vastes possessions entouraient le Mysore vers le nord, et bordaient l'océan Indien, trahirent successivement les deux partis. Dès les premières hostilités, séduits par les Anglais, ils abandonnèrent l'alliance jurée avec Hyder-Ali, puis revinrent à ce dernier quand la fortune sembla lui sourire. Mais le gouvernement de Madras étant parvenu à diviser leurs chefs, fit payer cher à plusieurs de ceux-ci une conduite aussi imprudente, en s'emparant des plus belles parties de ce vaste empire, que son fondateur, le fameux Sévajée, avait légué à ses indolents successeurs.

Cet homme extraordinaire appartenait à une des petites tribus indépendantes qui habitent les cantons montagneux situés dans le N.-O. de l'Indostan : fils de chef et chef lui-même, exerçant par son caractère entreprenant et sa bravoure une grande influence sur ses compatriotes, il parvint à former un corps de partisans dévoués, avec lequel il entra au service du souverain de Bedpoore, qui bientôt vit ces dangereux étrangers s'emparer de son royaume. De ce moment, Sévajée,

auprès duquel tous les autres Marhattes s'empressèrent d'accourir, étendit rapidement son pouvoir sur les pays circonvoisins; et, appelant la religion à son aide, pour accomplir ses projets ambitieux, il se présenta aux populations indoues comme le vengeur des longues persécutions que leur avaient fait subir les princes mahométans. Ceux-ci, à la tête desquels figurait l'empereur mogol, luttèrent courageusement contre cette espèce de croisade; mais ayant été vaincus à plusieurs reprises par Sévajée, ils durent laisser cet heureux aventurier parvenir, à leurs dépens, au comble de la puissance et de la renommée.

Le souverain marhatte parcourut en conquérant toutes les contrées méridionales de la presqu'île, affranchissant les sectateurs de Brama du joug musulman, et leur donnant des souverains de son sang: puis, ayant joint à ses vastes États la partie des côtes occidentales de l'Inde où se trouvent les meilleurs ports, il mourut comblé de gloire et d'honneurs, à un âge très-avancé.

Mais à peine eut-il rendu le dernier soupir que ses principaux compagnons, dont une main ferme et vigoureuse avait pu seule contenir l'ambition jusqu'alors, se montrèrent remuants, jaloux les uns des autres, et fort peu soumis aux successeurs de leur ancien chef. Enfin, tel était l'avilissement auquel le petit-fils du plus puissant d'entre eux, espèce de maire du palais, avait réduit le descendant de Sévajée, qu'aux premières années du siècle, lorsque les Anglais, débarrassés de leur implacable ennemi, le sultan de Mysore, vou-

lurent anéantir l'empire marhatte et se furent emparés du pays, ils en trouvèrent le malheureux souverain relégué, sans pouvoir ni même sans revenus, dans une petite placè fortifiée, où ce fantôme de roi, tenu en captivité par son premier ministre, était contraint d'approuver tous les actes de ce dernier contre son autorité. Aujourd'hui, il réside à Sattara, sous la protection de la Compagnie, qui lui laisse exercer un pouvoir absolu sur cette petite principauté, unique reste du vaste empire fondé par son aïeul.

En présentant au lecteur ce bien faible aperçu de l'histoire des deux grandes puissances qui exercèrent, durant le siècle dernier, le plus d'influence sur les destinées des divers États de la côte malabare, avant que la Compagnie vînt les réunir sous son joug, j'ai voulu le mettre à même, autant qu'il était en mon pouvoir, de comprendre les diverses parties du tableau que je vais essayer de tracer de ces intéressants rivages, où fut le berceau de la domination européenne en Asie. Ils n'ont que bien peu d'analogie avec ceux du Coromandel : là, vivent d'innombrables populations, tout à fait homogènes sous le rapport des mœurs et des institutions sociales; ici, au contraire, par suite de la conformation géologique du pays et des admissions successives de colonies étrangères, venues des rives occidentales de l'océan Indien, chaque province, chaque canton même, a, pour ainsi dire, une physionomie particulière, qu'il doit non moins à l'origine exotique de ses habitants qu'à l'aspect si pittoresque du pays. Au lieu de ces plaines immenses, à la sur-

face desquelles l'œil fatigué cherche en vain une montagne, des forêts verdoyantes pour se reposer; au lieu de cette couleur triste, uniforme, répandue sur le Tanjaour, l'Orixa, le Bengale, et les autres contrées indiennes que j'avais visitées jusqu'alors, j'allais voir une chaîne de hautes terres au sommet blanchi de neiges éternelles, aux flancs revêtus d'une magnifique végétation, qui, après avoir déroulé sa nappe de verdure, nuancée de mille teintes émeraude sur les collines et les vallons, vient se baigner dans les eaux de l'Océan. Mille fois, j'avais entendu vanter, par mes amis de Colombo, ce grandiose spectacle, ainsi que les points de vue pittoresques et variés dont les marins, côtoyant les rivages malabares durant la belle saison, jouissent à chaque moment de leur navigation! Aussi, avec quelle impatience j'attendais que le sourcilleux cap Comorin, dont les calmes ou les brises contraires nous tinrent éloignés les premiers jours qui suivirent notre départ de Ceylan, apparût devant nous! Enfin, le 13 au soir, nous pûmes contempler ce promontoire, qui termine le vaste continent asiatique vers le sud; et le spectacle que m'offrirent ses formes abruptes, ses arêtes tranchées se dessinant sur le rideau de pourpre que le soleil, se couchant derrière les Gattes, répandait au fond du tableau, justifia les rêves de mon imagination. Sur notre gauche, fuyaient vers le N.-E. les rivages et les hautes terres de ces provinces, dont les vallées profondes, entourées de mornes escarpés, contiennent dans leur sein une population remuante, énergique, soumise à une foule de chefs, maîtres

de châteaux forts, qui exerçaient naguère encore sur leurs sujets une autorité tout à fait indépendante; autorité que la Compagnie n'est parvenue à soumettre réellement au joug des lois qu'après plusieurs guerres sanglantes, et après avoir réprimé sévèrement maintes insurrections, durant lesquelles la majeure partie de ces petits tyrans a disparu : mais à ces derniers, au régime féodal qu'ils observaient, ont survécu, chez les indigènes des castes élevées, le goût du désordre ainsi que du pillage; et à présent encore, quoique le pays n'ait plus d'autres maîtres que les Anglais, que son territoire soit soumis au même mode de perception d'impôts que celui des autres provinces de la présidence de Madras, la moindre augmentation dans les taxes, ou la moindre mesure répressive employée imprudemment par l'autorité, cause de dangereuses insurrections.

Tel est à peu près le caractère des naturels du Travancore, dont l'étroit territoire borde la mer l'espace de cent cinquante milles tout au plus à partir du cap Comorin, et qui pourtant n'en a pas moins joué un grand rôle dans les longues et sanglantes guerres des Anglais contre les derniers souverains du Mysore, par les frontières duquel il était entouré depuis le nord jusqu'à l'est.

Le chef actuel de ce petit État doit l'indépendance dont il jouit à la fidélité que son père montra pour la cause de la Compagnie, dans toutes les positions, même les plus critiques, où le mit Tippoo-Saïd, lequel, voulant s'ouvrir par ce côté une route plus courte, ou

moins difficile que celle des montagnes, pour attaquer les possessions britanniques dans le Coromandel, envahit son pays à plusieurs reprises, le saccagea d'une façon épouvantable, fit circoncire de force et emmena chez lui tous les malheureux Indous qui ne purent échapper à sa fureur en se sauvant au fond des bois.

Cette catastrophe eut lieu en 1790, et fut la cause d'une nouvelle rupture entre le sultan et la Compagnie, qui assura de grands dédommagements à son fidèle allié, quand, après sept années de combats, elle dicta les conditions de la paix à son ennemi. Enfin, la ruine totale de l'empire du Mysore, en 1804, débarrassa le raja du Travancore de son terrible voisin, et lui permit de réparer tranquillement, sous la protection britannique, le mal que la guerre avait causé à ses États. Mais cette protection qui aurait dû être avantageuse au protégé, devint un lourd fardeau pour la contrée, par suite du mauvais état des finances de la Compagnie. Aux bénéfices que cette dernière recueillait de l'exécution d'un ancien traité qui lui assurait le monopole du poivre, un des plus riches produits du pays, elle voulut joindre ceux que devait lui rapporter l'obligation imposée durant la guerre à son allié de stipendier plusieurs bataillons de cipayes appartenant aux troupes de Madras; obligation qu'elle rendit encore plus lourde, en augmentant, quoique la paix fût signée, au lieu de le diminuer comme elle aurait dû faire, le nombre des soldats ainsi entretenus sans qu'il lui en coutât rien. Un soulèvement général, que

ce surcroît de charges excita dans la province, servit de prétexte aux maîtres du Bengale pour prolonger indéfiniment cette sorte d'occupation militaire, et plus encore, pour faire administrer, dans l'intérêt, dirent-ils, du jeune successeur de l'ancien souverain, mort en 1806, les finances du royaume par un commissaire anglais. Depuis lors pourtant, cet ordre de choses s'est considérablement modifié : les troupes auxiliaires ont été retirées; le raja ou ses ministres gouvernent sans intervention étrangère; et sauf un tribut annuel assez considérable, payé comme équivalent de la protection accordée par la Compagnie, le chef du Travancore peut se considérer comme à peu près maître chez lui.

Le pays a-t-il beaucoup gagné à ce changement dans son organisation politique intérieure ? Les Civiliens de Madras prétendent que non : peut-être ont-ils raison; mais du moins, et ce qui est beaucoup pour les naturels, ils ne subissent pas d'une façon immédiate le joug de l'étranger. Cet avantage doit leur paraître d'autant plus précieux qu'ils descendent en partie d'émigrants venus, dit-on, des régions voisines de l'Indus, il y a bien des siècles, s'établir sur ces côtes, soit comme colons, soit comme conquérants, et qui ont transmis à leurs neveux, quoique mêlés aux familles indigènes, des marques reconnaissables de leur origine; c'est-à-dire, une taille haute et svelte, des membres aussi bien proportionnés que vigoureux, des traits prononcés, enfin une physionomie dénotant des passions violentes. En effet, ils sont vindicatifs, belliqueux, ai-

ment le pillage et détestent les Européens. Beaucoup d'entre eux appartiennent à la caste des naïres, celle qui fournit les chefs et les guerriers, dont les nombreux esclaves cultivent les terres, pendant que les maîtres accomplissent quelques déprédations chez leurs voisins, ou bien vivent dans la plus profonde oisiveté.

On les accuse en outre d'avoir des mœurs très-corrompues; et cette accusation paraît d'autant mieux fondée, que leurs femmes, quoiqu'elles jouissent d'une juste réputation de beauté, ne pouvant jouer auprès d'eux que le rôle d'épouses temporaires, sont abandonnées dès le moindre caprice, dès le moindre dégoût causé chez leurs maris par la satiété.

Sous une pareille aristocratie, les classes inférieures ne peuvent manquer d'être misérables, et en effet elles souffrent beaucoup. Cependant les terres sont fertiles, bien arrosées, et les vallées fournissent du riz en abondance; sur les montagnes on trouve non-seulement le teck, cet arbre si recherché dans les chantiers maritimes, ainsi que cent autres espèces de bois employés utilement à la charpente ou à la menuiserie, mais encore des poivriers, qui rivalisent pour la qualité supérieure de leurs produits avec ceux de Sumatra; toutes choses dont l'exportation occupe bon nombre de navires, qui viennent les embarquer sur les côtes du Travancore et surtout à Cochin.

Ce fut donc vers ce dernier port que je dirigeai la frégate, lorsque le 14 au matin, *l'Artémise* eut enfin doublé le cap Comorin, et put, grâce à une jolie brise

vres tirés du Travancore, a été transporté à Quilon et Alessi, en raison probablement de leur proximité des lieux de production. Cependant, la patrie d'Élisa n'en possède pas moins encore quelques maisons assez considérables tenues par des négociants anglais, lesquels, de même que leurs collègues des deux endroits que je viens de nommer, et dont nous primes également connaissance, font des affaires très-actives avec les caboteurs de Colombo, et quelques navires français auxquels ils livrent les productions du pays en échange de nos marchandises, destinées à entrer dans Ceylan sous pavillon britannique.

Ce genre de trafic doit être considérable, si j'en juge par le nombre de bâtiments grands ou petits, européens, indous ou arabes, que nous rencontrions à chaque moment sur notre route, soit à la voile, soit mouillés par groupes devant les lieux habités. Mais à mesure que le soleil se rapprocha de l'horizon, la brise, parcourant ses phases ordinaires, tomba peu à peu. Au soir, nous étions en calme et y restâmes jusqu'à onze heures; alors le vent de terre nous contraignit, comme la nuit précédente, de prendre le bord du large en attendant que, mollissant à son tour, il fît place, peu d'instants après le lever du soleil, à la brise de mer, qui nous permit de mouiller dans l'après-midi devant Cochin.

J'avoue que, malgré les nombreux renseignements que j'avais eu soin de recueillir dans l'Inde, touchant les établissements européens situés sur cette côte que nous devions parcourir en détail, mon imagination,

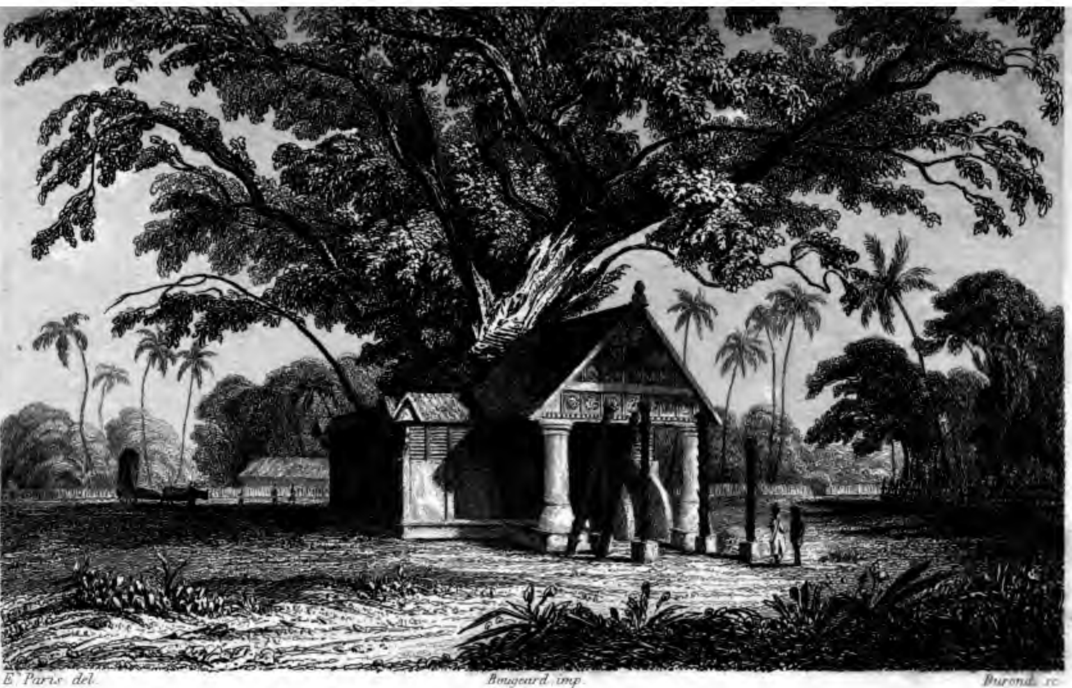
encore pleine de l'histoire des anciens Portugais, me représentait Cochin tout autre que je ne le trouvai. Je m'attendais à voir cette ville, qui joue un si grand rôle dans les premières annales du commerce européen aux Indes, se distinguer des autres comptoirs voisins par son port, ses édifices, ou par un certain air de grandeur. Je ne vis rien de tout cela. En vain, lorsque nous approchâmes du rivage, à deux milles duquel le peu de profondeur de la mer nous força de laisser tomber l'ancre, mes yeux cherchèrent quelques-unes de ces choses remarquables qui annoncent toujours aux Indes l'approche des grandes cités : je n'aperçus que l'étroite entrée d'une rivière, ou, pour mieux dire, d'une vaste nappe d'eau, dont les ramifications se projettent au loin à travers la plaine; sur le rivage s'élevaient une multitude de hauts cocotiers, et dans l'intérieur se déployait cette agreste végétation qui annonce un pays marécageux.

Cependant, au mouvement des embarcations de toutes formes, de toutes grandeurs, qui entraient ou sortaient de la rivière, je devinai promptement que la ville devait être en dedans de ces deux pointes sur lesquelles je les voyais se diriger. En effet, lorsque, laissant la frégate bien amarrée sur ses ancres, je pris dans mon canot le même chemin, et que l'embouchure fut restée derrière moi, alors seulement j'aperçus sur la droite un amas de cases de bois ou de briques, bordant quelques rues aussi sales que tortueuses, qui venaient aboutir aux chantiers de construction dont le bord de l'eau était garni presque

partout ; à gauche paraissaient au milieu des arbres quelques habitations de peu d'apparence ; et devant nous s'étendait au loin cette nappe d'eau dont j'ai déjà parlé, à la surface de laquelle étaient semées çà et là quelques îles basses couvertes d'une assez belle verdure.

Ce fut vers la plus grande de ces îles, celle où demeure le colonel anglais résidant auprès du raja de Travancore, que je continuai ma route; et je fus accueilli avec d'autant plus d'empressement par cet agent diplomatique de la Compagnie, que j'avais pour lui des lettres de nos amis communs de Madras.

Je trouvai dans mon nouvel hôte un homme de moyens, parfaitement instruit de tout ce qui avait rapport au pays ou à la population, et dont la conversation intéressante me fournit une foule de renseignements précieux sur les contrées que je parcourais alors et devais parcourir pendant six mois encore. Aussi le quittai-je fort peu pendant notre courte relâche, et profitant de son aimable complaisance, je visitai en sa compagnie tous les endroits des environs qui pouvaient offrir quelque intérêt à ma curiosité. Si la plupart du temps, dans nos promenades, rien de saillant n'attirait mon attention, du moins les réponses de mon cicerone à mes nombreuses interrogations m'instruisaient, et donnaient peu à peu dans mon esprit, aux lieux que nous traversions ensemble, cette couleur locale qui leur est propre et se trouve si différente de celle que j'avais observée au Coromandel. Je désire vivement pouvoir la faire passer dans les descriptions


E. Paris del. — Bougeard imp. — Burond sc.

ARBRE DES BANIANS ET PAGODE PRÈS DE COCHIN.

auxquelles je vais être nécessairement entraîné, puisque mon but est de donner au lecteur une idée, aussi étendue que le permettent les limites de cet ouvrage, des établissements européens qui m'ont semblé dignes, par leur importance, d'être cités dans la foule de ceux dont se trouve comme bordée l'immense côte occidentale de la presqu'île.

Parmi ces établissements, les uns, naguère encore des villages à peine visités par les marchands, sont devenus, en peu d'années, des villes riches et commerçantes; les autres, subissant également les conséquences de cette instabilité des relations commerciales, ordinaire aux contrées souvent agitées par les révolutions, ont perdu leur antique splendeur, et sont tombés plus ou moins dans une sorte d'obscurité.

Cochin doit être rangé dans cette dernière catégorie; car, après avoir figuré avec éclat dans les annales maritimes des temps passés, et même aux diverses époques où il passa successivement des mains du Portugal à celles des Pays-Bas, qui l'enlevèrent, en 1663, aux maîtres de Goa, il n'a plus joué qu'un rôle très-secondaire, depuis 1755 jusqu'à présent, sous le joug de la Compagnie.

Situé à l'extrémité septentrionale du Travancore, ayant son faible territoire borné à l'est par de hautes montagnes et par les possessions d'un petit raja indépendant, Cochin n'a dû sa célébrité qu'à son havre, le seul où, avant la fondation de Bombay, les navires un peu gros pouvaient trouver à la côte malabare un abri sûr pendant la mousson de S.-O., alors que sur

ces rivages règnent des tempêtes continuelles et des mers épouvantables. De temps immémorial les caboteurs de toutes les parties de l'Indostan, du golfe Persique et des côtes d'Arabie, attirés dans ces parages par le commerce, y relâchaient en foule; aussi, à peine les compagnons de Gama eurent-ils touché les bords indiens, que ce point important tomba en leur pouvoir. Non-seulement ces conquérants y trouvèrent un port excellent et de superbes bois de construction pour réparer leurs vaisseaux, mais encore ils purent échanger avec d'immenses profits les marchandises d'Europe contre celles de l'Asie et surtout contre du poivre, principale production des cantons environnants. Les guerres continuelles dont cette partie de l'Indostan fut le théâtre durant le siècle dernier, et les nouveaux marchés que l'affluence des trafiquants européens dans ces parages fit ouvrir sur la côte malabare, causèrent un tort notable à Cochin, qui depuis lors a été sans cesse en déclinant. On n'y trouve presque plus de poivre; il ne s'y fait que très-peu d'affaires, et sans ses chantiers de construction où les ouvriers du pays construisent et réparent les navires; sans la vente des superbes bois de teck, coupés dans les Gattes et qu'un bras de la rivière apporte jusqu'au port, l'ancien comptoir portugais serait déjà complétement abandonné.

En vain je cherchais en me promenant par la ville quelque édifice remarquable, reste de son antique splendeur; je ne voyais que des navires de toutes sortes

en construction, depuis le caboteur jusqu'au trois-mâts de 500 tonneaux, autour desquels, sous de vastes hangars, ou bien à l'ombre de superbes cocotiers, travaillaient des bandes d'ouvriers occupés, les uns à confectionner les articles de tous genres nécessaires à la navigation, comme poulies, cordages, mâtures, etc., toutes choses dont je ne pus m'empêcher d'admirer la confection soignée; les autres à tirer de l'eau et empiler dans les magasins de belles pièces de bois indigènes destinées aux divers arsenaux maritimes de la presqu'île, où leur dureté, la propriété qu'ils possèdent de repousser les vers, leur incroyable durée, enfin la précieuse variété de leurs courbures, les font beaucoup rechercher. Ce tableau de l'activité m'avait un peu réconcilié avec Cochin; mais quand je tournai les yeux d'un autre côté, le spectacle de misère qu'ils rencontrèrent ramena mon esprit à ses premières impressions. Au milieu de rues malpropres, bordées de maisons généralement d'une mauvaise apparence, errent par bandes des mendiants en guenilles, de tout âge, de tout sexe, parmi lesquels je reconnus aisément des juifs, dont j'appris, non sans étonnement, que le nombre était considérable dans cette ville, où leurs aïeux se réfugièrent, à ce qu'ils prétendent, lors de la destruction de Jérusalem par Titus. Que leur assertion soit fondée ou non, ils ne m'en ont pas semblé moins avilis, moins méprisables, que ceux de leurs compatriotes dont fourmillent la plupart des colonies portugaises. Du reste, leur race s'est

conservée pure, là comme partout ailleurs, de tout mélange avec les indigènes, ainsi que je fus à même de m'en convaincre, en voyant aux portes de quelques maisons habitées sans doute par de riches descendants d'Abraham, de charmantes jeunes filles, qu'à leurs beaux yeux noirs, leurs traits délicats et prononcés en même temps, leur chevelure couleur de jais, une taille svelte, leur tournure voluptueuse, enfin un air doux et vif en même temps, je reconnus sur-le-champ pour des vierges de Sion. Malheureusement, toutes les familles n'ont pas conservé aussi bien le type de leur origine : chez beaucoup d'entre elles, pères, mères, enfants, portent les horribles traces de la lèpre, ainsi que de l'éléphantiasis, causés par la saleté, la misère, et peut-être aussi par l'influence d'un climat aussi humide que malsain; car dans aucune place des Indes, je n'ai vu une pareille quantité de malheureux atteints de ces dégoûtantes maladies. Elles attaquent indistinctement les Juifs, les Indous, les Musulmans et même les catholiques indigènes, dont, suivant leur coutume, les Portugais s'étaient efforcés de multiplier le nombre pendant qu'ils occupèrent Cochin.

Cette dernière classe fournit, si on en croit les ministres méthodistes, non moins de mendiants que celle des émigrés de Jérusalem : cette assertion peut être vraie; cependant il est permis d'en douter quand on voit sur les bords de la mer ces jolis villages de pêcheurs dont les petites églises bien blanches et les humbles clochers, quoique à moitié cachés par les cocotiers du rivage, charment les yeux

du navigateur européen côtoyant ces lointaines contrées. Le reste des habitants se compose de sectateurs de Mahomet ou de Brama, et de quelques familles métives portant des noms hollandais. Elles s'adonnent au commerce, ou bien exploitent les plus belles propriétés territoriales des environs. Quant aux laboureurs, qui composent la majeure partie de la population, leur paresse ne peut être comparée qu'à leur pauvreté; en effet, à l'exception de quelques rizières et des cocotiers dont les fruits, bons à fabriquer de l'huile, forment une branche assez considérable de trafic, on ne voit aucune trace de culture sur le territoire entourant la ville. Au reste, ils suivent en cela l'exemple de leurs compatriotes, dépendants du raja de Cochin, dont j'ai trouvé les possessions en friche dans beaucoup d'endroits, et même autour d'un assez gros bourg très-voisin du comptoir. Cependant, nul pays au monde ne m'a semblé plus propre au commerce intérieur et à l'agriculture que celui-là. Une rivière assez profonde apporte jusqu'au bord de la mer les productions des parties montagneuses environnantes; tandis que des canaux naturels, communiquant avec le vaste bassin dont j'ai déjà parlé, arrosent les plaines et portent des bateaux chargés de passagers ainsi que de marchandises, fort loin dans l'intérieur.

A quoi donc faut-il attribuer un semblable état de choses, sinon au mauvais gouvernement du pays, qui n'a pas su réparer, malgré quarante années de tranquillité, les malheurs causés par la guerre des Anglais

contre Tippo-Saïb; disons aussi, à l'apathie, au peu d'amour national des souverains qui se sont succédé depuis cette époque sur les trônes de Travancore et de Cochin ? A présent encore, la première de ces deux principautés est gouvernée par un jeune homme instruit, il est vrai, s'occupant de poésie et même d'astronomie, mais abandonnant à des ministres incapables l'administration de ses États; pendant que son voisin, dont je visitai les possessions, homme d'un âge avancé, ne songeait, me dit-on, qu'à augmenter son trésor aux dépens de ses pauvres sujets.

Quant aux habitants de la ville et de son petit territoire, ils sont tout à fait indépendants des deux rajas, et ne reconnaissent pas d'autre autorité supérieure que le collecteur de la Compagnie, résidant à Calicut, place maritime située à peu de distance au nord de Cochin, et dont j'aurai bientôt occasion de parler. Sous le patronage de ce fonctionnaire prudent et capable à la fois, ils voyaient, depuis quelques années, leurs affaires reprendre un peu d'activité; les chantiers de construction étaient plus animés; l'exportation des bois de tek, du sandal, des cocos, des peaux et des cornes de buffles, enfin des ailerons de requin, dont les gourmets chinois font tant de cas, avait considérablement augmenté : aussi quelques jolies petites habitations, entourées de cultures, s'étaient élevées nouvellement autour du bassin et sur les îles auparavant désertes dont sa vaste surface est parsemée. Au nombre de ces dernières, se distingue, par une longueur de trois milles environ, celle

où se trouvait la maison de mon hôte, dont l'aimable société put seule me faire goûter d'agréables distractions dans un pareil séjour. Là, il demeurait au sein d'une profonde solitude, n'ayant autour de lui que ses domestiques et quelques cipayes composant sa garde, seuls habitants de cette terre inculte et isolée. Il est vrai que ses fonctions de résident de la compagnie près des deux rajas lui permettaient de varier ses résidences, et même de se livrer au plaisir de la chasse dans les forêts que je voyais monter par immenses gradins jusqu'au sommet des hautes terres dont les cimes bornaient notre horizon.

A quelques heures de marche d'ici, me disait-il, en me montrant ces montagnes, je vous ferai voir, si vous voulez m'accompagner jusque-là, du gibier de toute espèce; des cerfs, des daims, des sangliers, des buffles sauvages et des tigres, parmi lesquels s'en rencontrent de tout à fait noirs; enfin une multitude d'oiseaux, plus curieux, plus brillants les uns que les autres. Tout en déplorant avec mon hôte que ces contrées, si bien partagées par le ciel sous le rapport des divers règnes d'histoire naturelle, n'eussent pas été sérieusement explorées encore par les savants européens, je ne me sentis nullement la velléité d'aller m'assurer par moi-même de tout ce que cette négligence avait fait perdre aux collections de nos capitales, et je bornai mes pérégrinations, dans l'intérieur du pays, à quelques courses en bateau sur les canaux qui entourent Cochin.

Deux de ces canaux s'étendent parallèlement à la mer, fort loin vers le nord, ainsi que vers le sud, et

servent ainsi aux communications intérieures entre plusieurs places fréquentées par les bâtiments. En effet, nous les trouvâmes sillonnés par une multitude de barques rapides, employées au transport des voyageurs, et que, malgré les efforts de vigoureux rameurs, notre canot, objet des soins et de l'orgueil du résident, dépassait aisément. Mais un soir, qu'en attendant la brise de mer, nous cherchions à échapper à la pesante chaleur de l'atmosphère par une course rapide sur les eaux, nous vîmes nos triomphes de la veille complétement détruits par l'apparition de la pirogue servant de bateau-poste au raja. Cette singulière embarcation avait vingt mètres de long et un seul de large, et contenait trente-six hommes, lesquels, quoique juchés sur le bord de la pirogue, pagayaient avec un si admirable ensemble, qu'ils la faisaient, je puis le dire sans crainte d'être taxé d'exagération, voler à la surface du bassin. Le genre de pirogue dont il est question ici, peu commun à la côte malabare, se trouve au contraire, à ce qu'il paraît, en grande quantité chez les Birmans, qui s'en servirent avec beaucoup d'avantages durant leur dernière guerre contre les Anglais, pour transporter avec une célérité incroyable leurs combattants d'un point à un autre, malgré la surveillance de l'ennemi.

Ces bateaux-serpent (ainsi on les nomme à Cochin) doivent être précieux pour les communications dans une contrée sillonnée de rivières et couverte de marécages, en ce que, ne tirant que très-peu d'eau, ils peuvent franchir sans risque les passages les plus

étroits ou les moins profonds. Aussi le raja de Cochin employait-il uniquement le sien à ses voyages continuels d'une résidence à l'autre; et j'avoue que je ne lui enviai pas ce plaisir, en le voyant accroupi d'une façon très-peu commode sur l'étroite extrémité de ce yacht royal de nouvelle espèce, que le moindre choc contre un tronc d'arbre ou un rocher pouvait envoyer par le fond, dans sa course rapide, à la grande satisfaction des nombreux caïmans dont nous apercevions à chaque instant les longues têtes surgir du milieu des herbes ou de la vase.

Toutes ces distractions n'étaient ni assez amusantes, ni surtout assez instructives pour me faire retarder d'un seul instant l'époque du départ, que, suivant mon habitude, j'avais fixée en arrivant. Bien d'autres points de ces rivages devaient avoir notre visite avant le retour de l'orageuse mousson du S. O. Je fis donc mettre sous voile le 20 au soir, dès les premiers souffles de la brise de terre ; et, malgré la soif d'émotions qui m'entraînait avec tant de force vers des pays nouveaux pour moi, je n'en éprouvai pas moins un sentiment de peine en me séparant de mon hôte, dont j'avais été si bien à même d'apprécier la noblesse de caractère, la profonde instruction, et que notre séparation laissait retomber dans un triste isolement, bien capable de conduire l'esprit le mieux trempé et le plus brillant à une sombre mélancolie.

Sur cette côte que nous longions, il est peu de villes dont les noms ne sonnent d'une manière séduisante aux oreilles du voyageur qui a lu les relations

des premiers navigateurs européens en Asie. Parmi celles-ci, Calicut, vers laquelle je dirigeais *l'Artémise*, tient le premier rang comme cité anciennement populeuse, commerçante, et qui est encore aujourd'hui, quoique tout à fait déchue de son ancienne splendeur, le chef-lieu de toutes les provinces riveraines de l'Océan, depuis le cap Comorin jusqu'au mont d'Ylly dont la mer baigne le pied, par le 12ᵉ degré de latitude nord : elle règne pour ainsi dire, sur le Malabar, cette contrée qui a joué un rôle si important dans la relation du premier voyage de Vasco de Gama aux Indes. Alors Calicut était soumise à un puissant chef qui, sous le nom de Zamorin, régnait sur les parties maritimes de l'Indostan comprises entre l'extrémité méridionale de la presqu'île et Bombay. Les Portugais y reçurent un favorable accueil, malgré tous les efforts que tentèrent, pour les faire expulser, les marchands arabes, aux mains desquels se trouvait presque entièrement le négoce du pays; et plus encore, ils obtinrent la permission de fonder plusieurs comptoirs, d'où ils purent en toute liberté propager leur religion parmi les indigènes.

La puissance du Zamorin subit, comme celle de tous les princes voisins, les conséquences fâcheuses des déchirements politiques auxquels l'Indostan a été en proie durant le siècle dernier. Les rajas de Travancore et de Cochin se rendirent successivement indépendants. Cet exemple fut bientôt après suivi par celui de Koorg, lequel, profitant de la situation de sa principauté au sein des régions montagneuses qui sépa-

rent le Canara du Mysore, livra le passage à Hyder Aly, et devint son allié, lorsque ce redoutable conquérant envahit le Malabar, qu'avec le secours des nombreux musulmans, ses coreligionnaires établis dans le pays, il eût bientôt réuni à ses vastes États. Pour les pauvres indigènes, cette époque fut une ère de misère et de désolation. Le vainqueur les fit circoncire par milliers, et des milliers moururent des suites de cette cruelle opération accomplie avec la dernière barbarie. Les naïres, qui forment l'aristocratie, là comme dans le royaume voisin, virent leurs propriétés passer aux mains des malpelles ou descendants d'Arabes, venus comme marchands ou conquérants au Malabar dans les temps reculés. Enfin, les trésors que les riches habitants et les brames des principales pagodes avaient entassés dans les forteresses dont, en cette contrée de féodalité antique, chaque montagne d'un abord difficile est couronnée, tombèrent au pouvoir d'ennemis courageux, pour lesquels une si belle proie devint la récompense d'audacieux coups de main. Les villages furent brûlés, les moissons détruites, et les forêts servirent de tombeau à la majeure partie des malheureux qui s'y étaient réfugiés; en sorte qu'à l'époque où, après la mort de Tippo-Saïb, qui se montra non moins barbare que son père envers ce malheureux pays, les Anglais s'en emparèrent, ils trouvèrent la population réduite des deux tiers, et le restant, en proie à la haine, aux vengeances, suites naturelles des spoliations qui avaient eu lieu.

Il est bien difficile de soumettre au joug de l'ordre et des lois ces naïres, caste audacieuse, indépendante, jalouse de ses priviléges, vivant dans les provinces sur de vastes propriétés, et par conséquent exerçant une immense influence sur la classe des cultivateurs; tandis qu'au sein des villes résident ses rivaux en politique et en religion, les malpelles, gens très-remuants, et qui portent la haine contre les Européens jusqu'au point de se refuser obstinément à servir dans les rangs des troupes indigènes, et même à remplir aucune fonction dans les administrations publiques. Aussi naïres et malpelles sont-ils ménagés par la Compagnie, qui sent combien il serait dangereux pour sa puissance de pousser à la révolte une semblable population, laquelle, malgré la présence de nombreuses troupes anglaises dans les campagnes et dans tous les châteaux forts, ne craint pas de se soulever à la plus légère atteinte portée à ses priviléges, ou à la moindre augmentation d'impôts. On dit même qu'elle professe pour ses anciens souverains un respect, un dévouement si profonds, que, nonobstant la nullité politique où ces derniers sont tenus depuis longtemps par les maîtres de Madras, il n'est pas un naïre du Coorg ou du Canara, qui, aujourd'hui encore, balancerait à prendre les armes en leur faveur au premier ordre émané d'eux. Ils en ont donné une forte preuve dernièrement, dans la première de ces deux provinces, dont le raja, outré de voir ses États administrés par les Anglais et ses revenus réduits à presque rien, osa lever l'étendard de la révolte, et n'a cédé qu'après une résis-

tance opiniâtre à ses nombreux ennemis, qui le tiennent captif à Calcutta, n'osant le laisser prisonnier au Malabar. Quant au Zamorin, il s'est montré plus résigné que son voisin à ployer la tête sous le joug britannique : consolé par le respect que, malgré son malheur, lui témoignent ses anciens sujets, peut-être aussi par la forte pension que lui donne la Compagnie, il laisse celle-ci maîtresse absolue de ses États.

Du reste, cette souveraine, il faut en convenir, a fait beaucoup pour se faire pardonner son usurpation. Par ses soins, tous les ravages de la guerre ont été effacés; les villes, les villages sont aussi peuplés qu'avant les désastreuses invasions des sultans de Mysore; l'agriculture laisse peu à désirer; le pays jouit d'une profonde tranquillité, et toutes les classes, même celle des laboureurs, jouissent d'un bien-être qui leur est inconnu dans les autres parties de l'Indostan. Ici, le système de taxes territoriales, nommé aux Indes *riottar*, c'est-à-dire établissant des rapports directs entre le laboureur indien ou riot et le fisc, comme je l'ai expliqué dans le précédent volume, a produit les meilleurs résultats; et quoique atteignant toutes les espèces de productions, même les plus infimes, il favorise assez l'agriculture pour que les habitants s'enrichissent, et payent en même temps les impôts sans murmurer. De sorte que le commerce d'exportation s'accroît rapidement; la quantité de riz, de poivre, de cire, de cardamome, que viennent charger annuellement à Calicut les caboteurs indiens ou arabes, ainsi que les navires européens, est très-considérable : le

café même, dont la Compagnie s'efforce de multiplier les plantations, devient une branche de trafic de plus en plus importante, de plus en plus lucrative pour les populations du Canara.

Un tableau aussi satisfaisant de la prospérité de cette province forme un bien grand contraste avec celui que j'ai tracé dans le précédent volume, du Bengale ainsi que du Tanjaour; et il semblerait devoir faire absoudre la souveraine de l'Indostan de beaucoup des accusations portées contre son humanité envers les Indiens. Mais je dois le dire, pour ne pas manquer à mes devoirs d'écrivain consciencieux, tout porte à croire que cette anomalie dans sa conduite est la conséquence, bien moins d'un sentiment de bienveillance ou de pitié pour les indigènes du Malabar, que de la frayeur que lui inspirent leur caractère belliqueux et remuant, l'affection dont ils entourent leurs souverains déchus, l'attachement dont ils se sont toujours montrés animés pour leurs anciens chefs, enfin, leur aversion pour le joug anglais.

En effet, quels dangers ne ferait pas courir à sa puissance l'insurrection des différents peuples qui habitent les régions montagneuses formant la partie occidentale de la presqu'île, et dont la soumission lui a coûté plus de temps, de sang et de trésors, que la conquête de tout le reste de ses possessions en Asie! N'est-ce pas là qu'est situé le Mysore, dont la belliqueuse population n'attend qu'une occasion favorable pour rompre sa chaîne et se précipiter de nouveau du haut de ses montagnes sur les plaines du Coromandel?

N'entraînerait-elle pas à sa suite les tribus marhattes qui, incorporées depuis les dernières années du siècle passé seulement dans la masse de peuples divers, dont à cette époque fut composée la présidence de Bombay, sont considérées par leurs nouveaux maîtres comme des tributaires fort difficiles à contenir, et regrettant amèrement leur nationalité? Si l'on ajoute que les cipayes indous ou musulmans recrutés dans les diverses contrées, conservent toujours, quoique sous les drapeaux anglais, ces dispositions peu favorables à la domination de la Compagnie, on comprendra parfaitement pourquoi cette dernière ménage autant les nations dont le soulèvement la jetterait dans de grands embarras, et compromettrait gravement son existence politique en Asie.

Ces régions montagneuses au sein desquelles commencera peut-être avant longtemps la révolution qui doit un jour arracher à la Compagnie le sceptre de l'Indostan, nous apparurent de bonne heure, le lendemain de notre départ de Cochin, quand, après avoir profité la nuit de la brise de terre pour courir au large, nous revînmes sur la côte avec celle de mer. Devant nos yeux s'élevaient à l'horizon, comme un immense voile bleuâtre, les hautes chaînes des Ghauts, qui se rapprochent de l'Océan dans cette partie du Malabar. Mon imagination, encore toute remplie des récits que mes amis de Madras m'avaient faits de leurs voyages à travers le Mysore, franchissait ces montagnes élevées, derrière lesquelles s'étend l'ancien royaume de Tippo-Saïb : elle cherchait à se représenter ces plateaux,

témoins de tant de combats sanglants; où un climat assez froid, les pénibles travaux nécessaires pour arracher des moissons d'un sol infertile, hérissé de jungles véritables repaires de bêtes féroces, formaient à Hyder-Ali des soldats infatigables, vaillants et habitués aux privations. Musulmans fanatiques, ils considèrent encore aujourd'hui les populations indoues des plaines comme une proie qui leur est réservée; et quoique toutes les places fortes du pays soient gardées par les troupes britanniques, que Seringapatam, cette magnifique résidence des sultans de Mysore, ne soit plus qu'un monceau de ruines au milieu d'un canton à peu près désert; quoique enfin le souverain actuel ne puisse être à leurs yeux qu'un esclave couronné, leur indomptable orgueil, la haine contre les Anglais, l'espoir de la vengeance, ont résisté à tous les désastres dont ce malheureux pays a été accablé. De sorte que la moindre étincelle peut rallumer la guerre au sein de ces contrées, dont le climat très-froid, la surface montagneuse, la pauvreté, et plus encore des tribus indomptables, aimant la guerre et le pillage, présenteront toujours de grands obstacles aux troupes natives de la Compagnie. Celles-ci elles-mêmes pourraient bien, en cas d'hostilités dans cette partie de l'Inde, renouveler les scènes de Vellore, où la conspiration ourdie parmi les soldats musulmans de l'armée victorieuse pour délivrer les fils du fameux Tippo-Saëb, mort depuis quelques mois seulement, ne fut déjouée que par la présence d'esprit d'un colonel, qui enleva subitement

les jeunes princes du milieu de leurs nouveaux partisans, et les conduisit à Madras.

Les habitants des provinces maritimes, situées au nord du Canara et s'étendant le long de la mer jusqu'au delà de Bombay, ne sont pas mieux disposés en faveur de leurs maîtres actuels, que ceux du Mysore et des pays marhattes, récemment enclavés dans le territoire de cette troisième présidence de l'Inde. Ils ont conservé presque tous, en dépit des efforts de l'administration anglaise pour adoucir leurs mœurs, les mêmes penchants au désordre, au brigandage et à la piraterie, qui naguère encore les rendait la terreur des caboteurs, et même des navires européens. Cependant, grâce à la présence continuelle des croiseurs, chargés de la surveillance de ces côtes, et aux châtiments sévères qui ont été, à plusieurs reprises, infligés aux chefs indigènes, coupables d'avoir autorisé de semblables méfaits, les navigateurs jouissent d'une grande sécurité dans les parages que nous parcourions. Aussi, à mesure que *l'Artémise* approchait du rivage, se trouvait-elle de plus en plus entourée de navires de toutes sortes, qui abordaient successivement aux villages devant lesquels nous passions. A chaque moment, de charmants points de vue se découvraient à nos yeux ; la rive, que le ressac couvrait à peine de son écume argentée, était bordée de touffes de cocotiers et d'autres arbres fruitiers, sous le feuillage desquels figuraient çà et là des groupes de jolies cases de pêcheurs, dont les légères pirogues, après être venues nous offrir du poisson, allaient, les unes après les

autres, s'échouer sur la plage pour y rester jusqu'au lendemain matin. Plus au large, les caboteurs, que l'approche du crépuscule décidait à chercher un gîte pour la nuit, laissaient tomber l'ancre tout près des lieux habités, où leurs petits canots se rendaient ensuite par troupes, dans le but, probablement, d'y acheter des provisions. Quant à nous, dont les yeux avaient cherché Calicut toute la journée, nous la reconnûmes enfin à son pavillon anglais dont les plis, en se déroulant avec lenteur sous les derniers souffles de la brise du large, faisaient briller les vives couleurs aux rayons du soleil couchant. Les terres se trouvaient déjà plongées dans l'obscurité quand, guidés par les feux des maisons, nous mouillâmes devant cette place. Je remis donc au lendemain ma visite au collecteur, première autorité du Canara.

Dès le point du jour, je reçus de ce fonctionnaire une si gracieuse invitation de venir le visiter à sa résidence, que je l'acceptai sur-le-champ; et, profitant des palanquins qui attendaient au bord de la mer, nous arrivâmes, deux des officiers de la frégate et moi, en peu de temps chez lui.

En vain je m'étais efforcé d'apercevoir de la rade les temples, les palais dont, sur la foi de son antique réputation, mon imagination avait généreusement doté Calicut; je ne fus pas plus heureux quand, une fois débarqués, nous la traversâmes pour nous rendre à l'habitation du collecteur, située à deux milles environ de cette dernière et sur le bord de la mer : au lieu des superbes monuments que je m'attendais à voir, mes

regards ne rencontrèrent que des groupes de cases, entremêlés de quelques maisons sans aucune apparence. Les rues me parurent inégales, malpropres; elles fourmillaient de mendiants qui nous poursuivirent, jusque dans la campagne, de leurs assommantes sollicitations. Mais, une fois au milieu des champs, nous fûmes dédommagés de ces ennuis par la vue d'une nature aussi riche que belle. La route que suivaient nos palanquins était ombragée par des arbres touffus, à travers le feuillage desquels nous apercevions de jolies petites chaumières, bien propres, bien tenues, et entourées de vastes rizières ou de plantations. A chaque instant nous rencontrions des familles entières de cultivateurs travaillant à la terre, non avec cette nonchalance, cet air de dégoût, de découragement, que j'avais si souvent remarqué chez les indigènes du Coromandel, mais avec une ardeur, un contentement qui me firent comprendre sur-le-champ combien le système d'impôts suivi dans le pays était favorable à sa prospérité. Ces cultivateurs étaient grands, forts, bien portants, proprement costumés, et sur leur physionomie se faisait remarquer quelque chose de calme et d'énergique à la fois. Dans leurs chaumières comme sur eux, je reconnaissais un air de bien-être qui me faisait plaisir. Ils ne tiennent pourtant qu'un rang très-secondaire parmi les diverses classes de la population. Au-dessus d'eux sont les malpelles, ces descendants d'Arabes, qui ne s'occupent que de commerce et possèdent presque tous des richesses; puis les brames, aux mains desquels se trouvent généralement les fonctions administratives, et dont la

conduite, aussi paisible que régulière, dit-on, contraste avec l'avidité, le penchant à la débauche de leurs collègues des autres parties de la presqu'île; enfin les naïres, que leurs titres de nobles et de propriétaires de la majeure partie du sol rendent fiers, absolus envers leurs pauvres vassaux. Ils se montrent querelleurs, vindicatifs; ne sortent jamais qu'armés d'un poignard fixé à la ceinture, et le tirent si souvent dans leurs disputes continuelles les uns avec les autres, qu'année commune, quarante accusations de meurtres, au moins, sont portées devant la justice criminelle du Canara. Pour mettre un terme à ce fâcheux état de choses, l'administration anglaise a eu recours à toutes sortes de mesures répressives, mais inutilement : rien n'a pu jusqu'ici décider les naïres à quitter leurs armes; de sorte que les autorités locales ont été contraintes de fermer les yeux, du moins pour le présent, sur les conséquences d'un semblable usage, dans la crainte de causer un soulèvement parmi ces tributaires orgueilleux.

Les dernières classes d'indigènes, qui dans l'échelle sociale viennent après les cultivateurs, se composent des parias et des esclaves, auxquels sont dévolus, comme chez les autres peuples de l'Indostan, tous les plus durs, les plus dégoûtants travaux, principalement ceux qui ont rapport à la propreté des lieux habités. Aussi leurs compatriotes les considèrent-ils comme infâmes, mais cependant témoignent moins d'horreur pour eux qu'ils n'en montrent à une autre espèce de misérables auxquels il est défendu, sous peine d'être tués comme un animal immonde, non-

seulement de jamais approcher des hameaux du voisinage, mais encore de paraître devant les Indiens forcés par les circonstances de traverser les forêts où ils se tiennent ordinairement.

D'où proviennent ces malheureux? par quels événement ont-ils été réduits à une aussi abjecte condition? Malgré beaucoup de questions adressées à des gens instruits, je n'ai pu le savoir; car la version donnée par quelques voyageurs ne me semble pas admissible. Ils prétendent que des brames, ayant souillé les vases saints des pagodes, et commis d'autres sacriléges du même genre, furent chassés de leur caste, et relégués avec leurs familles au fond des bois, où, depuis cette époque, que l'on ne précise nullement, ils se sont multipliés au point qu'aujourd'hui on n'estime pas leur nombre à moins de 1,200 âmes environ. Du reste, ils ne sont guère plus maltraités que les parias ou les esclaves, lesquels n'ont pas à redouter beaucoup de mauvais traitements, surtout ces derniers, qui vivent pour la plupart de temps immémorial dans les familles de leurs maîtres, et ne sont que très-rarement vendus.

Les éléments composant cette population sont donc généralement meilleurs au Malabar que dans les autres provinces de l'Indostan où j'ai pénétré; et j'en reconnus la preuve à la manière dont les champs étaient entretenus. Pas un seul coin du sol ne me parut en friche, quoique le terrain soit très-léger, sablonneux et complétement dépourvu de cours d'eau naturels: les pluies seules de la mauvaise saison

le vivifient ; mais aussi tombent-elles en si grande abondance, que si la terre n'était pas d'une qualité aussi meuble, le pays serait inondé pendant la majeure partie de l'année. Dès qu'elles commencent, la campagne, brûlée par une longue sécheresse, se ranime tout à coup, et se couvre en peu de jours d'une superbe végétation. Cet état brillant dure jusqu'au retour de la mousson de N. E., époque à laquelle les récoltes doivent être terminées. On venait de les faire partout où nous passâmes ; et je voyais des troupeaux de bœufs ainsi que de buffles employés au labourage, paissant avec avidité une herbe déjà flétrie ; comme si ces pauvres animaux, pressentant l'avenir, voulussent se dédommager d'avance du régime sévère qu'ils devaient subir jusqu'en mai suivant, et auquel une partie d'entre eux devait succomber ; car les fourrages allaient devenir aussi rares que mauvais. Cependant, grâce aux petites pluies, derniers adieux de la mousson de S. O., tombées les jours précédents, la terre n'était pas encore complétement dépouillée de sa robe de verdure ; et ce fut par une jolie route couverte de feuillage et bordée de gazon que nous arrivâmes à la maison du collecteur, qui nous accueillit avec cette généreuse urbanité que les hauts civiliens de la Compagnie ne manquent jamais de montrer aux étrangers. Le déjeuner terminé, et avant que la chaleur de midi nous consignât au logis, mon hôte voulut bien parcourir avec moi les environs de sa demeure, et me faire admirer la vue dont on jouit du haut de la colline au sommet de laquelle elle est placée.

Cette vue est vraiment délicieuse. Devant nous se déroulait jusqu'à un horizon lointain et pur, l'Océan dont la surface, que ridait à peine la brise du matin, était sillonnée par une multitude de navires, de bateaux, et surtout de pirogues qui, les unes, malgré leurs grandes voiles, ne dépassaient que lentement les pointes de la côte, tandis que les autres, conduites par de vigoureux pagayeurs, allaient, venaient rapidement, et s'engageaient sans hésiter au milieu du ressac grondant sur la plage. Plus près de nous, et doucement éclairée par les rayons obliques du soleil levant, une petite église aux murs de briques, au toit de chaume, à la façade enduite de chaux blanche comme la neige, paraissait à travers le bouquet d'arbres séculaires qui l'entourait. Là, me dit mon compagnon de promenade, le célèbre Vasco de Gama et ses intrépides compagnons mirent le pied pour la première fois sur le sol indien; et ce fut à la place même de cette église, dont la fondation date de cette époque, que le navigateur portugais, entouré de ses équipages, tomba à genoux pour remercier l'Éternel de les avoir heureusement guidés jusqu'à un rivage où, après tant de dangers et de fatigues, ils étaient favorablement accueillis.

En effet, le Zamorin, malgré les intrigues des marchands arabes et des malpelles, pour lui faire chasser les nouveaux arrivés et même détruire leurs vaisseaux, accorda la plus noble protection à ses hôtes chrétiens, qui, devenus puissants dans ces contrées, se montrèrent, dit-on, toujours reconnaissants envers leur protecteur.

Quand, tournant le dos à la mer, je jetais les yeux

vers l'intérieur, une perspective différente mais non moins grandiose se déployait à mes regards. Au bas de la colline très-escarpée en cette partie, commençait une vaste plaine, dont la surface émaillée, pour ainsi dire, de hameaux, de bouquets d'arbres fruitiers, de rizières et de plantations, allait joindre par une pente douce le pied des hautes terres que j'apercevais dans le lointain. C'étaient les Nielgherries, tant aimées des chasseurs et des convalescents de Madras: elles projetaient jusqu'auprès de nous leurs longues ramifications couvertes de bois épais, qui fourmillent d'éléphants et principalement de tigres, dont les troupes descendent souvent dans la campagne pour dévorer les bestiaux, et parcourir même les villages situés au fond de ces vallées fertiles, où croissent à la fois les plantations de cardamome, les poivriers et les caféiers, dont les récoltes forment la principale richesse du pays.

De quelque côté que je tournasse mes regards, je voyais des cantons parfaitement cultivés, où les cocotiers, les bananiers, les aréquiers, le riz de plusieurs espèces, ainsi que cent autres productions indigènes, semblaient se disputer la possession du sol, et témoignaient par la manière soignée dont ils étaient entretenus, de l'activité ainsi que de l'intelligence des habitants de Canara.

L'industrie de ces derniers ne se borne pas à obtenir du terroir tout ce qu'il peut produire; elle se montre encore dans la manière dont ils pratiquent les arts mécaniques, ainsi que je pus m'en convaincre quand

mon hôte me fit parcourir les diverses parties de sa maison. Les meubles des appartements, fabriqués sur les lieux et avec des bois indigènes, me parurent non moins gracieux que solides; les nattes dont les planchers étaient couverts, me frappèrent par l'élégance de leurs dessins et leurs brillantes couleurs; enfin, j'admirai la manière ingénieuse dont les plafonds des chambres étaient revêtus d'une tenture de toile blanche, légèrement fixée sur les murs au moyen de franges, et qu'on pouvait aisément renouveler. L'agrément de la vue n'est pas le seul but de cet ornement : il est destiné à protéger, la nuit comme le jour, les hôtes du logis contre la chute des myriades d'insectes que renferment ces habitations de bois, et qui se répandent partout à l'intérieur, quand les terribles coups de vent et les pluies diluviales de la mousson de S. O. les chassent de leurs repaires. Non moins communs sont au Malabar les reptiles venimeux, principalement les couleuvres capelles, qui, fuyant devant l'inondation, se réfugient dans les jardins, les cours, et même les galeries.

Nous n'eûmes pas, il est vrai, tant d'ennemis à combattre durant notre séjour chez le collecteur de Calicut ; mais les fourmis rouges, qui envahirent tout ce que je déposai sur les meubles, et les terribles moustiques dont les cris inquiétants m'empêchèrent de faire tranquillement la sieste, lorsque, pendant la grande chaleur du jour, chacun se retira dans sa chambre, me donnèrent une idée fort peu réjouissante de l'existence des résidents européens dans

ces contrées, tant que dure la mauvaise saison.

En dédommagement, le temps est constamment beau durant la mousson de N. E.; les brises de terre et de mer, qui se succèdent alternativement pendant les vingt-quatre heures, entretiennent une douce fraîcheur dans l'atmosphère; et les étrangers n'ont à redouter aucune maladie épidémique. Si les moustiquaires sont de toute nécessité pour assurer le repos des dormeurs ou des paresseux, du moins les pankas restent immobiles, et ne viennent plus refroidir, par leur continuel mouvement, les chefs des convives baignés de sueur. Quant à moi, le plaisir d'être débarrassé de l'action incommode et monotone de ce ventilateur, ne contribua pas faiblement à me faire trouver très-agréable le dîner qui termina la journée, et après lequel, au moment où la lune, alors pleine, se levait à l'horizon, nous remontâmes en palanquin pour revenir au lieu de l'embarquement.

Ce retour fut délicieux; le ciel, sans nuages, étincelait d'étoiles; un heureux calme régnait dans la nature; l'air était tiéde, et les rayons de l'astre des nuits traversaient en tremblotant le feuillage des arbres faiblement agités par la brise de la terre, qui nous apportait les odeurs aromatiques des grands bois sur lesquels elle avait passé; enfin nous jouissions d'une de ces admirables nuits indiennes tant vantées, et avec juste raison, par les voyageurs. Un aussi beau spectacle me plongeait dans des rêveries, que le balancement uniforme de mon palanquin et le chant monotone des porteurs avaient presque transformées en un doux sommeil,

quand, en approchant du débarcadère, je fus tiré de mes profondes réflexions par les éclats de gaieté de plusieurs groupes d'indigènes de hautes castes qui rentraient en ville. Ils revenaient de *l'Artémise* où ils avaient été parfaitement accueillis par mon second et par les officiers, lesquels, comprenant parfaitement le but de mes recommandations à cet égard, ont toujours reçu, dans nos relâches sans nombre sur les bords de la presqu'île, les visiteurs indiens avec la plus grande urbanité. Ceux que nous rencontrions au rivage témoignaient par leurs gestes animés et une conversation très-bruyante combien ils étaient enchantés, et peut-être aussi étonnés d'un accueil pareil; tant ils sont peu habitués à être traités de cette façon par les autorités britanniques de terre ou de mer. Le fait est que la présence de *l'Artémise* sur tous les points maritimes de l'Indostan, accessibles à nos armateurs, produisait en faveur de ces derniers un excellent effet; en même temps que la vue d'une frégate remarquable par ses belles dimensions et son armement soigné sous tous les rapports, donnait aux natifs une haute idée de cette marine française, que nos rivaux s'efforcent de leur faire croire n'être plus rien aujourd'hui.

Je tenais d'autant plus à modifier, à cet égard, l'opinion des populations malabares, que la France, plus déchue peut-être encore de son ancienne splendeur sur ces bords que sur ceux du Coromandel, n'y possède plus rien; car peut-on appeler quelque chose en fait d'établissement, un petit

comptoir sans aucun territoire, sans défenses, sans garnison et presque sans habitants; Mahé enfin, seul reste d'une puissance qui, de ce côté de la presqu'île comme de l'autre, jetait encore un vif éclat au milieu du siècle dernier?

Alors notre comptoir était garni de superbes remparts que la Compagnie française des Indes y avait fait élever, pour assurer à ses facteurs une protection suffisante contre l'avidité des rajas voisins et de leurs naïres qui menaçaient le pavillon français dès la moindre cause de mécontentement, malgré les traités d'amitié et de commerce fréquemment renouvelés.

Du reste, telle était à cette époque, la situation précaire de presque tous les établissements européens sur les côtes occidentales de la presqu'île, là où des nations belliqueuses, remuantes, méchantes même, souffraient impatiemment les étrangers sur leurs bords. Les fortifications de notre colonie étaient donc très-nécessaires, et elles le devinrent encore bien davantage lorsque commencèrent de sanglantes guerres entre les souverains du Mysore et les Anglais, qui ne contribuèrent guère moins que leurs antagonistes à éteindre complétement, par des dévastations effroyables, la prospérité dont ces provinces jouissaient avant les hostilités. Mahé ne fut pas épargné plus que les villes ses voisines pendant cette terrible lutte; et bien souvent il vit son territoire ravagé successivement par les partis ennemis. La dépopulation du Malabar, les terribles fléaux auxquels cette province fut en proie durant un demi-siècle, y anéantirent toute espèce d'industrie,

toute espèce de trafic; et les navires qui venaient auparavant échanger nos marchandises contre le poivre, les toiles de coton, et autres productions du sol ou de l'industrie des naturels, ne parurent plus à notre établissement. Ensuite arriva l'époque non moins funeste pour ce dernier, où les maîtres du Bengale, ayant enfin abattu Tippo-Saïb, voulurent faire payer cher à la France l'appui qu'elle avait donné à leur implacable ennemi. Mahé fut pris; et en même temps que nos belles possessions du Coromandel tombaient au pouvoir de rivaux jaloux et victorieux, il vit ses fortifications, ses monuments publics livrés à la sape ainsi qu'à la mine, et rasés au niveau du sol. Son territoire fut démembré, et, par suite des événements politiques, enclavé dans les possessions britanniques voisines; de sorte qu'il perdit ses antiques relations de commerce avec l'intérieur du pays, et se trouva réduit, sous tous les rapports, à une complète nullité.

Telle était sa position, quand il nous fut rendu par les traités de 1814; et depuis cette époque il n'a fait presque aucun progrès. Ses habitants, il est vrai, traités doucement, à peu près libres d'impôts, et non moins actifs, non moins industrieux que ceux des autres parties du Malabar, sont redevenus aussi nombreux qu'ils l'étaient avant les invasions des sultans de Mysore. Les terres ne laissent rien à désirer sous le rapport de la culture, et fournissent abondamment aux besoins de la population; mais le commerce est presque nul, et la faible quantité de poivre, récoltée sur notre territoire, passe

sur celui des Anglais, principalement depuis que le trafic de vins, de liqueurs, ainsi que de comestibles, qu'y faisaient naguère encore nos bâtiments lorsqu'ils touchaient à l'établissement, dans leur route de Cochin à Bombay, s'est trouvé arrêté presque complétement par le peu de fidélité à remplir leurs engagements, qu'ont montré la plupart des consommateurs faisant partie des troupes de la Compagnie cantonnées aux environs.

Les revenus du fisc sont donc très-faibles, et peuvent à peine suffire aux frais de l'administration locale, quoiqu'elle ne soit composée que d'un résident européen et de quelques agents indigènes. Aussi, le gouvernement de Pondichéry, duquel dépend Mahé, semble-t-il en faire fort peu de cas, et si peu même, que calculant sans doute l'utilité dont est à la France notre unique comptoir à la côte occidentale de la presqu'île, d'après celle dont il est pour le trésor colonial, a vivement pressé la métropole d'accepter l'offre que faisait la Compagnie anglaise d'échanger Mahé, Chandernagor et Yanaon, contre un accroissement de territoire autour de Pondichéry.

Ce que j'ai dit précédemment de l'embarras que donne aux douanes britanniques la contrebande active à laquelle se livrent les habitants de ces deux dernières places, et que je répéterai pour Mahé, d'où sort de la même manière une quantité considérable de marchandises françaises, surtout du tabac, explique suffisamment l'importance que les maîtres de Calcutta attachent à cet échange, qui, de plus, les débarrasserait

de surveillants, dont la présence au centre de leurs possessions n'est pas sans exercer quelque influence sur les Indiens, et peut un jour causer de grands préjudices à leur puissance dans l'Indostan. Mais la France, quelle raison a-t-elle de se dépouiller ainsi de la majeure partie des établissements que ses malheurs lui ont laissés en Asie, pour obtenir quelques milles carrés de terre dont certainement elle n'a pas besoin; tandis que la possession de points situés sur les deux côtes opposées de la presqu'île peut offrir à ses escadres, soit dans l'une, soit dans l'autre mousson, un lieu de station, d'où l'inquiète politique de nos rivaux ne pourra pas les expulser sous le prétexte que la présence de forces navales françaises dans les ports de l'Inde britannique cause de la fermentation parmi les populations indigènes; ce qu'ils ne manqueront pas de faire dès que l'Indostan subira les crises politiques que fait prévoir sa situation actuelle, si le gouvernement consent à un semblable échange; car, dans ce dernier cas, nos vaisseaux se trouveraient privés du seul endroit où ils puissent encore mouiller à la côte malabare, sous la protection du drapeau français.

Quant à moi qui, depuis plusieurs mois, n'abordais pas un pays civilisé que je n'y visse flotter le pavillon anglais, et me trouvais condamné à subir, pendant bien longtemps encore, le même sort, j'éprouvais un vif plaisir en voyant nos trois couleurs déployées au sommet d'un mât élevé, et m'indiquer une place devant laquelle je pouvais du moins laisser tomber l'ancre sans avoir recours au bon vouloir d'une autorité étrangère.

Semblable aux gens sages qui, malgré la façon magnifique dont ils ont été accueillis dans un palais ou un riche hôtel, séjour du luxe et de l'opulence, rentrent toujours avec une nouvelle jouissance dans leur modeste intérieur, j'oubliai, en voyant notre pauvre petit comptoir, les superbes cités, les riches colonies britanniques que je venais de visiter, et son aspect me parut vraiment enchanteur. Le soleil déjà un peu élevé au-dessus des montagnes, lorsque le lendemain de notre départ de Calicut, nous arrivâmes devant Mahé, achevait de dissiper la brume matinale dont les hautes terres étaient légèrement voilées au point du jour. Il répandait des flots de lumière sur les collines couvertes de forêts, et sur les vallées revêtues d'une verdure émeraude annonçant les travaux du laboureur; enfin, sur le rivage que bordait un immense rideau de cocotiers, se montrait l'embouchure d'une petite rivière de l'aspect le plus pittoresque, d'où, semblables à des abeilles quittant la ruche pour aller butiner sur les fleurs, s'échappaient en foule des pirogues se rendant à la pêche; puis, hissant leurs voiles blanches à mesure qu'elles dépassaient les noirs rochers dont l'embouchure est environnée, elles semblaient prendre leur vol vers la haute mer.

La rivière, après avoir serpenté à l'ombre de grands arbres, venait se jeter à la mer, non comme celle de Cochin, entre deux rives basses et uniformes, mais à travers des monticules escarpés, au sommet desquels paraissaient çà et là les restes d'anciens forts qu'assiégeait de toutes parts une puissante végétation. Sur

la droite, et défendues contre la houle du large par une chaîne de brisants, paraissaient au bord de l'eau, sur une sorte de gradin assez élevé, les quelques maisons composant la ville. Elles formaient, avec leurs murs blanchis à la chaux, leurs larges toits encadrés, pour ainsi dire, au milieu des touffes de bananiers, ainsi que d'autres arbres à fruits des tropiques, un coup d'œil charmant, qui ne perdit même pas de son prix à mes yeux quand, débarqué sur la rive, je longeai ces habitations en allant voir notre résident. Leur structure était parfaitement appropriée au brûlant climat de l'Inde : tout à l'intérieur comme à l'extérieur annonçait l'ordre et une sorte d'aisance : il est vrai qu'elles appartiennent à des malpelles, qui font à Mahé, comme ailleurs au Malabar, toutes les affaires du pays. Cependant, je pus me convaincre, durant les nombreuses courses que mon nouvel hôte me fit entreprendre sur le petit territoire confié à son administration, que les autres classes d'habitants et même les cultivateurs, si misérables généralement dans l'Indostan oriental, sont à Mahé presque tous à l'abri du besoin. Partout y règne un air de prospérité qui me donna une haute idée du savoir-faire des divers officiers civils aux mains desquels le pouvoir a été confié successivement depuis 1814. Celui que je trouvai en fonctions, M. de Rozière, commis de marine, comprenait parfaitement ses obligations, et les remplissait avec autant de zèle que de talent. Il me parut doué d'un esprit juste, sage, d'un caractère calme; et je reconnus bientôt en lui un homme qui avait étudié ces contrées, et connaissait très-bien

leur état ainsi que leurs besoins. Comme à ces avantages, il joignait ceux qui rendent la société douce et pleine de charmes, sa connaissance me fut précieuse sous tous les rapports. De son côté, Mme de Rozière, jeune et aimable femme, ne négligea rien pour rendre, aux officiers et au commandant de *l'Artémise*, la relâche agréable. Aussi les quittai-je peu durant notre court séjour à Mahé, et, grâce à eux, je pus employer chaque moment d'une façon non moins utile qu'intéressante.

Toujours le matin, et souvent le soir, nous allions, le résident et moi, parcourir notre petite possession. Après quelques instants de marche, nous avions, il est vrai, touché les limites opposées; mais, en causant avec mon compagnon de promenade, j'augmentais mes connaissances sur les populations de ce côté de la presqu'île, leurs mœurs, ainsi que leurs usages. C'est ainsi que je suis parvenu à réunir la foule de documents qui m'étaient absolument nécessaires pour former mon opinion sur les contrées que je visitais.

Du reste, je retrouvais ici la même race de naturels que j'avais observée à Calicut : même beauté corporelle, même énergie de caractère, même disposition au travail et à l'industrie. Dans ces cases, proprement bâties de terre et de pierres, couvertes avec des feuilles de bananier, j'apercevais des hommes grands, forts, bien portants, dont la physionomie ne manquait ni d'expression ni même de dignité. Auprès d'eux étaient souvent des femmes et des jeunes filles, que leurs traits délicats, de beaux yeux noirs au doux regard, des dents blanches comme la neige, une taille

svelte, des seins arrondis et de belles épaules, dont, suivant l'usage du pays, pas un voile ne cachait les séduisantes proportions, rendaient très-dignes de l'attention des amateurs du beau sexe; aussi dit-on des malpelles, qu'abusant, au profit de leur penchant au libertinage, de l'ascendant que les richesses leur donnent sur les classes inférieures, ils se font livrer, par les parents, les plus jolis enfants du sexe féminin.

On assure que la population de Mahé, y compris les parias et les esclaves, car ces deux classes malheureuses en font partie, là comme dans les établissements voisins, monte à 4,000 âmes, ce qui, au premier abord, paraît beaucoup pour un territoire aussi borné, aussi montueux; mais l'étonnement cesse quand, en se promenant, on acquiert la conviction que le sol est couvert d'habitations partout où les localités le permettent. Chacune de ces habitations, avec son toit bas; solidement arrangé pour résister aux mauvais temps de l'hivernage, et couvrant de nombreux appentis, sous lesquels sont abrités, pêle-mêle, les buffles et les instruments du labourage; avec ses champs entourés de fortes haies et ingénieusement soutenus sur les flancs rapides des collines au moyen de terrasses que sillonnent dans tous les sens les tranchées servant à l'irrigation des terres durant l'été, et à l'écoulement des eaux, lors des avalasses de la mauvaise saison, offre un paysage assez semblable à ceux qu'on rencontre souvent dans certains cantons de Bretagne ou de Normandie; enfin, jusqu'aux chemins creux, solitaires, recouverts d'un

feuillage épais, et sur les côtés desquels sont pratiqués des sentiers rocailleux, conduisant aux fermes d'alentour, tout semblait concourir à me rappeler quelque souvenir de nos campagnes de France.

Les bords de la rivière offrent des perspectives non moins fraîches, non moins gracieuses. A l'ombre des vieux arbres qui couronnent les berges escarpées, coulent des eaux toujours fraîches, toujours limpides, dont la surface paisible est sillonnée par une foule de pirogues apportant à la ville les productions du haut pays. Jadis, cette voie de communication était encore plus employée qu'aujourd'hui : elle servait au transport des bois de charpente, coupés sur les montagnes voisines; mais le déboisement de ces dernières a mis complétement fin à ce genre de trafic. Cependant quelques teintes beaucoup moins séduisantes viennent assombrir le tableau. Sous ces arbres touffus, auprès de ces bords si riants, fourmillent les tigres qui viennent, bien souvent, jusque dans la ville décimer les animaux domestiques, dont ils auraient même bientôt dévoré la totalité, si les Indiens ne déployaient à leur poursuite une audace, une activité d'autant plus admirables, que ces chasses coûtent toujours la vie à quelques-uns d'entre eux, et se font ordinairement à l'époque où les pluies, ayant transformé les chemins en torrents, les communications deviennent aussi difficiles que périlleuses.

Cet esprit aventureux, ce mépris du danger se rencontre également chez les pêcheurs, classe nombreuse et composant en bonne partie la population, à

laquelle ils procurent les moyens de faire avec les cantons de l'intérieur un trafic assez important de poisson salé. Montés sur de frêles embarcations, ils vont chaque matin, et par tous les temps, jeter leurs filets au large; puis reviennent le soir à la côte pour préparer et étaler sur les grèves l'énorme quantité de thons, de bonites, ainsi que de sardines, fruit des travaux de la journée, et que doit sécher le soleil du lendemain.

En parcourant ces hameaux populeux, d'où la misère et le découragement semblent bannis, je compris plus encore qu'auparavant, combien la population de notre comptoir est considérable, en comparaison de l'étroit espace de terre qu'elle couvre. A la porte de chacune de ces jolies huttes groupées auprès du rivage, fourmillaient des enfants jouant sur le sable, autour de leur mère occupée aux soins du ménage, ou bien à réparer les filets; tandis que les autres membres de la famille en état de travailler cultivaient un champ voisin appartenant à la petite communauté. Tous ces visages respiraient le contentement et la santé. Personne ne reste oisif parmi ces bonnes gens, surtout quand, au coucher du soleil, les pirogues arrivent de la pêche; aussi n'ai-je pas manqué une seule fois, durant notre relâche, d'assister à ce spectacle aussi curieux qu'animé.

Rarement, au contraire, la ville a eu ma visite; car il n'y resta plus rien d'intéressant à voir pour moi, quand j'eus parcouru les ruines de l'ancien palais des gouverneurs. Les dimensions des murailles, leur dé-

veloppement, les restes des jardins dont l'édifice était entouré, ont encore un air de grandiose qui semblerait justifier cette tradition, que le fameux Dupleix y habita plusieurs années. La vue de la bien faible partie des fortifications qui a échappé à la rage de destruction que montrèrent les Anglais, après la prise de notre comptoir, m'a également suggéré de bien pénibles réflexions. Aujourd'hui ces derniers vestiges d'une splendeur complétement évanouie sont en grande partie cachés sous l'herbe; et au lieu des orgueilleux remparts, des vastes magasins, des belles habitations que la Compagnie française des Indes avait fait construire à grands frais, je n'ai trouvé que les petites maisons dont j'ai déjà parlé, et quelques groupes de mauvaises cases où végètent des métis portugais, sales, paresseux, et complétement dépourvue d'industrie.

Dans les circonstances ordinaires, le bourg doit donc être bien triste, bien silencieux; car là, comme ailleurs aux Indes, les riches indigènes, Musulmans ou Indous, tiennent leurs demeures soigneusement fermées, et les chrétiens portugais, trop fiers pour travailler, passent les heures de la journée à dormir. Mais la présence de *l'Artémise* sur la rade, et celle d'une forte partie de son équipage à terre, avaient changé d'une façon singulière les habitudes de tous ces gens-là. Chacun d'eux était devenu brocanteur, pour avoir part à la dépouille des nouveaux arrivés; le bazar se trouvait encombré, depuis le matin jusqu'au soir, des marchands accourus de toutes les parties

du territoire; et comme les ressources de la petite colonie ne pouvaient suffire à notre énorme consommation de comestibles, les banians des comptoirs anglais voisins étaient accourus partager la bonne fortune de leurs collègues de Mahé; en sorte que celui-ci paraissait revenu à son ancienne prospérité. Mais malheureusement pour notre comptoir comme pour nous, ce moment fut court! Il nous fallut partir après quelques jours seulement de repos, que chacun avait employés le plus utilement possible, suivant ses inclinations ou ses goûts. Quant à moi, qui avais trouvé dans cette relâche l'indépendance physique et surtout morale, après laquelle je soupirais en vain dans les pays étrangers, où toutes mes actions, mes moindres paroles étaient soumises à une sorte d'inquisition, il me sembla que le temps s'était écoulé avec une désolante rapidité. D'avance je regrettais les moments de liberté, d'épanchement, pendant lesquels résonnaient à mon oreille, ainsi qu'à mon cœur, les doux sons de la langue maternelle, les souvenirs de ma patrie, et ces émotions d'amour national qu'un compatriote seul peut comprendre et partager.

Le 25 au soir, nous dîmes adieu à notre petite colonie, à son bon, à son aimable gouverneur; et à minuit *l'Artémise* recommença son voyage, le long de la côte indienne, pour gagner Goa, chef-lieu des établissements portugais dans cette partie du monde, où je comptais relâcher.

Comme je l'avais pratiqué jusqu'alors, je fis côtoyer durant le jour la terre d'assez près, pour que nous

pussions reconnaître les places maritimes les plus intéressantes, soit par leur importance actuelle, soit par leur ancienne splendeur, et remarquer les divers changements que subit l'aspect du continent à mesure qu'on avance vers le nord. Le mont d'Illy, espèce de morne qui sépare, au bord de la mer, la province du Malabar proprement dite, de celle du Canara, dont, en quittant Mahé, nous commençâmes à longer les rivages, peut être également considéré comme un point de démarcation entre deux contrées complétement dissemblables sous le double rapport de l'aspect des côtes et de la nature du sol. Au nord de ce morne, les terres se dépouillent peu à peu de l'air gracieux, pour ainsi dire, qu'elles ont depuis le cap Comorin. Les pointes, au lieu de s'abaisser doucement jusqu'au niveau des flots, opposent à la houle du large des falaises hautes et coupées à pic. Au lieu de ces campagnes revêtues d'une nappe de verdure, émaillées de mille nuances différentes; de ces jolis hameaux entourés de cocotiers, dont le ressac vient baigner doucement le pied, les yeux ne rencontrent que le sommet de collines rougeâtres ou convertes de bois épais; au lieu enfin de cette mer douce et unie, de ces brises molles et caressantes, nous trouvions les eaux souvent agitées par un vent très-frais. Mais si nos yeux ne rencontraient plus pour se reposer d'aussi riantes perspectives qu'auparavant, du moins avancions-nous d'une manière bien plus rapide. Nous dépassâmes en peu de temps Tallichéry, place voisine de notre comptoir, devant laquelle

étaient mouillés plusieurs trois-mâts, occupés à charger du riz, du poivre et des cocos, principales productions du pays. Nous vîmes également Mangalore, grande cité entourée de fortifications très-respectables, située à l'embouchure d'une rivière assez profonde pour que Hyder-Aly en eût fait son principal arsenal maritime. Bientôt, avec l'aide d'auxiliaires français, il y eut créé une flotte, dans laquelle on comptait bon nombre de navires des plus fortes dimensions : malheureusement les Anglais la brûlèrent une première fois en 1768. Cet échec fut réparé en quelques années, tant était vif le désir qu'avait cet irréconciliable ennemi des maîtres de Calcutta, de les chasser de l'Indostan; mais, détruit une seconde fois en 1771, le nouvel arsenal fut abandonné. Sous le règne de Tippo-Saïb, Mangalore soutint plusieurs siéges, que l'opiniâtre résistance des assiégés a rendus célèbres, et n'était plus qu'un monceau de décombres quand elle tomba définitivement au pouvoir de la compagnie. Aujourd'hui cette place est florissante : au bazar, se traitent d'importantes affaires; dans son port, affluent une multitude de caboteurs; et ses murailles renferment quatre régiments des troupes de la Compagnie, chargés de maintenir sous le joug les populations du Malabar et du Canara.

Chaque jour de navigation nous amenait en vue de quelque point digne de mon attention. Le surlendemain du départ de Mahé, la frégate laissait derrière elle Onore, petite ville que les sultans de Mysore avaient convertie en port militaire, et qu'ils ruinèrent

quand la fortune se déclara tout à fait contre eux. Le joli aspect de ses blanches maisons, les nombreux bâtiments mouillés à l'entrée de la rivière qui baigne ses quais et y apporte sans cesse des bateaux chargés de riz, de poivre et des autres productions de l'intérieur, justifièrent ce que j'avais entendu dire de la prospérité toujours croissante de ce petit endroit, depuis qu'il appartient à la Compagnie. Bien moins digne d'attention sous ce dernier rapport est Mirjan; car, détruite par Tippo-Saïb, elle n'a pas été rebâtie comme sa voisine, dont je viens de parler; mais elle domine le cours d'une rivière, à l'embouchure de laquelle une escadre nombreuse pourrait jeter l'ancre sans crainte et trouverait en abondance de l'eau douce: précieux avantages que sur cette côte offrent bien peu d'endroits. Enfin je terminerai cette liste des places sur lesquelles une renommée présente ou passée attira nos regards, par l'île d'Angediva. Ce n'est à vrai dire qu'un rocher séparé du continent par un étroit canal; sa surface m'a paru déserte et complétement stérile; mais elle offrit aux premiers navigateurs européens qui abordèrent ces rivages, un abri sûr, où bien souvent ils radoubèrent leurs vaisseaux échappés aux mauvais temps du cap des Tempêtes; et plus tard l'expédition envoyée par Charles II, roi d'Angleterre, pour prendre possession du port de Bombay, que venait de lui céder le roi de Portugal, comme dot de sa fille, n'ayant pu d'abord en obtenir la cession, se réfugia sur cette île, où, sauf les victimes que firent les maladies épidémiques parmi les

équipages, elle passa tranquillement la mauvaise saison.

Cependant, malgré le nombre considérable de villes ou de villages devant lesquels nous passions, et dont la plupart avaient joué, comme les places que j'ai citées plus haut, un rôle plus ou moins important pendant les guerres du Mysore, cette navigation commençait à nous paraître monotone : elle nous le parut encore bien davantage lorsque la frégate entra dans les parages où la côte, se trouvant bordée d'écueils, je fus contraint de la tenir beaucoup au large, et, par conséquent, trop loin de terre pour que nous pussions continuer à jouir de toutes les distractions auxquelles notre précédent cabotage, au milieu des pirogues de pêcheurs ou des bateaux de banians, avait habitué mes compagnons et moi. Depuis quatre jours, nous avions quitté Mahé, et chacun tournait souvent ses regards vers le nord, pour reconnaître parmi ces pointes que *l'Artémise* doublait successivement, celle de l'Algoada, qui ferme l'entrée de la rivière sur le rivage de laquelle est située la fameuse Goa : enfin, le 30 décembre, au moment où le soleil se couchait, je la reconnus à son élévation, à sa teinte noirâtre, à sa surface accidentée, et vins laisser tomber l'ancre, malgré l'obscurité de la nuit, à deux milles de son extrémité, au moment même où la brise du large expirait.

CHAPITRE XIII.

APERÇU DE L'HISTOIRE DE LA PUISSANCE PORTUGAISE AUX INDES — DESCRIPTION DE GOA.

Partout, en Asie, j'avais trouvé des souvenirs imposants de la grandeur des anciens Portugais, de leurs immenses conquêtes, de leurs héroïques combats. Quels hommes étaient-ce donc que ces guerriers, que ces navigateurs, devant lesquels des peuples puissants et belliqueux, les mers les plus orageuses du globe s'étaient trouvés des barrières impuissantes ? qui, étonnant les populations lointaines par leurs brillants exploits, leur indomptable courage, en même temps qu'ils les captivaient par un caractère noble, généreux et chevaleresque à la fois, les soumettaient avec une inconcevable promptitude à leur joug, ainsi qu'à leur religion? Étaient-ils poussés dans cette carrière de fatigues et de périls, par la soif du pillage ou par la misère, comme les aventuriers conquérants du Mexique et du Pérou? Non, l'amour de la gloire uni à celui de la foi de leurs pères, l'esprit aventureux qui avait survécu en Europe aux croisades, furent les seules causes

de la venue des Portugais en Asie, et des faits mémorables accomplis par eux dans ces lointaines contrées.

Comment une si petite nation, avec un aussi mince territoire, a-t-elle pu fournir tous ces illustres capitaines, cette foule de valeureux guerriers qui, en moins d'un demi-siècle, subjuguèrent les plus riches provinces maritimes de l'Arabie, de l'Indostan et des pays malais? Cette question, qui semble, au premier abord, bien difficile à résoudre, quand on tourne les yeux vers le Portugal du XIX[e] siècle, devient d'une solution très-aisée, lorsqu'on étudie l'état politique de ce royaume à l'époque où il brilla d'un si grand éclat.

Alors ce petit pays, arraché aux mains des Maures par un seigneur du sang de nos rois, dont le fils, vainqueur à la fameuse bataille d'Ourique, fonda le royaume de Portugal et en mit la couronne sur sa tête; ce petit pays, dis-je, sortant à peine des longues guerres qu'il avait eues à soutenir, durant trois siècles, contre ses anciens tyrans, pour assurer son indépendance, ne pouvait guère être comparé qu'à un arsenal ou à un camp rempli de matelots et de soldats. En effet, chaque citoyen était habitué au métier des armes, et n'attendant son bien-être que des combats, se rangeait avec empressement, au premier signal, sous les ordres de chefs qui, descendus des anciens libérateurs du pays, considéraient ces hommes intrépides, non comme des serfs ou des créatures d'une espèce inférieure, mais bien comme des compagnons attachés à leur fortune par une communauté d'intérêts et par l'affection.

Dans presque tous les autres pays de l'Europe, les droits de l'aristocratie sont fondés sur la conquête et le droit du plus fort; ici, au contraire, ils ont pour base la reconnaissance des populations envers la noblesse et de celle-ci envers le peuple, scellée par de mutuels services dont le souvenir s'est religieusement conservé dans les anciennes familles, de génération en génération.

Ce pacte avait subi, au grand détriment de l'honneur national, de fâcheuses modifications sous les règnes successifs de plusieurs rois, lesquels, arrivés au trône par droit d'hérédité, ne se souvenaient plus quels bras y avaient placé leurs aïeux. Mais il reçut une sanction nouvelle par l'accession à la couronne, du bâtard de Pierre Ier, prince né d'une fille de la classe inférieure et qui devint, à ce titre, un nouveau lien entre le souverain et le reste de la nation. Celle-ci, grâce à cette alliance, jeta un éclat plus vif encore qu'auparavant : plusieurs victoires sur les Maures, la prise de Ceuta, effacèrent la honte des dernières défaites; et cet enthousiasme, non moins religieux que guerrier, ne trouvant plus de ce côté d'éléments suffisants à son ardeur toujours croissante, se tourna vers les expéditions lointaines.

De cette époque date la grandeur du Portugal ; nous voyons la fleur de sa noblesse, accompagnée de ces mêmes soldats qu'elle ramenait des champs de bataille du Maroc, explorer avec une audace, une persévérance prodigieuses, les côtes occidentales de l'Afrique, découvrir Madère, les Açores, doubler le terrible cap des Tempêtes, et, sous la conduite du fameux Gama,

parvenir enfin aux Indes, but vers lequel, depuis près d'un siècle, tendaient tous leurs efforts.

Aussi se précipitèrent-ils en foule vers ces nouvelles régions, qui offraient un si vaste champ à leur passion pour la gloire et les entreprises aventureuses. Là encore, ils retrouvèrent les Maures, leurs implacables ennemis, avec lesquels ils commencèrent sur-le-champ, ou, pour mieux dire, continuèrent la lutte sanglante dont la péninsule ibérique était le théâtre depuis si longtemps.

J'ai montré, dans le précédent volume, ces navigateurs au corps de fer, au cœur d'airain, ces hommes doués d'un courage indomptable, encore épuisés des fatigues inouïes d'une longue et périlleuse navigation, montés sur de petits navires, souvent fracassés par les tempêtes du cap de Bonne-Espérance, attaquant sans balancer les puissants souverains mahométans dont les vastes États bordaient l'océan Indien, depuis la côte Mozambique jusqu'à Bab el Mandel, et depuis ce détroit jusqu'au cap Comorin. Cependant, ils ne purent goûter quelque repos que sur les rives malabares, où, accueillis favorablement par les princes indous, ils parvinrent à fonder quelques établissements qui reçurent bientôt la foule de navires, chargés de soldats et de munitions, que Lisbonne s'empressa d'expédier aux Indes. Pour des hommes habitués à l'existence aventureuse des camps, aux fortes émotions des combats, qui étaient venus de si loin chercher la gloire et les honneurs, ce repos ne pouvait être long. En effet, nous les voyons,

dès qu'ils se trouvèrent assez nombreux pour suivre le cours de leurs conquêtes, porter successivement leurs armes toujours victorieuses, sous la conduite des Albuquerque, des don Juan de Castro et des Alméida, sur les bords de l'Arabie, de la Perse, de l'Indostan et de la presqu'île malaise; dompter les peuples sauvages du grand archipel d'Asie; enfin, planter leur pavillon dominateur sur les murailles des plus riches cités de cette partie du monde, et concentrer ainsi dans leurs mains tout le commerce de l'Orient.

A une semblable puissance il fallait un chef-lieu, une métropole, où le représentant du roi de Portugal, dans ces lointaines régions, pût conduire et surveiller à la fois toutes les parties d'un aussi vaste empire. Albuquerque le comprit et choisit Goa, qui faisait partie, à cette époque, des possessions d'un puissant souverain d'origine arabe, hardi, belliqueux, et, de plus, ennemi juré des chrétiens. Aussi, sa résistance fut-elle opiniâtre; la ville, prise et reprise plusieurs fois, ne resta définitivement au pouvoir des Portugais qu'en 1510, après une guerre longue et sanglante, durant laquelle leur général attendit souvent, avec impatience, les renforts envoyés par la cour de Lisbonne.

La nouvelle conquête méritait les efforts qu'Albuquerque fit pour la conserver. Centre d'un commerce important, elle voyait chaque année une multitude de caboteurs apporter à ses nombreux habitants les productions des diverses contrées de l'Asie. Aussi, se montrant non moins sage administrateur que grand

capitaine, il ne négligea rien pour augmenter cette prospérité. Les trafiquants de toutes les nations riveraines de l'océan Indien trouvèrent à Goa aide et protection. Là durent être débarquées les cargaisons des nombreuses flottes qui venaient de Portugal, pour échanger les marchandises d'Europe contre celles de l'Orient; là encore furent préparées et revinrent, avec les dépouilles des pays conquis, les expéditions formidables que les vice-rois conduisirent eux-mêmes si souvent, et presque toujours avec succès, contre les nations riveraines du golfe Persique, de la mer Rouge, du détroit de Malacca, partout enfin où il y avait des ennemis à vaincre et des avantages à conquérir. Pas une seule place maritime un peu importante de ces vastes contrées, qui ne fût contrainte de reconnaître la suprématie de Goa, et, par conséquent, de concourir à sa splendeur. De sorte que durant le xvᵉ siècle, c'est-à-dire pendant les cent premières années qui suivirent la venue des Portugais aux Indes, cette belle cité atteignit un degré de prospérité et de richesses qui semblerait incroyable si l'on ne songeait qu'elle était alors la reine de l'Asie méridionale et le centre du commerce immense que Vasco de Gama avait enlevé aux Vénitiens, en découvrant le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance.

Toutes ces grandes choses avaient été cependant accomplies par quelques milliers d'hommes, venus d'un pays pauvre et sans aucune industrie; mais ces hommes joignaient à la valeur héroïque que donne l'enthousiasme religieux et guerrier, une loyauté, un

désintéressement, qui excitaient à la fois l'admiration et les sympathies des populations indoues, toutes disposées à voir des protecteurs dans les ennemis irréconciliables des mahométans, ces dévastateurs de la presqu'île indienne. Aussi ne montraient-elles presque aucune répugnance à embrasser la religion de gens qui accomplissaient journellement à leurs yeux étonnés des exploits vraiment merveilleux. Comment pouvait-il en être autrement, lorsque ces vainqueurs, loin de maltraiter, de dédaigner les indigènes, traitaient sur le pied de l'égalité, admettaient dans l'intimité non pas seulement les princes et les chefs, mais même les simples guerriers qui servaient dans leurs rangs? Bien plus encore, ils choisissaient souvent leurs femmes légitimes parmi les filles de hautes castes, converties à la foi chrétienne. De façon que les naturels, jaloux de mériter leur estime, s'enrôlaient en foule dans les expéditions militaires, pour partager leurs dangers, leurs succès, et longtemps on les a vus rivaliser avec eux de courage et de fidélité.

Sans doute que les compagnons d'Albuquerque, d'Alméida et des autres fameux vice-rois envoyés aux Indes par la cour de Lisbonne, se sont montrés maintes fois barbares, sans pitié, envers la population musulmane de la plupart des villes tombées en leur pouvoir : j'avouerai même que, bien souvent, en visitant les lieux ravagés par eux, les récits des effroyables dévastations qu'ils y avaient commises m'ont fait vouer à l'exécration de la postérité les noms des dévastateurs. Mais mon horreur pour ces derniers alla en s'affai-

blissant à mesure que je parcourus davantage les parties de l'Asie où ils avaient paru en vainqueurs, et leur fis l'application de ce principe, dont un historien doit toujours être pénétré, qu'il faut juger les hommes des temps passés suivant les mœurs, les institutions de leur époque, et non suivant celles de la nôtre. Alors je songeais que ces habitants, traités si cruellement, étaient des Maures, ou, tout au moins, des sectateurs de Mahomet, qui montraient, presque autant que leurs coréligionnaires du Maroc, une haine profonde pour les Portugais, leur causaient tout le mal possible, et conspiraient sans cesse contre eux. Ensuite, comment se défendre d'un sentiment d'admiration pour des capitaines, pour des soldats, que leurs compatriotes voyaient revenir dans leurs foyers, pauvres comme ils en étaient partis, et n'ambitionnant pas d'autre récompense de leurs services, de leurs blessures, qu'une glorieuse réputation, quoiqu'ils eussent remporté cent victoires et tenu dans leurs mains les trésors de l'Orient, comme en donna un si bel exemple ce fameux don Juan de Castro, qui, après avoir longtemps gouverné les Indes, remporté une foule de victoires, mourut vice-roi de Goa, dans un état de fortune si médiocre, que les frais de ses funérailles durent être supportés par le trésor public.

Mais tant de richesses, amassées par les armes ou par un immense commerce, durent nécessairement changer, en affluant à Lisbonne, les mœurs de la nation, amollir sa brave noblesse, et exercer une fatale influence sur la manière de gouverner des souverains.

En effet, ceux-ci, enivrés de leur nouvelle puissance, et oubliant, comme leurs prédécesseurs l'avaient déjà fait une fois, tout ce qu'ils devaient à leurs sujets, se créèrent des intérêts étrangers à la nation, voulurent jouir du pouvoir absolu, et afin de renverser l'obstacle qu'opposait à ce projet l'étroite union du peuple et de l'aristocratie, appelèrent le clergé à leur secours. Dès ce moment, l'esprit d'aventure, cette passion de la gloire qui avaient produit tant de belles actions et élevé le Portugal à un si haut point de grandeur, déclinèrent rapidement; des couvents s'élevèrent de toutes parts, et renfermèrent bientôt l'élite de la population; les places, les titres, les honneurs furent prodigués, non aux plus braves, aux meilleurs serviteurs de l'État, à ceux qui répandaient leur sang dans les pays lointains pour son service, mais aux partisans de la théocratie, à des gens sans talents, sans courage, dont le seul but, en sollicitant des emplois, était de s'enrichir, et qui contribuèrent beaucoup, par leur mauvais exemple, à répandre une déplorable démoralisation dans toutes les classes de la société.

Goa ne fut pas mieux traitée que la métropole : elle vit accourir bientôt dans son sein, au lieu de soldats une nuée de moines, amenant à leur suite la cruelle inquisition, comme le meilleur auxiliaire de la domination qu'ils venaient établir. Alors commença pour les populations indiennes soumises au Portugal, une longue série d'abominables persécutions. Tandis que les moines faisaient mourir, sur les bûchers et dans les tortures, une multitude de prétendus hérétiques dont

les dépouilles servaient à édifier de vastes cathédrales ou de somptueux couvents, des fonctionnaires publics sans probité comme sans honneur ne reculaient devant aucun moyen de satisfaire leur soif de l'or. Un pareil état de choses ne tarda pas de porter des coups funestes à la puissance portugaise en Asie; d'abord, elle perdit ce prestige de gloire dont elle avait été entourée jusqu'alors; puis, les grands vassaux, n'ayant plus affaire qu'à des troupes indisciplinées, commandées par des chefs plus occupés de trafic que de leurs fonctions militaires, s'affranchirent successivement, et, soutenus par les Arabes, firent à leurs anciens tyrans une guerre d'extermination.

Tel était l'avilissement où était tombée l'Inde portugaise après cent années environ d'une splendeur dont les historiens du temps peuvent à peine nous donner une juste idée, lorsque la perte d'une seule bataille livra Lisbonne, en 1580, à Philippe II.

Pendant le demi-siècle que l'Espagne opprima sa nouvelle conquête, le Portugal, courbé sous le double joug de moines avides et de maîtres intéressés à effacer chez ses habitants jusqu'au souvenir d'une grandeur évanouie, retomba de plus en plus dans sa première obscurité; de sorte qu'à l'époque où la maison de Bragance reprit possession de la couronne, elle trouva le royaume sans finances, sans armée, livré à la merci des prêtres, et en proie à une misère que la diminution des revenus fournis par la vice-royauté de Goa, rendit encore plus profonde chaque année.

Cependant, au commencement du XVII[e] siècle, l'œuvre

gigantesque d'Albuquerque et de ses illustres successeurs excitait encore l'envie des puissances maritimes d'Europe; tant, malgré les secousses qu'il avait éprouvées, ses débris conservaient d'importance et de grandeur! Si la plupart des États tributaires situés sur les côtes d'Arabie, du golfe Persique et de la presqu'île malaise, s'étaient soustraits au joug du Portugal, celui-ci avait conservé, sur les deux rives de l'Indostan, en Chine, au Japon, à Ceylan et dans les principales îles du grand archipel d'Asie, une multitude d'établissements considérables sous le rapport de la politique ou du commerce; et ce qui était non moins heureux pour lui, il n'avait pas rencontré jusqu'alors de rivaux européens un peu redoutables en Asie. La cour de Lisbonne pouvait donc encore ressaisir le sceptre de l'Orient si elle eût déployé quelque énergie; mais avilie, non moins que la nation, par le joug monacal, par une longue servitude sous la domination espagnole, enfin, par une scandaleuse avidité des nobles pour les fonctions salariées, seul moyen d'existence qu'eussent les classes supérieures dans ce malheureux pays dépourvu complétement d'industrie, elle ne fit rien pour sauver les débris de sa puissance. Aussi, lorsque les Anglais et les Hollandais, surtout ces derniers, ayant à leur tour doublé le cap de Bonne-Espérance, parurent en force sur les côtes du Malabar, les établissements portugais tombèrent presque sans coup férir entre leurs mains, et si promptement que, cinquante années après, la maison de Bragance ne possédait aux Indes guère plus de territoire qu'elle n'en possède aujourd'hui. A cette époque, Goa avait entièrement perdu son ancien



éclat, et tous les trésors dont elle avait été l'entrepôt pendant plus de cent années, étaient allés enrichir Batavia, centre de la puissance hollandaise en Asie. Bientôt après, les Français vinrent aussi partager ses dépouilles, et montrer de nouveaux maîtres, d'autres vainqueurs aux populations indigènes, pour lesquelles le nom de leurs anciens dominateurs, ce nom qui les avait fait trembler durant si longtemps, devint presque un synonyme d'abaissement et de mépris.

Pour moi aussi, la présence des descendants dégénérés de ces guerriers, qui firent pâlir sur leurs trônes les plus puissants souverains de l'Asie, capturèrent leurs plus fortes villes, détruisirent leurs innombrables armées, était presque toujours un sujet d'éloignement et de dégoût : mais je n'en avais pas moins conservé un sentiment d'admiration pour les hauts faits, pour les qualités héroïques, le caractère chevaleresque de leurs ancêtres, dont, à chaque place où je touchais aux Indes, je trouvais l'antique souvenir dans les traditions du pays.

La résidence de ces fameux vice-rois, la ville où ils avaient régné avec tant de gloire, devait donc offrir un vif intérêt à ma curiosité. Ma mémoire, dès longtemps nourrie des récits que nous font les historiens contemporains, de cette époque si glorieuse pour les anciens Portugais, et mon imagination elle-même, empreinte encore du merveilleux de leurs descriptions, paraient Goa, avant que je l'eusse vue, d'une auréole de grandeur. Mon rêve fut en partie réalisé; car, lorsque le soleil levant éclaira la côte dont nous

n'avions pris la veille qu'une bien imparfaite connaissance, l'aspect qu'offrit à mes regards empressés la baie au fond de laquelle coule la rivière qui baigne les murs de la cité d'Albuquerque, me sembla rempli de beautés non moins grandioses que pittoresques.

En effet, comment ne pas trouver un air imposant à ces pointes abruptes, formées de rochers entassés les uns sur les autres, et aux sommets sourcilleux desquelles s'élèvent de vastes couvents aux blanches murailles, ou des forteresses hérissées de canons? Tel apparaît sur la droite du mouillage le promontoire Del-Cabo, terre haute, aride, noirâtre, et présentant de toutes parts, jusqu'à l'embouchure de la rivière dont j'ai déjà parlé, une sorte de rempart de granit, contre lequel se brisent avec fureur, surtout pendant la mousson de S.-O., les lames de l'Océan. Non moins sombre, non moins dépouillée de végétation, se présente sur la gauche la presqu'île d'Algoada, avec son sommet couronné d'une vaste citadelle dont les canons dominent le mouillage, où *l'Artémise,* guidée par le pilote, vint laisser tomber l'ancre, dans la matinée, à petite distance du rivage.

Ce côté de la baie est un peu moins escarpé que le côté opposé; aussi, partout où il y a une anse de sable accessible aux bateaux, voit-on un fort construit pour en défendre l'approche; tant les Portugais, à l'époque où leur puissance commençait à décliner, celle-là même qui vit élever à grands frais ces ouvrages gigantesques, avaient à redouter les attaques soudaines des peuples arabes ou indiens mahométans, dont ils avaient

saccagé précédemment les foyers, et que la soif de la vengeance, non moins que le fanatisme religieux, tenait contre eux dans un état perpétuel d'hostilité.

Grâce à ces précautions, jamais Goa, quoique bien souvent menacée, n'est tombée au pouvoir de ses féroces rivaux; mais aussi l'entrée de la rivière, avec ses hautes falaises garnies de batteries dont les feux se croisent avec ceux des forts extérieurs, pouvait être aisément défendue contre les attaques d'ennemis qui procédaient toujours par surprise et n'arrivaient guère autrement que par mer.

Le fond de la baie, malgré cet appareil formidable, offre pourtant quelques points de vue semblables à ceux qui m'avaient charmé si souvent sur la côte malabare. Là aussi, dans plusieurs places, on aperçoit de nombreuses maisonnettes à travers les bouquets d'arbres fruitiers, sous le feuillage desquels on a eu soin de les bâtir. Les forts mêmes, du moins ceux qui avoisinent l'embouchure, ne sont pas entièrement privés de cet agrément si précieux sous un ciel brûlant; de hauts cocotiers ombragent leurs sombres murailles, et cette verdure aérienne, en attirant les yeux, les guide presque toujours vers quelque couvent, qui étend, à l'abri des canons, ses vastes dépendances sur les terrains d'alentour.

Les falaises escarpées formant l'étroite entrée de la rivière présentent également quelques endroits d'un aspect tout à fait gracieux, où sont groupées, au milieu des pelouses et des jardins, bon nombre d'habitations, que je pris d'abord pour les faubourgs de

Goa; et je ne reconnus mon erreur qu'au moment où, allant dîner chez le gouverneur général avec plusieurs officiers, nous franchîmes dans mon canot la barre de la rivière, afin de pénétrer tout à fait en dedans. Alors un nouveau genre de paysage se déploya sous nos yeux; plus de rochers noirâtres, dépouillés de verdure et couronnés de fortifications; plus de ces petites anses solitaires où le seul bruit des lames, déferlant sur le sable, se faisait entendre. Je vis un superbe bassin entouré de plaines immenses, à travers lesquelles ses eaux paisibles, et sillonnées en ce moment par une foule de pirogues arrivant de la pêche, se frayaient un beau canal qui remontait au loin vers l'intérieur. A gauche se déroulaient jusqu'à l'horizon, de vastes rizières ou des marécages recouverts d'une luxuriante végétation, à la surface desquels je distinguais, comme autant d'oasis au milieu de cette nappe de verdure, des églises, des couvents, construits au sommet des plus fortes ondulations du terrain. A droite, au contraire, la rive était bordée de maisons de campagne appartenant à d'anciennes familles portugaises, ou à de riches marchands indigènes, que le désir de jouir du voisinage de la mer pendant la saison des chaleurs, avait décidés à s'établir dans cet endroit écarté. Il est vrai que ces maisons de campagne peuvent être considérées comme faisant partie de Pangy, ville située un mille plus haut, et devant laquelle nous nous trouvâmes dès que notre embarcation eut dépassé une pointe qui nous l'avait cachée jusque-là.

En voyant cette petite ville, dont aucun monument

un peu remarquable ne relevait la mesquine apparence, je promenais mes regards de tous côtés pour trouver Goa, but présumé de notre navigation, lorsque le pilote nous indiqua sur le bord de l'eau, comme demeure du gouverneur général, un grand édifice, que deux factionnaires, se promenant d'un air fier devant la porte, avaient signalé à mon attention, bien plus que le luxe de son architecture espagnole, c'est-à-dire que ses grands murs et ses petites croisées, qui lui donnaient toute l'apparence d'un couvent. Dans ce moment, nous longions, à travers des groupes de bateaux amarrés sans ordre le long de la rive, un quai tombant en ruine de toutes parts, bordé de magasins ou de maisons dans un état non moins déplorable; et ce ne fut qu'après avoir échoué bien des fois sur les vases amoncelées autour d'un débarcadère à moitié démoli, que nous parvînmes enfin à l'entrée de la résidence du successeur des puissants vice-rois de l'Inde portugaise.

J'avais compté voir des palais, des cathédrales, de somptueux couvents; autour de moi tout portait la triste empreinte de la misère ainsi que de l'abandon, et ne m'offrait pas même de vestiges d'une splendeur déchue. Mais mon étonnement cessa lorsque je compris qu'au lieu de la superbe Goa, je n'avais sous les yeux que la ville où s'étaient retirées toutes les autorités de la colonie, ainsi qu'une partie de leurs administrés, quand vers la fin du siècle dernier ils abandonnèrent l'ancien chef-lieu par suite de l'envasement de la rivière, et de l'état déplorable où cette immense cité

[illegible] faute d'habitants pour entretenir [illegible] nombreux [illegible], ou pour empêcher les pluies [illegible] l'hivernage de former des marais pestilentiels au sein [illegible] sol se couvrait de toutes parts [illegible] considérable la dépopulation.

[illegible] seraient-ils restés dans une aussi [illegible] construite pour des générations riches [illegible] [illegible]euses, eux que je trouvais si pa[illegible] [illegible] à peine quelques maisons petites [illegible] je fus reçu par la première [illegible] même une triste preuve de l'abaissement [illegible] sont tombés les descendants [illegible] dont je venais chercher des [illegible] décorât du nom de palais, [illegible], son architecture et son [illegible] justifiait ce titre pompeux; tout en [illegible] plus que négligemment tenu, et [illegible] de croûtes étalées sur [illegible] principales, représentant la [illegible] portugais, avec des costumes, [illegible] grotesques, plus extraordinaires [illegible] me serais difficilement fi[illegible] d'un fonctionnaire aussi [illegible] le gouverneur et sa [illegible] accueilli, ainsi que [illegible] avec autant d'urbanité [illegible] les inquiétudes que j'avais [illegible] réception et le genre du festin [illegible] se dissipèrent promptement!

Arrivé de Portugal, depuis quelques semaines seulement, sur la flûte armée que j'avais vue dans le port, le général comte Sabougal, homme sage et énergique à la fois, se trouvait chargé de la lourde tâche de réprimer les désordres sérieux auxquels la colonie était en proie depuis cinq années, c'est-à-dire, depuis l'époque à peu près où don Pedro avait chassé du trône son frère pour y placer dona Maria.

A cette époque Goa, malgré les nombreuses révolutions qu'avait subies sa métropole, jouissait encore de la tranquilité, ou du moins les haines des partis sommeillaient, grâce à la sagesse du premier fonctionnaire de la colonie. Mais tout fut gâté par le choix que le régent victorieux fit de deux hommes qu'il envoya conduire les affaires aux Indes portugaises, sous les titres de général et de préfet, autorités à peu près indépendantes l'une de l'autre. Le premier de ces hommes, celui qui se trouvait chargé de la partie militaire, ne possédait aucun talent, aucune énergie; l'autre, au contraire, était doué d'un esprit actif, entreprenant, et voulait à tout prix exercer un pouvoir sans contrôle à Goa, où il était né dans la classe des gens de couleur sur lesquels, à ce titre, il exerça bientôt une très-grande influence: aussi toutes les places, toutes les faveurs semblèrent-elles réservées pour eux sous la nouvelle administration, au grand mécontentement des blancs, qui jusqu'alors avaient considéré les mulâtres comme des gens auxquels les fonctions publiques un peu importantes ne pouvaient être confiées. En vain ils portèrent leurs réclamations devant l'autorité militaire;

elles restèrent sans réponse. Alors, après s'être assurés de l'appui des troupes noires, dont les officiers, presque tous européens, étaient de leur opinion, ils prirent les armes et parvinrent, non sans avoir livré plusieurs combats sanglants, où des deux côtés on déploya une égale barbarie envers les prisonniers, ils parvinrent, dis-je, à écraser le parti opposé, qui vit son chef se sauver à Damaun, petit comptoir portugais situé sur le bord de la mer à peu de distance et au nord de Goa.

Tandis qu'avec l'aide des Anglais de Bombay et au moyen des caisses publiques dont il s'était emparé, le protecteur des mulâtres préparait une formidable expédition pour arracher le pouvoir à ses rivaux, ceux-ci, au lieu de se préparer à combattre, donnaient l'exemple de la plus complète anarchie. D'abord, je dois le dire, ils mirent à la tête des affaires un ancien gouverneur, don Manuel, homme généralement estimé, le même que don Pedro, mal informé sans doute, avait destitué; mais la nouvelle autorité, effrayée du désordre, ayant bientôt donné sa démission, les malheureux habitants virent se former une junte composée de tout ce qu'il y avait de plus furibond en fait d'anarchistes, parmi ces individus que, pour leurs opinions exagérées ou pour leurs mauvaises actions, le gouvernement de la métropole avait envoyés aux Indes afin de s'en débarrasser. De pareilles gens sont de terribles législateurs sans doute, mais ils savent au besoin remuer les masses; ceux-ci le prouvèrent quand le préfet vint débarquer auprès

de la pointe De la Goa avec 4,000 soldats. A peine sur le rivage, cette troupe, composée, il est vrai, de bandits de toutes couleurs, recrutés sur le territoire britannique, est attaquée vigoureusement, taillée en pièces, et ce qui put se sauver à bord des vaisseaux de transport, périt presque entièrement la nuit suivante dans le naufrage général causé par un furieux coup de vent de S. O. Le chef de l'expédition et quelques-uns de ses adhérents purent seuls regagner Damaun.

Le parti des gens de couleur semblait donc complétement abattu. En effet, il n'aurait plus été capable de se reformer, si la faction opposée n'avait pas commis tant de fautes : mais, enivrée de ses succès, elle ne respecta plus rien; les plus honnêtes familles furent bannies et dépouillées de leurs propriétés; les moines, seul clergé de la colonie, se virent chassés de leurs couvents et réduits à la dernière misère; enfin les plus monstrueuses concussions se commirent impunément chaque jour. Un semblable état de choses, qui offensait à la fois les préjugés religieux et les intérêts de toutes les classes de la population, dut nécessairement pousser une foule de mécontents dans les rangs du parti vaincu, lequel, ainsi renforcé, recommença la lutte avec plus d'acharnement que jamais, et aurait probablement fini, malgré plusieurs défaites successives, par renverser la junte que les militaires eux-mêmes commençaient à délaisser, si l'arrivée du général Sabougal, ou mieux encore, des troupes qui l'accompagnaient, n'eût arrêté les combattants.

Telle était la situation où le nouveau gouverneur avait trouvé Goa ; et l'avenir ne semblait guère moins triste que le présent. Les caisses étaient vides; le plus grand désordre, la démoralisation la plus honteuse régnait dans toutes les parties de l'administration; les opinions politiques divisaient l'armée; le commerce était à peu près nul; et comme, par suite d'une mauvaise gestion, les riches propriétés confisquées aux monastères ne donnaient aucun revenu au fisc, leurs anciens maîtres se trouvaient en proie à toutes les horreurs du besoin; enfin, les partis étaient toujours en présence, n'attendant qu'une occasion favorable d'en venir aux mains; occasion que ne pouvait tarder à leur offrir le mauvais esprit qui régnait dans les troupes mêmes nouvellement venues de Portugal, dont plusieurs officiers, de concert avec quelques membres de l'état-major de la flûte, réunis à bon nombre d'habitants européens, avaient déjà formé des clubs où se débitaient journellement les plus incendiaires discours, et où tous les actes du gouverneur étaient censurés amèrement. L'amnistie générale accordée aux personnes qui avaient figuré dans les derniers troubles, se trouvait considérée comme un acte de pusillanimité par ces mêmes employés de l'État qui auraient dû soutenir au contraire la première autorité de leur influence et de leur voix. Heureusement pour celle-ci que les anarchistes, comme il arrive presque toujours en pareille circonstance, ne s'entendaient pas entre eux, et que plusieurs, les uns par crainte, les autres par ambition, semblaient disposés à seconder

le pouvoir; surtout depuis qu'ils avaient appris que l'ancien préfet, resté jusqu'alors indépendant à Damaun, s'était empressé de remettre cette place au résident nommé pour le remplacer: leur indécision cessa même complétement quand ils virent la nombreuse population indigène qui, redoutant les blancs et méprisant les mulâtres, n'avait voulu jusqu'alors prendre aucune part aux dissensions politiques, se déclarer ouvertement pour le parti de l'ordre et de la tranquillité.

Cependant le baron Sabougal ne s'en trouvait pas moins dans une position très-critique, entouré sans cesse, comme il l'était, de fonctionnaires parmi lesquels figuraient ses plus dangereux ennemis, et dont plusieurs, qui assistaient au dîner de cérémonie donné en notre honneur, jouèrent un rôle très-actif dans l'émeute républicaine qui eut lieu peu de jours seulement après le départ de *l'Artémise.*

Sous l'influence de semblables pensées, le gouverneur et ses principaux convives ne pouvaient être bien gais. Pourtant le festin, grâce aux dames de la maison, aux jeunes aides de camp, aux officiers français, j'ajouterai même, grâce à une assez bonne cuisine, se passa fort bien; mais il ne fut nullement favorable à mon projet, celui de m'instruire en causant avec mes voisins, ainsi que j'en avais la coutume, sur l'état du pays; car ayant compris sur-le-champ, à leur air réservé et inquisiteur, la situation morale de chacun d'entre eux, je me gardai soigneusement, comme on pense bien, d'entamer un pareil sujet de conversation. Je fus plus heureux et moins gêné lorsque, ayant pris congé de mon hôte, peu

d'instants après le dîner, j'allai parcourir la ville en compagnie du capitaine de vaisseau commandant la flûte mouillée sur la rade, celui-là même qui devait se sauver avant la fin de la semaine suivante à Bombay, après avoir échoué dans une tentative de révolution. Aussi, tout en explorant les rues étroites et malpropres de Pangy, où je ne voyais guère, en fait d'édifices un peu considérables, que d'anciens couvents transformés en casernes et des magasins de l'État complétement vides, témoignant tous également, par leur air d'abandon, de la pénurie du trésor, j'écoutais les longues dissertations tant soit peu radicales de mon collègue sur le gouvernement de son pays. Que peut-on, me disait-il, espérer d'une nation aussi mal régie depuis trois siècles, et qui s'est transformée sous le joug abrutissant des moines, d'une pépinière de braves soldats, de marins intrépides qu'elle était auparavant, en un troupeau de brutes sans résolution et sans industrie? Tant que la maison de Bragance a fourni au trône des princes braves, capables, passionnés pour la grandeur de leur patrie, et préférant commander à des hommes libres qu'à des esclaves, le Portugal a marché l'égal des premières puissances du monde. Depuis longtemps il était indépendant, que l'Espagne gémissait encore sous le joug des Maures; ses ports contenaient des milliers de navires, sa capitale était l'entrepôt d'un immense commerce et un foyer de civilisation, que la France et l'Angleterre sortaient à peine de la barbarie. Mais comment une aussi admirable prospérité, objet de l'envie de tous les souverains étrangers, au-

rait-elle résisté à leurs attaques, sous les rois fainéants, dont la longue série commence par Jean IV de Bragance, que ses sujets mirent sur le trône presque malgré lui, après avoir chassé les Espagnols, et finit à Jean VI, lequel eut la faiblesse non-seulement d'abandonner son royaume à la merci des armées de Napoléon, mais encore, et ce qui fut mille fois plus fatal peut-être au pays, de laisser les Anglais le gouverner comme une colonie britannique jusqu'en 1820, époque à laquelle ce prince quitta enfin Rio Janeiro pour revenir dans ses États, dont il acheva alors la ruine en consentant, d'après les conseils intéressés de la cour de Londres, à l'indépendance du Brésil? Maintenant, ajoutait le capitaine d'un air peiné, ma patrie n'est plus, aux yeux de l'Europe, qu'un réceptacle de gens sans courage et sans vigueur; la cour de Lisbonne, un foyer d'intrigues qu'ourdit constamment une noblesse sans énergie, pour arracher au pouvoir des faveurs qui lui permettent de vivre aux dépens de l'État; le gouvernement n'offre plus qu'une réunion d'ambitieux sans talents, sans connaissances pratiques, se disputant les places des diverses administrations, dans le seul but de s'enrichir en suppléant à la modicité des appointements par toutes sortes de moyens : ils composent le ministère, la majeure partie des cortès, se donnent pour les organes de l'opinion du pays, dont cependant le bien-être, la prospérité paraît fort peu les intéresser. Que leur importe, en effet, la détresse des finances, du commerce et de l'agriculture; l'indiscipline de l'armée; la vénalité des tribunaux; la misère

profonde où sont plongés tous les rangs de la société; puisque leur seule pensée, leur seule occupation est de rester au pouvoir s'ils le tiennent entre leurs mains, ou, dans le cas contraire, d'y parvenir en renversant leurs concurrents? Pour eux, l'honneur national n'est qu'un mot: toujours tremblants devant l'Angleterre, ou bien séduits par elle, ils lui sacrifient les plus chers intérêts du pays; la laissent accroître constamment son influence dans les ports du royaume, y étouffer l'industrie manufacturière par l'introduction de ses marchandises; enfin, ils souffrent que, sous le prétexte de réprimer la traite des noirs, les croiseurs britanniques exercent une sorte d'inquisition sur notre commerce maritime, et agissent en maîtres dans nos possessions d'outre-mer.

On dit, continua mon interlocuteur, que le peuple portugais n'est pas encore mûr pour la liberté; c'est une calomnie de ceux qui ne savent pas le conduire. N'étant compté pour rien, n'ayant gagné qu'un surcroît de misère dans toutes les révolutions auxquelles le pays est en proie depuis plus de quarante années, il reste indifférent, du moins dans la plupart des provinces, aux luttes des partis, parce qu'aucun de ceux-ci n'est vraiment national. On lui parle de liberté; et jamais, sous ses rois absolus, il n'a été aussi foulé, aussi maltraité, aussi misérable. On l'accuse de ne pouvoir comprendre le gouvernement constitutionnel: mais c'est une coupable dérision que de donner ce titre respecté à un amalgame d'institutions empruntées à tous les peuples, et nullement en rapport avec nos

mœurs, nos coutumes et nos préjugés. Il arrive de là que les gouvernants, gens ignorants pour la plupart, se trouvant incapables de faire fonctionner une machine aussi compliquée, préfèrent l'absolutisme, comme d'un emploi plus aisé et en même temps plus lucratif pour eux. De son côté, le peuple à qui ces institutions sont antipathiques, pour lequel l'administration actuelle est un chaos, où les choses et les noms lui sont également inconnus, repousse les innovations et ne fait aucun progrès en civilisation ou en industrie. Mais, ajoutait mon compagnon de promenade en s'animant de plus en plus, bientôt la nation portugaise sortira de l'engourdissement où l'ont plongée tant de malheurs; alors, faisant justice sévère des hommes qu'elle accuse, avec juste raison, de son avilissement actuel, elle se choisira elle-même la forme de gouvernement qui conviendra le mieux, sous tous les rapports, à ses intérêts; puis l'on verra si mes compatriotes sont tellement dégénérés qu'ils ne puissent renouveler quelques-uns des hauts faits accomplis par leurs aïeux.

Je comprenais parfaitement quel genre de gouvernement mon radical souhaitait à sa patrie. Or, comme suivant moi, le joug de la multitude est le pire de tous, et que le tableau qu'il venait de tracer du Portugal me semblait le rêve d'une imagination exaltée, je cherchai à modifier ses opinions politiques, mais sans succès, comme on le pense bien. En vain je lui fis observer combien était injuste son jugement sur les divers hommes d'État qui se sont succédé au pouvoir, depuis l'avénement au trône de la reine dona

Maria. Sans doute, lui dis-je, qu'ils n'ont pas tous déployé cette fermeté, cette prudence, cette parfaite connaissance des besoins du pays, enfin cette énergique persévérance dans la voie des réformes, dont le but est de réprimer les abus que les troubles civils font éclore par milliers, et qui sont peut-être plus nombreux à Lisbonne que partout ailleurs. Sans doute encore que les finances, quoique depuis dix années le Portugal jouisse de la tranquillité, n'ont jamais été dans un aussi déplorable état. Oui, c'est vrai, l'armée est mal payée; les employés ne touchent leurs modiques appointements qu'à de longs intervalles; tous les services publics sont en souffrance; et pourtant chaque année les dépenses surpassent de beaucoup les revenus: mais aussi combien est pesante, épineuse même, la tâche que devait accomplir l'administration, celle de rétablir l'ordre dans un royaume où une guerre civile sanglante, et à peine terminée, a laissé des traces déplorables sur le territoire, comme dans l'esprit de la population; dans un royaume dont les habitants sont paresseux, complétement dépourvus d'industrie, ignorants, et même presque sauvages au fond des provinces de l'intérieur; dans un royaume, enfin, que l'empereur don Pedro a jeté dans un véritable chaos administratif, en changeant d'un seul coup, sans aucune transition, on peut même dire sans aucun ménagement, toutes les anciennes institutions, même celles sur lesquelles reposait l'ordre social. Comment cette même administration aurait-elle pu, en si peu d'années et au milieu des émeutes qui ont signalé chaque changement de

ministère, améliorer physiquement et moralement le peuple, lui faire prendre le goût du travail ainsi que de l'instruction, lui inspirer une salutaire horreur pour les fonctionnaires publics convaincus d'avoir prévariqué dans leurs fonctions, et détruire chez lui ce préjugé contre l'exercice des arts industriels, qui ne laisse, aux hommes des classes moyennes ou supérieures, dépourvus de fortune, d'autres moyens honorables d'existence que les emplois salariés du gouvernement. Une semblable réforme ne peut s'accomplir qu'avec les années; pourtant, c'est de ses rapides progrès que dépend le rétablissement des finances; condition nécessaire à la marche de toute espèce de gouvernement, et surtout en Portugal, où les revenus publics sont grevés à la fois, des dettes contractées par l'État envers les vainqueurs de don Miguel, et des appointements de cette foule d'employés de tous rangs, qu'une réforme, en les plongeant dans la plus profonde misère, rendrait de dangereux fauteurs de révolutions.

Si des affaires de l'intérieur nous passons à celles de l'extérieur, nous verrons le cabinet de Lisbonne non moins embarrassé, et luttant contre des difficultés presque insurmontables, qui doivent être attribuées bien moins à la faiblesse de sa diplomatie qu'aux circonstances où s'est trouvé et se trouve encore le royaume. En effet, il est sensible que la Grande-Bretagne a dès longtemps présidé et préside plus que jamais aujourd'hui aux destinées de cette partie de la Péninsule. Or, on ne peut se dissimuler que cette protection, quel qu'en soit le motif, n'ait eu

pour résultat la conservation politique du Portugal, que sans cela l'Espagne aurait depuis longtemps joint à son territoire, tandis que les puissances maritimes d'Europe se seraient partagé ses possessions d'outre-mer. C'est donc à l'Angleterre que la nation est redevable de son indépendance, et j'ajouterai que sous ce rapport, elle a besoin plus encore qu'auparavant de son ancienne protectrice. En effet, n'a-t-elle pas mille raisons de craindre que sa voisine, devenue forcément conquérante, comme il arrive à tous les peuples au sortir de longues révolutions, ne vienne troubler sa tranquillité? Alors, où trouvera-t-elle des défenseurs contre une pareille ennemie? La France, alliée naturelle de l'Espagne, doit désirer qu'elle soit puissante; et comme, d'un autre côté, le Portugal ne peut être à ses yeux qu'une sorte de tributaire de la Grande-Bretagne, elle restera probablement neutre dans ce conflit. Les autres puissances, se trouvant trop éloignées du théâtre de la guerre, suivront cet exemple, et laisseront le patrimoine de la maison de Bragance devenir une seconde fois la proie de la couronne de Castille, si l'Angleterre ne la couvre pas de sa puissante égide. Est-il étonnant après cela que la cour de Lisbonne n'ait pas osé encore s'affranchir des exigences de sa protectrice, quoique celle-ci lui vende, comme on le sait, bien cher son appui, en demandant la sanction de traités qui ouvrent aux marchandises britanniques un vaste marché aux dépens de l'industrie manufacturière du pays? Ajoutons même, qu'elle doit d'autant moins se laisser aller trop promp-



tement au désir de secouer ce joug, que son alliance commerciale avec notre voisine assure un débouché aussi lucratif que nécessaire aux productions territoriales des provinces maritimes, où les habitants sont les plus nombreux et les moins pauvres du royaume.

Le cabinet portugais se trouve donc dans une position bien difficile. Il ne peut se passer de l'Angleterre, et doit lutter chaque jour contre ses réclamations, dans l'intérêt du commerce, de l'industrie, je dirai même de l'honneur national; tandis que des troubles politiques, sans cesse renaissants, viennent presque chaque année l'empêcher de rien entreprendre pour sortir de cette position. Cependant, je partage les espérances que mon collègue concevait touchant la régénération de sa patrie, sans toutefois admettre qu'elle doive l'acheter au prix de nouvelles révolutions, de nouveaux déchirements intérieurs. Bien au contraire, je crois que, grâce au profond attachement de la population pour la maison de Bragance, grâce aussi à l'influence sans bornes que la soif de titres, de distinctions, dont les hautes classes de la société sont animées, donne à la reine sur ces dernières, le trône de dona Maria est à l'abri des atteintes de l'anarchie, lors même qu'elle se promènerait, tête levée, dans les rues de la capitale, comme elle le faisait encore dernièrement. Je crois de plus que l'administration, croissant en force, en stabilité, à mesure que la tranquillité s'établira, parviendra, tout en se conservant le patronage de la Grande-Bretagne, à reconquérir l'indépendance politique, commerciale et industrielle du pays; et, ce

qui est non moins intéressant, réveillera, chez la nation, ces sentiments de gloire, d'amour national que ses longues infortunes ont pu beaucoup affaiblir, mais non détruire complétement. Alors le Portugal montrera sans nul doute qu'un peuple, quelque petit qu'il soit, peut jouer en Europe, même aujourd'hui, un rôle important, lorsqu'il possède un territoire fertile, occupé par une population vigoureuse, susceptible de faire de rapides progrès en civilisation, et qu'il a conservé de son ancienne splendeur plusieurs belles colonies, capables, quand elles seront bien dirigées, de concourir d'une manière notable à la prospérité de leur métropole.

Celle que j'avais sous les yeux est incontestablement de ce nombre; et pourtant les renseignements que, tout en me promenant au milieu des rues de sa capitale, j'obtenais de mon cicerone, étaient bien nécessaires pour me faire admettre cette vérité, tant les hommes et les choses qui se succédaient sous mes yeux offraient l'empreinte de la pauvreté et de l'abandon.

Pangy est aujourd'hui cependant le chef-lieu d'un territoire très-peuplé, fertile, assez bien cultivé, qui fournit annuellement au fisc jusqu'à deux millions de francs environ; somme suffisante, si elle était bien administrée, pour les besoins de tous les services publics, et qui, dilapidée comme elle l'est, ne suffit même pas à l'entretien de sa garnison, ainsi qu'au payement des fonctionnaires civils. Ces derniers, il est vrai, sont tellement nombreux que leurs émo-

luments épuisent le trésor, au point qu'il ne reste plus rien pour subvenir aux dépenses dont le personnel n'est pas l'objet immédiat. Il arrive même souvent que leurs appointements, tout modiques qu'ils sont, ne peuvent être payés tant il y a de gaspillage ou de mauvaise foi dans l'emploi des fonds publics. Est-il étonnant, après cela, que dans cette malheureuse colonie, l'armée et l'administration soient, l'une sans aucune discipline, l'autre en proie à la plus profonde démoralisation; que les indigènes, accablés de taxes, victimes de toutes sortes de malversations, aient abandonné les diverses branches d'industrie qu'ils exploitaient autrefois? enfin, est-il étonnant que le commerce n'ait pu résister à tous les troubles dont le pays a été le théâtre, et soit aujourd'hui réduit à presque rien?

En parcourant les divers quartiers qui entourent la résidence du gouverneur, j'acquérais mille preuves de la réalité de ce triste tableau; tous les édifices publics, les habitations privées construites au bord de la rivière et où demeurent les hauts fonctionnaires ainsi que les premiers négociants, annonçaient, par leur état de délabrement, une égale pauvreté chez l'administration et chez les administrés. Si l'on s'éloigne un peu du quai, on ne rencontre plus guère que des groupes de mauvaises cases bordant des ruelles sales et tortueuses au fond desquelles les gens de couleur vivent pêle-mêle avec les indigènes dans la misère et la malpropreté. Le peu de maisons assez proprement arrangées que j'apercevais çà et là,

appartenaient à des Portugais, que leurs fonctions contraignaient de rester auprès du gouverneur; car autrement ils auraient sans doute imité l'exemple de la plupart des familles aristocratiques de la colonie, qui ont préféré au séjour malsain et étouffant de Pangy, celui de San-Pedro, petite ville située à peu de distance du chef-lieu, au fond d'une vallée charmante, fertile, agréablement ombragée, et de plus résidence de l'archevêque. Là, se montrant trop fières de leur origine pour exercer quelque profession industrielle, quoique la plupart soient ruinées, elles ne s'occupent que de politique, de pratiques religieuses et de leurs plaisirs. Les assemblées populaires, les cérémonies de l'église et les bals partagent leur temps avec les représentations que donnent alternativement sur les théâtres de Pangy et de San-Pedro des amateurs fournis par les états-majors des régiments de la garnison et par la bourgeoisie. Malgré ces dispositions des habitants à la gaîté, dispositions qui donnent une idée favorable de leur caractère et de la douceur de leurs mœurs, la ville est ordinairement triste et complétement dépourvue de ce qui peut charmer les étrangers; aussi, bientôt fatigué de la promenade et de la pesanteur de l'atmosphère, je retournai de bonne heure chez moi, me préparer par une bonne nuit à l'excursion projetée, pour le lendemain matin, au vieux Goa.

En effet, à peine le soleil était-il levé que déjà nous cheminions rapidement dans mon canot, plusieurs officiers de la frégate et moi, vers notre nouvelle desti-

nation. Quoique mon imagination fût un peu refroidie par le désappointement qu'elle avait éprouvé la veille, je ne m'en trouvais pas moins disposé à rendre justice à tout ce que les Portugais anciens ou modernes ont fait de remarquable dans l'antique métropole de leurs possessions en Orient.

Ce fut donc sans éprouver beaucoup d'ennui que je côtoyai, au milieu d'une foule d'embarcations échouées en désordre sur la vase, le long et triste quai de Pangy, depuis le faubourg jusque devant la demeure du gouverneur, où nous embarquâmes l'officier d'ordonnance qui devait nous faire les honneurs du pays. Quand j'étais las de regarder ces constructions à moitié démolies, ces débarcadères en ruine et couvrant les environs de leurs débris, je tournais les yeux vers l'immense nappe de verdure que présente la rive opposée : mais bientôt des perspectives moins monotones vinrent égayer notre horizon à mesure que nous laissâmes la ville derrière nous. A celle-ci succédèrent de vastes rizières défendues contre la crue des eaux par une immense jetée, si solidement construite, que malgré plusieurs siècles de durée, et l'abandon dans lequel on la laissait, elle servait à la fois de voie de communication aux habitants de Pangy avec l'intérieur et de chemin de halage pour les bateaux.

Jadis cette partie de la rivière était fréquentée par les plus forts navires; aujourd'hui elle est tellement encombrée de vases, que mon canot ne parvint à la parcourir qu'après avoir échoué bien des fois.

Mais déjà nous apercevions dans le lointain, de hardis

clochers, de hautes tours, cette parure des grandes cités; et, semblables au voyageur qui aperçoit enfin le but tant désiré de sa course, nous contemplions avec une sorte d'avide admiration, ces monuments majestueux, orgueil de l'antique Goa, quoique déjà nous eussions compris au silence, à la solitude qui régnaient sur notre passage, et en voyant les ruines dont la rive était jonchée au loin, que ces tours, ces clochers n'étaient plus que les tristes restes d'une splendeur évanouie.

Si nous avions été moins philosophes, les réflexions qu'un pareil spectacle devait inspirer sur le néant des choses humaines, nous auraient fait oublier probablement que, naviguant à jeun depuis plus de trois heures, les réconfortants étaient tout à fait nécessaires pour nos estomacs, et que l'heure du déjeuner avait sonné depuis longtemps; mais comme ni mes compagnons ni moi n'étions parvenus encore à un tel point d'abnégation des jouissances matérielles, je me décidai à débarquer auprès d'une chapelle en ruine, où bientôt toute la bande joyeuse fut assise sur l'herbe autour d'une collation que j'avais eu soin de faire mettre dans mon canot.

Le lieu du festin n'était point romantique, pas même commode; il n'y avait ni fleurs, ni gazons fleuris, ni ruisseaux murmurants, ni gazouillement des oiseaux, toutes choses fort difficiles à réunir sous le climat brûlant des tropiques: des pierres nues servaient de siéges; la terre couverte d'une herbe sèche et rare tenait lieu de table à manger; et les hautes cimes de quelques vieux cocotiers abritaient notre campement, tant bien

que mal, contre les rayons du soleil; enfin de temps en temps se laissaient apercevoir, au coin du vieux monument religieux, des figures de mulâtres dont les physionomies n'avaient rien d'aimable ni d'hospitalier. Ils nous considéraient d'un air soupçonneux, inquiet: je dois convenir qu'un spectacle si inattendu en ces lieux tristes et déserts, la gaîté bruyante, les éclats de rire de mes convives devaient leur paraître bien extraordinaires; aussi mes canotiers eurent-ils toutes les peines du monde, même en offrant une récompense honnête, à décider un de ces assistants à nous aller chercher de l'eau fraîche au puits le plus prochain. Malgré tous ces inconvénients, notre repas champêtre se prolongea longtemps, et nous portâmes force toasts à la santé de nos parents, de nos amis, qui sans doute aussi ce jour-là, premier de l'an 1838, pensaient aux exilés faisant le tour du monde. Je ne fus pas fâché de voir mes jeunes compagnons dépasser aussi gaîment une époque qui manque bien rarement de réveiller dans les cœurs des pauvres gens éloignés de leur patrie et de leurs familles, une foule de pénibles émotions; mais par malheur le tableau de tristesse et de désolation qui bientôt après se déroula sous nos yeux, lorsque, prenant une route pratiquée sur les bords de la rivière, nous nous acheminâmes vers le vieux Goa, dut leur inspirer, comme à moi, des pensées de séparation et d'isolement.

En effet, rien au monde de plus morne, de plus lugubre que cette vaste cité dont nous parcourions les rues; pas un palais, pas une maison ne restait de-

bout; de toutes parts le sol était hérissé de décombres, du milieu desquels s'élevaient çà et là, comme de grands fantômes blancs, des églises et des couvents dont les tours et les hautes murailles portaient les traces d'un long abandon. Aucun bruit ne se faisait entendre dans cette solitude, et à l'exception de quelques misérables Indiens errants au milieu des ruines, nous n'aperçûmes des êtres vivants qu'au moment où, enfin parvenus devant le portail de l'antique cathédrale, nous en franchîmes la porte pour visiter l'intérieur. Je croyais trouver cet édifice désert comme le reste de la ville; et déjà, en voyant cette nef aux arêtes hardies, ces arceaux en ogives, ces immenses piliers aux formes élancées, salis par les pluies, sillonnés de lézardes, dépouillés des enduits coloriés qui cachaient autrefois les pierres, je songeais à fuir ce théâtre de désolation, quand j'aperçus autour du maître-autel plusieurs prêtres occupés à faire leurs dévotions. Deux d'entre eux s'acheminèrent vers nous dès qu'ils eurent terminé leurs prières. L'un était neveu de l'archevêque, et le chef de la communauté, quoique plus jeune que tous ses collègues : son ton, ses manières me parurent distingués : il m'offrit poliment de nous rendre tous les services en son pouvoir; et apprenant que je désirais visiter les principaux monuments, il s'empressa de désigner pour nous servir de cicerone, un vieux chanoine mulâtre chez lequel je trouvai des connaissances étendues sur l'histoire du pays, mais en même temps un amour exclusif pour le temple au service duquel il était probablement attaché depuis ses jeunes années. Le bon



vieillard appelait sans cesse notre attention sur les grandioses proportions de l'édifice, sur la manière soignée avec laquelle les énormes pierres de taille servant à sa construction avaient été jointes, de façon qu'elles pouvaient braver bien des siècles encore, quoiqu'elles fussent exposées aux injures du temps depuis 1558. Il nous faisait remarquer avec orgueil la majesté du chœur et du vaisseau de cette immense église, l'architecture imposante de la façade avec ses deux tours carrées et son portail gothique : tout cela était vraiment beau et m'avait déjà frappé, quoique de toutes parts s'offrissent à nos regards les traces du mauvais temps de bien des hivers et du délaissement le plus déplorable. Ma nouvelle connaissance ne semblait pas aussi peinée que nous, de l'espèce de décrépitude dans laquelle se trouvait l'objet de ses amours; peut-être ne l'avait-il jamais vu dans une meilleure condition, ou peut-être encore la comparaison continuelle de la cathédrale avec les autres monuments de Goa lui faisait-elle trouver celle-ci dans un bel état de conservation.

En effet je crus remarquer sur sa figure un air de triomphe quand, après être sortis du lieu saint et avoir marché quelques instants dans une large rue qui avait dû être un des plus beaux quartiers de la ville, si l'on en juge par l'étendue des ruines dont elle est bordée, nous arrivâmes devant le couvent des dominicains, ce couvent où avait siégé pendant bien longtemps le tribunal de l'inquisition, dont les actes accomplis aux Indes forment une des plus sanglantes pages de l'histoire de cette abominable institution. Là avaient été tor-

turés, suppliciés, livrés aux flammes des milliers de mahométans, d'Indous, de juifs et même de chrétiens par ces terribles moines qui faisaient trembler tous les sujets du Portugal, et même le vice-roi dans son palais. Que reste-t-il de leur puissance, de leur grandeur, dont sans doute ils croyaient la durée éternelle? rien qu'un horrible souvenir. L'immense édifice, objet de l'orgueil de cet ordre monastique redoutable, est désert, tombe en ruine; les portes gisent sur le sol, et les animaux les plus immondes viennent s'ébattre jusque dans le sanctuaire où les émules du sanguinaire Torquemada prononçaient leurs sinistres arrêts. A cette place, me disait notre cicerone en nous montrant les amas de décombres au milieu desquels nous avions par moments de la peine à cheminer, s'élevaient autrefois des palais, des hôtels somptueux; ces cours, ces places, ces voies publiques aujourd'hui solitaires, étaient remplies d'une foule de prêtres, de nobles, de marchands et d'artisans aux mains desquels la guerre ou le commerce faisaient tomber les trésors de l'Asie. Tout a disparu; sur le sol je ne voyais que des tas de pierres et de briques recouverts presque entièrement par les grandes herbes ou par une multitude de plantes parasites. En vain mon imagination cherchait à se représenter en ces tristes lieux, ces solennités, dont les historiens du temps nous donnent les magnifiques descriptions, les pompeuses cérémonies religieuses, les marches triomphales des Albuquerque et des Alméida rentrant couverts de lauriers de leurs lointaines expéditions. En vain encore je cherchais quelques vestiges de ces

temps héroïques en parcourant l'arsenal maritime d'où tant de flottes étaient parties à la conquête de riches provinces, pour revenir bientôt triomphantes et chargées de butin : rien, rien, que des ruines sur lesquelles planait le silence des tombeaux!

A quoi servent donc aux peuples, les victoires, les conquêtes, tant de batailles livrées, tant de sang répandu, tant de sacrifices imposés aux populations, puisqu'il est écrit au livre du destin, comme le passé nous le montre suffisamment il me semble, que toute nation qui s'est agrandie par les armes aux dépens de ses voisins, et a usé ainsi dans d'injustes agressions, sa force de vitalité, son énergie morale et physique, doit s'attendre à éprouver à son tour des catastrophes politiques dont elle aura bien de la peine à se tirer. Un royaume est toujours assez vaste lorsque les habitants des villes et des campagnes, de la capitale et des provinces, y sont contents de leur sort, fiers de leur pays, et par conséquent tout disposés à défendre le gouvernement contre les attaques de toutes espèces d'ennemis. Mais aussi pour que celui-ci obtienne une pareille garantie de stabilité, il doit encourager l'industrie, protéger l'agriculture, et faire pénétrer le bien-être matériel jusque dans les dernières classes de la société. Les conquêtes de la paix, de l'industrie, sont donc les seules qui soient stables, qui soient favorables au bonheur de l'espèce humaine, et elles seules aussi peuvent assurer aux nations une grandeur durable, si toutefois quelque chose est durable en ce monde, ce dont je doutais beaucoup en contemplant le spectacle de destruction étalé sous

mes yeux, et qui me rappelait tous ceux du même genre que j'avais vus pendant le cours de mes longs voyages. Le couvent des dominicains jonchant le sol de ses débris ne me semblait qu'une preuve de la justice du ciel; celui des jésuites, dans lequel nous entrâmes, et dont l'état de délabrement était poussé encore plus loin, ne me trouva d'abord guère plus sensible à son triste sort. Ses anciens maîtres aussi avaient été persécuteurs, avides de pouvoir et de richesses; cependant en songeant que cet ordre fameux a rendu des services incontestables dans le nouveau monde à la civilisation, et n'est tombé en Portugal que par les intrigues de rivaux jaloux de son influence, ou avides de ses trésors, je me sentis presque attendri sur ses malheurs, surtout lorsque mon chanoine nous raconta la manière barbare dont les hôtes de ce monastère en avaient été expulsés sur la fin du siècle dernier, par les agents des autres ordres religieux, qui eux-mêmes devaient subir, quarante années plus tard, une destinée plus cruelle encore et bien plus méritée.

Qu'étaient donc en Europe les jésuites, si aux Indes ils possédaient un si magnifique couvent? Quel superbe cloître, quelles belles galeries, quelles vastes cours, ornées de fontaines et de jardins! Combien étaient beaux les escaliers conduisant aux étages élevés; ces larges corridors aux grandes fenêtres, aux murs couverts de peintures et de tableaux, dont l'humidité et un long abandon n'avaient pu détruire entièrement l'éclat, quoique la majeure partie des bâtiments fût en ruine, et que le reste parût menacé de

subir le même sort avant peu d'années! La distribution, l'installation des appartements offraient encore une empreinte de grandeur qui m'intéressait d'autant plus, que je ne l'avais pas trouvée aux autres édifices du même genre d'où je sortais. Une seule partie du couvent semblait devoir atteindre une plus longue durée, grâce aux soins dont elle est l'objet de la part du gouvernement, son propriétaire actuel. C'est l'église, où, à certaines époques de l'année, les premières autorités apparaissent en cérémonie. On ne peut la comparer à la cathédrale, pour les dimensions ni pour le grandiose du style d'architecture, mais l'intérieur en est plus élégant et moins nu. Ensuite elle renferme un monument très-curieux, le tombeau de saint François-Xavier, dont, après quelques difficultés, le gardien nous permit de regarder en détail la gracieuse structure. Il est composé de deux socles en marbre bleuâtre superposés, dont le plus petit et en même temps le plus élevé soutient une sorte de boîte couverte de lames d'argent, dans laquelle se trouve la dépouille mortelle du saint. Sur les quatre faces du socle sont plusieurs bas-reliefs représentant des épisodes de la vie de ce dernier, et travaillés avec autant de délicatesse que de vérité. L'ensemble du monument ne fait pas moins d'honneur à l'architecte que les détails; il offre beaucoup d'harmonie et en même temps de simplicité dans ses proportions; mais malheureusement sa place est si mal choisie qu'on ne peut juger de toute sa beauté. Ce tombeau de l'apôtre des Indes orientales, qui fut,

dit-on, tolérant, désintéressé, inoffensif, sans ambition, quoique jésuite, qui convertit des milliers de païens à la foi chrétienne par le seul pouvoir de la parole, et fit, pour accomplir cette œuvre méritoire, une quantité infinie de voyages par mer, son tombeau, dis-je, est relégué au fond d'une chapelle obscure, fermée par une grille épaisse et tellement étroite, qu'à peine les fidèles ou les curieux peuvent circuler librement autour du monument. Ce manque de convenance est d'autant plus choquant, que les reliques du saint forment le plus bel ornement de l'église, laquelle, du reste, est mieux ornée, arrangée avec plus de goût que les autres temples de Goa. La construction en a été très-soignée, principalement celle de la façade dont l'architecture est de ce style austère, et cependant élégant, qui fait reconnaître au premier coup d'œil tous les édifices élevés par la société de Jésus. Celui-ci a beaucoup perdu, de même que le couvent auquel il appartenait, depuis qu'il a changé de maîtres; soit négligence, soit parcimonie de la part de l'administration coloniale, il est fort en désordre; ses murailles se lézardent de tous côtés, par l'effet des pluies qui déchaussent les pierres, après avoir détruit avec une rapidité inconcevable l'enduit de chaux ou de ciment dont les moellons sont recouverts, et finissent par renverser ainsi en peu de temps les plus fortes bâtisses abandonnées à leur action.

Le palais même des vice-rois, jadis un des principaux ornements de la métropole des Indes portugaises, a

subi cette malheureuse destinée, malgré sa solide construction; tout ce qu'on nous en montra était une espèce d'arc de triomphe, petit, lourd, surmonté ou pour mieux dire chargé de deux statues de grandeur naturelle, représentant Gama et sainte Catherine, fagotées et peinturées de la façon la plus grotesque. Ce monument élevé, à ce qu'il paraît, en l'honneur du fameux Albuquerque, lorsqu'il eut vaincu les souverains d'Achem et de la presqu'île Malaise, formait la principale entrée du palais, dont probablement l'arc de triomphe aurait partagé la ruine, si un usage, observé religieusement jusqu'à nos jours, n'exigeait que chaque nouveau gouverneur vienne recevoir, pour ainsi dire, l'investiture du pouvoir, en passant sous son antique voûte, en présence des troupes sous les armes, des fonctionnaires publics, et de la foule des colons.

Aussi cet arc de triomphe, et la place sur laquelle il domine, sont-ils les seules choses de la ville que j'aie trouvées en assez bon état; cependant leur exposition n'a pas faiblement contribué à leur assurer une place dans mon souvenir.

En effet, elle est magnifique. La façade du palais, qui était très-imposante à en juger par les ruines, s'étendait le long de la rivière, dont la séparait une belle esplanade, où existent encore plusieurs allées d'arbres touffus, de belles pelouses, et le quai destiné à empêcher, durant la saison des pluies, les grosses eaux d'envahir le terrain. A droite et à gauche sont de vastes jardins en terrasses, qui ont conservé, quoique tout à fait négligés, un certain

air de grandeur. Enfin, si les yeux traversent la rivière, ils se promènent sur de vastes plaines, bornées à l'horizon par une chaîne de collines, et couvertes de couvents, d'églises, ainsi que de villages entourés de champs et de plantations.

Tout séduisant qu'était ce spectacle, il ne put effacer la teinte de tristesse que la vue de tant de désastres avait répandue sur mon âme, ni me faire oublier la fatigue d'une aussi longue promenade au milieu de ces immenses ruines : aussi, après avoir toutefois beaucoup remercié notre vieux chanoine de son aimable obligeance, je m'acheminai, sans aucun regret, vers le lieu où m'attendait mon canot, qui nous déposa à bord, très-peu d'instants seulement avant l'heure du dîner.

Ma curiosité était rassasiée de ce côté; et je le trouvais d'autant mieux, que pour moi, dont la santé souffrait de l'influence du climat de l'Inde, de pareilles courses accomplies sous les rayons d'un soleil brûlant pouvaient devenir dangereuses. Ce fut donc vers les lieux voisins du mouillage que je dirigeai dorénavant mes promenades; ils étaient moins intéressants que l'ancien chef-lieu, cependant ils ne m'en offrirent pas moins une foule de sujets d'observation dignes d'être recherchés. J'y voyais non-seulement des couvents déserts et des forts abandonnés comme à Goa, mais aussi des campagnes riantes, des champs cultivés, et des villages renfermant une population tranquille, industrieuse, agissante, composée de paysans ou de pêcheurs. Tel est le spectacle que présentent la baie de

Marmagoa, formée par la pointe du même nom, et le cap del Cabo, sur lequel j'ai bien souvent débarqué dans mes excursions matinales.

Du milieu des rochers qui bordent ce cap vis-à-vis de la rade où *l'Artémise* était à l'ancre, je montais par un sentier étroit, rocailleux, jusqu'au sommet des hautes terres; ensuite, passant auprès d'un monastère en ruine, et de plusieurs ouvrages de défense non moins délabrés, je descendais vers la rive opposée à celle où j'avais abordé, mais non sans m'arrêter souvent à la cime des rochers volcaniques dont cette presqu'île est formée, pour contempler la vue qui se déroulait à mes yeux. Devant moi s'étendait la magnifique baie de Marmagoa, au fond de laquelle, du temps que Goa recevait des flottes de Lisbonne, les navires trop gros pour entrer dans la rivière, trouvaient un abri durant la mousson de S.-O.; à gauche, le chemin conduisant à Pangy serpentait sur la crête des hauteurs; à droite, le monastère del Cabo, situé à l'extrémité de la presqu'île qui est coupée à pic en cet endroit et très-élevée au-dessus du niveau de la mer; enfin, à mes pieds commençaient plusieurs vallons formés par des chaînes de roches abruptes qui, en se prolongeant jusqu'à la mer, forment de petites anses, au fond desquelles sont blottis, pour ainsi dire, à l'abri des vents terribles de l'hivernage, plusieurs hameaux de pêcheurs et de laboureurs. Parmi ces pauvres gens, qui s'empressèrent de venir au-devant de moi, quand nous eûmes fait connaissance, les uns arrangeaient leurs bateaux, ou bien réparaient leurs filets; les autres, répandus

sur les flancs escarpés des hautes terres voisines, cultivaient des giraumonts, des aubergines et diverses plantes potagères des tropiques, dont la belle venue et l'entretien soigné faisaient non moins d'honneur aux talents des jardiniers qu'à l'excellente qualité du sol. Celui-ci est pourtant bien sablonneux, bien léger; mais il doit sa fécondité extraordinaire à un engrais composé d'une terre rougeâtre trouvée sur les lieux, et qu'on brûle après l'avoir mêlée à des entrailles de poisson putréfiées. Malgré cet auxiliaire puissant et peu dispendieux; malgré leur activité et la manière très-intelligente dont ils conduisent leurs cultures, ces bonnes gens paraissent misérables; tant est lourde la taxe de 20 pour cent imposée sur leurs produits et sont criantes les exactions exercées envers eux. Du reste, ils m'ont semblé généralement, surtout les pêcheurs, fort bien portants, doux, actifs, enfin semblables aux naturels des mêmes classes que j'avais vus précédemment à Mahé.

Peut-être aussi que l'isolement dans lequel ils vivent au milieu des rochers, d'où ils ne sortent que pour aller vendre leurs denrées à la ville, n'a pas faiblement contribué à les conserver dans cette sorte d'innocence primitive, dont le reste de la population indigène semble s'être furieusement éloignée, comme je pus m'en convaincre lorsque j'allai visiter la magnifique vallée qui s'étend le long de la presqu'île d'Algoada, du côté opposé au mouillage.

Le voisinage immédiat de la mer, et par conséquent, l'exportation facile des productions agricoles, un ter-



roir fertile et bien arrosé, ont rendu cette vallée un des plus populeux cantons de la colonie, surtout depuis que celle-ci n'a plus à redouter les attaques soudaines des pirates ou des Arabes, ses anciens ennemis. A chaque pas je rencontrais, tantôt des villages dont les maisons groupées autour d'une petite église d'architecture moresque et espagnole à la fois, offraient des points de vue délicieux; tantôt des habitations presque entièrement cachées dans le feuillage des bosquets touffus et entourées de rizières ou de jardins plantés d'arbres fruitiers. Mais à ce riant tableau se mêlait une teinte d'abandon; les indigènes étaient en haillons, leurs cabanes avaient un aspect dégoûtant, et sur leurs physionomies se peignaient la paresse et la misère. Les mulâtres, et même les Portugais de pur sang, que souvent je rencontrais par les chemins, n'avaient l'air ni plus actifs ni guère mieux tenus que les pauvres Indiens. Cependant, parmi les personnes du beau sexe, plusieurs jeunes filles ou jeunes femmes possédaient des attraits qui me firent passer aisément sur ce que la couleur foncée de leur teint, un costume tant soit peu négligé et leur démarche nonchalante, pouvaient offrir de peu séduisant: elles avaient des traits assez délicats, de grands yeux noirs, une petite bouche meublée de belles dents, et d'autres fort jolies choses que la mantille noire, adroitement entr'ouverte, me permettait d'apercevoir; puis une taille moelleuse, de petites mains, des jambes très-fines et terminées par des pieds qu'aurait enviés une élégante Andalouse, tant ils étaient gracieux et mignons; tout cela aurait bien

certainement causé des distractions à des juges plus sévères que moi, et qui de même que moi aussi, j'en suis persuadé, seraient allés souvent, afin de fixer leur opinion, attendre ces dames à leur sortie de l'église.

Du reste, c'était en même temps un hommage que je rendais à l'aristocratie féminine de la colonie, dont elles faisaient partie généralement, ainsi qu'eut soin de me l'apprendre, en leur donnant les noms des plus fameux conquérants portugais de l'Inde, mon brave ami le colonel commandant la forteresse d'Algoada, lequel m'accompagnait parfois dans mes excursions. Connaissant bien les affaires du pays, doué d'un esprit original, et parlant assez bien notre langue, qu'il avait apprise durant les guerres des Français dans la Péninsule, il traitait tous les sujets, depuis le plus sérieux jusqu'au plus mondain, avec une facilité qui m'instruisait et m'amusait en même temps.

C'est ainsi que j'obtins beaucoup de renseignements sur les sociétés de Pangy et de San-Pedro, c'est-à-dire, sur les rivalités, les intrigues qui agitaient les résidences du gouverneur et de l'archevêque, ces deux principales autorités de la colonie; puis, sur la pauvreté à laquelle sont en proie la plupart des premières familles, si riches autrefois; pauvreté que partagent tous les fonctionnaires publics depuis le plus élevé jusqu'au plus petit, et sous laquelle doivent gémir bien plus encore les basses classes de la population, puisque les troubles civils ont réduit à presque rien le commerce de Goa. Grand partisan de l'ordre et surtout

du payement régulier des appointements, mon cicerone ne plaisantait pas touchant cet article, et se montrait l'ennemi déclaré des gens qui, en troublant la tranquillité du pays, empêchaient le revenu du fisc d'augmenter. Combien de fois ce brave homme ne m'a-t-il pas montré d'un air fier et triste à la fois ces ruines imposantes, derniers vestiges d'une prospérité évanouie; ces digues, ces réservoirs travaillés autrefois à grands frais pour l'irrigation des rizières, maintenant crevassés de toutes parts; ces routes naguère encore praticables en toutes saisons, aujourd'hui brisées et envahies par les eaux; une foule de vastes habitations délaissées; enfin ces débarcadères construits au bord de l'Océan, où, quelques années auparavant, affluaient les caboteurs et que je trouvais solitaires. Là, j'ai vu, disait-il en me les montrant, embarquer et débarquer des monceaux de marchandises fournies par la colonie ou apportées de toutes les parties de l'Inde pour sa consommation : on y échangeait une énorme quantité de riz, de poisson salé et d'arak; des cuirs verts et de l'opium apporté de Damaun; du bois de sandal récolté dans les montagnes; enfin du café dont la culture commençait à se répandre au sein des campagnes de l'intérieur, contre des marchandises européennes apportées de Bombay; des vins, des liqueurs, des articles de Paris vendus par les armateurs français; du rhum et du tabac envoyés de Lisbonne. Sur cette rive où nous n'apercevons que des pirogues et quelques bateaux pêcheurs, continuait le gouverneur d'Algoada, existait, antérieurement à nos troubles civils,

un mouvement maritime assez important, quoique à peine comparable à celui qui régnait aux mêmes lieux durant le siècle dernier, avant que les Anglais eussent pris possession de Goa, sous le prétexte de l'empêcher de tomber au pouvoir des Français, dont à cette époque la grande révolution s'accomplissait. Alors le revenu, au lieu de n'être que de deux millions de francs comme on le voit aujourd'hui, s'élevait parfois à plus du double de cette somme : alors aussi la colonie était prospère; les trafiquants étrangers y venaient en foule et ceux du pays étaient dans l'aisance; les employés civils et l'armée recevaient exactement leurs appointements; l'agriculture fleurissait; enfin tout le monde se montrait raisonnable et content.

Ce tableau de l'âge d'or à Goa me trouvait un peu incrédule, je l'avoue, malgré la confiance que j'avais dans les assertions de mon compagnon de promenade. Cependant, lorsque je contemplais ces nombreux monuments élevés pour la défense ou bien pour l'utilité de la colonie, et dont, malgré le délabrement, je pouvais reconnaître les larges et belles dimensions ; lorsque je parcourais les jardins abandonnés, les vastes habitations en ruine au milieu desquelles serpente le chemin que nous suivions ordinairement pour revenir à la forteresse d'Algoada, au pied de laquelle attendait ordinairement mon canot, je comprenais aisément que depuis cinquante ans la métropole des possessions portugaises aux Indes avait considérablement dégénéré. Ce même chemin que nous trouvions rompu en beaucoup d'endroits par les torrents aux-

quels les chaussées en ruine n'opposaient plus de barrières suffisantes, et où nous ne rencontrions pas une âme, était jadis couvert d'une foule d'habitants accourus des villages voisins, pour faire leurs dévotions au monastère situé sur l'extrémité de la presqu'île, à l'endroit où elle se termine vers le large par une falaise coupée à pic et d'une effrayante hauteur.

Souvent je suis venu à cette place solitaire, respirer le frais du soir et admirer le coucher du soleil si pompeux, si rempli de charme en cette saison sur les bords de l'Indostan. Le ciel était sans nuages, l'horizon était brillamment éclairé par les derniers rayons de l'astre se plongeant dans l'Océan; la mer, légèrement agitée par la brise de nuit, faisait entendre un doux murmure en bordant la grève d'un ruban argenté; à sa surface paraissaient comme de petits points blancs, les voiles des bateaux, dont les nombreuses bandes se dirigeaient vers le port, traînant à la remorque d'immenses filets, que toujours sur cette côte poissonneuse les pêcheurs retirent pesamment chargés.

Telle est la vue magnifique dont les moines jouissaient des petites fenêtres de leurs cellules avant qu'ils en fussent chassés; et sans doute que beaucoup d'entre eux ont éprouvé comme moi, en la contemplant, de ces émotions paisibles et nobles à la fois, qui agrandissent l'âme et la font planer, si je puis m'exprimer ainsi, au-dessus des dégoûts auxquels le contact de nos semblables la tient constamment exposée. Mais cette tranquillité de la nature ne dure que quelques mois; et durant la mousson de S. O.,

des émotions d'un bien autre genre, des scènes imposantes, lugubres, venaient parfois présenter aux pauvres religieux l'image des orages contre lesquels l'homme vivant dans la société doit lutter sans cesse, et dont les épaisses murailles, l'isolement de leur sainte retraite, n'ont pu les garantir pendant les dernières années.

Dès que la brillante mousson de N. E. a fait place à la saison des pluies, de même que la terre, l'Océan change complétement d'apparence; une brume épaisse, menaçante, s'empare de l'horizon et monte jusqu'au zénith; le vent du large souffle avec une constante violence, poussant devant lui d'épais nuages qui laissent échapper à la fois de leurs flancs de longs roulements de tonnerre et des torrents de pluie; la mer est constamment irritée; durant le jour, le soleil semble n'éclairer qu'à regret une aussi triste scène, et pendant la nuit règne une profonde obscurité, que rendent encore plus redoutable pour les marins naviguant alors sur ces côtes, les furieux ouragans qui signalent l'hivernage indien. Dans ces nuits terribles, on doit avoir au couvent d'Algoada un bien grandiose et en même temps bien effrayant spectacle. La sombre obscurité du ciel; les mugissements de la tempête; les éclats de la foudre, frappant à coups redoublés les cimes des caps avancés; le roulement lointain des lames se déchirant avec fureur sur les rochers; enfin le bruit lugubre des coups de canon de détresse d'un navire qui, n'ayant pu gagner le port durant le jour, s'engloutit dans la mer ou se brise sur les écueils; tout cela ne peut

manquer de faire une vive impression sur les esprits, même les mieux trempés, et à plus forte raison sur ceux des pauvres pêcheurs qui sont aux prises si fréquemment avec ces terribles phénomènes de la nature. Aussi, dans leur naïve dévotion, venaient-ils en foule au couvent d'Algoada, avant que la persécution en eût expulsé les hôtes, offrir à Dieu leurs prières pour être préservés des malheurs qu'ils bravent si souvent, et aux moines la dîme de la pêche pour obtenir leur intercession auprès de l'Éternel. Maintenant encore ils font célébrer dans cette chapelle à moitié démolie, exposée aux intempéries de l'atmosphère, le service divin par un des anciens pères du couvent, et pensent que sous les voûtes qui entendirent les prières de leurs pères, Dieu accueillera leurs vœux avec plus de bonté: préjugé innocent qui trouvait d'autant plus aisément faveur à mes yeux, que parmi nos nombreux compagnons de voyage nés sur les côtes, beaucoup, je le savais, devaient aller à leur retour chez eux, déposer à l'humble église du village un ex-voto en l'honneur de la Vierge, pour la remercier de les avoir ramenés sains et saufs auprès de leurs familles. Au défaut de cette puissante énergie qui fait braver au marin, doué d'une âme fortement trempée, tous les périls d'une longue et dangereuse navigation, ces croyances religieuses inspirent aux matelots le courage, la persévérance, dont ils ont tant besoin. Moi-même, alors que, chassé par la nuit de cette place où je venais de me livrer à des réflexions douces et mélancoliques à la fois, je descendais lentement vers le rivage pour re-

tourner à bord de la frégate où m'attendaient les soucis, les inquiétudes du commandement, je sentais que l'âme a besoin qu'un sentiment affectueux ou tendre vienne par moment la rafraîchir, calmer ses blessures, car autrement elle serait bientôt usée.

Sur cette rade paisible, éloignée du chef-lieu de la colonie, j'avais goûté quelques instants d'une heureuse tranquillité; et mes hommes, quoique occupés à faire les réparations nécessaires au gréement de la frégate, à peindre extérieurement cette dernière, et à remplir les pièces à eau, n'en allaient pas moins chaque jour à terre, les uns pour se promener dans les belles campagnes voisines de la rade, et les autres afin de se livrer au plaisir de la pêche; enfin plusieurs d'entre eux suivaient les officiers qui donnaient la chasse aux lièvres, aux perdrix et aux jolies bécassines de Chine, que renferment en assez grande quantité les bruyères dont les deux presqu'îles sont couvertes. En sorte que, sauf les suites peu graves de nombreuses indigestions causées par une trop copieuse consommation de poissons ou de fruits, denrées aussi bonnes qu'abondantes à Goa, la santé de l'équipage se trouvait très-bien de cette relâche. Mais le temps me pressait, il fallait gagner promptement Bombay, puis achever ma tournée vers le golfe Persique et la mer Rouge, avant que le renversement de mousson me fermât l'abord de ces parages où m'appelaient les intérêts de notre commerce. Cependant je retardai l'appareillage de deux journées; la première fut consacrée à la réception du gouverneur général portugais, de sa famille,

ainsi que de son état-major, qui vinrent dîner et passer l'après-midi à bord de la frégate; la seconde vit faire les derniers préparatifs du départ, et la majeure partie des officiers ainsi que des élèves la terminèrent agréablement au bal précédé d'une représentation au théâtre, qui fut donné en l'honneur de *l'Artémise*, par la première autorité de Goa, et auquel, à mon vif regret, le mauvais état de ma santé ne me permit pas d'assister.

A trois heures après minuit, nous étions au complet; les embarcations reposaient sur leurs bossoirs, et les nouveaux arrivés avaient à peine commencé de faire à leurs camarades retenus près de moi par le service, le récit des plaisirs de la soirée, peut-être aussi de leurs triomphes, que déjà la frégate, laissant derrière elle la pointe d'Algoada, gouvernait encore une fois vers le Nord.

Au jour nous avions dépassé les écueils de Vingorla, groupe de roches sur lesquelles bien des navires sont venus se perdre durant les nuits orageuses de la mousson de S. O. Je les trouvai éclairées par les rayons du soleil levant, montrant leurs cimes blanches à la surface de la mer que ridaient à peine les derniers souffles de la brise de nuit, et entourées d'une foule de caboteurs indiens ou arabes suivant la même route que nous.

L'esprit encore tout rempli de ce que j'avais lu et entendu raconter des scènes de meurtre et de piraterie qui s'étaient passées dans ces parages, je ne pouvais me défendre d'un certain étonnement, quoique je n'igno-

rasse pas que la Compagnie, maîtresse actuelle de cette côte, n'y souffrait aucun désordre, en voyant la tranquillité, la confiance avec laquelle ces petits navires complétement dépourvus de moyens de défense, et cependant richement chargés pour la plupart, naviguaient auprès de lieux naguère encore l'effroi des navigateurs de toutes les nations. Nous apercevions distinctement les murailles crénelées de l'ancienne capitale du royaume fondé, au commencement du dernier siècle, par le fameux pirate Angria, qui s'empara successivement, à la faveur des troubles auxquels l'Indostan était alors en proie, de tous les points de la côte depuis Goa jusqu'à Bombay, et étendit sa puissance vers l'intérieur des terres, au delà de trente et même de quarante milles de la mer. D'abord il exerça ses brigandages au moyen de barques armées seulement de quelques canons; puis, sa troupe ayant été renforcée des diverses bandes de forbans qui de temps immémorial existaient dans ces parages, il se crut assez fort pour braver la vengeance des souverains voisins de ses nouveaux États, dont tous les points accessibles par mer furent soigneusement fortifiés. C'est ainsi qu'une citadelle couronna la pointe de Gheriah, à l'extrémité de laquelle fut construite, au sommet d'une colline escarpée, la capitale, ou pour mieux dire le principal repaire des pirates. Ensuite l'entrée de la rivière de Bouncole devint non-seulement un arsenal maritime où de grands navires pouvaient entrer, mais encore une position militaire aussi importante par sa position que par ses formidables bat-

teries. Enfin l'île de Sevendroy, cette antique station d'écumeurs de mer, lesquels, cachés dans l'étroit canal qui la sépare du continent, s'élançaient de là, comme des oiseaux de proie, sur les navires sans défense; Sevendroy, dis-je, vit les énormes rochers granitiques dont elle est couverte entassés les uns sur les autres pour former des remparts, au sommet desquels furent rangés une multitude de gros canons.

Ayant ainsi assuré la conservation de ses flottes, ainsi que celle du fruit de ses déprédations, Angria dédaigna de suivre le prudent exemple que ses prédécesseurs lui avaient donné depuis plus de deux siècles, celui de ménager les pavillons des nations européennes puissantes dans l'Indostan, dont les intérêts commerciaux étaient opposés à ceux des populations maritimes indigènes; il osa même attaquer les armateurs anglais ou hollandais, et, fier du mauvais succès qu'eurent deux expéditions envoyées contre Gheriah, l'une de Batavia en 1755, l'autre de Bombay un peu plus tard, cet audacieux forban ne mit plus de bornes à ses ravages; toute la côte occidentale de la presqu'île indienne, depuis le cap Comorin jusqu'au golfe Persique, fut désolée par lui, et le cabotage presque complétement interrompu; enfin sa troupe devint si redoutable, que la Compagnie anglaise crut devoir s'allier pour la détruire aux Marhattes, dont les possessions touchaient à celles d'Angria. Alors celui-ci vit sa capitale et ses places fortes assiégées par une nombreuse armée, tandis que, du côté de la mer, une formidable expédition, partie de Bombay, les pressait vigoureusement. Elles

furent prises toutes successivement, et les Anglais, satisfaits d'avoir détruit ces nids de forbans, abandonnèrent le butin considérable qu'ils renfermaient, et même la possession du pays, à leurs alliés. Mais, quand l'empire marhatte subit, à la fin du siècle dernier, une destinée semblable à celle du Mysore, la Compagnie s'empara de toutes ces mêmes places fortifiées, sur lesquelles, à mesure que nous approchions du rivage en louvoyant, j'apercevais les couleurs britanniques déployées.

J'avais d'autant plus le temps de reconnaître ces divers points, et de les examiner, que la brise, se montrant molle et variable, ne nous permettait d'avancer que lentement. Nous étions dédommagés, il est vrai, de cette contrariété par la vue continuelle de la côte, dont je ne m'éloignais que fort peu durant le jour, et même durant la nuit, tant elle est saine et offre partout un sondage régulier. Le temps était magnifique ; la lune, alors dans son plein, éclairait au loin notre route pendant l'obscurité ; sur la mer douce et tranquille fourmillaient des bateaux au milieu desquels s'élevaient, comme de blanches pyramides, les voilures de plusieurs grands trois-mâts remontant, comme *l'Artémise,* vers le nord.

De l'embouchure de chacune des nombreuses rivières dont cette partie des bords malabares est comme dentelée, sortaient à notre approche des embarcations chargées de provisions, auxquelles la lenteur du sillage de la frégate permettait de l'accoster aisément. Les hommes qui les montaient étaient de haute taille, de

formes athlétiques, et sur leurs traits prononcés, dans leurs regards intelligents se peignait quelque chose d'astucieux et de hardi à la fois. J'avais probablement sous les yeux les descendants de ces terribles pirates qui, dès les temps les plus reculés, formaient des associations sous les ordres de chefs choisis parmi eux, traitaient d'égal à égal avec les plus puissants souverains de l'Indostan, et virent leur alliance recherchée par Albuquerque, ainsi que par quelques autres fameux vice-rois portugais. A présent, grâce à la surveillance des croiseurs de la Compagnie, et au supplice de quelques forbans isolés, on n'entend plus parler que rarement d'actes de piraterie; mieux encore, les marins indigènes servent en foule sur les navires marchands européens, où, toutefois, ils sont redoutés à cause de leur caractère turbulent et audacieux. Mais si, par suite de quelque révolution dans l'état politique actuel de la presqu'île, cette surveillance venait à manquer, la population maritime du Concan aurait bientôt repris ses anciennes habitudes de brigandage, et deviendrait, comme par le passé, la terreur des caboteurs indigènes.

Ici, de même que dans la plupart des contrées où j'ai voyagé, l'apparence du pays a quelque analogie avec l'esprit des habitants; il est âpre, fortement accidenté, quoique d'une hauteur moyenne. Dans l'intérieur, de larges taches rougeâtres, répandues à sa surface, et la rareté des arbres aux bords de la mer, semblent annoncer un sol peu fertile. Cependant les navigateurs y trouvent des rafraîchissements de toutes

sortes et à bon marché. La pêche y est très-abondante, et fournit à un trafic considérable de poisson salé; aussi l'industrie des naturels paraît-elle s'être dirigée principalement de ce côté.

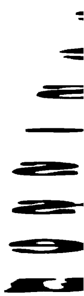
En effet, les bateaux employés à ce genre de service se font distinguer non moins par leurs formes sveltes, leur belle voilure, que par la rapidité de leur marche; et les pêcheries installées à plusieurs milles du rivage étonnent les marins qui les rencontrent sur leur route, par la hardiesse de leur construction. Un soir que, courant à terre, j'allais faire prendre le bord de large pour nous éloigner de la côte, dont le bruit très-distinct du ressac nous annonçait la proximité, nous passâmes à ranger une de ces pêcheries que les cris des hommes d'une pirogue mouillée dans le voisinage et le clair de lune me firent apercevoir assez à temps pour changer la route de la frégate, laquelle, sans cette précaution, aurait ravagé, de sa vaste carène, les filets de ces pauvres gens.

Ce ne fut pas sans étonnement qu'à l'instant même où la sonde rapportait dix brasses, je vis presque à nous toucher une longue file de pieux liés entre eux par des lianes, et élevés de huit pieds environ au-dessus de l'eau. Ils servaient à soutenir d'immenses filets où sont pratiquées des poches profondes, desquelles le poisson ne peut plus sortir, une fois qu'il s'y est engagé. Quoique le plomb me montrât suffisamment que le fond était composé d'une épaisse couche de vase compacte, je ne pus comprendre que plus tard, quand j'eus pris des renseignements à ce sujet, comment les

pêcheurs parvenaient à enfoncer les pieux à une aussi grande profondeur. J'appris qu'ils les traînaient à la remorque chaque année, au commencement de la belle saison, jusque sur les lieux; cette opération terminée, ils les mâtent, puis fixent successivement, lors de la haute mer, de lourdes chaloupes au sommet de chacun d'eux, de façon que, sous l'effort d'une semblable pression, celui-ci enfonce dans la vase à mesure que la marée descend. Sans doute que ces travaux hydrauliques, quelque ingénieux et même solides qu'ils soient, ne pourraient résister aux grosses lames et aux coups de vent; aussi ces ingénieurs de nouvelle espèce ont-ils la patience de détruire leur ouvrage à l'approche de la mousson du S. O., pour le reconstruire quand celle de N. E. ramène le beau temps.

Le nombre de ces pêcheries augmentait à mesure que nous approchions de Bombay, dont le 12 décembre, dans l'après-midi, nous étions si près que la nuit suivante le phare apparut devant nous. Alors la frégate se trouvait entourée de bateaux, de caboteurs, de navires européens, enfin de tout cet attirail maritime qui annonce les approches d'un grand port. Comme elle, ils attendaient, en louvoyant en vue du phare, que la brise de terre, puis le calme qui lui succède ordinairement, eussent fait place au vent du large, à la faveur duquel les bâtiments peuvent donner dans les passes. Cette belle tour, s'élevant à l'extrémité d'un large plateau de rochers que, malgré le calme, la houle couvrait d'écume avant d'aller se dérouler sur la plage à l'extrémité d'une

longue pointe basse couverte d'édifices de bois, qu'à leur forme, leur position et surtout leur vaste étendue, je reconnus pour des casernes; cette forêt de mâts, cette foule de navires groupés au fond de l'espèce de baie ouverte devant nous, et dont les voiles blanches et les pavillons bariolés de mille couleurs se détachaient agréablement sur la teinte verte des hautes terres de l'intérieur; enfin, ces hautes terres elles-mêmes, éclairées par un beau soleil et une atmosphère aussi pure que brillante, formaient une perspective que je ne me lassais pas d'admirer. Mais les premiers souffles de la brise vinrent m'arracher à la contemplation de ce magnifique spectacle. Nous donnâmes sous toutes voiles dans les passes, et à cinq heures de l'après-midi, *l'Artémise*, mouillée devant la ville de Bombay, saluait de 21 coups de canon le drapeau britannique flottant de toutes parts sur les forts.





CHAPITRE XIV.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ÉTAT ACTUEL DE L'ASIE CENTRALE, SOUS LE DOUBLE RAPPORT DE LA POLITIQUE ET DU COMMERCE. — DESCRIPTION DE LA PRÉSIDENCE DE BOMBAY ET DE CETTE DERNIÈRE VILLE EN PARTICULIER. — DÉPART POUR DIU.

Dans le tableau que j'ai tracé précédemment de l'Asie britannique, les deux présidences de Madras et de Calcutta, c'est-à-dire la partie orientale de la presqu'île indienne, m'ayant occupé principalement, je me suis borné à un simple aperçu des contrées si intéressantes, surtout à présent, qui bornent les possessions anglaises vers l'O. et le N. O. J'avais compris cependant combien des détails plus étendus, touchant des nations contre l'indépendance desquelles la Compagnie vient de faire une si malheureuse tentative, devaient paraître nécessaires aux lecteurs dont la patience a pu résister à mes longues dissertations sur l'Indostan: aussi avais-je dès lors l'intention de dérouler à leurs yeux l'état politique et commercial des pays situés à l'ouest de l'Indus, quand *l'Artémise* serait enfin parvenue à la superbe cité que l'on peut considérer, à juste titre, comme jouant de ce côté de la presqu'île

le même rôle que la ville des Palais remplit du côté opposé.

En effet, Bombay, un des plus importants entrepôts du commerce britannique au delà des mers, est appelé nécessairement à exercer une très-forte influence, non-seulement sur les provinces tributaires dont elle est entourée, mais encore sur celles qui composent les divers empires de l'Asie centrale. Or, cette influence que la Grande-Bretagne cherche à étendre par tous les moyens que peuvent lui fournir les armes et la diplomatie, n'a pas d'autre but que d'ouvrir de nouveaux débouchés aux manufactures de la métropole; résultat duquel dépend presque uniquement, chez nos rivaux, la prospérité de leur patrie; aussi le désir de se l'assurer les pousse-t-il, là comme partout ailleurs, aux entreprises les plus hasardeuses et les plus injustes en même temps, ainsi que vient de le prouver leur dernière guerre contre les Affghans.

Telle est la véritable cause de cette guerre; mais avant que j'explique pourquoi la Compagnie, déjà si embarrassée de l'immense étendue de son empire, avec des finances en mauvais état, s'est crue obligée à de nouveaux et bien lourds sacrifices pour porter les armes chez les nations que l'Indus sépare de l'Indostan, il faut que je donne une idée de ces mêmes nations et des pays qu'elles occupent.

Jusqu'en 1738, l'Affghanistan, dont le nom, à peine connu naguère encore en Europe, y a été rendu populaire aujourd'hui par les désastres de l'armée anglaise, fut enclavé dans les vastes possessions de l'empe-

reur mogol; mais à cette époque le fameux empereur de Perse, Nadir-Shah, qui prit Delhi et ravagea une grande partie de la presqu'île, l'arracha aux faibles mains des successeurs de Tamerlan, dont il voulut que dorénavant l'Indus limitât les États vers l'ouest.

A la mort de ce conquérant, assassiné en 1747, Ahmet-Khan, l'un de ses meilleurs généraux, chef de la puissante tribu des Abdelis et gouverneur de l'Affghanistan, se rendit indépendant et réunit, en peu de temps, sous son sceptre toutes les contrées situées entre les frontières de la Perse proprement dite, la Tartarie indépendante, l'Indostan et les bords de l'océan Indien, c'est-à-dire les provinces de Caboul, Candahar, Hérat, Penjab, le Scind et le Béloutchistan.

Sous son règne, ces provinces furent tranquilles et jouirent d'une assez grande prospérité; en sorte qu'à sa mort, arrivée en 1773, son fils Timour hérita d'un royaume immense et puissant, mais dont il laissa, par sa faiblesse, le Penjab, le Scind et plusieurs autres principautés situées sur les rives de l'Indus, se séparer successivement; puis à sa mort, l'empire tomba dans la plus épouvantable anarchie. Les quatre fils de Timour se disputèrent la couronne, et s'entendirent d'autant moins entre eux, que d'une part la cour de Perse pour rattraper le Candahar, de l'autre la Compagnie pour affaiblir de si dangereux voisins, attisèrent ces guerres civiles par leurs intrigues et fournirent des secours aux concurrents vaincus réfugiés chez eux. C'est ainsi que Shah Shoudja, le même qui a joué dernièrement le principal rôle dans l'expédition des Anglais contre

l'Affghanistan, reçut l'hospitalité sur le territoire britannique, après chacune de ses tentatives malheureuses pour remonter sur le trône d'où ses frères l'avaient chassé.

Dans un pays dont la population, divisée en tribus nombreuses et dévouées à leurs chefs, est remuante, guerrière, un pareil état de choses devait amener la ruine de tous les prétendants au trône. En effet, le vizir Fatteh-Khan, chef de la puissante tribu des Barekzaïs, devenu un véritable maire du palais, donne ou retire la couronne, à son gré, aux faibles enfants de Timour, et il allait probablement la mettre sur sa tête, lorsqu'il est massacré par les ordres d'un des fils du souverain régnant. Sous le prétexte de venger sa mort, ses frères prennent les armes, et après quelques combats heureux se partagent l'empire. L'un prend le Candahar, l'autre le Béloutchistan, enfin, l'aîné, Dost-Mohammed, homme de talent, d'un grand caractère, s'empare du Caboul où il rétablit l'ordre et la tranquillité malgré ses guerres presque continuelles contre le souverain de Penjab, le fameux Runjet Singh qui cherchait à étendre ses domaines aux dépens de l'Affghanistan; en sorte qu'il ne resta plus aux descendants d'Ahmet-Khan, fondateur de l'empire, que la petite principauté d'Hérat, située sur les confins de la Perse, dont elle est pour ainsi dire tributaire.

Voilà l'état où se trouvait l'Asie centrale en 1838. Or, comme la Perse, alors en proie aux révolutions, et Runget Singh sur le bord de la tombe, ne pouvaient plus y apporter de notables changements, il aurait

duré probablement bien des années encore, si ces pays n'avaient été, depuis le commencement du siècle, le théâtre d'une lutte très-animée, quoique sourde, entre l'Angleterre et la Russie. Celle-ci n'avait pas attendu cette époque pour montrer tout l'intérêt qu'elle portait aux progrès de son influence sur ces contrées; car Pierre le Grand, qui avait compris combien était avantageux le débouché que ces dernières pouvaient offrir un jour au commerce moscovite, avait cherché, vers l'année 1737, en dirigeant plusieurs expéditions contre Khiva et quelques autres points également intéressants de la Tartarie indépendante, situés près des bords de la mer Caspienne, à tracer la route des marchands russes depuis Astracan jusqu'à Boukhara, Caboul et Djellalabad, ces grands marchés de l'Asie centrale.

Le grand œuvre que le restaurateur de l'empire des czars avait commencé n'est pas resté abandonné par ses successeurs; et l'influence que la cour de Saint-Pétersbourg exerce sur celle d'Hispahan lui a servi merveilleusement pour parvenir à son but d'une manière plus rapide et moins détournée. Au moyen de cette dernière, elle s'est mêlée d'une façon plus directe à toutes les intrigues politiques dont l'Affghanistan se trouve continuellement le théâtre, et a déjoué les menées des maîtres de l'Inde et de leur allié Runjet Singh; en sorte qu'aujourd'hui les marchands de Moscou, favorisés par la plupart des souverains de la haute Asie, sont parvenus à s'emparer de presque tout le commerce de ces contrées, au vif mécontentement du gouvernement de Calcutta. De son côté,

celui-ci n'a rien négligé pour arrêter les envahissements d'aussi redoutables rivaux. Ne pouvant, malgré ses menaces et même ses entreprises sur divers points maritimes du golfe Persique, soustraire la cour d'Hispahan au joug russe, ni l'empêcher de faire assiéger Hérat, cette clef de l'Inde, dont le sultan, encouragé par lui, pillait ses voisins de l'ouest au lieu de continuer à leur payer tribut; ne pouvant non plus gagner Dost-Mohammed ni ses frères, auxquels sa politique envahissante et son étroite alliance avec le souverain du Penjab inspiraient de justes craintes; le gouvernement de Calcutta, dis-je, se décida à agir ouvertement. Runjet Singh arma en sa faveur; Shah Shoudja, ce concurrent malheureux au trône de l'Affghanistan, fut tiré de son obscure retraite de Loudiana pour remonter sur le trône de ses pères, au moyen de deux armées britanniques, dont la première se rassembla sur les frontières orientales du Caboul, tandis que la seconde, embarquée à Bombay sur une nombreuse flotte, vint débarquer à l'embouchure de l'Indus, traversa rapidement le Scind, dont elle contraignit, en passant, les divers chefs à reconnaître la suzeraineté du nouveau souverain, et vint enfin se joindre à l'autre corps expéditionnaire, au moment où celui-ci se disposait, après s'être assuré toutefois, à prix d'argent, de la neutralité des tribus féroces habitant ces cantons montagneux, à franchir les défilés dangereux qui forment l'unique voie de communication entre l'Asie centrale et l'Indostan.

Les suites de cette entreprise, si dispendieusemen

formée et conduite avec un aveuglement inconcevable, sont trop connues en Europe pour que j'en parle ici avec détail. On sait que l'armée anglaise, victime de l'impéritie de plusieurs de ses chefs et d'une confiance aveugle, causée par l'abandon précipité du siége d'Hérat par les Persans, et par la manière aussi prompte que facile dont Shah Shoudja avait été reconnu souverain à Caboul ainsi qu'à Djellalabad, au moment même où son antagoniste, Dost-Mohammed, vaincu, se rendait prisonnier, fut détruite entièrement dans ses cantonnements, et presque sans coup férir, par une population turbulente, guerrière, passionnée pour son indépendance, et que la conduite impolitique des envahisseurs avait exaspérée.

On sait encore que Shah Shoudja, assassiné par ses propres ministres, comme créature des Anglais, a été remplacé par le fils de Dost-Mohammed, Akbar-Khan, homme non moins distingué que son père qui a été rendu ensuite à la liberté par le gouvernement indien, lorsque les troupes britanniques, rentrées en force dans son pays, l'ont évacué honteusement une seconde fois, après avoir incendié les deux capitales, ravagé les campagnes sur leur passage et laissé derrière elles des souvenirs ineffaçables de vengeance et d'exécration parmi les habitants.

Tels ont été les résultats de cette gigantesque expédition, laquelle non-seulement a coûté des sommes immenses à la Compagnie, démoralisé, détruit ses meilleures troupes, terni aux yeux des peuples de l'Asie ce prestige de force invincible sur lequel sa puissance

est basée principalement, et a transformé des peuples belliqueux en ennemis acharnés, de voisins paisibles qu'ils étaient pour elle auparavant, mais encore laisse le champ libre à la Russie pour étendre, sans rivaux, son influence et son commerce sur l'Asie centrale, dont les peuples la considèrent aujourd'hui comme une alliée, comme une amie, et à ce titre accueillent plus que jamais avec faveur les produits de ses manufactures.

Dirigeant à son gré la politique du divan d'Hispahan, pouvant, quand elle le jugera favorable à ses intérêts, lancer sur les frontières de l'Inde britannique les populations féroces de l'Affghanistan et soulever contre leurs maîtres les tribus belliqueuses qui habitent les rives orientales de l'Indus, la cour de Saint-Pétersbourg peut donc se considérer comme parvenue au but vers lequel sa politique tendait depuis si longtemps, celui de faire arriver les caravanes moscovites parties des bords de la mer Caspienne, à travers la Tartarie indépendante, jusqu'à Djellalabad et Caboul en passant par Khiva, Boukhara et descendant ensuite vers le golfe d'Oman; de sorte qu'elles inonderont de marchandises toutes ces vastes régions situées entre la Perse et l'Indostan. C'est ainsi que la Russie, trouvant sur les anciens marchés du monde une concurrence trop redoutable encore pour son industrie naissante, cherche à celle-ci des débouchés dans les contrées sauvages de l'Asie, donne à ses relations commerciales avec la Chine par les déserts de la Sibérie une importance qui augmente chaque jour au détriment des autres nations d'Europe, et se prépare à jouer dans le nord du continent

asiatique le même rôle que la Grande-Bretagne est parvenue à jouer dans la partie méridionale de ce même continent.

Est-il donc extraordinaire que ces deux grandes puissances qui, malgré la dissemblance existante entre les régimes de leurs gouvernements respectifs, déploient en politique des principes analogues, c'est-à-dire, un désir constant d'accroître leurs possessions, se rencontrant sur un terrain aussi favorable aux opérations de leurs marchands, montrent cette mutuelle et vive animosité dont jusqu'à ce jour on pouvait d'autant moins comprendre chez nous la véritable cause, que c'est à l'époque même où l'on admirait la modération déployée envers la Turquie par la cour de Saint-Pétersbourg, que celle-ci étendait sans bruit, sans se brouiller ouvertement avec le cabinet de Londres, mais avec une énergie, une persévérance vraiment admirables, son pouvoir sur des contrées qui offrent à l'industrie moscovite d'inépuisables mines de richesses à exploiter?

Mais, ainsi que je le disais plus haut, elle s'y trouve en présence d'une rivale non moins énergique, non moins persévérante qu'elle dans ses desseins, et que les revers même les plus cruels, les plus inattendus, ne peuvent détourner de la voie qu'elle considère comme la plus favorable à ses intérêts. Quelle preuve en donne l'Angleterre aujourd'hui que, forcée de renoncer, du moins pour le moment actuel, à exercer une sorte de patronage sur l'Asie centrale, et à y pénétrer par les frontières de l'Indostan, elle cherche à répandre les produits de ses manufactures au cœur de ces contrées, en s'emparant

du cours de l'Indus, dont les nombreuses branches longent les limites du Béloutchistan, et sillonnent le Caboul et le Penjab.

Les Amers ou chefs des diverses tribus maîtresses du Scind, voyant avec inquiétude les principales bouches de ce beau fleuve qu'entoure leur territoire, fréquentées de plus en plus depuis 1830 par les bateaux à vapeur et les grands caboteurs de Bombay, ne s'étaient nullement empressés d'exécuter les diverses conventions commerciales que le gouvernement de l'Inde avait successivement conclues avec eux. Aussi, l'armée expéditionnaire, destinée pour l'Affghanistan, les força-t-elle, en passant, comme je l'ai dit plus haut, de reconnaître la suzeraineté de Shah Shoudja, et en même temps se fit donner des garanties de leur fidélité future à remplir les traités. De semblables procédés ne devaient pas plaire naturellement à des hommes belliqueux et passionnés pour la liberté; cependant ils se soumirent prudemment au droit du plus fort, ou du moins on doit le croire, car les troupes de la troisième présidence, qui ne cherchaient qu'un prétexte pour traiter les Amers en ennemis, afin de pouvoir s'emparer des trésors que renfermait la citadelle de Haïdérabad, capitale du pays, furent contraintes de les respecter cette fois. Mais un pareil appât était trop séduisant pour les militaires de la Compagnie, et celle-ci elle-même avait un trop grand intérêt à s'assurer la libre navigation du fleuve, pour que les princes du Scind conservassent longtemps le reste d'indépendance qu'on leur avait laissé. En effet, un général, accompagné de plusieurs régiments

européens, vint par mer de Bombay sur leur territoire, dans le mois de février 1843, pour leur déclarer que le gouvernement de l'Inde, mécontent de l'intérêt qu'ils avaient semblé prendre aux succès obtenus par les Affghans sur l'armée britannique, voulait de nouvelles preuves de leur franche accession aux traités; et entre autres garanties, exigeait que les vastes forêts qui couvrent les rives du bas Indus, et sont de temps immémorial réservées aux chasses des seigneurs, fussent abattues, parce qu'en certains endroits où le lit du fleuve est très-étroit, elles servaient de repaires aux brigands qui faisaient feu de là sur les bateaux dont les capitaines refusaient de payer rançon. Cette dernière condition, qui heurtait plus que toutes les autres, les priviléges aristocratiques des Amers, les exaspéra tellement qu'ils coururent aux armes, et attaquèrent les Anglais avec autant d'ensemble que de résolution; mais la discipline européenne l'emporta encore cette fois sur le courage aveugle de ces tribus barbares; les assaillants, mis en déroute après un sanglant combat, virent à la fois Haïdérabad tomber avec ses richesses au pouvoir du vainqueur, et leurs plus belles provinces réunies aux domaines de la Compagnie. Or comme à la même époque environ, l'indigne successeur de Runjet Singh vendait son royaume aux maîtres du Bengale, ceux-ci sont parvenus, au moyen de ce double envahissement, à reculer les limites de leurs possessions juqu'au delà de l'Indus et à rendre presque complétement ce grand fleuve tributaire du commerce britannique.

Ces avantages sont importants sans doute; ils ouvrent aux marchands de Bombay de nouvelles voies pour parvenir au cœur de la haute Asie, et y faire une concurrence redoutable à leurs rivaux moscovites. Mais, comme on le pense bien, la politique russe ne reste pas inactive de son côté; et s'il était douteux, quoique le gouvernement de l'Inde s'efforçât de faire croire le contraire lors de mon passage à Calcutta, que l'Indostan occidental fût inondé d'agents de la cour de Saint-Pétersbourg, il pourrait bien en être autrement aujourd'hui, du moins si l'on en juge par la conduite des chefs de ces contrées depuis la dernière guerre. Ceux du Caboul, entre autres, oubliant leur ancienne animosité contre la Perse, ont contracté une sorte d'alliance avec elle, tandis que le sultan d'Hérat, dont le désir de se soustraire à la domination du Shah avait été une des principales causes de mésintelligence entre celui-ci et la Compagnie, et par suite de l'expédition de l'Affghanistan, vient de se mettre sous la protection de son ancien suzerain. Partout, dans les villes comme dans les campagnes, les habitants se montrent animés d'une haine profonde, d'une soif ardente de vengeance contre les dévastateurs de leurs foyers, les ennemis de leur indépendance. Est-il permis de douter, après cela, que chez des hommes fanatisés au nom de la religion et de la liberté, descendants de ces terribles Tartares qui, à deux reprises différentes, inondèrent la presqu'île indienne à la suite de Gengis-Kan et de Tamerlan, de semblables haines nationales ne doivent avoir, tôt ou

tard, des résultats bien dangereux pour la dominatrice de l'Inde?

En effet, les Affghans sont généralement de haute taille, robustes, adroits aux exercices du corps, et guerriers aussi infatigables que courageux. Ce sont eux qui, sous le nom de Patanes, recrutaient autrefois les armées du grand Mogol, et ont maintes fois ébranlé son trône, tant leur esprit entreprenant inspirait de frayeur aux Indiens. Leurs princes se montrent dignes, par l'énergie de leur caractère, leurs belliqueuses dispositions, une noble générosité envers leurs serviteurs et leurs amis, de commander à de pareils hommes; et si, encouragé, aidé par la Russie, un d'entre eux, plus capable que les autres, parvenait à réunir sous son commandement toutes ces tribus puissantes, que la jalouse ambition de leurs chefs a tenues divisées jusqu'ici, l'empire britannique en Asie serait grièvement compromis. Sans doute que le gouvernement du Bengale, éclairé par les fâcheux résultats de sa dernière expédition contre le Caboul, du danger qu'il y a pour lui à s'attaquer aux peuples belliqueux et indomptables de l'Asie centrale, se bornera dorénavant à jeter la discorde parmi eux, à leur mettre les armes à la main les uns contre les autres, suivant sa politique ordinaire; peut-être même qu'il y parviendra, et assurera ainsi, pendant quelque temps, la sécurité de ses nouvelles frontières; mais en vain il se flattera d'avoir fait oublier à ces peuples ses efforts pour les asservir, ni les ravages commis par son armée sur leur territoire, ni surtout la défaite

que celle-ci a éprouvée dernièrement : le prestige de force irrésistible qui entourait sa puissance est détruit pour toujours. Dorénavant ses troupes noires n'aborderont plus qu'en tremblant ces terribles défilés, seuls passages entre l'Indostan et l'Asie supérieure, où blanchissent encore les ossements de milliers de cipayes tombés, en 1842, sous le fer des montagnards, ou tués par le froid, en punition, suivant l'opinion de leurs coreligionnaires indous, de la faute qu'ils avaient commise en franchissant l'Indus, malgré la défense qu'en a faite Brama à ses sectateurs.

De plus, n'est-il pas à craindre pour la Compagnie que ces nombreuses tribus affghanes, auxquelles la présence de ses armées et le pillage de riches bagages ont donné à la fois des idées de tactique militaire ainsi que la connaissance des douceurs d'une civilisation avancée, ne débordent au premier jour comme un torrent sur les provinces qui couvrent les rives orientales de l'Indus, où elles trouveront d'autres tribus toutes disposées à suivre leur exemple? Déjà même, dit-on, encouragées par la manière plus que douteuse dont le divan d'Ispahan a observé sa neutralité pendant leur conflit avec les Européens, et mieux encore par la bienveillance qu'il leur témoigne à présent pour plaire sans doute à la cour de Saint-Pétersbourg, elles se préparent à envahir le Penjab en proie aux révolutions, pour tirer vengeance des secours fournis aux Anglais par Runjet Singh et ses successeurs, durant la dernière guerre. Cette nouvelle levée de boucliers des naturels de l'Affghanistan peut devenir d'autant plus

formidable, qu'ayant à leur disposition l'immense matériel abandonné dans les champs du Caboul par les troupes britanniques, ils se trouvent à même de combattre ces dernières avec des armes beaucoup moins inégales que par le passé. Pour eux la guerre est un état normal qui ne peut que les enrichir, et satisfait leur penchant au pillage; pour la Compagnie au contraire, le moindre déplacement de forces militaires est un sujet de dépenses excessives, dans lesquelles la sagesse lui défend d'autant plus de se jeter, que ses finances se trouvent dans un état moins prospère que jamais, par suite des énormes sacrifices où l'ont entraînée les deux expéditions successives contre les Affghans.

Maintenant que la lutte est engagée entre les maîtres de la presqu'île indienne et les nations belliqueuses de l'Asie supérieure, combattant pour leur indépendance et soutenues dans cette lutte d'une façon plus ou moins déclarée, suivant les circonstances, par une puissance européenne du premier ordre, qu'arrivera-t-il? L'avenir seul peut nous l'apprendre. Cependant il y a une chose probable suivant moi, c'est que la Compagnie, obligée dorénavant de lutter sans cesse pour garder ses frontières de l'Ouest, contre des ennemis redoutables, que la soif du pillage et de la vengeance, que l'orgueil de succès récents ont ameutés contre elle, auxquels des montagnes presque inaccessibles offrent une retraite sûre en cas de défaite, dont enfin la cause trouve des sympathies en Europe, c'est que la Compagnie, dis-je, devra succomber à la longue par épuisement dans cette lutte où elle a tout à perdre et rien à gagner. Du reste, soit

que je me trompe, soit que mes prévisions se réalisent, les événements n'en ouvriront pas moins une nouvelle ère de civilisation pour des contrées dont, il y a peu d'années encore, le nom était presque inconnu chez nous, et qui, envahies aujourd'hui d'un côté, celui du N.O., par le commerce russe, de l'autre, celui du S. E., par les marchands anglais auxquels le cours de l'Indus est à présent complétement ouvert, vont sortir de la barbarie où elles sont plongées depuis tant de siècles. Les indigènes perdront peu à peu leurs habitudes de désordre et de brigandage ; pouvant échanger les produits de leurs vallées si fertiles, si salubres, et pourtant si mal cultivées, contre ceux des manufactures européennes, ils comprendront enfin le prix du travail et de la tranquillité. Espérons aussi que la rivalité de la Russie avec la Grande-Bretagne, dans ces régions, ne dégénérera jamais en guerre ouverte, qu'elle perdra même de son acrimonie, à mesure que ces puissances acquerront la certitude que l'Asie est un assez vaste champ à exploiter pour leur commune industrie, et que le commerce ainsi que l'humanité gagneront également à leur bonne harmonie. L'Europe elle-même y trouvera de nouvelles garanties pour la paix, puisque les deux rivales, dont la mésintelligence menaçait naguère encore de la mettre en feu, auront de ce côté du monde de quoi occuper leur dévorante activité. Laissons donc la Russie s'occuper constamment de purger la mer Caspienne des pirates qui gênent le commerce maritime d'Astrakan avec les points de la rive opposée où vont s'embarquer les marchands asiatiques qu'atti-

rent chez elle les grandes foires tenues annuellement sur les bords du Volga. Qu'elle fasse sillonner à son aise dans tous les sens par des caravanes les steppes sauvages des Kerguis et des Turcomans, afin de trouver le plus court chemin pour arriver au centre de l'Asie supérieure; laissons-la soumettre à son influence et même à son joug, les populations du Caucase au risque d'exciter encore davantage la jalouse inquiétude des maîtres de l'Indostan; puisque probablement, tandis qu'elle sera ainsi occupée, sa politique pèsera d'une façon moins écrasante sur la Turquie et les Etats allemands. Ne nous inquiétons pas davantage des efforts que font nos voisins pour ouvrir, au cœur de ces mêmes contrées, de nouveaux et larges débouchés à leurs manufactures; désirons même qu'ils réussissent dans leurs projets; la paix du monde est à ce prix. Puisse donc la Compagnie recueillir de la libre navigation de l'Indus tous les avantages qu'elle en attend, et surtout ne pas avoir à se repentir bientôt de la nouvelle extension qu'elle vient de donner à son territoire, par l'envahissement du Penjab et du Scind; car en agissant ainsi, elle exaspère de plus en plus des populations turbulentes, trop pauvres pour la dédommager d'ici à longtemps des frais énormes que lui coûte l'occupation de leur pays, et dont, ce qui est pis encore, l'esprit d'indépendance pourrait bien gagner les habitants des provinces de la présidence de Bombay.

Celle-ci, en effet, doit redouter une pareille influence, car elle ne se compose guère que de pays récemment conquis sur les Marhattes, cette nation bel-

liqueuse qui, après avoir pendant deux cents ans régné en souveraine sur l'Indostan occidental, porté des coups terribles à la puissance des chefs mahométans de ces contrées, et particulièrement à celle du grand Mogol, s'est vue complétement asservie au commencement du siècle par les Anglais. Elle avait bien conservé pendant quelque temps encore, après la mort de Sévagée, la splendeur à laquelle ce grand guerrier l'avait élevée; des guerres heureuses lui firent même étendre sa domination sur les provinces maritimes avoisinant Bombay; mais la perte de la bataille de Paniput, gagnée par les princes musulmans ligués contre les souverains indous, la firent déchoir rapidement: elle était cependant redoutable encore quand, en 1756, le gouvernement du Bengale se ligua avec ses principaux chefs pour détruire le fameux pirate Angria dont il a été précédemment question. Quatre années plus tard nous voyons les deux alliées aux prises, commençant une lutte tantôt politique, tantôt armée, dans laquelle la Compagnie conserva presque constamment l'avantage, même durant ses guerres sanglantes contre Hyder-Ali et Tippo-Saïb, jusqu'au moment où ce dernier sultan de Mysore ayant perdu à la fois son royaume et la vie, toutes ses forces furent tournées contre les chefs marhattes qui avaient combattu en faveur de son implacable ennemi, et dont elle convoitait le territoire. Malheureusement pour ceux-ci, la discorde régnait parmi eux; le successeur de Sévagée, dépouillé de toute espèce d'autorité par son premier ministre, avait vu cette dignité, devenue héréditaire dans la même famille, marcher de pair avec la couronne, et bientôt

l'annuler complétement. Un semblable changement ne s'opéra pas sans causer de longues et sanglantes hostilités entre les grands seigneurs du pays. Les Anglais en profitèrent avec leur adresse accoutumée : ils se firent céder les plus belles provinces de l'empire, en vendant leur protection aux divers ambitieux qu'ils élevaient successivement au pouvoir, et finirent par s'emparer tout à fait du pays en 1818, sous le prétexte que le concurrent alors investi de l'autorité, grâce à leur appui, conspirait contre eux. Quant au souverain qui alors vivait, délaissé, dédaigné dans la forteresse de Sattara, lui seul de tous les Marhattes, peut-être, gagna au nouvel état de choses, car il fut mis en possession de cette place, comme prince protégé il est vrai, mais avec d'assez beaux revenus.

C'est ainsi que la troisième présidence fut constituée telle qu'elle est aujourd'hui, et que le petit établissement cédé par le roi de Portugal à Charles II, dont le territoire s'étendait à peine en dehors des murailles, est devenu un chef-lieu de gouvernement qui rivalise de richesse ainsi que d'importance politique avec Madras et Calcutta. Quoique beaucoup moins fréquenté par les marchands européens que cette dernière place, Bombay n'en est pas moins un des grands marchés du commerce britannique en Orient, tant est considérable la quantité de navires et de caboteurs qui s'y rendent annuellement de toutes les contrées de l'océan Indien. Les relations de cette opulente cité s'étendent depuis les bords de la mer Rouge jusqu'à la Chine, et dans ses murs affluent des marchands de presque toutes les régions de la haute Asie,

ainsi que les voyageurs dont nos contrées civilisées envoient aujourd'hui un si grand nombre aux Indes par l'isthme de Suez.

Cependant, soit que la quantité de ces derniers établis dans la présidence n'ait pas encore atteint un chiffre assez élevé pour paraître au milieu de la population native, soit que celle-ci se recrutant sans cesse d'une multitude d'émigrants, venus des régions montagneuses du N. O. ou des rives du golfe Persique, notre civilisation n'ait pas encore pu affaiblir dans ce pays nouvellement soumis au joug européen, la couleur locale primitive, le fait est que Bombay ne ressemble nullement à Calcutta ni à Madras. Dans ces deux immenses cités, tout, hommes et choses, semblent revêtus d'une monotone uniformité; la contrée elle-même, malgré ses monuments gigantesques, ses villes formées de palais, n'inspire à la longue que la fatigue et l'ennui: ici, au contraire, la nature ainsi que le génie de l'homme ont répandu sur toutes leurs œuvres des teintes sombres, vigoureuses et variées à la fois, qui fixent dès la première vue l'attention de l'observateur. Au lieu du sol plat, aride, blanchâtre du Bengale ou de la côte Coromandel; au lieu de ces édifices aux formes grecques ou italiennes, dont la blancheur éclatante reflète d'une manière si pénible pour l'œil les rayons du soleil, il trouve dans les campagnes des sites à l'aspect pittoresque, âpre, aux formes tranchées, que pare une magnifique végétation encadrant, pour ainsi dire, de ses nappes de verdure, de larges canaux couverts

d'embarcations ; et dans la ville ou ses environs, des forts, quelques monuments publics et une foule d'habitations particulières, dont l'ensemble offre le singulier mélange des divers styles d'architecture employés par les Anglais, les Indiens, les Arabes et les Portugais.

Tel est le coup d'œil que m'offrit le port lorsque la frégate, poussée par la brise du large, entra à pleines voiles au sein de l'immense canal dont les bords verdoyants vont, en s'inclinant peu à peu l'un vers l'autre, se rejoindre au loin dans l'intérieur des terres, mais non sans avoir projeté vers le nord une longue ramification qui embrasse dans sa direction circulaire jusqu'à l'Océan, l'île Salcette, sur les bords de laquelle est située Bombay.

C'est de ce côté que se tournent naturellement les regards du marin arrivant; car la foule agissante qui se presse sur les quais, la quantité de navires mouillés le long de la rive, lui indiquent que là est le chef-lieu, alors même que les hautes murailles du fort, dont le ressac vient mouiller le pied, ne le lui annonceraient pas suffisamment.

Cependant lorsque, débarqué enfin sur la plage, et ayant franchi un des ponts-levis, il se trouve en dedans des fortifications, rien de bien intéressant ne vient exciter son attention; tous les quartiers lui paraissent solitaires, surtout si, le soleil étant près de se coucher, les magasins sont fermés, et les chalands qui chaque jour affluent en ces lieux ont repris le chemin de leurs foyers. Les rues sont,

il est vrai, larges et droites, mais mal entretenues, et les maisons qui les bordent ont généralement quelque chose de triste et d'abandonné; beaucoup même de celles qui occupent des terrains éloignés du centre de la ville tombent en ruine ou manquent d'habitants. C'est dans la grande rue, du moins dans celle qui porte ce nom, que s'est concentré tout le haut commerce, et où, par conséquent, doivent se trouver les plus beaux édifices et les plus riches magasins; pourtant ni les uns ni les autres ne m'ont paru remarquables. Les boutiques ne brillent nullement par la manière dont les marchandises y sont présentées; et les maisons, avec leurs balcons entourés de jalousies, leurs fenêtres étroites et leur aspect claustral qui rappellent les demeures des gens riches en Portugal ou en Espagne, n'ont de curieux que les bizarres sculptures enduites de couleurs brillantes, dont les pièces de bois composant à l'extérieur la majeure partie de l'édifice, sont ornées. La plupart de ces habitations appartiennent à des marchands parsis ou indous, qui s'efforcent de copier nos modes européennes dans la façon dont ils meublent leurs vastes appartements, comme je fus à même d'en juger lorsque, sur l'invitation de son propriétaire, je visitai celle à laquelle on accorde généralement la palme sous ce rapport. Mon hôte, un des premiers négociants de Bombay, était immensément riche; aussi mon désappointement fut-il complet, je l'avoue, quand, au lieu des merveilles que je m'attendais à trouver dans



MAISONS DES PARSIS DE BOMBAY.

Arthus Bertrand Editeur.

ce prétendu palais, je ne vis que d'immenses salles meublées assez mesquinement, quoique les fauteuils et les canapés, recouverts de l'éternel velours d'Utrecht, y figurassent en grande majorité. Mais bientôt un nouveau sujet d'observation vint me donner une plus juste idée de l'opulence du maître, qui probablement ne le fit pas sans motif paraître à mes yeux. Je considérais avec plaisir les grâces enfantines et le joli costume de sa fille, gracieuse petite créature, à peine âgée de huit années, quand son collier, véritable merveille, attira tout à coup mon attention. Qu'on se figure trois longues rangées de perles de la plus belle eau, de la même blancheur, parfaitement rondes, toutes égales et comparables, pour les dimensions, à un très-gros pois. Il avait fallu bien des années au père du possesseur actuel, et à ce dernier lui-même pour rassembler, même au prix d'énormes dépenses, une pareille quantité de magnifiques perles. Que pouvait valoir une semblable parure? personne ne put me le dire, quoique tous les Anglais, et principalement les dames anglaises la considérassent comme une des choses les plus remarquables du pays. Après l'avoir beaucoup admirée à la vive satisfaction de mon hôte, je continuai avec celui-ci la visite de la maison, qu'en véritable propriétaire, il voulut absolument me faire parcourir du bas jusques en haut; ce dont je le remerciai du reste de bon cœur, malgré le peu d'amusement que j'avais trouvé à cette pérégrination,

quand nous fûmes parvenus au belvédère qui couronnait le bâtiment.

De là, en effet, on domine la ville ainsi que ses environs; et je pouvais ainsi juger d'un coup d'œil les positions relatives de tous les endroits remarquables que j'avais visités dans mes courses précédentes en dedans ou en dehors des fortifications. D'abord celles-ci fixèrent mon attention par leurs larges dimensions et leur considérable développement; ensuite mes yeux s'arrêtèrent sur l'hôtel de ville, superbe monument dans le style grec, bordant une vaste place dont, avec son péristyle à colonnes auquel on monte par un bel escalier, il forme le principal ornement. Malheureusement l'architecte, oubliant sans doute que le temple d'Athènes, auquel il empruntait son modèle, ne doit en grande partie un aspect aussi majestueux qu'à sa position au sommet d'une colline, a construit l'édifice presque au ras du sol, et lui a fait perdre ainsi toute sa grâce, toute sa dignité; car c'est en vain que, pour échapper à cet inconvénient, auquel du reste l'égalité du terrain empêchait d'obvier aisément, il a ouvert une large rue sur le côté de la place opposé à la façade de l'édifice, et que de plus il a construit, au milieu de la place elle-même, une espèce de petit temple rond terminé par un dôme, que soutiennent des colonnes, à travers lesquelles on aperçoit la statue de marbre d'un général anglais fameux aux Indes par ses exploits.

Si l'extérieur de l'hôtel de ville ne m'a pas semblé répondre à la haute opinion que toutes mes connais-

sances de Bombay paraissaient en avoir conçue, l'intérieur, du moins, ne laisse rien à désirer, suivant moi, sous le double rapport du confortable et de la splendeur. En effet, les salles sont spacieuses, bien aérées et richement arrangées, principalement celles qui servent aux bals ou aux festins, et que décorent des tableaux ainsi que des statues consacrés à la mémoire de plusieurs hauts fonctionnaires publics dont l'administration a laissé de nobles souvenirs dans la présidence. En outre de ces salles où se donnent aux époques solennelles de l'année des fêtes superbes, il y en a plusieurs autres, servant de bibliothèques et de musée d'histoire naturelle, toutes également bien installées pour leur destination, mais dont les collections de livres ou d'objets curieux, se ressentent de leur nouvelle formation.

En suivant les indications de mon hôte, qui me faisait les honneurs du belvédère avec la même grâce, le même empressement qu'il avait mis à me montrer l'intérieur de la maison, je reconnus aisément, malgré sa position au centre de la ville, le large et profond réservoir destiné à recevoir les eaux des pluies pendant la mauvaise saison. Un semblable monument hydraulique est bien nécessaire dans un pays où les sources, de même que les ruisseaux, sont très-rares; aussi paraît-il très-ancien et construit de pierres de taille énormes, dans les masses desquelles on a pratiqué de nombreux escaliers que montent ou descendent constamment des femmes et de jeunes filles allant puiser de l'eau.

Celle-ci est très-bonne à boire, tandis que les puits, dont pourtant on a creusé une grande quantité en dedans ou en dehors des remparts, n'en donnent que de la saumâtre et nuisible même à la santé.

Ce réservoir, ou pour mieux dire cette citerne, qui est tellement spacieuse, qu'elle pourrait fournir, dit-on pendant un long siége aux besoins non-seulement de la garnison, mais encore d'une population considérable, occupe le centre d'une vaste place située dans le voisinage de l'ancienne citadelle portugaise, seule défense de ce genre que possédât Bombay lorsque les Anglais l'obtinrent de la cour de Lisbonne, et dont pourtant les ouvrages sont de bien peu d'importance sous le rapport militaire, du moins pour l'époque actuelle; car du côté de terre les murailles n'étant pas garnies d'un fossé peuvent être approchées aisément, tandis que de celui de la mer, la profondeur de l'eau permet aux plus forts navires de venir mouiller à très-petite distance des batteries, lesquelles se trouveraient ainsi hors d'état de résister à une pareille attaque, si les nouvelles fortifications que les Anglais ont élevées ne corrigeaient, par leur immédiat voisinage, la faiblesse de cette antique forteresse, où l'on à rassemblé pourtant les salles d'armes, les magasins de munitions et les parcs d'artillerie de la présidence.

Mais lorsque du point élevé où j'étais, je parcourais des yeux ces formidables remparts, à l'abri desquels se trouve, pour ainsi dire, l'arsenal militaire dont je viens de parler, je comprenais la sécurité des maîtres de Bombay. De toutes parts des bastions hérissés

d'artillerie dominent des fossés larges, profonds, remplis d'eau, et sur le bord desquels règne extérieurement un immense glacis, que la qualité rocailleuse du terrain défendrait longtemps, en cas de siége, contre les sapeurs ennemis.

Du reste, en ce moment où je suivais d'un regard jaloux et peut-être mécontent, je dois l'avouer, le trop respectable système de défense qui se déroulait devant moi, la vaste plaine comprise entre les fortifications, la rade et les bords de la grande mer, offrait un spectacle bien capable, par son genre pacifique, de faire diversion aux pensées belliqueuses dont mon esprit était assailli.

Là, s'agitaient une foule d'êtres humains de tous les âges, de tous les sexes, ainsi que des troupes innombrables de buffles entourant les charrettes qu'ils avaient amenées de l'intérieur du pays, et sous lesquelles logeaient les conducteurs en attendant que, le nouveau chargement étant prêt, ils pussent reprendre le chemin de leurs foyers. Quelle variété dans leur costume, leur langage et dans leurs tournures! combien sont multipliés les sujets de réflexions qu'ils fournissent à l'observateur! Aussi était-ce de ce côté que je dirigeais de préférence mes pas, lorsque, suivant mon habitude, je débarquais chaque matin de la frégate, où, malgré les sollicitations aussi gracieuses qu'empressées du gouverneur, qui m'avait offert un appartement dans sa propre demeure, je revenais coucher chaque soir, afin de rester autant que possible au milieu de mon équipage.

A ce moment, la plaine me donnait une juste idée d'un caravansérail indien. Parmi cette multitude de voyageurs, pas un individu ne restait inactif; les uns soignaient ou préparaient leurs attelages; les autres se mettaient en route par caravanes avec des charrettes pesamment chargées de colis, dont les marques annonçaient suffisamment la provenance européenne; enfin, bon nombre d'entre eux, arrivés au terme d'un long voyage, venaient déposer leurs chargements auprès du beau débarcadère situé vis-à-vis notre mouillage, et autour duquel se pressaient de grandes embarcations occupées de transporter, à bord des navires ancrés sur la rade, les balles de coton dont les piles énormes encombraient le rivage. Pas une querelle, pas un désordre ne s'élevait au sein de cette foule d'hommes de contrées et de religions différentes. Les Affghans aux formes athlétiques, à l'air indépendant; leurs voisins du nord, les Tartares au teint blanc, à la physionomie semi-chinoise, mais aux formes grossières; les habitants des provinces marhattes, à la taille moyenne, aux traits durs et communs, au front marqué du symbole de la religion de Brama, vivaient en paix avec les Persans au corps grêle, aux formes gracieuses, à la physionomie douce et expressive à la fois, et même ne témoignaient aucun mépris pour ces Indous venus des régions méridionales de la presqu'île, où les naturels portent, dans leurs attitudes molles et avilies, sur leur front dépourvu de dignité, le sceau de l'esclavage qui pèse depuis tant de siècles sur leur malheureuse patrie. Tous conservaient, malgré les

occupations bruyantes auxquelles ils se livraient, un calme, une tranquillité vraiment admirables. Pour les Asiatiques, il semble que les pérégrinations soient un besoin et même un état normal, tant ils abandonnent avec empressement leurs foyers, lorsque la belle saison commence, dans le seul but, le plus ordinairement, d'aller faire leurs dévotions à une pagode éloignée de plusieurs centaines de lieues, ou tout bonnement de voir du pays. Dès que le mois de novembre commence, les grandes routes, les fleuves, les canaux de l'Indostan, et même de l'Asie supérieure, se couvrent de voyageurs; les plus riches vont à cheval ou en palanquin ou enfin en bateau, et sont accompagnés de nombreux serviteurs; les plus pauvres vont à pied, et ont recours généralement pour vivre à l'hospitalité de leurs compatriotes. Mais c'est également à la même époque que les Tughs ou Phanségas, ces mystérieux sectateurs de la déesse Siva, se réunissent secrètement par bandes sur les chemins pour surprendre les victimes dignes d'être offertes à leur affreuse divinité; c'est-à-dire, afin d'assassiner les passants dont les dépouilles leur offrent un riche butin. Ils forment une secte religieuse, dont les membres font vœu de tuer, mais par la strangulation seulement, car il leur est expressément défendu de verser le sang, autant d'hommes qu'ils peuvent en surprendre livrés au sommeil, ou trop faibles pour leur résister. Enveloppés d'un mystère impénétrable pour leurs concitoyens, ces malfaiteurs n'inspirent aucune défiance, quoique de temps immémorial leur nombre ait été toujours en

croissant. Aussi, la quantité de malheureux qui tombaient naguère encore, chaque année, sous leurs coups, et dont la mort restait entourée d'un profond secret, passe toute croyance; pourtant ils jouiraient sans doute encore de l'impunité, si la disparition d'une foule de cipayes envoyés en semestre dans leurs foyers, et plus encore la destruction totale de plusieurs détachements d'infanterie native, chargés d'escorter des convois d'argent, n'avaient enfin excité l'attention des autorités de la Compagnie. Dès ce moment, les recherches dirigées contre les Tughs furent si actives, qu'en peu d'années beaucoup de ces misérables subirent le dernier supplice, ou bien allèrent expier leurs crimes aux travaux publics. Il est donc supposable qu'on a éclairci considérablement les rangs de cette horrible association, dont on connaît du reste parfaitement aujourd'hui les affreux statuts d'après lesquels les fils d'un Tugh doivent être forcément Tughs eux-mêmes; en sorte qu'on en a découvert jusque dans les rangs de l'armée noire, où plusieurs d'entre eux remplissaient les fonctions de sous-officiers. Ces meurtriers sont encore bien nombreux aux Indes, à ce qu'il paraît, surtout dans les provinces méridionales, dont les indigènes les craignent tellement qu'ils n'osent les dénoncer à l'autorité; tandis que dans la troisième présidence, où les habitants des campagnes leur donnent la chasse comme à des bêtes féroces, dès qu'ils sont découverts, cette abominable secte n'a pu y faire de grands progrès. Néanmoins, d'un côté de la presqu'île comme de l'autre, les Tughs font encore beau-

coup de victimes, sans que, pour cela, la foule des voyageurs ait éprouvé la moindre diminution, surtout aux environs de Bombay, où le commerce de l'intérieur est extrêmement actif, et attire des caravanes de toutes les parties de la haute Asie.

Si, me rapprochant du débarcadère dont j'ai déjà parlé, je prenais la grande et belle route qui conduit de ce point à l'extrémité opposée de l'île Salcette, d'autres scènes non moins singulières se déroulaient sous mes yeux. A gauche, et séparé des glacis du fort par le chemin seulement, s'étendait un vaste camp formé des tentes sous lesquelles s'abritent une partie des hauts employés civils ou militaires de la présidence et les négociants européens, qui, appelés au chef-lieu par leurs affaires durant la saison sèche, préfèrent l'air frais de la mer à l'atmosphère étouffée de Bombay.

Plusieurs de ces tentes sont magnifiquement arrangées à l'intérieur, et offrent un séjour très-confortable, tant que le ciel reste serein; mais dès que les pluies commencent, les toiles doivent être ferlées et mises dans les magasins pour six mois, c'est-à-dire, jusqu'au moment où la mousson de N. E. a séché les flaques d'eau qui couvraient la terre auparavant.

En attendant le retour du beau temps, les hôtes des tentes vont habiter la ville noire, amas immense de cases et de maisons plus ou moins proches de la route, qu'elles bordent ainsi l'espace d'une lieue environ.

Autrefois la classe ouvrière et les petits trafiquants demeuraient dans le fort dont j'ai fait plus haut la

description; ils y étaient contraints par les fréquentes apparitions de l'ennemi : mais à mesure que le pouvoir de la Compagnie s'est affermi dans ces contrées, et que les limites de ses possessions ont été poussées au loin, les citadins indigènes, dont la foule allait toujours croissant, se sont établis en dehors et non loin des fortifications. Ainsi s'est formée une cité nouvelle aux dépens de l'ancienne, qui bientôt, si cela continue, sera complétement abandonnée. En effet, la ville noire renferme une immense population; il y règne une activité, un mouvement dont on pourrait difficilement se faire une idée : chaque maison a le rez-de-chaussée occupé par un atelier ou une boutique, devant lesquels se groupent pendant le jour les acheteurs ou les ouvriers. Mais quand la nuit est arrivée les travaux cessent et les plaisirs commencent. La route, ou pour mieux dire la grande rue, devient le salon des artisans fatigués et des oisifs, dont bientôt les groupes se dirigent vers les maisons brillamment éclairées, aux fenêtres desquelles se tiennent ordinairement des syrènes très-dangereuses, dit-on, pour la bourse et la santé des passants.

Cependant elles sont généralement laides, sales, comme du reste presque toutes les filles des castes inférieures que j'ai vues à Bombay. Quoique plus grandes, plus fortes, mieux découplées, peut-être, que leurs compatriotes du Coromandel, elles n'ont rien de ce qui plaît, intéresse chez ces dernières; je les ai trouvées au contraire hardies et dissolues. Il est vrai qu'exposées, elles, pauvres et misérables, à toutes

les tentations dont les entourent la multitude d'étrangers qui affluent à ce caravansérail de l'Asie, et plus encore peut-être aux poursuites des riches marchands du pays, gens fort peu scrupuleux, dit-on, sous ce rapport, on trouvera sans doute bien difficile qu'elles puissent être autrement. Aussi le libertinage est-il poussé très-loin parmi le beau sexe indigène du chef-lieu de la troisième présidence, mais seulement, je le répète, dans les classes inférieures; car au sein des hautes castes, les femmes ne sont ni moins sages, ni moins surveillées que dans les autres parties de l'Indostan. On les dit fort belles généralement, surtout celles dans les veines desquelles coule le sang brahmine ou qui appartiennent à la race rajepute, dont le vaste berceau s'étend non loin et au nord des limites de la présidence. Celles de ces femmes que j'ai pu entrevoir, m'ont semblé mériter leur réputation; elles sont bien faites, d'une taille élevée, et déploient dans leur tenue, dans leur démarche, un air digne et gracieux, que rendent encore plus séduisant des formes délicates et arrondies, des traits parfaitement réguliers, une physionomie pleine de douceur, de beaux yeux noirs aux regards languissants, une chevelure longue, soyeuse et couleur de jais; enfin leur peau est d'une finesse, d'un poli admirable. Malheureusement tant de charmes ne peuvent tenir longtemps contre les terribles influences d'un climat brûlant, et moins encore contre les ennuis de la séquestration continuelle à laquelle ces intéressantes créatures sont condamnées. Du reste, qu'elles soient jeunes ou vieilles, fraîches ou

fanées, leurs maris ne les en délaissent pas moins, tout en les tenant sévèrement cloîtrées, pour les vilaines filles de la ville noire, laquelle se trouve ainsi le rendez-vous de tous les voyageurs asiatiques et des gens du pays amateurs des plaisirs faciles et illicites.

Un pareil séjour ne pouvait convenir aux familles des fonctionnaires publics, ni aux négociants européens qui, fuyant l'atmosphère étouffante et l'assommante monotonie de Bombay, voulurent aussi, quand ils n'eurent plus rien à redouter des pillards marhattes, se choisir une résidence en dehors de ces fortifications, derrière lesquelles ils avaient vécu jusqu'alors. Parell, petit bourg où les gouverneurs avaient depuis longtemps une maison de plaisance qu'ils habitaient volontiers, devait naturellement, quoiqu'à six milles du port, être préféré par les émigrants, comme séjour habituel de la première autorité; dès lors ce canton se couvrit d'habitations, non comparables sans doute aux superbes villas qui ornent les environs de Calcutta, mais pouvant rivaliser avec les charmants cottages d'Angleterre sous presque tous les rapports; c'est-à-dire qu'elles sont gracieuses, commodes, entourées de bosquets, de parterres de fleurs ou de verts boulingrins, et construites à bonne distance les unes des autres, le long de jolies routes bordées d'arbres. La plupart paraissent de nouvelle création, ainsi que les plantations ou les jardins; de sorte que la plaine qu'elles commencent à couvrir paraît un peu nue, et n'a rien encore de bien agréable à l'œil, quoique la demeure du gouverneur s'élève

comme une reine au milieu de ces charmants réduits, auxquels, du reste, elle ressemble beaucoup par son air champêtre et la manière confortable dont l'intérieur est arrangé. Cependant, à la hauteur ainsi qu'à l'épaisseur de ses murs, au peu d'harmonie régnant dans l'ensemble des bâtiments, à quelques portes ou fenêtres en ogive échappées aux coups des modernes architectes, on reconnaît aisément une ancienne église transformée, moyennant force changements et augmentations, en une habitation de plaisance; habitation que du reste j'ai trouvée, sinon comparable pour les dimensions à celles du même genre où demeurent les grands personnages des deux autres chefs-lieux de présidence, du moins plus agréable et embellie à mes yeux, comme à ceux de tous les résidents soit anglais, soit étrangers, par la façon si noble, si aimable, dont le gouverneur et lady Grant en faisaient les honneurs. J'y ai vu plusieurs fêtes charmantes données en l'honneur de *l'Artémise*, et une entre autres qui me mit à même de juger par son éclat combien les maîtres de la maison recevaient brillamment dans les grandes occasions. Cette fois, non-seulement les salles immenses où l'on dansait, et les galeries non moins vastes, non moins richement ornées, dont le milieu était occupé par les longues tables du souper, mais encore les jardins et les pelouses entourant l'édifice étincelaient de mille lumières, dont les feux, réfletés par un étang voisin de la façade ainsi que par les gerbes du jet d'eau qui s'élevait de son sein, formaient un coup d'œil vraiment

enchanteur. Aussi est-ce de ce côté que, fatigué également des plaisirs bruyants et de la chaleur de l'atmosphère, j'allai chercher un peu de fraîcheur sous les arbres, tandis que dans l'intérieur mes jeunes compagnons trouvaient mille distractions plus conformes à leur âge et à leurs goûts.

A ce bal, en effet, brillait tout ce que la société européenne renfermait de dames et de demoiselles admirées pour leurs grâces et leur beauté. La plupart avaient des toilettes fraîches et de bon goût, arrivées dernièrement de Londres ou de Paris. Beaucoup étaient jolies, montraient une gaieté et un désir de s'amuser que je n'avais pas encore vus chez leurs compatriotes, dans aucune autre partie de l'Inde. Quoique, sur leurs blanches figures, les roses britanniques eussent déjà disparu sous le souffle desséchant des moussons de S. O., et que leurs douces physionomies, leurs yeux bleus portassent l'empreinte cruelle de cette horrible consomption qui dévore, aux Indes, presque toutes les femmes de nos contrées septentrionales transplantées sous ce climat de feu, elles me parurent moins pâles, moins souffrantes que les dames de Calcutta ou de Madras, auxquelles pourtant j'avais souvent entendu dire que Bombay devait être considéré comme le tombeau des Anglais, tant l'air y est malsain. Cette assertion pouvait être fondée il y a une vingtaine d'années, alors que toute la population se trouvait agglomérée en dedans des remparts de l'ancienne ville, et que les marécages dont celle-ci était entourée n'avaient pas été desséchés; mais aujourd'hui,

le chef-lieu de la troisième présidence est un séjour moins dangereux peut-être pour les Européens que les autres grandes cités maritimes de la presqu'île.

Toutefois, à peine le mois d'avril, celui par lequel commence la mousson de S. O., ou, pour mieux dire, la saison des pluies et des ouragans, est-il arrivé, que déjà le gouverneur et tous les hauts employés de l'État sont allés s'établir pour six mois à Poona, l'ancienne capitale de l'empire marhatte, située à cent milles seulement de Bombay, sur un plateau très-élevé, où l'on jouit du même climat que dans les contrées méridionales de notre continent.

Il faut croire que dans ce changement de domicile des principales autorités, il y a un but politique, celui de faire résider les sommités du gouvernement au centre des provinces nouvellement conquises, lesquelles, par conséquent, vu le caractère remuant, belliqueux et inconstant des indigènes, doivent être surveillées, et en même temps prudemment administrées. Cette tâche difficile était remplie avec autant de talent que de douceur par sir Robert Grant, homme d'un haut mérite sous tous les rapports, qui, peu d'années auparavant, faisait partie du ministère anglais (3); aussi la présidence confiée à sa direction avait-elle marché d'une façon remarquable dans la voie des améliorations. L'agriculture était en progrès; de belles routes sillonnaient le territoire dans tous les sens; la tranquillité régnait partout; le commerce intérieur paraissait très-animé; enfin, les populations, surtout celles des campagnes,

jouissaient d'un bien-être inconnu dans le reste de l'Indostan. Pour elles, il est vrai, le fisc se montre moins exigeant, moins dur que dans les autres possessions britanniques : l'impôt territorial est perçu d'après le système Riottar, plus favorable aux cultivateurs que le système Zimmandari, surtout quand on l'applique avec de grands ménagements, comme dans les provinces marhattes, où, afin de mettre un frein aux concussions des collecteurs indigènes, chaque fermier est muni d'un livret sur lequel doivent être inscrites sur-le-champ les sommes payées par lui au trésor public. Pour elles encore, et afin de faciliter l'arrivée de leurs denrées au bord de la mer, l'administration donnant en cela l'exemple à celles de Madras et de Calcutta, a supprimé tous les droits de transit que payaient les marchandises aux limites de chaque province. En sorte qu'on peut dire que le gouvernement de Bombay a fait tout ce qu'il pouvait en faveur de ses administrés, et même est parvenu à leur rendre supportable le joug européen. Mais aussi il faut convenir qu'elle rencontre bien moins d'obstacles dans la voie des améliorations que n'en ont trouvé les autorités des autres chefs-lieux. En effet, les provinces dont la direction est confiée à ses soins étant couvertes d'une race d'hommes guerriers, impatients du joug étranger, et que la moindre vexation pousserait immanquablement à la révolte, sont traitées fort doucement par la Compagnie, qui comprend sans doute très-bien qu'elle a tout à perdre et rien à gagner, en provoquant des soulèvements chez une semblable

population. Aussi, la considérant comme maîtresse du sol, n'exige-t-elle que vingt pour cent environ du revenu des terres ; de façon que la classe des cultivateurs n'est pas avilie, misérable, comme partout ailleurs dans la presqu'île, et montre généralement un amour de l'ordre qui rend très-facile la tâche des magistrats chargés de poursuivre les voleurs ou les assassins.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, sir Robert Grant avait profité habilement de ces divers éléments de prospérité, et mis à profit l'exemple des autres présidences où tant d'essais avaient été faits dans toutes les branches du service public. Le champ ouvert à son activité n'étant pas flétri, épuisé par une longue occupation, les semences de la civilisation européenne devaient y germer avec vigueur, et se répandre de là sur toute l'Asie occidentale. Tel était le noble but que cet homme d'État s'était proposé d'atteindre, et vers lequel il aurait marché sans doute avec plus de rapidité encore, s'il n'avait pas été souvent arrêté par les obstacles que jetait sans cesse sur sa route le peu d'harmonie existant dans les relations des autorités de Bombay comme de Madras avec celles de Calcutta qui exercent sur ces dernières une prépondérance financière et politique sans bornes depuis 1833, d'après le nouveau mode d'administration introduit à cette époque par les directeurs.

Or, la machine gouvernementale doit fonctionner bien difficilement dans un empire aussi vaste que l'Indostan britannique, composé d'une foule de pro-

vinces situées à d'immenses distances les unes des autres, divisées en trois principales circonscriptions à la tête desquelles se trouvent de hauts personnages de la cour, choisis par le souverain, et par conséquent tout disposés à se soustraire à l'autorité du gouverneur général, tandis que celui-ci, de son côté, laisse rarement échapper une occasion de leur faire sentir son pouvoir. Autrefois chacune de ces circonscriptions formait une sorte de royaume séparé, qui ne relevait que de la cour des directeurs à Londres. Mais celle-ci ayant pensé, et peut-être avec raison, qu'au moment d'une crise politique ou d'une révolution aux Indes, ces trois royaumes indépendants se réuniraient difficilement pour défendre la cause commune, profita du renouvellement de la charte, en 1833, pour modifier cet ordre de choses, et ranger toutes les possessions de la Compagnie sous le sceptre du gouverneur général du Bengale, agissant comme son représentant suprême en Asie; de sorte qu'à présent, aucune mesure un peu importante ne peut être prise sans l'approbation de ce dernier, à Bombay ou à Madras. Cette nouvelle disposition qui, en théorie, semblait très-bonne, n'a donné jusqu'ici, à ce qu'il paraît, que de mauvais résultats. La surveillance de la première autorité de Calcutta ne pouvant s'exercer d'une manière vigoureuse, positive, à un aussi grand éloignement, se traduit le plus ordinairement en tracasseries, qu'excitent sans cesse, non-seulement des dissensions fâcheuses pour le bien public entre le gouverneur général et ses deux collègues, mais plus

encore une sorte de rivalité non moins déplorable entre les administrations de ces divers chefs-lieux.

Cet état de choses m'a paru, partout dans les Indes, un sujet de plaintes incessantes. Au Bengale, j'ai entendu accuser les fonctionnaires du Coromandel et du Malabar de désobéissance et de mauvaise volonté, alors même que ceux-ci blâmaient amèrement l'administration de Calcutta, qu'ils considéraient comme oppressive impitoyable envers les pauvres indigènes, et abandonnée, pour ainsi dire, aux mains de quelques hauts civiliens qui empêchaient les réclamations d'arriver jusqu'à l'autorité supérieure; et si les partis opposés s'accordaient sur un point, c'était pour assurer que le nouvel ordre de choses avait déprécié l'influence des autorités des deux présidences secondaires, sans accroître en rien celle du gouverneur général. Pour tout le reste ils montraient une vive animosité, surtout à Bombay; ce qu'il faut attribuer, je crois, à l'éloignement considérable où cette place se trouve du siége du gouvernement central; éloignement tellement grand, que celui-ci, n'étant jamais qu'imparfaitement au courant de ce qui se passe en ces lointaines contrées, se trompe souvent dans ses décisions, ou bien ne les fait connaître que lorsque le moment opportun de les appliquer est passé : deux genres de fautes dont les conséquences peuvent devenir bien graves; car Bombay, étant le chef-lieu des provinces frontières de l'ouest, et le lieu d'arrivée de tous les étrangers venus de l'Europe aux Indes, par Suez, a besoin d'une administration prompte et vigoureuse à la fois.

Celle que j'y ai trouvée au timon des affaires ne laissait rien à désirer sous ces divers rapports ; elle augmentait chaque jour son influence sur toute la partie sud-ouest du continent asiatique, ainsi que sur les pays environnants ; en même temps que par une démonstration hostile dans le golfe Persique, elle intimidait la cour d'Ispahan, alors, comme aujourd'hui, docile instrument de la politique russe, ses agents s'emparaient, pour ainsi dire, de la mer Rouge en y organisant le service des steamers d'Égypte à la côte malabare, de manière à rendre cette voie de communication entre l'Europe et l'Indostan plus rapide et moins pénible pour les passagers. D'un autre côté, d'habiles négociations ouvraient, pour la première fois, l'Indus au commerce britannique, et lui assuraient dans ces régions presque inconnues jusqu'alors, une protection, ainsi que des débouchés également avantageux. Enfin, tant d'occupations à l'extérieur n'empêchaient pas cette administration de préparer activement le contingent de troupes et d'attirails de guerre qu'elle devait fournir pour l'expédition de l'Affghanistan, quoique la plupart des hauts civiliens de la présidence jugeassent sévèrement cette levée de boucliers.

Tous ces divers renseignements, que je consigne ici comme le complément nécessaire de ceux au moyen desquels j'ai tracé, dans la seconde partie du précédent volume, le tableau de l'Inde britannique, sont le fruit de mes conversations avec les hommes les plus recommandables par leur position sociale et leurs

talents. La plupart d'entre eux s'empressèrent de m'inviter aux réunions brillantes dont, en cette saison de plaisirs, leurs demeures étaient alternativement le théâtre, et m'offrirent ainsi, à la fois, mille agréables distractions et de précieuses occasions de m'instruire. Aussi était-ce au bourg de Parell, que presque chaque jour j'allais dîner et passer la soirée ; toutes les maisons en étaient ouvertes aux officiers de *l'Artémise* et à moi ; mais celle que je visitais avec le plus de plaisir, et le plus souvent, c'était Parell lui-même, où, accueilli sans cérémonie, avec autant d'urbanité que d'abandon, par le gouverneur et par lady Grant, j'ai passé de bien heureux moments. La complaisance de mes aimables hôtes allait même jusqu'à me faire assister, en leur compagnie, à toutes les cérémonies publiques qu'ils jugeaient devoir exciter ma curiosité. Je pus de cette manière en voir plusieurs fort intéressantes, entre autres, la distribution des prix à la grande école où sont instruits, aux frais du gouvernement, quelques centaines de jeunes gens indigènes.

Une pareille solennité, à laquelle devaient figurer, comme parties intéressées, tous les chefs des familles natives les plus distinguées du pays, ne pouvait manquer de m'offrir mille sujets d'observation plus intéressants les uns que les autres, puisqu'elle était complétement nouvelle pour moi, du moins sous le rapport du genre des assistants. Qu'on se représente, en effet, une foule d'hommes appartenant à presque toutes les races d'Asie, rassemblées dans une salle, qui pouvait

à peine les contenir, malgré ses immenses dimensions. Là, se faisaient remarquer les Parsis, par leurs traits fins et distingués, un teint blanc, ainsi que par leur physionomie calme, digne et intelligente en même temps. Ici, des Musulmans aux yeux couleur de jais et brillants d'un feu sombre, aux longues barbes, aux nez aquilins, aux membres gros et forts, semblaient se prélasser avec fierté au milieu des Marhattes qui composaient la majeure partie de l'assemblée, et dont les traits peu agréables, le front proéminent, le corps généralement grêle et maigre et la tenue négligée auraient fait trouver leur présence en pareil lieu, et dans de pareilles circonstances, une véritable anomalie, si leurs regards n'eussent annoncé bien plus que ceux de leurs orgueilleux voisins, de l'intelligence et une imagination aussi vive qu'ardente.

De notre côté se trouvaient groupés autour de la première autorité de la présidence, tous les hauts fonctionnaires publics, dont les familles, possédant presque toutes de jeunes et jolies femmes, formaient à droite et à gauche de l'espèce d'avant-scène où devait se faire la distribution des prix, une sorte de rempart mouvant, qui me sembla attirer l'attention de la partie indigène, et voire même européenne de l'assemblée, bien plus que les frais d'éloquence auxquels le proviseur et ses subordonnés crurent devoir recourir, pour justifier toutes les brillantes promesses annoncées dans le programme de la cérémonie. Elle commença, du reste, ainsi que commencent toutes celles du même genre, dans tous les pays où l'éducation publique est

introduite, par des discours trop longs et des examens non moins fastidieux pour les spectateurs. Quant à moi, que mon peu d'habitude de la langue anglaise, et plus encore le voisinage de lady Grant et des autres dames de la société, empêchaient d'écouter avec beaucoup d'attention ce que disaient les examinateurs ou les examinés, je ne les trouvai pas du tout amusants. Cependant je devins tout oreilles, quand les deux meilleurs élèves de l'école discutèrent devant nous du blâme ou des éloges que méritaient Cicéron et Démosthène, pour leur conduite comme citoyens d'une république et soutiens de la liberté.

Le Romain, disait un des interlocuteurs, a fait d'admirables discours contre les tyrans du monde, et les poignards des assassins ont pu seuls mettre un terme à son intarissable éloquence. L'Athénien, disait l'autre, a lutté jusqu'au dernier moment contre les ennemis de l'indépendance de son pays, et est tombé sous leurs coups au pied des autels, en appelant sur eux la vengeance des dieux. Comme on le pense bien, chacun des orateurs cherchait à obscurcir l'auréole de gloire dont son antagoniste couronnait son héros; et comme malheureusement il n'y a pas de chose, quelque sublime qu'elle soit, qui ne puisse être présentée sous un point de vue complétement opposé, je vis le moment où nos deux grands apôtres de la liberté allaient être ramenés, l'un au rôle d'un ambitieux caressant les oppresseurs de Rome, ou tremblant devant eux à mesure qu'ils arrivaient au pouvoir; l'autre à

ne plus être qu'un homme avide d'honneurs, aimant l'opulence, et plus occupé de son propre intérêt que de celui de la patrie.

Malgré cette conclusion dans laquelle il y a, on ne peut se le dissimuler, quelque chose de vrai, je n'étais pas faiblement étonné de voir de semblables questions aussi librement agitées devant une assemblée composée presque uniquement de gens qu'une association de marchands tient courbés sous le joug moral et matériel le plus dur, le plus honteux. Quoi, me disais-je, en regardant les hauts personnages qui m'entouraient, quoi, vous laissez des jeunes gens, dont plusieurs avaient au moins vingt ans, démontrer publiquement aux oreilles de leurs compatriotes réunis, sous les yeux des premiers fonctionnaires du gouvernement, tous les avantages de la liberté; faire l'éloge, diviniser même les hommes qui ont combattu pour elle à la tête de leurs concitoyens, et ont préféré la mort à la servitude; vous laissez faire cela, dis-je, et vous ne craignez pas que du milieu de cette jeunesse, ou des nombreux spectateurs qui l'écoutent, il ne surgisse le libérateur des Indiens, l'homme qui leur manque pour secouer le joug de l'étranger. Mais non, je le vois bien, vous subissez une influence à laquelle vous ne pouvez vous soustraire; sans doute que vous comprenez combien il est dangereux de faire parade aux yeux des peuples esclaves, de la prétendue liberté dont jouissent les Anglais; de les éclairer pour ainsi dire sur leurs droits naturels; enfin de chercher à renverser, malgré les avis de l'expérience, les barrières

qui séparent les castes entre elles, cette immémoriale garantie de l'ordre parmi les immenses populations indoues; mais les saints, dans leur prosélytisme aveugle, dans leur fureur d'affranchissement des races noires ou cuivrées, foulent aux pieds de semblables considérations : ni la crainte de compromettre les intérêts de la Compagnie, ni le mécontentement de la cour de Londres, à laquelle leur conduite cause non moins d'inquiétudes dans l'Inde qu'aux Antilles, ne sont capables de les arrêter; et ils compromettent ainsi, sans qu'aucun pouvoir puisse ou ose entraver leur marche, l'avenir des possessions britanniques en Asie.

D'un autre côté, ces mêmes Indiens, jeunes ou vieux, dont nous étions entourés, avaient-ils l'âme et l'esprit organisés de manière à comprendre tout ce qu'il y avait de noble et d'élevé dans les hautes questions discutées devant eux? J'en doutai, je l'avoue, en voyant le peu d'attention qu'ils prêtèrent à la discussion, et la part très-active, au contraire, qu'ils prirent aux examens, quand il fut question de mathématiques appliquées à la banque et aux changes des monnaies. Avec quelle anxiété ceux d'entre eux, dont les enfants étaient interrogés, attendaient les réponses, et se montraient heureux quand leur progéniture avait trouvé sur-le-champ la solution des problèmes proposés! Le fait est qu'il y avait de quoi flatter leur orgueil paternel; car la plupart de ces problèmes, résolus de mémoire, et en quelques minutes seulement, étaient fort compliqués; et la façon aussi prompte qu'exacte dont les jeunes gens les expliquaient, témoignait hau-

tement en faveur de leur capacité pour cette partie des sciences abstraites, laquelle, il faut le dire, laisse généralement peu de place dans le cerveau de ceux qui la cultivent avec succès, aux idées libérales et politiques.

Tous ces divers sujets d'observation plus ou moins sérieux ne m'empêchaient pas de rechercher ceux qui pouvaient me distraire agréablement. Ainsi je prenais un véritable plaisir à regarder cette nombreuse collection d'enfants aux mines éveillées et espiègles, costumés de cent manières différentes, suivant leur race ou leur religion, et tous avec le luxe que comportait une semblable cérémonie. Chaque chose nouvelle ou singulière que j'apercevais, devenait pour moi une cause d'interminables questions, auxquelles ma charmante voisine répondait avec autant de complaisance que d'esprit. Mais notre attention se portait principalement sur un groupe d'opulents marchands indigènes, auxquels, en raison de leur haute position dans le commerce de Bombay, il était permis de se tenir près de l'estrade réservée aux autorités. Avec quelle curiosité, je dirai même avec quelle envie, nous regardions les admirables cachemires bleus, blancs, rouges, jaunes, verts, ornés de dessins délicieux, dans lesquels ils se drapaient majestueusement! quels beaux tissus, quelles vives couleurs! Comme de semblables châles auraient produit un effet merveilleux à Londres ou à Paris! Et ces énormes diamants, ces émeraudes, ces rubis étincelants, ces blanches perles de Barrein, qui pendaient

à leurs oreilles, ou garnissaient leurs doigts, combien de distractions ils nous causaient, et quelle opinion ces superbes atours nous donnaient des richesses de nos négociants indiens !

Enfin commença la distribution des prix; et de même qu'il arrive chez nous en pareil cas, les couronnes, ainsi que les mentions honorables, furent nombreuses, à la vive satisfaction des spectateurs, qui prenaient tous, sans aucune exception, une part très-active aux succès de leurs enfants ou de leurs parents.

Cet établissement est très-bien tenu, possède de bons professeurs, et les jeunes gens peuvent recevoir, s'ils le désirent, une éducation très-complète sous tous les rapports. Le nombre des élèves fut d'abord très-borné, et n'augmenta qu'avec beaucoup de lenteur; tant le mélange des castes et des religions, qu'on y admet toutes sans exception, heurtait les préjugés des indigènes. Mais peu à peu l'opposition a cédé, et aujourd'hui cette école, ainsi que toutes celles du même genre que le gouvernement a fondées dans les principales villes de la présidence, entre autres à Poona, dont on veut faire un centre de civilisation pour ces contrées, prospèrent généralement. De sorte que la Compagnie peut espérer trouver bientôt des hommes capables de remplacer, dans les diverses branches des administrations publiques, les brames, qui ont exercé en quelque sorte, jusqu'à présent, à la faveur de l'instruction répandue dans leur caste, le monopole de tous les emplois subalternes du fisc, au grand détriment des finances.

La plupart de ces renseignements m'étaient fournis par les personnes auprès desquelles je me trouvais placé. Ce furent également elles qui m'apprirent que tous les efforts tentés jusqu'à présent, pour faire participer les Indiennes des hautes castes à cette sorte de civilisation morale, avaient été sans résultats. Les hommes ne comprenant pas ou ne voulant pas comprendre tout l'avantage qu'il y aurait pour eux à posséder des compagnes au lieu d'esclaves, se refusaient à laisser sortir les femmes de l'ignorance profonde où ils les tiennent. Cependant les dames les plus distinguées de la société, formant une association de bienfaisance, étaient parvenues à réunir un assez grand nombre de jeunes filles, appartenant aux dernières classes de la population indigène, dans une école, où elles apprennent à lire, à écrire, et se forment aux divers travaux de leur sexe, pour ensuite entrer au service des familles anglaises les plus recommandables. Là, ne se bornent pas les effets de la noble générosité des dames patronnesses ; elles ont encore pris sous leur protection les jeunes orphelines chrétiennes blanches ou métisses restées sans parents, et les font élever avec soin jusqu'au moment où elles trouvent à les établir convenablement, ou bien à les placer d'une manière honorable.

A la tête de ces diverses associations se trouvait lady Grant, véritable providence pour tous les malheureux, et n'usant jamais, que pour leur faire du bien, de l'ascendant que sa beauté, son esprit supérieur, ses précieuses qualités, lui donnaient sur son mari,

dans lequel je rencontrai également une noblesse d'âme et de caractère, des connaissances profondes en toutes choses, enfin une bienveillance qui me rendirent heureux de pouvoir passer auprès de deux personnes aussi distinguées, les moments de liberté que me laissaient le service et mes pérégrinations d'observateur. Avec quel empressement je saisissais toutes les occasions de soumettre au jugement si droit, si éclairé de sir Robert Grant les diverses questions sur lesquelles je désirais être instruit! aussi a-t-il bien souvent modifié ma façon de voir, que les hommes de parti avec lesquels je me trouvais fréquemment dans le monde, avaient égarée du chemin de l'impartialité.

Combien il est difficile de découvrir la vérité, pour celui qui la cherche, au milieu des opinions politiques les plus opposées, les plus exclusives, comme je les ai trouvées généralement dans les grandes colonies britanniques! Combien encore la circonspection, la défiance même lui sont nécessaires pour échapper aux déceptions dont il est entouré, et au danger de puiser de mauvais renseignements à des sources qu'il semblait devoir considérer comme les plus pures!

Tels sont les risques dont je me suis vu constamment entouré durant ma longue campagne; j'ai fait mon possible pour les éviter, et peu de séjours m'ont autant servi que celui de Bombay pour modifier les notions recueillies par moi dans les autres parties de l'Indostan. Cependant, elle est si complète, la dissemblance existant entre cette dernière place et Calcutta, quoiqu'elles soient placées sous le même gouverne-

ment, que, malgré la manière générale dont je me suis efforcé de traiter, lorsqu'il a été question du chef-lieu du Bengale, les principaux sujets qui m'occupent spécialement dans cette relation, il en est parmi ces derniers dont il faut que je parle de nouveau ici : du commerce, par exemple, qui, sur les bords malabares, ne présente aucune analogie avec celui auquel les villes maritimes des deux autres présidences doivent leurs richesses. Là, on trouve le commerce européen dans toute sa splendeur; mille vaisseaux, échappés aux tempêtes du cap de Bonne-Espérance, viennent échanger contre les riches productions du Bengale ou du Coromandel, celles de toutes les contrées civilisées; et les négociants anglais y comptent à peine quelques concurrents parmi les trafiquants indigènes. Ici, au contraire, ce sont les Parsis ainsi que les Banians qui tiennent la majeure partie des affaires entre leurs mains, et leurs relations avec les pays riverains de l'Atlantique, ou même avec la Grande-Bretagne, sont bien moins considérables que celles qu'ils entretiennent avec cette multitude de caboteurs indiens, arabes, persans, africains et malais, dont leurs magasins reçoivent sans cesse les chargements, et auxquels ils fournissent des cargaisons de retour, composées d'autant de produits indiens que de marchandises européennes. En sorte qu'on peut considérer Bombay comme le grand marché où les divers peuples de l'Asie occidentale, ainsi que ceux qui habitent les bords de la mer Rouge et du golfe Persique, viennent échanger mutuellement leurs pro-

ductions. Aussi ce trafic compose-t-il la principale source d'opulence du chef-lieu de la troisième présidence de l'Indostan.

En effet, située au centre de contrées peu avancées encore en civilisation, et rangées depuis le commencement du siècle seulement sous le joug britannique, elle ne peut offrir aux manufactures de la métropole un débouché aussi considérable que celui dont ces dernières jouissent dans les riches provinces qui entourent Madras et Calcutta, où un territoire cultivé avec soin et l'industrie des habitants fournissent mille articles divers à l'exportation ; tandis que les pays qui composaient autrefois l'empire marhatte, ne produisent que de l'opium et du coton, et n'ont fait, sous le rapport de l'industrie, que de bien lents progrès, malgré les efforts aussi louables que persévérants de l'administration anglaise pour civiliser leurs populations.

Cependant on ne peut nier que depuis vingt années, et surtout depuis 1833, époque à laquelle la charte de la Compagnie fut renouvelée, l'état de ces pays ne se soit amélioré sensiblement. L'agriculture commence à sortir de la barbarie où elle était plongée; le sucre, la soie, l'indigo sont cultivés avec succès dans les plaines; les céréales de plusieurs espèces, les arbres fruitiers, les légumes de nos climats couvrent les campagnes du plateau élevé sur lequel est situé Poona; enfin, les plantations de coton se sont multipliées, et leurs récoltes mieux soignées ont gagné non-seulement en abondance, mais en qualité, ce qui est non moins

avantageux. Encore quelques années d'un semblable régime, et le coton de Bombay ne sera ni moins beau, ni moins propre que celui des États-Unis d'Amérique, auquel les manufactures européennes ont donné la préférence jusqu'à présent. L'opium, cette drogue, sujet de débats continuels entre l'Angleterre et la Chine, dont le monopole forme une des principales branches de revenus de la maitresse de l'Inde, est livré à l'exportation en bien plus considérable quantité qu'auparavant, quoique la culture en soit depuis longtemps fortement censurée par les saints.

Dès l'année 1825 le gouvernement anglais, assailli de leurs réclamations, fut contraint de nommer une commission, dont les membres, choisis au sein même du parlement, durent décider si la Compagnie devait renoncer au monopole du commerce de l'opium, et même en défendre la culture dans ses possessions. La discussion se prolongea longtemps; les saints prétendaient que cette drogue était pernicieuse pour la santé des populations asiatiques, et qu'à ce titre son trafic devait être considéré comme un juste sujet de mésintelligence continuelle entre la cour de Pékin et celle de Londres : ils ajoutaient même que le soin qu'on prenait de sa culture, et les bénéfices que le fisc retirait de sa vente, étaient également immoraux. A cela les avocats de la partie adverse objectaient que l'usage de l'opium était répandu de temps immémorial dans l'Indostan, et ne pourrait jamais être détruit; qu'en s'emparant du monopole commercial de cette pernicieuse denrée, en limitant la culture du pavot à cer-

taines provinces, la Compagnie atténuait le mal autant qu'il était en son pouvoir de le faire, puisque, d'une part, l'opium avait considérablement augmenté de prix, par conséquent été mis hors de la portée des basses classes; et, de l'autre, il se trouvait, grâce aux soins apportés à sa fabrication, beaucoup moins mélangé de matières nuisibles que par le passé. Considérée sous le point de vue de la politique, la cause des directeurs paraissait non moins bonne. Devaient-ils, en effet, abandonner à la merci des négociants étrangers un article sans lequel le commerce de la Grande-Bretagne avec la Chine ne peut avoir lieu? devaient-ils, de plus, dans un but de philanthropie au moins exagéré, sacrifier les quatre-vingts millions de francs que le monopole de cette denrée leur rapporte annuellement? Non, sans doute, et d'autant moins que la défense expresse, faite par eux à leurs agents, d'en transporter sur les bords du céleste empire, a toujours été strictement exécutée. Aussi la commission finit-elle par décider, en 1832, que les choses devaient rester dans l'état où elles se trouvaient. Depuis cette époque la culture et l'exportation de l'opium ont été sans cesse en croissant dans l'Inde britannique, et de telle sorte qu'il en est sorti, durant l'année 1838, 27,000 caisses de Bombay, et 17,000 environ de Calcutta : quantité énorme, qui n'a pas diminué même lorsque la guerre régnait entre la Grande-Bretagne et la Chine, tant cette dernière est tributaire de sa rivale pour cette drogue, devenue non moins nécessaire à ses habitants que les liqueurs fortes le sont pour les Européens.

C'est donc avec Canton, où ses denrées principales trouvent un large débouché, que Bombay a le plus de relations commerciales. Celles-ci n'avaient pas cessé d'augmenter depuis 1833, quoique à cette époque la Compagnie ayant perdu le monopole du trafic de Chine, ne voulût plus entreprendre d'affaires de ce genre pour son compte, et se contentât de lever des droits sur le commerce particulier : mais les hostilités entre l'Angleterre et le céleste empire ont arrêté momentanément cette prospérité, en mettant des entraves à la vente du coton sur les marchés de cette partie de l'Asie ; et si, comme on l'assure, les Chinois reprennent la culture de cet arbuste, qu'ils avaient abandonnée depuis quarante années environ, à la suite, dit-on, d'une grande disette, pour planter du riz, il est à craindre que cette branche importante d'exportation ne soit frappée d'un coup fatal. Heureusement pour la troisième présidence de l'Inde que les soins actifs de son gouvernement, non moins que les circonstances, lui ont ouvert un nouvel un brillant avenir commercial dans le nord ainsi que dans l'ouest du continent indien. Le Guzarate, le Cutch, le Belochistan, reçoivent aujourd'hui par leurs caboteurs, dont le nombre s'est accru considérablement depuis quelques années, une énorme quantité de marchandises indigènes ou britanniques en échange de leurs productions. Ils le cèdent cependant sous ce rapport aux contrées arabiques, et à celles que baignent les eaux du golfe Persique, d'où se rendent à Bombay, chaque mousson de S. O., pour revenir à leur port d'armement la mousson suivante, une multitude de navires

de toutes formes, de toutes grandeurs. Les deux côtes opposées de la presqu'île concourent aussi à ce mouvement d'affaires; mais le point vers lequel se tournent en ce moment les espérances des armateurs de la métropole du Malabar, c'est l'Indus, au moyen duquel, ainsi que je l'ai dit plus haut, ils espèrent parvenir jusqu'au cœur de l'Asie centrale, et dont, en attendant, ils exploitent les rives avec un succès toujours croissant. La tâche de réaliser de si brillantes espérances semble donc leur être dévolue, et parmi eux tiennent le premier rang les Parsis, ces descendants des anciens Guèbres, qui, chassés de Perse par les musulmans, vinrent exercer leur industrie si paisible et si intelligente à la fois, dans les villes maritimes voisines de leur ancienne patrie. Bassora, Surate, Bender-abbas, Ormus, et cent autres places commerçantes de cette partie du continent asiatique, jouirent, grâce à leur artivité, d'une grande splendeur, jusqu'au moment où Bombay fut devenue le principal marché des pays que ces riches cités approvisionnaient autrefois. Maintenant ces industrieux négociants sont réunis en foule à Bombay, où presque toutes les transactions se font par leur entremise. Leurs magasins sont les mieux achalandés, leurs navires les mieux armés; on les dit généreux, humains envers les gens employés à leur service, quoiqu'ils aient la réputation d'être parcimonieux, très-prudents en affaires, et très-clairvoyants pour leurs intérêts. Cependant il en est bon nombre dans la masse, qui n'ont que peu ou point de droit à cette mention honorable, surtout parmi ceux qui

appartiennent aux rangs inférieurs de la communauté; car on les accuse, avec raison je crois, d'être tout aussi fripons et menteurs que leurs confrères les brocanteurs indous. Du reste, grands ou petits, riches ou pauvres, ils s'entendent parfaitement entre eux pour exploiter les marchands étrangers, qui ne peuvent qu'avec peine se soustraire au joug de cette redoutable association.

Cela leur est d'autant plus difficile, que les Parsis sont à peu près les seuls propriétaires des navires appartenant au port de Bombay, et par conséquent disposent à leur gré des principaux articles composant les cargaisons de retour des bâtiments européens.

Les armateurs français ne paraissant qu'à l'aventure dans ce port, c'est-à-dire, n'y ayant le plus souvent aucunes relations antérieures à leur arrivée, sont nécessairement plus exposés que leurs collègues britanniques à être victimes de ces graves inconvénients; aussi ne viennent-ils que bien rarement dans ces parages, et pour y vendre seulement quelques caisses de vin ou de liqueurs, des meubles de luxe, des comestibles, des modes de Paris, en payement desquels ils prennent, soit à Bombay, soit aux autres points de la côte malabare où ils font échelle ordinairement, du poivre, de la cannelle, du coton, des drogues médicinales, des cachemires, et d'autres articles du même genre, sur lesquels ils gagnent généralement fort peu, tant sont pesants les droits d'importation ou d'exportation fixés par la Compagnie. Le présent n'a donc rien de favorable pour eux; je n'oserais pas

dire que l'avenir le soit davantage; cependant si, comme tout porte à le croire, l'Indus devient vassal de l'Angleterre, ils peuvent espérer que nos marchandises finiront par trouver un débouché quelconque du côté de la haute Asie, pourvu toutefois que nos rivaux ne nous en ferment pas l'abord.

Du reste, leurs marchands, du moins ceux de la métropole, ne semblent pas beaucoup plus favorisés, proportions gardées, que les nôtres à Bombay, si j'en juge par la grande quantité de forts navires que j'ai vus désarmés dans le port, et la difficulté qu'éprouvaient ceux qui étaient mouillés sur la rade à trouver des chargements de retour pour l'Europe. Plusieurs appartenaient à cette classe de gros vaisseaux employés autrefois par la Compagnie à son commerce de Chine, et qu'elle a vendus aux particuliers quand le monopole de celui-ci lui a été enlevé en 1833. Ils ont toujours, pour la plupart, les mêmes capitaines, marins hardis, consommés, et généralement recommandables par la dignité de leur conduite et leur parfaite tenue. Investis, comme par le passé, de la confiance, de l'estime, de la considération même de leurs concitoyens résidant aux Indes, c'est à eux que les familles des opulents employés de la Compagnie, ou des riches négociants qui veulent franchir l'espace immense par lequel notre partie du monde est séparée de l'Indostan, viennent souvent demander passage. Malgré cette préférence, leur position est bien moins heureuse qu'autrefois, alors que la maîtresse du Bengale, exploitant sans concurrents le marché de

22.

Canton, envoyait annuellement ses flottes se ravitailler dans l'arsenal de Bombay. Aussi ce dernier était-il probablement, à cette époque, plus animé que je ne l'ai trouvé quand j'allai le visiter. Trompé par sa grande réputation, je m'attendais à voir un établissement maritime considérable ; à l'exception de quatre bassins de carénage assez bien construits, et pouvant contenir de très-forts navires, je ne vis rien qui justifiât mon attente, et pût même faire deviner une splendeur déchue; les magasins et les divers ateliers sont en petit nombre et mal entretenus; les quais, les chantiers, où je n'aperçus que deux ou trois petits bâtiments en construction, avaient je ne sais quoi de solitaire et de triste qui me causa un sentiment pénible. Là, règne pourtant une administration aussi nombreuse que richement rétribuée; mais là aussi règnent, dit-on, entre ses membres, même les plus élevés, la discorde et de déplorables rivalités, dont les conséquences doivent être et sont en effet le désordre et une foule d'abus. Ce qui de l'ancien état-major de la marine armée de la Compagnie a survécu aux diminutions fréquemment renouvelées dont ce corps a été la victime depuis dix ans, au nom de l'économie, semble avoir subi l'influence d'un aussi fâcheux exemple; les officiers, quoique la plupart d'entre eux soient des hommes distingués comme astronomes, hydrographes et navigateurs, ainsi que le prouvent suffisamment les belles cartes de la mer Rouge, du golfe Persique et de la mer de Chine, faites par le capitaine Ross et plusieurs autres de ses collègues de la marine de Bom-

bay, les officiers, dis-je, m'ont paru dégoûtés du service par le peu de munificence, disent-ils, que montre le gouvernement indien à leur égard, et par la manière illégale, suivant eux encore, avec laquelle il a brisé leur avenir, afin de diminuer ses dépenses de quelques milliers de roupies.

Du reste, leur corps, quelque restreint qu'il soit, paraît encore trop considérable pour la quantité de navires que la Compagnie conserve en armement. Cette quantité, en effet, ne se compose que de quelques corvettes montées par des équipages moitié blancs moitié indiens, dont le principal service est de donner la chasse aux pirates, ou de protéger les bâtiments naviguant sous pavillon anglais. Depuis peu d'années on avait, il est vrai, adjoint à ces corvettes plusieurs steamers qui servaient de paquebots entre Suez et Bombay, mais ce genre de service ne semblait pas convenir davantage aux officiers : ils se plaignaient, et je crois avec raison, que ces stéamers étaient beaucoup trop faibles pour braver les coups de vent et les grosses mers de la mousson du S. O., qui souvent brisaient leurs machines, et les forçaient de rentrer au port, où, faute d'usines, ces avaries ne pouvaient être que très-imparfaitement réparées. Il est vrai que chaque voyage causait de nouveaux accidents; et même je vis en réparation dans les bassins un bateau à vapeur qui, peu de jours après notre arrivée, s'était jeté, durant la nuit, en arrivant d'Égypte, sur les rochers qui entourent le phare situé à l'entrée de la rade. Tous ces divers accidents plaçaient l'administration dans

une fausse position vis-à-vis des nombreux passagers venant d'Angleterre, où généralement la Compagnie trouve plus de détracteurs que de défenseurs ; aussi s'occupait-elle enfin de rendre ce service plus sûr et plus régulier en même temps.

A quoi attribuer cette espèce d'indifférence prolongée touchant un sujet aussi important que la communication de l'Inde avec notre continent par Suez? seulement, dit-on, aux craintes que cette communication inspire à la cour des directeurs pour la tranquillité de la presqu'île; car toutes les autres branches un peu importantes de l'administration étaient conduites avec trop d'ordre, trop de vigueur, pour que l'autorité pût être accusée de négligence dans ce cas-là.

J'ai déjà montré combien le commerce intérieur et extérieur, ainsi que l'agriculture, sont encouragés ; quels efforts ont été faits pour propager notre industrie, notre civilisation parmi les populations marhattes. J'ajouterai que la police veille parfaitement, dans toutes les provinces, au repos public, et que l'armée, répartie dans plusieurs camps situés au centre ou bien sur les frontières de la présidence, ne laisse que bien peu à désirer sous tous les rapports. Les régiments blancs de la garnison du chef-lieu m'ont paru très-bien tenus, et mieux soignés sous le point de vue de l'hygiène, qu'à Madras ou à Calcutta : au lieu de les tenir renfermés dans des forteresses, véritables fournaises où l'ennui non moins que la chaleur les dévorent, on les a casernés sur la petite presqu'île à

l'extrémité de laquelle est situé le phare; en sorte que leurs logements, jolies constructions solidement bâties et installées d'une façon très-commode à l'intérieur, sont constamment rafraîchis par les brises de mer. Moyennant une large chaussée qui lie cette espèce de place d'armes aux glacis de la ville, et que sa hauteur met à l'abri des inondations, ces lieux sont devenus le but de promenade de la bonne compagnie. Aussi, bien souvent suis-je allé les parcourir en voiture, au coucher du soleil, avec les agréables connaissances que j'avais faites parmi les officiers de l'armée.

Sous la conduite de pareils guides, je pus visiter, dans le plus grand détail, les casernes et leurs dépendances. Les chambres où couchent les soldats, les salles qui contiennent les armes, l'hôpital, les cuisines, enfin jusqu'aux prisons, me charmèrent par leur excessive netteté et l'air de confortable répandu partout. Ces dernières, principalement, me frappèrent par la manière dont elles sont distribuées et arrangées. Ce ne sont pas des chambres, où, comme chez nous, les militaires, punis pour des fautes souvent légères, sont entassés, et respirent un air humide, glacial en hiver, étouffé, méphitique en été; je vis de petits pavillons, construits sur un terrain écarté, et à bonne distance les uns des autres, de façon que les gens renfermés séparément dans chacune de ces prisons ou cellules se trouvaient complétement isolés, et n'entendaient aucun bruit extérieur. Du reste, ils étaient pourvus de tout ce dont ils avaient besoin;

leur prison était blanchie à la chaux, parfaitement propre, munie de tous les meubles nécessaires, et largement aérée au moyen d'une ouverture pratiquée au sommet du toit. Ils recevaient une nourriture aussi abondante que saine, enfin pouvaient se promener une heure chaque jour sur l'esplanade voisine : on peut donc assurer que la solitude devait être considérée comme leur seule punition. Mais cette punition est, à ce qu'il paraît, extrêmement redoutée des mauvais sujets, et produit sur eux un effet si étonnant, que beaucoup d'entre eux, à ce que m'ont assuré les chefs de corps, ramenés au bien par les réflexions faites pendant la captivité, ont persévéré dans la bonne voie ; on ajoutait même que des soldats, don la débauche ou l'ivrognerie avaient altéré la constitution, étaient rentrés au corps en meilleure santé qu'avant leur emprisonnement.

Or, je le demande, parvient-on dans nos garnisons à de semblables résultats, au moyen de ces punitions employées envers les militaires coupables de délit contre la discipline ou la sobriété; avec cette salle de police où se trouvent pêle-mêle les pécheurs endurcis avec les jeunes conscrits, qui ne peuvent manquer de recevoir en pareille compagnie de bien dangereuses leçons, de sorte qu'en quittant de là, ils sont, la plupart du temps, dégoûtés du service ou, tout au moins animés d'un fort mauvais esprit?

Chez nos voisins, ce genre de punition n'est employé qu'avec les plus grands ménagements, ne peu être prolongé au delà d'un mois, et jamais infligé san

la décision d'un conseil de discipline, ou même, dans certains cas, d'une commission militaire. Il paraît que, grâce à ces précautions sages, les chefs de corps n'ont eu jusqu'ici qu'à se louer de son emploi. Pourquoi n'imiterions-nous pas les Anglais, ou du moins, pourquoi ne ferions-nous pas l'essai de ce châtiment dans nos troupes de terre et de mer? Je sais que l'emprisonnement solitaire rencontre, en France, une forte opposition; cependant, je n'en persévère pas moins à le considérer comme le mode de répression le plus moral, comme le plus avantageux aux coupables sous tous les rapports; aussi je me réserve de traiter ce sujet longuement, lorsqu'il sera question, dans cet ouvrage, des établissements pénitentiaires aux terres australes. Du reste, la réclusion solitaire est employée aujourd'hui dans toute l'armée de la Compagnie, mais principalement, à ce qu'il paraît, dans celle de la présidence de Bombay, où la discipline m'a semblé plus sévère que partout ailleurs aux Indes, ce qu'il faut attribuer, pour les troupes blanches, aux pertes effrayantes que la débauche ou l'intempérance leur font éprouver; et pour les régiments indigènes, à l'esprit turbulent des soldats rajepoutes ou marhattes dont ils sont principalement composés. Cette discipline, qui est toutefois adoucie par les soins vraiment admirables, on peut le dire, que le gouvernement prend de ses troupes noires, paraît avoir rendu ces dernières supérieures, dit-on, à celles du Bengale et de Madras, non pour le courage peut-être, mais pour la constance au milieu des fatigues et des privations. Les unes et

les autres, du reste, ne sont bonnes que dans les plaines de l'Indostan, car le froid et les frimas les abattent sur-le-champ, et l'on a vu souvent dans les guerres que les maîtres de Calcutta ont soutenues contre les nations du N.-O, quelques heures de marche à travers les montagnes neigeuses, transformer de vaillants soldats en poltrons à peine capables de faire face à l'ennemi. Dans les mêmes circonstances, les troupes blanches ont rendu, sans doute, des services signalés; cependant on a pu voir jusqu'à quel point un long séjour dans les garnisons de la presqu'île les avait amollies physiquement; elles n'ont pu supporter les fatigues de longues marches, ni braver impunément les brusques transitions du climat brûlant des plaines à la température froide des hautes terres, et leurs rangs ont été décimés bien moins par le fer que par les maladies. De plus, cet état de souffrance auquel officiers et soldats sont généralement en proie, donnant une grande importance à leurs yeux, non-seulement au choix des garnisons en temps de paix, mais plus encore aux mouvements de chaque corps composant l'armée, lorsqu'une guerre commence, il arrive nécessairement que les relations entre ces derniers sont fréquemment empreintes de rivalité et de jalousie, non moins dans la troisième présidence que dans les deux autres.

Dans ces sociétés au sein desquelles je passais mon temps d'une façon si agréable et si utile à la fois, j'entendais souvent les personnes instruites disserter sur les antiquités curieuses situées aux environs du chef-

lieu, et sur l'histoire des peuples qui avaient accompli ces gigantesques travaux. Que sont-ils devenus, quelle a été leur destinée? On ne peut rien savoir de positif à cet égard, leur souvenir est, à ce qu'il paraît, perdu dans la nuit des temps. Ces peuples, pourtant, devaient être nombreux, puissants, instruits dans les beaux-arts, si l'on en juge par les monuments qu'ils ont laissés derrière eux et dont les ruines étonnent l'esprit par leurs dimensions aussi bien que par leur antiquité. Que de temps et de persévérance, quelle foule d'ouvriers il a fallu pour créer les temples d'Ellora, ces merveilleuses salles creusées dans une montagne de granit, qui ont seize mètres au moins de hauteur, et sont entourées de statues gigantesques, sculptées dans le roc avec autant de hardiesse que de talent! Parmi ces prodigieux ouvrages du travail et de l'industrie des générations passées, on cite encore, quoiqu'elle soit bien moins remarquable que celles d'Ellora, la caverne d'Éléphanta, située dans l'île du même nom, à quelques lieues seulement de Bombay.

Comme mille raisons, plus fortes les unes que les autres, m'empêchaient de m'éloigner à une grande distance de *l'Artémise*, et que pourtant je voulais satisfaire ma curiosité, ce fut du côté d'Éléphanta que je dirigeai ma plus lointaine excursion. Un matin donc je partis pour cette destination dans un bateau du pays, accompagné de plusieurs officiers de la frégate, auxquels j'offris le passage et leur part d'un assez bon déjeuner.

Le but de notre course était si peu éloigné, que

nous l'apercevions du mouillage, lorsque nos regards se dirigeaient vers l'extrémité du large canal formant la rade de Bombay; en sorte que pour nous y rendre, nous dûmes longer les remparts du fort et la longue suite de quais ainsi que d'établissements de marine dont le rivage est bordé dans cette partie. D'abord nous passâmes auprès de débarcadères autour desquels se pressaient, pour charger ou débarquer des marchandises, une foule de caboteurs de toutes les nations d'Asie et les embarcations des bâtiments européens mouillés au large. Ensuite passèrent sous nos yeux tous ces bassins où les armateurs réparent et mettent à l'abri leurs navires dès qu'ils arrivent de la mer : ils appartiennent en majeure partie, ainsi que les magasins superbes qui les entourent, à des négociants indigènes. L'activité qui régnait dans chacun de ces petits arsenaux témoignait hautement en faveur de la fortune du maître et de l'étendue du commerce de la métropole de l'Indostan occidental; j'y comptai en outre plusieurs centaines de navires d'un faible port, équipés pour le petit cabotage, bon nombre de ces forts trois-mâts que chaque année Canton voit arriver chargés de coton, d'opium et de cent autres productions de l'Orient.

Mais dans sa marche rapide, notre bateau, conduit par de vigoureux rameurs, eut bientôt dépassé cette partie si animée du rivage, et, après avoir laissé derrière nous une petite île élevée, au sommet de laquelle on apercevait plusieurs potences garnies des cadavres de quelques pirates exécutés récemment comme un

exemple nécessaire pour contenir les naturels des côtes voisines, gens très-disposés à pratiquer le métier de forbans ; après avoir, dis-je, laissé cette île en arrière, nous jouîmes d'une nouvelle perspective. Aux établissements de marine, aux magasins et aux navires avaient succédé, sur le rivage, de jolis hameaux entourés de cocotiers, et devant lesquels se groupaient des bandes de légères pirogues ou de petits bateaux pêcheurs. Souvent nos yeux s'arrêtaient avec plaisir sur quelqu'une de ces charmantes maisons de plaisance appartenant aux riches Parsis, et dont plusieurs avaient reçu ma visite les jours précédents; leurs magnifiques jardins descendaient par gradins jusqu'au bord de l'eau, en déroulant de belles pelouses bordées d'arbres magnifiques, au milieu desquelles figuraient des massifs de rosiers couverts de fleurs. Dans ces belles habitations se trouve réuni tout ce que le luxe européen et asiatique peut offrir de plus confortable pour les pays chauds.

Sur la rive opposée se déployait une perspective plus agreste, mais sur laquelle notre vue, fatiguée de la blancheur des maisons de la ville, se promenait avec plaisir. La terre était couverte d'une nappe de verdure, dont les plis allaient en ondulant se perdre à l'horizon. J'aurais voulu seulement que quelques villages eussent animé le paysage. On m'a dit qu'il en existait un grand nombre en ces lieux, avant l'horrible famine qui détruisit, au commencement du siècle, une partie de la population des campagnes : les hommes, les femmes et les enfants mouraient de

faim par milliers, même au sein des villes où affluaien ces malheureux, espérant trouver du soulagement leurs maux; ils y auraient probablement trouvé la mor comme ailleurs, si les riches habitants, soit européens soit indigènes, ne fussent venus à leur secours avec u empressement, une générosité dont le souvenir mérit d'être conservé. Du riz, apporté à grands frais des cor trées voisines où le fléau ne se faisait pas sentir, éta distribué aux pauvres affamés, après toutefois avoir ét préparé dans de vastes cuisines installées sur les plac publiques, par des individus appartenant aux diff rentes castes; car, sans cette précaution, les Indou auraient mieux aimé mourir d'inanition que de souiller en mangeant des aliments touchés par d gens étrangers à leur caste, tant, chez eux, les pr jugés religieux sont encore respectés.

A mesure que nous avancions vers le but de not voyage, les habitations et les traces de culture dev naient de plus en plus rares. Nous naviguions da la solitude, et lorsque notre bateau arriva enfin au term de sa course, rien de gai ni de riant ne s'offrit à not impatiente curiosité. Le débarcadère d'Éléphanta e situé à l'extrémité d'un étroit vallon à peine culti par quelques misérables naturels, et que traverse sentier tortueux, inégal, qui conduit à la curieuse c verne.

En le suivant, notre guide nous expliquait, ta bien que mal, mais toujours avec l'emphase ordinai à ses semblables, l'origine des ruines auprès desquell nous passions. Ici, disait-il, existait jadis un élépha

colossal taillé dans le rocher, et dont le corps brisé, suivant toute apparence, au moyen de la poudre, gît par morceaux au sein des hautes herbes qui couvrent le sol. Là, figurait autrefois l'effigie d'un cheval que les anciens historiens portugais citent aussi comme un ouvrage remarquable : elle a également disparu sous les efforts destructeurs des maîtres de Goa.

Ce début dans notre excursion à travers Éléphanta, l'aspect triste, sauvage et désert du pays, ne m'avaient pas prévenu bien favorablement pour la merveille que nous allions visiter; et j'avoue que les tas de pierres et de décombres produits par les éboulements successifs des terres, les mares de boue, restes des dernières pluies, qui obstruaient l'entrée de la caverne, et à travers lesquelles il nous fallut passer avant de parvenir à cette dernière, me firent craindre pendant quelques instants une complète déception; mais quand, après avoir franchi ces obstacles, je me trouvai dans l'intérieur du temple, que je vis ces quatre rangs de colonnes cannelées du haut en bas, et revêtues à chaque extrémité de sculptures curieuses; quand mes yeux, plus habitués au demi-jour qui régnait en ces lieux, distinguèrent l'immense étendue de la salle souterraine au milieu de laquelle j'étais, et la multitude de bas-reliefs, de statues en demi-bosse toutes plus bizarres les unes que les autres, mais toutes parfaitement exécutées, dont les murailles étaient couvertes; enfin, lorsque partout autour de moi se montrèrent les vestiges admirables d'une civilisation dont l'époque se perdait dans la nuit des temps, je ne regrettai

nullement la fatigue que j'avais éprouvée pour venir jusque-là. Quel sentiment pénible fait éprouver la vue des barbares dégradations qu'ont subies ces belles antiquités! On en accuse les compagnons des Castro et des Albuquerque, alors que, maîtres à peine de quelques points de la côte malabare, ils s'efforçaient de propager par toutes sortes de moyens la religion chrétienne parmi les populations natives. A peine établis à Bombay, ils commencèrent la destruction des monuments consacrés au culte de Brama; et le temple d'Éléphanta se trouva, comme le moins éloigné du chef-lieu de la colonie, le plus exposé aux coups de leur fanatisme religieux; mais la solidité de l'édifice lassa leur fureur; en vain ils employèrent l'artillerie pour renverser les colonnes, espérant faire crouler ainsi l'immense voûte qu'elles soutenaient; rien n'a bougé, et cet édifice, dont toutes les parties, les ornements même sont taillés dans une montagne de granit, durera encore bien des siècles, et verra peut-être revenir le temps où les pèlerins affluaient par milliers, dans les solennités, autour de son enceinte où ils rencontraient, pour les accueillir, la foule de prêtres et de desservants dont les habitations couvraient alors l'île d'Éléphanta.

Probablement qu'à cette même époque les provinces voisines étaient généralement très-peuplées, très-florissantes, car autrement comment d'aussi difficiles, d'aussi dispendieux travaux, qui annoncent chez les peuples qui les ont accomplis, une connaissance avancée des beaux-arts, et par conséquent une puissante civi-

lisation, auraient-ils pu être exécutés? Dans ce cas, les Portugais se seraient trouvés trop faibles pour accomplir une si désastreuse révolution. Non, cette révolution était sans doute couronnée lors de l'apparition des premiers conquérants européens aux Indes; et probablement il faut en accuser les mahométans qui avaient commencé à ravager les contrées occidentales de la presqu'île, six cents ans au moins avant que nos navigateurs eussent doublé le cap de Bonne-Espérance pour la première fois. La dévastation de cette partie de l'Indostan ne doit guère remonter plus haut dans les temps passés, puisque, à présent encore, les sectateurs de Brama viennent de très-loin faire leurs dévotions au temple d'Éléphanta, comme j'en eus la preuve, lorsque nous vîmes entrer une vingtaine environ de ces derniers conduits par un brame, qui accomplirent les rites de leur religion sans faire la moindre attention aux assistants, puis se retirèrent précipitamment; ils durent même quitter l'île sur-le-champ, en exécution d'une ordonnance de police dont je n'ai pu comprendre le motif, et que le sous-officier anglais préposé à la garde des lieux, était chargé de faire observer par les pèlerins.

L'humiliation de ces pauvres gens me causa une émotion pénible; ils étaient sur leur terre natale, dans un temple construit par leurs aïeux, et ils ne pouvaient y adorer tranquillement Dieu à leur façon: quels sentiments de haine ne devaient-ils pas ressentir pour les Européens, surtout s'ils savaient que ces

mutilations sauvages, accomplies sur tant de belles statues représentant les principales divinités du culte de Brama, étaient leur ouvrage, et que ces lieux saints, servant aujourd'hui de refuge aux animaux les plus impurs, qui sont couverts de marais fangeux durant la saison des pluies, et autour desquels règne au loin une profonde solitude, ont été l'objet de l'admiration des générations passées, par la splendeur des cérémonies qui s'y accomplissaient à la clarté de mille lumières, et par la profusion des ornements précieux dont les murs étaient décorés.

Je voudrais pouvoir donner ici, pour l'instruction, bien plus que pour l'amusement des lecteurs, la description de tout ce que cette pagode souterraine renferme de bas-reliefs et d'objets de sculpture méritant presque tous une mention particulière par la beauté du travail, ainsi que par leurs rapports frappants avec les ouvrages du même genre que nous ont laissés les Égyptiens; mais mon ignorance profonde dans cette partie des beaux-arts, et la crainte de rendre cette relation encore plus ennuyeuse, me font laisser cette tâche à remplir aux amateurs d'architecture qui suivront mes traces à Éléphanta, où ils trouveront mille sujets dignes d'être étudiés par eux.

Pendant cette agréable relâche, chaque jour et surtout chaque soirée amenaient, pour les officiers de *l'Artémise* ou pour leur commandant, de nouvelles distractions. Parfaitement accueillis par le gouverneur ainsi que par les autres principales autorités, qui, en outre, nous facilitaient, avec une obligeance

sans bornes, les moyens de renouveler nos approvisionnements, nous jouissions, en véritables marins, du présent sans songer à l'avenir. L'équipage lui-même, dont toujours le bien-être occupait ma première pensée, se trouvant bien nourri, jouissant d'une grande liberté, semblait avoir oublié aussi qu'il fallait reprendre la mer, et aller parcourir des côtes bien moins hospitalières que celles le long desquelles il naviguait depuis deux mois. Quant à moi, content d'avoir, suivant mon habitude, fixé l'époque du départ d'une manière irrévocable, je laissais les jours s'écouler doucement, en attendant les soucis, les inquiétudes qui, sans doute, m'étaient réservés. Je voulus même clore dignement cet heureux temps de repos, en donnant à bord, l'avant-veille de l'appareillage, une fête à laquelle j'invitai toutes les familles dont les officiers de la frégate et moi nous avions reçu des honnêtetés.

Encore une fois les ponts de *l'Artémise* furent changés en salle de bal; mon brave second, qui, à l'île de France, avait bien voulu se charger, en pareille occasion, des fonctions de décorateur, vint de nouveau à mon aide avec une parfaite complaisance, et se surpassa. Les jeunes gens de l'état-major firent, avec un empressement, une amabilité qui méritèrent ma gratitude, les honneurs de la soirée, laquelle, grâce à eux, fut très-gaie et très-brillante. Ces pavillons de mille couleurs, ces armes en faisceaux étincelant aux feux des bougies, ces cent dames plus fraîchement parées les unes que les autres, parmi les-

quelles se trouvait un grand nombre de jeunes et jo lies femmes, présentaient un coup d'œil vraimen éblouissant. Enfin, le souper qui, à minuit, apparu tout à coup, par un véritable changement de décora tions, aux regards enchantés des danseurs comme de danseuses, fut très-fêté; et, pendant que les papas, ayan remplacé aux tables leurs filles ainsi que leurs fem mes, se restauraient à qui mieux mieux, celles-ci re commencèrent à danser, pour n'abandonner la plac qu'au moment où les gens raisonnables donnèrent l signal de la retraite. Alors, et comme la société, embar quée sur cent canots, s'en retournait gaîment au rivage, un feu d'artifice, tiré par les canonniers placé à bord de notre chaloupe mouillée au large de la fré gate, termina agréablement la fête aux vives acclama tions de tous les spectateurs.

Le lendemain *l'Artémise* faisait ses derniers préparatifs de départ. Comptant la conduire sur des rivages où l'on ne peut se procurer aucun approvisionnement de bouche un peu considérable, je l'avais munie de huit mois de vivres, quoique les diverses espèces de denrées dont nous avions besoin fussent chères et d'une qualité un peu inférieure, surtout la farine et les salaisons; quant au biscuit, son apparence est séduisante, on le trouve même agréable au goût, mais il ne résiste que peu de temps à l'humidité, comme l'expérience me l'a montré depuis. Tels sont les embarras dans lesquels m'a jeté bien souvent, durant notre longue campagne, la nécessité de pourvoir à la subsistance présente et future d'un nom-

breux équipage, et de ne lui faire donner que des aliments conformes aux règlements pour l'espèce aussi bien que pour la qualité, tandis que, d'un autre côté, je devais ménager avec un soin extrême les finances de l'État, non moins dans mon intérêt que dans le sien; car, à la responsabilité que faisait peser sur ma tête une aussi épineuse mission, s'en joignait une autre non moins lourde, celle de satisfaire aux exigences d'une administration très-économe des deniers publics. Heureusement que, pour ménager à la fois ces intérêts opposés, j'avais le secours de mon excellent et loyal agent comptable, M. Giost, ainsi que celui du commis aux vivres, M. Escudier, homme d'une droiture, d'une délicatesse auxquelles je me trouve heureux de pouvoir rendre ici un hommage mérité; autrement je ne me serais tiré que bien difficilement et sans d'énormes dépenses des mains des fournisseurs indigènes de Bombay, gens dont mes deux comptables eurent mille peines à déjouer les nombreuses friponneries, et dont pourtant nous ne pouvions nous passer, la Compagnie ne possédant aucunes des munitions qui étaient indispensables à la frégate.

Enfin, le 4 février au matin, tous les comptes étant terminés, et les adieux faits à nos amis, non sans regrets mutuels, *l'Artémise* appareilla sous les yeux d'un nombreux concours de spectateurs accourus au rivage pour la voir quitter le port, dont une brise favorable nous eut fait perdre de vue, en peu d'heures, les blanches maisons et le phare élevé.

Nous n'abandonnions donc pas sans chagrin cett relâche où nous avions goûté un si doux repos, e ce chagrin se trouvait d'autant mieux fondé, que durant plusieurs mois, je comptais explorer des con trées où la civilisation européenne, dont notre équi page venait d'apprécier si bien les douceurs, es à peu près inconnue. Mais il fut court comme le som généralement, pour les marins, les impressions d même genre; l'idée de parcourir les côtes du golf Persique et de l'Arabie, ces pays si curieux vers les quels je dirigeais notre route, nous eut bientôt fai sacrifier le passé, et même le présent, en faveur de l'avenir.

Cependant quelques semaines devaient s'écouler avant que notre curiosité pût être satisfaite. En effet, sur la droite s'étendaient, durant plusieurs centaines de lieues, des rivages, des provinces dépendant plus ou moins de la présidence voisine, et où par conséquent notre présence était complétement inutile. Je renonçai donc à les visiter, afin de ne pas perdre un temps précieux, quoique plusieurs des places devant lesquelles nous passâmes eussent été citées d'une façon particulière par les anciens voyageurs. C'est ainsi que resta bientôt derrière nous Bassein, cette ville autrefois si florissante, et que le voisinage de Bombay a condamnée au plus profond abandon : ses somptueux monuments publics, ses rues que bordent encore de belles maisons, les hautes murailles qui protégèrent si souvent autrefois, contre l'avidité des Marhattes, les richesses de ses marchands,

dominent toujours la mer; mais tout cela est vide d'habitants, et ne sera bientôt plus qu'un monceau de ruines. Moins malheureuse est Damaun, que son titre d'établissement portugais a garantie jusqu'ici, malgré sa proximité du territoire anglais, d'une ruine complète : elle est même l'entrepôt d'un trafic assez considérable d'opium et de grains, que de riches Parsis font avec Canton, Goa, et diverses autres parties de l'Asie.

Quel est l'homme un peu versé dans l'histoire des pays lointains, qui ne connaisse le nom de Surate, cette opulente cité qui fut le berceau du commerce anglais, hollandais ou français aux Indes? Alors elle était prospère, et fournissait des marchandises européennes à la majeure partie des populations de l'immense empire mogol, dont elle-même faisait partie. Les trafiquants de toutes les régions de l'Orient affluaient dans ses murs, tandis que son port recevait annuellement les caboteurs des deux rives de la presqu'île, malgré une foule d'obstacles que leur opposaient le courant rapide et les nombreux bancs de sable de la rivière, sur les bords de laquelle la ville est bâtie à vingt milles de l'embouchure. Son enceinte, que des tours et des fossés garnissent de toutes parts malgré son immense développement, renfermait alors, dit-on, quatre cent mille habitants occupés de négoce ou employés à la fabrication de cent espèces d'étoffes précieuses dont nos pères faisaient le plus grand cas : les monuments publics y étaient aussi beaux que multipliés; enfin Surate justifiait, sous tous les rapports, la

renommée dont elle jouissait à cette époque en Europe. Mais sa splendeur s'éclipsa, lorsque l'empereur mogol, trop faible pour contenir les turbulents gouverneurs des provinces, les vit se déclarer successivement indépendants, et précipiter l'empire dans la plus horrible anarchie. Elle fut pillée, en 1664, par les Marhattes; et à peine commençait-elle à oublier ce désastre, que la guerre entre les maîtres de Calcutta et la cour de Delhi, puis les pertes immenses que, vers 1695, fit éprouver à son commerce, durant six années consécutives, une redoutable bande de pirates anglais établie dans les environs, vinrent hâter sa ruine, qu'acheva complétement une nouvelle visite des Marhattes, en 1705.

Vers cette dernière époque à peu près, la Compagnie anglaise des Indes choisit Bombay pour le siége de sa puissance et le centre des affaires dans ces contrées. Toute déchue qu'elle était, Surate faisait ombrage sans doute au futur chef-lieu de la troisième présidence; car le gouvernement du Bengale, ayant contraint le grand Mogol à lui concéder plusieurs priviléges importants, qui mettaient à sa discrétion le commerce de cette malheureuse ville, s'empressa de le tarir entièrement, et parvint ainsi à décider une multitude de marchands, d'armateurs et d'ouvriers à transporter leurs capitaux ainsi que leur industrie dans la nouvelle cité. Telles ont été les conséquences de cette sorte de révolution, qu'une place considérée, il y a moins d'un siècle, comme une métropole riche et populeuse, n'est plus aujour-

d'hui qu'un lieu solitaire presque entièrement couvert de décombres, dont les bêtes de proie disputent à une poignée de misérables indigènes les parties que plusieurs inondations successives, causées par l'ensablement de la rivière, n'ont pas encore transformées en marais infects.

Au temps de sa plus haute splendeur, Surate eut pour voisine, et par conséquent pour rivale, la fameuse Diu, située à l'extrémité méridionale du Guzarate, sur une petite île que le roi de Cambay, autrefois puissant souverain de l'Indostan, avait cédée aux Portugais. A peine en possession de ce point dont ils comprenaient toute l'importance, ceux-ci s'empressèrent d'y élever une forteresse; elle n'était pas encore achevée, que déjà le prince indien, se repentant de la concession qu'il venait de faire, excité, aidé même par les Vénitiens, qui, de concert avec le sultan d'Égypte, voulaient recouvrer le monopole du commerce de l'Orient que les Portugais leur avaient enlevé, en découvrant le cap de Bonne-Espérance; le roi de Cambay, dis-je, ayant assemblé une armée formidable, vint mettre le siége devant Diu, dont les fortifications, composées seulement de quatre tours liées entre elles par de faibles remparts sans fossés, ne contenaient que onze cents hommes et très-peu de munitions de guerre ou de bouche. Mais ces hommes étaient les compagnons d'Albuquerque, et avaient à leur tête le fameux Mascarenhas, non moins vaillant capitaine qu'illustre navigateur; aussi, quoique bloqués étroitement par trente mille guerriers mahométans

munis d'une formidable artillerie, ils résistèrent avec un courage héroïque pendant sept mois, jusqu'au moment où le vice-roi de Goa vint les délivrer.

Pour un officier de marine, pour un admirateur des hauts faits accomplis par les anciens Portugais, la vue des lieux où s'étaient passés de pareils exploits devait avoir un bien vif attrait. Diu m'offrait de plus, en abondance, du bois à brûler et de l'eau, deux articles fort chers ou de mauvaise qualité à Bombay, et dont, par conséquent, confiant dans l'avenir, je n'avais fait prendre qu'une faible provision. L'avantage du service, et mon désir de visiter un endroit aussi intéressant, se trouvant ainsi d'accord, je me décidai à laisser tomber l'ancre devant l'établissement portugais; ce que j'accomplis avec d'autant moins de scrupule qu'il se trouvait sur la route de la frégate vers l'Arabie, et que les brises contraires retardaient notre navigation.

Obligés de courir de longues bordées pour gagner vers le nord, nous étions presque constamment assez loin de la terre, et pourtant nous rencontrions à chaque instant des troupes de bateaux pêcheurs, les uns mouillés sur des bancs par vingt brasses d'eau; les autres, réunis par couples, traînaient de vastes filets. Ces bateaux appartiennent aux différents havres de la côte voisine, d'où ils accourent, au commencement de la belle saison, prendre possession de ces parages, pour ne les quitter qu'à la venue de l'orageuse mousson de S.O.; alors ils ont complété leur cargaison de poisson salé, et vont la vendre dans les places maritimes du continent. Souvent nous avions recours à eux pour

varier notre régime culinaire, et toujours je les trouvais empressés de nous offrir, pour notre argent, il est vrai, leur meilleur poisson : ils se montraient complaisants, et raisonnables dans leurs demandes. Cependant, en voyant leurs formes robustes, leur air déterminé, et plus encore le nombreux équipage de chacune de ces embarcations, je me rappelais, malgré moi, les pendus de la petite île auprès de laquelle j'avais passé lors de ma visite au temple d'Éléphanta. Un pauvre caboteur indigène, ou même un navire européen mal armé, pris par le calme au milieu d'une semblable compagnie, pourrait bien, à moins que quelque croiseur ne fût dans les environs, disparaître pour toujours.

Je trouvais donc fort sage la précaution que prenaient les bâtiments côtiers auprès desquels nous passions, de ne pas s'éloigner du rivage, afin de pouvoir gagner au plus vite, en cas de mauvaise rencontre, quelqu'un des petits ports dont cette côte est, pour ainsi dire, dentelée.

J'en reconnus plusieurs de très-près, quand, le 8 février au matin, nous longeâmes, à quatre milles environ de distance, les bords de Guzarate, afin d'aller prendre connaissance du point où je voulais aborder; ce à quoi je serais difficilement parvenu sur cette côte bordée de plages sablonneuses ou de falaises blanchâtres, également uniformes, si je ne m'étais tenu constamment très-près du rivage, tant cette partie maritime de l'Inde est dépouillée de hautes terres capables de servir de guide aux marins. Grâce à cette

précaution, nous aperçûmes avant midi la ville de Diu sortant du sein de l'Océan, et, peu d'instants après, l'*Artémise*, poussée par une brise très-fraiche, laissait tomber l'ancre devant les remparts de l'antique citadelle portugaise.

La perspective dont nous jouimes alors ne diminua en rien l'impression que ces églises, ces monastères aux blanches murailles, ces remparts imposants, s'élevant peu à peu au-dessus de l'horizon à mesure que la frégate en approchait, nous avaient fait éprouver. Quelle magnifique opinion nous donnaient de Diu ces immenses fortifications dont la mer venait baigner le pied en mugissant; ces édifices religieux qui couvraient le sol de leurs hautes et vastes enceintes, tandis que leurs tours ou leurs clochers se dessinaient fièrement sur l'azur du ciel indien! Avec quel empressement nos yeux parcouraient cette multitude de maisons groupées à l'extrémité orientale de l'île, sous la protection des batteries du fort! Elles formaient un coup d'œil digne d'admiration, du moins pour moi qu'avaient enthousiasmé les récits du Camoens, dont les admirables chants alors sous mes yeux animaient tout ce que je voyais du souvenir des anciens temps. Oui, c'était bien là cette ville de Diu que, malgré sa nombreuse population mahométane et une garnison redoutable, Albuquerque rançonna en 1609, après un sanglant combat, et qui, tombée vingt années plus tard au pouvoir des maîtres de Goa, vit s'élever dans ses murs, en moins de cinquante jours, la forteresse contre laquelle vinrent échouer, à

plusieurs reprises, les efforts des puissants souverains musulmans des environs, ligués contre les Portugais.

Les plus illustres de ces fameux vice-rois, successeurs de Gama, avaient maintes fois conduit leurs flottes victorieuses dans ces mêmes lieux où, malgré le faible nombre de leurs compagnons, malgré la haine, l'animosité des nations voisines contre les chrétiens, ils étaient parvenus, en peu d'années, à fonder une ville nouvelle, aussi riche que commerçante. Sur cette île, longue de cinq milles, et à peine large de deux, s'était promptement réunie, sous la protection du drapeau portugais, une foule de marchands indous ou parsis; tandis que dans le port formé à son extrémité orientale par le canal qui sépare cette petite terre du continent et où naguère encore, avant l'ensablement des passes, les plus gros vaisseaux trouvaient un sûr abri, affluèrent, en même temps que les navires européens, des caboteurs venus de toutes les côtes d'Asie.

J'avais vu Goa et l'état d'abaissement dans lequel cette métropole de l'Inde portugaise est tombée; je ne pouvais donc me faire illusion sur la triste situation où j'allais trouver Diu. Cependant je n'en étais pas moins impatient de parcourir le théâtre de tant de faits vraiment prodigieux; mais, très-fatigué de plusieurs nuits passées presque entièrement sur le pont, je remis au lendemain matin ma visite au gouverneur, que je fis prévenir toutefois de l'arrivée de la frégate par un officier chargé en même temps

de le remercier des offres de service dont son lieutenant avait été le porteur à bord, dès notre arrivée au mouillage.

Le jour suivant, à peine le soleil était-il levé, que contournant en canot la pointe de l'île sur laquelle la forteresse étend ses nombreux bastions jusqu'aux rochers du rivage, j'entrais dans le port pour aller débarquer à l'extrémité d'une jetée de pierres construite à l'abri des ouvrages de défense.

Pendant que, guidé par un capitaine de la garnison, je m'acheminais vers la demeure de la première autorité, mes regards curieux se portèrent, comme on le pense bien, de tous côtés. Combien j'aurais été trompé dans mes calculs, si, au lieu de venir chercher des souvenirs d'une époque dès longtemps évanouie, je me fusse attendu à trouver quelques vestiges de cette civilisation moderne transportée en Orient, et dont Bombay m'avait offert, peu de jours auparavant encore, un si brillant échantillon! Que de ruines! quelle profonde solitude autour de moi! quel silence de mort sur cette place située devant les portes du fort, et que je fus contraint de traverser avant de parvenir à la pauvre maison de bois du gouverneur de Diu! Mais ces ruines, cette solitude, ces mausolées à travers lesquels je cheminais, avaient quelque chose de si grandiose, de si solennel, portaient si bien l'empreinte des temps passés, que mon imagination ne fut nullement désappointée. Aussi, quand mon nouvel hôte, dans lequel je rencontrai un homme instruit, de bonnes manières, et passionné pour le souvenir



E. Paris, del. *Bougeard, imp.* *Dixond sc.*

CITADELLE DE DIU, VUE DE L'ESPLANADE.



des anciennes prouesses de ses compatriotes, me proposa d'aller visiter avec lui la forteresse ainsi que ses principales antiquités, j'acceptai sans façon son aimable proposition, et même afin de commencer plus tôt cette intéressante promenade, je refusai les rafraîchissements que, malgré sa modeste situation de fortune, ce brave officier crut devoir m'offrir.

Son humble demeure, ainsi que je le disais plus haut, était située sur l'esplanade ou glacis qui s'étend entre les murailles et le groupe de grands édifices publics au delà desquels la ville commence de ce côté, pour s'étendre ensuite vers la partie orientale de l'île. Deux portes donnent passage à la garnison; l'une se trouve du côté de la mer et fait face au continent, par conséquent au port; l'autre, située près du rivage opposé, servait, au temps de la prospérité de l'établissement, aux relations immédiates de la ville avec la forteresse. C'est par là que nous pénétrâmes dans cette dernière, et à peine eûmes-nous franchi de larges fossés taillés dans le roc vif, sur un pont de bois dont la vieille charpente craquait sous nos pas, que je me trouvai dans un étroit passage flanqué de chaque côté par de hauts massifs de fortifications construits dans le style moyen âge, avec de nombreuses ouvertures destinées au service de l'artillerie ou des armes à feu, qui me semblèrent parfaitement distribuées pour arrêter l'ennemi. En suivant ce passage, et après avoir laissé en arrière plusieurs espèces de chemins couverts commandés par des embrasures entassées les unes sur les autres, nous parvînmes enfin à la place

d'armes, autour de laquelle se groupaient les principaux édifices, dont le faîte dépassait à peine les remparts par lesquels ils étaient environnés. Sur cette place existaient naguère les casernes, l'hôpital, les magasins, dont à présent les décombres jonchent le sol : l'antique demeure des gouverneurs seule est encore debout, grâce à son extrême solidité; et je pus juger, en la visitant, combien les vice-rois qui l'habitèrent successivement, lorsque les expéditions dans lesquelles ils étaient constamment engagés les amenaient dans ces parages, tenaient moins que leurs successeurs au confortable de la vie. Au lieu de salles immenses et parfaitement aérées, de ces magnifiques galeries où les hauts fonctionnaires publics des établissements européens en Asie bravent sans peine la chaleur d'un climat brûlant, je ne voyais que des fenêtres étroites, aux formes en ogive et percées à travers des murs d'une énorme épaisseur, que des appartements mal distribués, petits, étouffés, où rien n'annonçait les aisances de la vie, ni même que le luxe du quinzième siècle y eût jamais étalé son faste grossier. A peine de semblables logements sembleraient-ils habitables aujourd'hui à nos soldats transplantés sous le climat de l'Indostan; et pourtant là avaient résidé ces fameux capitaines, ces vainqueurs aux mains desquels tombaient les riches dépouilles de l'Orient, et qui mouraient pauvres après avoir été les arbitres du sort de plus de cent princes indiens tributaires; à côté de leur modeste demeure subsistent encore, presque intactes, les solides constructions souterraines que les moines des divers cou-

vents avaient fait établir pour y déposer, à l'abri des surprises de l'ennemi extérieur, les trésors de leurs communautés. Comment n'aurais-je pas admiré ce désintéressement? comment de pareils hommes ne seraient-ils pas des héros à mes yeux, quand, à quelques pas de moi, se trouvait la place même où ils avaient accompli des exploits vraiment inouïs? Là, me disait mon guide d'un air d'enthousiasme qui le grandissait à mes yeux, là, au sommet de cette tour, aujourd'hui d'une hauteur respectable, défendue par un large fossé, mais alors très-peu élevée et n'opposant à l'extérieur aucun obstacle aux assiégeants, combattait à la tête d'une vingtaine de ses compagnons, durant le mémorable siége de Diu par les musulmans, don Fernand de Castro, fils de l'illustre vice-roi de ce nom, préposé à la garde de ce poste important, et qui, malgré l'avis que la tour, minée par l'ennemi, allait sauter, malgré les sollicitations, les ordres même du gouverneur Mascarenhas, aima mieux périr les armes à la main que d'abandonner la partie des fortifications confiée à son courage dès le commencement des hostilités. De cette même tour sur laquelle j'étais monté, quoiqu'elle fût en ruine, j'apercevais à mes pieds la poterne par laquelle, au moment où les Portugais, fatigués de combattre ces nuées d'ennemis, ne pouvaient plus résister, un des héroïques défenseurs de Diu, portant à la fois dans ses bras un baril de poudre et une mèche enflammée, se précipita au plus fort de la mêlée, et produisant une explosion effroyable au milieu des as-

siégeants qui se pressaient sur la brèche, les fit reculer épouvantés, et sauva ainsi la place aux dépens de sa vie. Sur le bastion qui domine la rade, se trouve une chapelle où, contre l'usage suivi par les habitants de la péninsule ibérique, tout est d'une simplicité rappelant l'enfance du christianisme, et dont il serait impossible de reconnaître la sainte destination sans quelques fenêtres en ogive et la cloche suspendue au-dessus de la porte d'entrée. A l'intérieur, les murs paraissent entièrement nus et blanchis à la chaux; tous les ornements de l'autel sont de bois doré; enfin, de quelque part que se tournent les yeux, ils ne découvrent aucun de ces objets d'art qui ordinairement, du moins de nos jours, décorent les temples catholiques. Pourquoi, à l'époque même où Diu renfermait plusieurs églises aussi belles, aussi riches que les couvents dont elles faisaient partie, cette chapelle dans laquelle les autorités militaires se rassemblaient pour les solennités religieuses avait-elle conservé cette simplicité primitive? pourquoi aussi le gouverneur m'y avait-il conduit comme à un des monuments les plus curieux qu'il pût me montrer? Je l'appris quand mon guide m'eut fait remarquer que l'édifice touchait à une des principales tours, contre laquelle, lors du siége, les troupes du souverain de Cambay avaient réuni tous leurs efforts. C'est ici, me dit-il, que la garnison, décimée par le fer et les maladies, réduite à quelques centaines de combattants, luttant contre la faim et des fatigues inouïes, s'était rassemblée pour implorer la protection du Dieu

des chrétiens; c'est ici que tous ces intrépides guerriers, désespérant de recevoir les secours annoncés depuis longtemps de Goa, se confessaient et communiaient pour aller mourir les armes à la main dans l'assaut terrible auquel ils s'attendaient; lorsque tout à coup, un bruit sourd, plus fort pourtant que celui de la mer brisant avec fureur au pied des remparts, se fait entendre. C'était l'ennemi qui, profitant de l'abandon momentané où les assiégés laissaient les fortifications, et plus encore de l'affreux désordre que répandait dans l'atmosphère un de ces terribles coups de vent si communs à la côte malabare durant la mousson de S. O., avait déjà escaladé les murailles et se précipitait en foule dans le fort, se croyant pour cette fois assuré de la victoire; mais pour cette fois encore il rencontre les terribles Portugais, qui ont abandonné le pied des autels pour se précipiter avec un courage indomptable au-devant des assaillants dont ils débarrassent les murailles après en avoir fait un effroyable carnage. Trois fois les mahométans, furieux de leur défaite, reviennent sur la brèche, foudroient les remparts de leurs nombreux canons, et tentent des attaques sur plusieurs autres points; partout ils sont repoussés, et se retirent enfin au commencement de la nuit dans leur camp, où ils se préparent à recommencer le lendemain une lutte à laquelle ils savent que les assiégés, affaiblis par la perte des plus vaillants d'entre eux tombés sous leurs coups, ne pourront plus résister. Mais au lever de l'aurore, paraît le vice-roi don Juan de Castro, avec une nombreuse flotte chargée de plusieurs milliers de soldats. Trois

jours seulement de repos sont accordés aux assiégés et aux nouveaux arrivants; puis, le quatrième, au matin, la garnison, divisée en deux colonnes commandées par le vice-roi et le gouverneur, marche aux retranchements derrière lesquels l'ennemi les attendait. Ni la foule de combattants, ni les ouvrages hérissés de canons, ni une résistance opiniâtre ne peuvent l'arrêter: les assiégeants sont chassés de leurs positions devant la place; mais, recevant sans cesse des renforts du continent, ils livrent, pendant quatre jours, de sanglants combats; enfin, ayant vu tomber leur général sous les coups de don Juan de Castro, et leurs rangs éclaircis d'une manière effrayante, par les compagnons de cet intrépide guerrier, ils cèdent enfin la victoire aux chrétiens, et abandonnent Diu pour toujours.

C'est au pied des murailles, sur les glacis où s'accomplirent ces admirables faits d'armes d'une poignée d'Européens, chassant devant eux des milliers de guerriers courageux et aguerris, que m'entraîna le gouverneur, lorsqu'il m'eut fait parcourir toutes les parties de cette forteresse, dont la défense avait immortalisé les noms des plus grandes familles de Portugal. Là sont entremêléesles tombes des vainqueurs et celles des vaincus; à côté de l'obélisque marquant la place où don Juan de Castro et Marcarenhas firent mordre la poussière au général en chef des troupes du roi de Cambay et à son successeur au commandement, figurent parmi les monuments funèbres élevés également aux mânes de quelques autres chefs mahométans,

ceux que la piété ou l'admiration de leurs compatriotes ont consacrés au souvenir des guerriers chrétiens morts durant le mémorable siége de Diu.

Tous ces monuments, qu'ils soient surmontés d'une croix ou d'un croissant, tombent en ruine; les caveaux ont été violés, et servent de retraite à des animaux immondes; aux environs, le sol est couvert d'ordures non moins que de décombres; et pourtant l'aspect de ces remparts, noircis par trois siècles d'existence, sillonnés de longues crevasses, presque entièrement démantelés; la vue de ces tombeaux renversés dans la poussière; la complète solitude, le morne silence qui régnaient dans ces lieux témoins de tant de combats, me jetaient dans une profonde rêverie. Quelle destinée avait subie la patrie de ces grands hommes qui étaient accourus sur ces lointains rivages, mourir les armes à la main pour sa gloire, et pensaient, en lui sacrifiant leur vie, assurer à jamais sa grandeur?

Comment ne l'auraient-ils pas cru, lorsqu'ils voyaient tant de provinces d'Asie soumises au joug de leurs souverains; tous les ports un peu importants, situés sur les côtes de l'Indostan, de la mer Rouge, du golfe Persique, de Ceylan, des pays malais, enfin du grand archipel d'Asie obéissant à leurs lois, et que Goa, alors la métropole européenne des Indes, expédiait chaque année pour Lisbonne des flottes chargées des plus précieuses productions de l'Orient, au temps même où Diu ne le cédait en richesses et en splendeur qu'à cette magnifique cité? J'ai parlé de la citadelle, que tous les vice-rois

portugais s'étaient fait un devoir de rendre de plus en plus formidable, et dont la position, que l'Océan entoure de trois côtés, augmentait encore les moyens de défense : rien n'avait été épargné pour lui donner toute l'étendue que les lieux comportaient; aussi, malgré l'état de dégradation avancé dans lequel je la trouvai, avait-elle conservé un air de grandeur, auquel, du reste, ne contribuait pas faiblement l'aspect vraiment colossal des édifices religieux qui se pressaient, pour ainsi dire, autour du glacis. Deux couvents et leurs églises attirèrent principalement mon attention par leurs proportions énormes et la solidité de leur construction; ils avaient appartenu, l'un aux jésuites, l'autre aux dominicains, et me rappelèrent tout à fait ceux que j'avais visités dernièrement à Goa : même soin dans l'installation intérieure, même grandiose dans le style d'architecture, et aussi pareil désordre, pareil affligeant spectacle de dégradation. Pas une âme ne m'apparut dans ces enceintes sacrées; les cloîtres étaient en ruine et encombraient les cours de leurs débris; partout, même dans les églises, régnaient l'image de la destruction et une solitude profonde qui pesait sur mon âme comme un poids d'airain. En vain je cherchais à me représenter les pompeuses cérémonies qui se célébraient autrefois en ces lieux, et auxquelles les fonctionnaires militaires ou civils, les diverses corporations religieuses et les riches négociants chrétiens déployaient à l'envi, me disait-on, un luxe vraiment fabuleux; rien ne venait rafraîchir mon imagination attristée; et cette dé-

ception fut encore plus complète, lorsque, toujours accompagné du gouverneur, je visitai en détail la ville et ses environs.

Était-ce bien dans ces rues étroites, sales, tortueuses, garnies de maisons basses, étouffées, aux petites fenêtres, aux portes bardées de fer, et dont les façades noirâtres étaient percées de meurtrières pour le service des armes à feu, en sorte que chacune d'elles formait une espèce de poste militaire, aussi aisé à défendre que dangereux à attaquer; était-ce bien, dis-je, dans de semblables rues, où, à chaque pas, il fallait gravir des masses de rochers ou de décombres, qu'avaient résidé ces nombreux et riches négociants européens ou indigènes, ces Parsis, ces Banians, dont les descendants, établis aujourd'hui à Bombay, ne peuvent, tout opulents qu'ils sont, égaler leurs aïeux ni pour la fortune ni pour la considération? Malgré mes recherches afin de découvrir des habitations plus considérables que celles que j'avais sous les yeux, je n'en trouvai aucune, pas même près du port, autour duquel les divers quartiers semblent se presser, ainsi qu'on le voit dans presque toutes les places maritimes commerçantes. Là, comme partout ailleurs, les rues étaient solitaires et les maisons presque toutes désertes; du moins leurs habitants ne donnaient aucun signe de vie à l'extérieur. Le nombre en est, à ce qu'on prétend, de cinq mille environ : j'ai peine à le croire, car, à l'exception de quelques enfants couverts de haillons, et de leurs pauvres mères non moins hâves, non moins misérables qu'eux, fuyant tous à notre

approche, je ne rencontrai que des bandes de chiens qui nous accompagnèrent, en hurlant, jusqu'à ce que, ayant franchi le mur d'enceinte, nous parvînmes dans la campagne, si l'on peut donner ce nom à une vaste étendue de terrain condamné, en majeure partie, à la stérilité par sa qualité rocailleuse, et à la surface duquel on n'aperçoit de végétation qu'aux endroits où la nature du sol a permis de creuser des puits dont l'eau, quoïque saumâtre, est bonne pour l'irrigation. Sur chacune de ces espèces de petites oasis avaient existé autrefois des maisons de plaisance assez considérables, si l'on en juge par les ruines que j'apercevais çà et là. A leur place s'étaient élevées d'humbles chaumières où demeurent les naturels qui font valoir ces propriétés : je les trouvai bons, doux, hospitaliers, et paraissant enchantés de la visite des officiers de la frégate, dont la présence leur offrait l'heureuse occasion de se défaire, avec un bénéfice tout à fait inaccoutumé, du mil, du maïs, des carottes, des oignons et des aubergines, qui composent, avec des bananes, toutes les récoltes de leurs champs.

Cette bonne aubaine, ainsi que les petits dons que rarement nous manquions de répandre parmi eux à chaque visite, devaient sembler d'autant plus précieux à ces pauvres gens, qu'ils sont misérables, et ne payent qu'avec peine les énormes taxes auxquelles le fisc les a soumis. Cependant ils m'ont paru bien découplés, vigoureux, d'un caractère assez gai ; mais je les ai trouvés généralement laids, surtout les femmes,

chez lesquelles il existe beaucoup d'analogie, sous le rapport de la haute taille et des formes bien prises, avec les Indiennes de Bombay.

Cette population n'est pas uniquement occupée de la culture des terres; elle fabrique aussi des cotonnades dont, malgré leur tissu généralement grossier, les marchands de Diu ont exporté de tout temps de fortes quantités à Mozambique, où les nègres en font une consommation considérable. Ce genre de trafic est aux mains du petit nombre de négociants parsis ou banians qui sont restés dans l'établissement, et pour lesquels l'autorité montre une condescendance d'autant plus grande, qu'elle craint de les voir aller s'établir ailleurs; ce qui priverait le fisc des principaux revenus au moyen desquels sont payés les employés du gouvernement.

Au trafic des toiles que leur fournissent les habitants de Diu, ou bien ceux d'un assez populeux village situé au centre de la petite presqu'île qui borde le port du côté de la grande terre, et fait partie du territoire de la colonie, ces marchands joignent celui des grains de plusieurs espèces provenant des provinces voisines de l'île, qu'ils expédient annuellement sur deux ou trois petits bricks, aux comptoirs portugais de la côte d'Afrique, d'où ils retirent de l'or, de l'ivoire et des piastres, mais en petite quantité.

Voilà ce qui reste de commerce à une ville au sein de laquelle affluaient autrefois les richesses, les dépouilles même des contrées riveraines du golfe Per-

sique, ainsi que de la mer Rouge; et, comme par une juste représaille, ce fut de ces mêmes contrées que vinrent les ennemis qui portèrent le coup le plus terrible à sa prospérité. Les Portugais avaient à peine touché les bords malabares, que déjà ils étaient aux prises avec les Arabes, auxquels le fanatisme religieux, et le désir de conserver le monopole du trafic de ces pays, devaient nécessairement inspirer une haine irréconciliable pour les nouveaux arrivants. La lutte fut longue et sanglante; le courage extraordinaire des conquérants, la prudence, les talents militaires des premiers vice-rois de Goa, firent, pendant longtemps, pencher la fortune en leur faveur : ils parvinrent en peu de temps à planter leur pavillon sur les murailles des principales villes maritimes de l'Yémen et de l'Oman. Mais le commencement du seizième siècle vit s'affaiblir peu à peu cette splendeur, surtout lorsque les belliqueux Arabes de Mascate, ayant secoué le joug des chrétiens, portèrent à leur tour la dévastation dans les établissements européens. Diu, surprise par eux durant la nuit, et cruellement saccagée, ne fut délivrée de leur présence que lorsque la garnison du fort, profitant de l'aveugle confiance qu'un triomphe facile inspirait aux vainqueurs, les attaqua à l'improviste, et parvint, malgré le blocus étroit où elle était tenue, à les forcer de se rembarquer sur leurs vaisseaux.

A compter de cette malheureuse époque, Diu déclina plus rapidement encore qu'auparavant; elle se trouvait veuve d'une grande partie de ses trésors; ses plus beaux édifices sacrés avaient servi à l'ennemi de places

d'armes, on dit même de positions pour élever les batteries destinées à battre en brèche les remparts du fort; et de nouvelles calamités lui étaient réservées. En effet, les successeurs des compagnons d'Altaïde et de don Juan de Castro avaient tout à fait dégénéré; les Hollandais, ainsi que les Anglais, ébranlaient déjà fortement la puissance de la cour de Lisbonne dans ces contrées; enfin, le Guzarate, cette mine de richesses où avaient puisé jusqu'alors les négociants de l'établissement portugais, se trouvait alors, comme toutes les provinces appartenant à l'empire mogol, en proie aux révolutions. Le gouverneur de celle-ci se croyant assez puissant pour braver son maître et résister en même temps aux attaques de ses voisins, venait de secouer le joug; mais l'événement lui montra bientôt qu'il avait trop présumé de ses forces; les Marhattes d'un côté, les Rajeputes de l'autre, inondèrent successivement ses États de leurs hordes dévastatrices, et ruinèrent complétement le pays.

Ce déplorable état de choses ne fit qu'empirer jusqu'en 1773, que la Compagnie anglaise voulut s'immiscer aux affaires politiques du raja de Bérode, souverain du Guzarate, lequel, heureux de trouver un semblable appui contre ses ennemis, se jeta dans les bras des Anglais. Mais il ne tarda pas à comprendre combien cette protection devait être pesante pour lui. D'abord, il dut céder au gouvernement de Calcutta ses plus belles provinces en payement des frais de la guerre; puis entretenir dans les places fortes, et sous le prétexte d'être défendu contre ses belliqueux voi-

sins, de nombreux corps de troupes envoyées de Bombay; enfin, après plusieurs traités souscrits par lui au moment du danger, il se trouva, comme il est arrivé à la plupart des princes indiens protégés par la maîtresse de l'Inde, forcé d'abandonner à celle-ci l'administration de ses États, en échange d'une rente annuelle et d'un vain simulacre de royauté.

Le raja de Bérode, il faut en convenir, a seul perdu à cette révolution ; et encore peut-être a-t-il bien fait de troquer une puissance douteuse, souvent ébranlée, et des revenus qui rarement entraient dans ses coffres, pour la tranquillité la plus profonde et une pension, au moyen de laquelle il peut vivre avec non moins de faste que par le passé. Quant à ses sujets, ils y ont considérablement gagné, surtout depuis la destruction de l'empire marhatte; les provinces, les campagnes, auparavant désertes et en friche, quoique très-fertiles, se sont repeuplées peu à peu, et produisent à présent de riches moissons; les villes elles-mêmes ont recouvré leur ancienne prospérité; de même qu'autrefois, elles fournissent aux trafiquants des céréales de plusieurs espèces, du coton très-beau, des chevaux de prix, des étoffes variées, de l'opium, des peaux de bœufs, des drogues médicinales, enfin des pierres précieuses. Tous ces articles, transportés dans les petits ports dont la côte est garnie, prennent, sur une foule de caboteurs indigènes, le chemin de Bombay, où ils sont échangés contre des marchandises d'Europe ou d'Asie. On peut donc dire que sous la protection ou sous le joug de la Compagnie, comme

on voudra, le Guzarate, principalement la partie septentrionale, qui est la plus fertile, a considérablement prospéré; l'agriculture, l'industrie, la navigation y ont fait de grands progrès; les habitants de l'intérieur ou des côtes se montrent paisibles, intelligents, satisfaits de leur sort actuel; tandis que naguère encore, poussés sans doute au brigandage par la misère et par la faim, ils dévalisaient les voyageurs sur les routes, ou bien, transformés en forbans, poursuivaient les navires que le commerce attirait près de leurs rivages.

Dans les divers villages que je visitai à quelque distance des frontières de l'établissement portugais, je remarquai la présence de cette prospérité croissante. Les cases étaient propres, nombreuses, bien construites, et leurs hôtes me semblèrent très-occupés, les uns au tissage des toiles de coton, les autres à l'agriculture; tous paraissaient aussi vigoureux que bien portants; les femmes ne le cédaient en rien à l'autre sexe sous ce rapport; elles étaient grandes, fortes, bien prises, agréables, quoique généralement peu jolies; les champs offraient l'aspect si flatteur pour les yeux de cent espèces de cultures parfaitement soignées; enfin, je comprenais facilement que les naturels du Guzarate comparant le temps présent au temps passé, ne regrettassent pas leur nationalité perdue, surtout s'ils comparaient leur sort à celui des misérables habitants de Diu, condamnés à végéter au milieu des ruines, sans espoir d'un meilleur avenir; car, à moins d'événements politiques peu probables de nos jours aux

Indes, ou bien à moins que son port, qui est un des plus sûrs de cette partie de la presqu'île, ne soit cédé par la cour de Lisbonne à la Compagnie, l'établissement portugais ne sera bientôt plus qu'un monceau de ruines complétement abandonnées. Déjà même, ainsi que le lecteur a pu en juger par le tableau que j'en ai tracé plus haut, c'est un séjour bien triste pour les fonctionnaires que le gouvernement de Goa y envoie pour l'administrer ; très-peu même peuvent y rester longtemps, sans que les maladies de foie viennent déranger sérieusement leur constitution. Le gouverneur lui-même, par lequel j'étais accueilli avec tant d'urbanité, luttait douloureusement contre une de ces dangereuses maladies, et semblait avoir perdu l'espérance de revoir jamais son pays natal. Or, comme la plupart des employés européens rangés sous ses ordres n'étaient pas dans un état de santé moins déplorable, il y avait lieu de craindre que la présence de *l'Artémise* devant leur résidence ne devînt pour eux plutôt un sujet de fatigue que de distractions agréables ; j'abrégeai donc la relâche, et avec d'autant moins de regrets, que mes compagnons de voyage, une fois leur curiosité rassasiée, c'est-à-dire les ruines du fort et leurs environs parcourus dans tous les sens, tournaient sans cesse, ainsi que moi, leurs regards vers les pays intéressants que nous devions incessamment visiter. Aussi, le troisième jour après notre arrivée, dès que nous eûmes complété la provision d'eau aux belles citernes du fort, et trouvé à acheter, non sans peine, quelques mauvaises volailles ainsi que des

bœufs maigres, seules ressources qu'offrît le pays en denrées de cette espèce, je fis mettre sous voile le 8 au soir et gouverner pour Mascate, notre prochaine destination.

A une lieue au large nous restâmes en calme; le temps était magnifique, la mer tranquille, et la lune répandait sa clarté mélancolique sur la ville que nous venions de quitter. Pas un feu, pas une lumière n'y paraissait; Diu était plongée dans le silence des tombeaux; et tous ces vastes monuments, que leur blancheur nous faisait facilement reconnaître, semblaient autant de spectres revêtus de leurs linceuls, veillant sur la cité abandonnée. Que de réflexions pénibles vinrent assaillir mon âme lorsque je contemplai, de l'arrière de la frégate où je m'étais assis pour jouir de la fraîcheur de la nuit, l'imposant spectacle que ce lointain rivage déroulait à mes yeux! Des ruines, la solitude, la désolation, là où avaient régné durant plusieurs siècles la gloire des armes, le commerce et l'industrie dans toute leur splendeur. Qu'est donc la puissance des nations, que sont donc les grandeurs humaines, puisque quelques années suffisent pour les effacer de la surface de la terre, ainsi que de la mémoire des générations? Que reste-t-il en Asie du pouvoir des anciens Portugais, sous le joug desquels se courbaient cent princes indiens? Plus rien; et malgré leur courage indomptable, leurs hauts faits, malgré toutes les précautions qu'ils avaient prises pour assurer l'avenir de leurs conquêtes, elles sont tombées successivement, presque sans coup férir, aux mains des paci-

fiques Hollandais, qui eux-mêmes ont vu succomber l'édifice élevé par eux avec tant de soins, de frais et de persévérance, sous les coups d'une compagnie de marchands, celle à laquelle obéit aujourd'hui l'Indostan tout entier. Sur cette terre antique, si fertile en révolutions, les empires, même ceux qui paraissaient offrir le plus de garanties de durée, n'ont fait que passer: combien durera celui auquel obéit aujourd'hui la plus grande partie de l'Asie indienne? Par quels événements succombera-t-il à son tour? J'ai dit, à ce sujet, ce que je pensais être le plus probable; l'avenir seul, et un avenir peut-être non éloigné, montrera si je me suis beaucoup trompé. Dans tous les cas, j'ose espérer que l'on ne m'accusera ni de partialité ni d'animosité envers les maîtres de Goa ou envers ceux du Bengale. J'ai montré avec la même franchise, l'enthousiasme dont les exploits des anciens Portugais ont rempli mon âme, et le sentiment pénible que l'abaissement actuel de leurs descendants dans les mêmes contrées m'a fait éprouver. Me suis-je montré plus sévère envers la Compagnie? Je ne le crois pas; je pense même que si mes faibles écrits sont destinés à survivre à son pouvoir en Asie, leur rédaction aussi impartiale que véridique pourra servir de défense à sa mémoire contre les attaques de ces écrivains toujours disposés à incriminer les puissances déchues. A côté du tableau des fautes commises par elle, des misères sous lesquelles gémissent les populations soumises à son joug, j'ai placé, avec empressement, sinon avec plaisir, celui des améliorations accomplies par son

administration dans l'état politique et social de la plupart des peuples de l'Indostan.

Nous avons vu plus haut que sous son égide le Guzarate sort rapidement du gouffre de calamités où il était plongé depuis longtemps; j'en dirai autant de Cutch, dont la frégate longeait les côtes le surlendemain de son appareillage de Diu, malgré les brises faibles et contraires contre lesquelles nous eûmes constamment à lutter.

Cette contrée, que le golfe dont elle porte le nom sépare du Guzarate, est pauvre, stérile, et peut à peine nourrir ses habitants; aussi vont-ils chercher fortune chez les nations voisines, qui les redoutent beaucoup à cause de leur courage et de leur esprit entreprenant. Telle est du moins l'histoire de la classe supérieure composée, à ce qu'il paraît, des descendants de plusieurs familles rajéputes, lesquelles, chassées du Scind, vers le milieu du seizième siècle, pour avoir embrassé le mahométisme, entrèrent dans le Cutch les armes à la main, s'y établirent de force, et finirent par le subjuguer complétement. Avec le temps, ces familles ont formé de nombreuses tribus indépendantes les unes des autres, mais obéissant à des chefs qui reconnaissent la suprématie d'un souverain élu par eux, et dont cependant ils contestent sans cesse l'autorité. Une pareille forme de gouvernement, copiée du reste sur celle qu'ont adoptée, de temps immémorial, les peuples voisins, ne pouvait manquer de produire, comme chez ces derniers, des guerres civiles perpétuelles, et de rendre ex-

trêmement dur le servage de la population indigène. La destinée de cette dernière était, en effet, d'autant plus misérable, qu'en outre des exactions auxquelles elle se trouvait soumise de la part de maîtres avides et sans pitié, les Rajéputes venaient souvent ravager le pays pendant que les propriétaires du sol, montés sur de grands bateaux portant des canons ainsi que de nombreux équipages, pillaient, rançonnaient les navigateurs, ou bien dévastaient les villes maritimes trop faibles pour leur résister. Le Guzarate eut principalement à souffrir de leurs déprédations, jusqu'à ce que la Compagnie anglaise, devenue protectrice de ce royaume, plaça, en 1809, un résident auprès du souverain du Cutch, afin d'arrêter la piraterie. La mesure n'ayant pas suffisamment réussi, ce souverain se vit contraint de recevoir, d'entretenir même dans sa capitale, un bataillon d'infanterie noire de Bombay, destiné à le protéger, du moins à ce que disent les traités, contre les mauvais vouloirs des chefs ses vassaux. Depuis cette époque, les forbans ont à peu près disparu; le pays est tranquille; l'agriculture et le commerce sont protégés, encouragés; si bien que ce pays, dont une province à peine doit être considérée comme susceptible de donner des produits agricoles, qui a éprouvé, de 1819 à 1826, non-seulement une famine désastreuse causée par la sécheresse et un tremblement de terre effrayant, mais encore a subi la visite d'une nombreuse armée de pillards, venus du Scind, exporte aujourd'hui pour Bombay, des cotons bruts et ouvrés, de l'indigo, des grains, des drogues médici-

nales en assez forte quantité, enfin des armes blanches dont la trempe est très-estimée dans l'Indostan.

A mesure que l'industrie et le bien-être, son compagnon ordinaire, font des progrès parmi les habitants, les mœurs de ces derniers deviennent de moins en moins barbares. L'infanticide, si commun dans les classes supérieures, où la difficulté de marier les jeunes filles suivant le rang de leurs parents, portait naguère encore ceux-ci à les détruire presque toutes en naissant, afin qu'un jour elles ne déshonorassent pas leurs familles par des mésalliances, l'infanticide, dis-je, devient de plus en plus rare, et ne s'oppose plus, comme par le passé, à l'accroissement de la population.

Nous continuâmes à longer de près les rivages de cette contrée, et bientôt, quoique les brises restassent toujours faibles, la frégate se trouva devant l'embouchure de l'Indus, dont le Cutch n'est éloigné que d'une vingtaine de lieues. Cette distance, toute petite qu'elle est, suffit cependant pour changer complétement l'aspect du pays. Autant celui que nous laissions en arrière est bordé de côtes acores et escarpées, autant les rivages du Scind sont bas et d'un abord difficile pour les grands bâtiments. Je fus donc obligé d'en éloigner *l'Artémise*, que son fort tirant d'eau rendait peu susceptible de naviguer dans ces parages hérissés de hauts fonds. Nous restâmes au large, non sans un vif regret de ma part, car j'aurais été enchanté de voir ce beau fleuve qui, naguère encore à peine connu des Européens, est aujourd'hui sillonné dans tous les sens par les caboteurs et les

steamers de Bombay, seuls bâtiments auxquels le peu de profondeur et la rapidité des eaux permettent de remonter son cours. Il communique pourtant avec la mer par trois embouchures; mais le courant, chargé pendant la saison pluvieuse d'une masse énorme de terre et de végétaux arrachés aux deux rives, les encombre de bancs d'autant plus dangereux qu'ils changent de place chaque année. Une seule de ces embouchures, celle de l'Hadjamry, est praticable aujourd'hui, encore ne permet-elle le passage qu'aux navires calant sept pieds seulement, et que guident, à travers une barre souvent dangereuse, des pilotes expérimentés. Une fois cet obstacle surmonté, on trouve une vaste nappe d'eau bordée de plaines marécageuses durant la mauvaise saison, et couvertes, durant l'autre partie de l'année, d'une croûte d'argile tellement durcie par le soleil, qu'elle ne peut produire que des jungles épais ; mais, à mesure qu'on remonte vers la source du fleuve, le pays change peu à peu d'aspect, surtout quand les eaux, qui, de même que celles du Nil, couvrent périodiquement d'une couche de limon précieux pour l'agriculture les terres basses situées le long des rives, sont rentrées dans leur lit ; alors celles-ci se transforment en champs de riz ou de blé, au milieu desquels apparaissent çà et là des villages dont chaque case est entourée d'arbres fruitiers des tropiques et des zones tempérées. Mais de semblables points de vue sont rares, car la contrée est faiblement peuplée, et le plus souvent les yeux ne rencontrent que d'épaisses forêts, où, à certaines épo-

ques de l'année, les Amers ou seigneurs viennent se livrer au plaisir de la chasse, qu'ils aiment avec passion. Cependant le voyageur qui remonte l'Indus trouve quelques places assez considérables ; il touche successivement à Tatta, à Hyderabad, situées au sommet du delta formé par les deux principales branches du fleuve; puis, parvenu jusqu'à 950 milles de l'embouchure, il rencontre encore Firosepour, cité grande et florissante dans les temps passés, comme l'annoncent ses ruines imposantes, mais aujourd'hui sans presque aucune importance. Les Anglais l'ont entourée dernièrement de fortifications, à l'abri desquelles se tiennent les trois régiments chargés de contenir les provinces voisines. On peut également parvenir, en suivant le cours de l'Indus dans ses nombreuses sinuosités, jusqu'à la ville d'Attok, qui fait partie du royaume de Lahore, voisin de l'Affghanistan et centre d'un trafic considérable entre l'Indostan et la haute Asie.

Mais celle de ces villes où, jusqu'ici, les marchands de Bombay ont fait les meilleures affaires, est, sans contredit, Hyderabad, capitale du Scind, que sa position et sa proximité de la mer, dont elle est à peine éloignée de 120 milles, rendent un des points les plus intéressants de ces parages aux yeux des Européens. Aussi la Compagnie s'en est-elle emparée de vive force dernièrement, comme je l'ai dit plus haut, après avoir vaincu les Amers, que l'amour de l'indépendance, et le désir de conserver l'héritage de leurs aïeux, avaient poussés à une résistance déses-

pérée contre ses projets d'envahissement en faveur du commerce anglais.

Les maitres du Bengale ont trouvé, il faut en convenir, le pays dans un pitoyable état, sous tous les rapports; les classes inférieures gémissant sous un joug de fer; le commerce, l'agriculture, l'industrie à peu près anéantis par les exactions des chefs, par des guerres civiles continuelles, enfin par les déprédations des Béloutchis, espèce de milice recrutée dans le Béloutchistan, contrée limitrophe à l'ouest du Scind, où ils formaient un corps de 20,000 hommes de cavalerie et d'infanterie, que se partageaient entre eux les principaux Amers. Leur rôle dans le pays était le même que celui que remplissaient autrefois les mameluks en Égypte; égale influence dans les affaires politiques, égal mépris pour la population dont ils étaient les oppresseurs. Celle-ci, que l'on dit être d'un million d'âmes environ, se compose d'Indous et de mahométans; les hommes sont de haute taille, vigoureusement constitués; les femmes jouissent d'une juste réputation de beauté. Les uns et les autres se montrent intelligents, cultivent avec succès, quand ils veulent travailler, les arts mécaniques, fabriquent de belles étoffes de coton ou de soie, des armes blanches ainsi que des tapis recherchés aux Indes, et tannent parfaitement les cuirs; mais ils sont généralement paresseux, débauchés, intempérants, sans foi, tels enfin que sont les peuples soumis, de temps immémorial, à un mauvais gouvernement.

A présent le joug qui pesait sur eux est brisé; les

Amers, ainsi que leurs redoutables satellites les Béloutchis, sont abattus, dispersés, et la Compagnie administre le Scind d'une manière absolue. Puisse-t-elle lui rendre la splendeur dont il a joui dans les temps anciens, et ne pas être contrainte, par quelque révolution si commune chez ces peuples remuants et ennemis fanatiques des chrétiens, d'abandonner sa nouvelle conquête aux anciens oppresseurs, ou bien à la plus épouvantable anarchie.

En attendant que ces événements arrivent, et avec cette prudence qui caractérise la politique britannique, le gouvernement de Bombay a pris toutes les précautions possibles pour s'assurer la possession du pays, et par conséquent, du cours de l'Indus. Avant même que ses troupes eussent détruit, sous les murs de Hyderabad, la milice des Béloutchis, et avec eux la puissance des Amers, elle s'était emparée, sous le prétexte d'arrêter les déprédations commises par ces derniers contre son commerce, de Karatchi, port situé sur la côte en dehors de l'embouchure du fleuve, et y avait mis une garnison européenne.

Le soin qu'elle a pris d'en augmenter les fortifications, montre l'importance de sa nouvelle acquisition. En effet, Karatchi est admirablement placé pour servir d'entrepôt au commerce d'Europe et de l'Inde avec la haute Asie, par l'Indus. Les plus gros navires peuvent y aborder sans danger, et leurs cargaisons, transportées par terre avec autant de promptitude que de facilité, à Tatta, ville située sur la rive droite, à moins de 60 milles de la mer, se répandent de

là dans tous les lieux habités du voisinage ; en sorte que les armateurs évitent par ce moyen les risques auxquels leurs marchandises sont exposées en franchissant la barre sur des caboteurs ; dangers dont les steamers et les bâtiments de transport, portant les troupes envoyées contre l'Affghanistan, purent apprécier toute la gravité ; car, assaillie par un violent coup de vent du large au moment où elle attendait les pilotes pour entrer dans le fleuve, la flotte resta, durant plusieurs jours, exposée à une complète destruction. Karatchi semble donc destiné à devenir une cité importante sous ses nouveaux maîtres ; le climat y est magnifique, l'air pur, et la fertilité des campagnes qui l'entourent, se montre si grande que, malgré l'ignorance des indigènes en agriculture, on y voit pousser à l'envi la canne à sucre, l'indigotier, la plupart des arbres à fruit des tropiques, la vigne, les pommiers, le tabac, le chanvre, et beaucoup d'autres productions de nos contrées. Déjà, à la place des mauvaises cases qui composaient naguère encore la ville, s'élèvent de jolies maisons où viennent demeurer en foule les riches marchands parsis ou indous. Le mouvement d'affaires entre les deux places s'accroît si rapidement que, dès 1841, il était question, au chef-lieu de la troisième présidence, de former une compagnie pour exploiter le commerce des régions riveraines de l'Indus, au moyen de la vapeur ; en sorte que, par Karatchi, ou bien par l'embouchure, ces régions auraient été mises en communication directe avec Bombay. Ce projet devait même sembler d'autant plus avantageux, que des

mines de charbon de terre avaient été découvertes dans le voisinage d'Attock et de Hyderabad; mais la difficulté d'établir en dedans de la barre un navire assez grand, soit pour servir de magasin d'approvisionnement pour les steamers désemparés ou dépourvus de combustible, soit pour porter le phare flottant nécessaire à la navigation des navires dans les mauvais temps, avait arrêté la marche de l'entreprise. Cependant, comme l'impulsion est donnée, on doit croire que les membres de l'association trouveront quelques moyens de tourner la difficulté, surtout quand le bien-être, conséquence naturelle d'un meilleur gouvernement, ayant fait des progrès parmi toutes les classes de la population indigène, la consommation des marchandises européennes se sera accrue considérablement, et pourra être balancée par l'exportation des produits du pays.

Jusqu'à présent, la liste de ces derniers est assez bornée; elle se compose de riz, de sel, de poisson salé, de beurre fondu, d'indigo, de bois de teinture, de cuirs tannés et de cotonnades grossières, d'armes blanches, etc., qui servent à payer des toiles peintes, de la mousseline, des tissus fins de coton, de la soie filée ou transformée en riches étoffes, des draps, des métaux bruts ou travaillés, enfin de la quincaillerie, tous articles fournis par l'Angleterre, et auxquels il faut joindre des fruits secs, des tapis, des esclaves apportés d'Arabie, du poivre, et des bois de charpente tirés de la côte malabare.

Ainsi que je le disais plus haut, ce mouvement

commercial n'est pas encore important; mais si l'on considère que l'Indus est ouvert complétement aujourd'hui à l'infatigable, à la dévorante industrie des négociants de la Grande-Bretagne; que par cette voie ils pourront pénétrer un jour dans toutes les parties de l'Asie centrale, on approuvera, quelque injuste qu'elle soit réellement, la prise de possession du Scind par le gouvernement de l'Inde, puisque la civilisation, cette compagne ordinaire du commerce, et les relations de l'Europe avec l'Asie, ne peuvent qu'y gagner. Mais que la maîtresse de Calcutta, qui, dans cette circonstance, a bien moins travaillé pour elle que pour la métropole, et sur laquelle pèsent toutes les conséquences de cette augmentation de territoire, ne se fasse pas illusion sur les dangers du rôle de conquérante que, bon gré mal gré, elle continue à jouer; plus elle pousse ses frontières vers l'ouest, plus elle augmente le nombre de ses ennemis intérieurs et extérieurs. Ce ne sont plus seulement les populations faibles et inoffensives de l'Indostan méridional qu'elle doit tenir sous le joug, mais une foule de tribus guerrières converties dès longtemps à l'islamisme, passionnées pour la liberté, implacables ennemies des chrétiens, et que l'exemple donné dernièrement par les Affghans, portera immanquablement, quelque jour, aux plus grands efforts pour reconquérir leur indépendance. Comment se terminera cette lutte sanglante entre les deux races, entre les oppresseurs et les opprimés? En faveur de ces derniers, suivant moi, et je le crois d'autant mieux que

la politique russe doit le désirer ainsi. Dans tous les cas, il est présumable que la Compagnie se repentira tôt ou tard d'avoir courbé de force sous le joug, des populations qu'elle aurait pu aisément rendre tributaires de son commerce et de notre civilisation, sans employer le fer et le feu, comme elle l'a fait à l'égard des Amers du Scind, des chefs rajéputes, et a tenté de le faire dernièrement envers les peuples du Caboul ainsi que de l'Affghanistan.

Telles étaient les réflexions auxquelles je me livrais en longeant ces rivages où, plus de vingt siècles auparavant, Néarque naviguait en explorateur par les ordres d'Alexandre le Grand, qui avait compris, dès cette époque reculée, tous les avantages que le cours de l'Indus pouvait offrir au commerce étranger. Il fit même construire des forteresses sur les rives du fleuve, pour s'en assurer la libre navigation; et, si la mort n'était venue l'arrêter dans ses vastes desseins, probablement que le Scind aurait vu s'élever une autre Alexandrie sur ses bords; ces contrées fertiles seraient devenues riches et florissantes, au lieu de rester jusqu'à nos jours dans la barbarie, en passant successivement des mains des faibles successeurs du vainqueur de Darius à celles des tribus féroces de l'Asie centrale, qui, subjuguées à leur tour par les califes de Bagdad, ne parvinrent à briser ce joug de fer que pour tomber un peu plus tard sous celui des chefs barbares du Béloutchistan, auxquels les Anglais viennent d'arracher les rives de l'Indus. Ces deux puissances civilisatrices et conquérantes à la fois, le prince macédonien

et la Grande-Bretagne, poussés par la même cause , vers le même but, et venant à deux mille ans de dis- tance, par deux routes opposées, tenter de soumettr ces contrées sauvages à l'influence industrielle de peuples d'Occident, est un événement digne d'obser- vation, et qui couvre d'une espèce d'auréole d grandeur ce qu'il y a d'injuste, je dirai même de té- méraire, dans la politique de la souveraine du Bengal envers les derniers maîtres du Scind. Mais la Compagni sera-t-elle plus heureuse que le vainqueur de Darius qui ne parvint jamais à consolider son ouvrage? car malgré le soin qu'il eut de subjuguer, afin d'atteindr ce but, la plupart des nations vivant à l'ouest de l'In dus, tout disparut avec lui. Cela me paraît extrême ment douteux. En effet, si elle a pour s'appuyer, e s'avançant vers l'ouest de l'Asie, ses immenses posse sions de l'Indostan, elle n'en voit pas moins les ob tacles se multiplier devant elle. Dans le Scind sup rieur, sur les bords du fleuve, croît en puissance chef redoutable, commandant à de nombreuses tro pes de cavalerie, un de ces hommes qui, par leu talents, une grande influence sur les population fondent les empires en Orient; et bientôt sans dou la Compagnie devra compter avec lui. Ensuite Scind inférieur a pour frontière, vers l'occident, Béloutchistan, vaste contrée, dont les habitants so d'un naturel inquiet, belliqueux, ennemi du repo musulmans fanatiques, et comme tels détestant l Européens. Faudra-t-il que le gouvernement e Calcutta les soumette aussi à son pouvoir, et par

conséquent étende encore ses possessions de ce côté? Tout annonce qu'il y sera contraint. Déjà Kélat, capitale du pays, et dont le Raja exerce une sorte de souveraineté sur les autres chefs indigènes, a été emporté d'assaut, après une résistance désespérée, par les troupes de Bombay, dans leur trajet de l'Indus vers l'Affghanistan. On prétend que l'envie de s'emparer des trésors qu'on supposait renfermés dans cette place fortifiée, a été bien plus que la sympathie du souverain pour les Affghans, la cause de cet acte de violence, accompli par surprise, et que rien ne semblait justifier.

Du reste, cette nouvelle acquisition ne pouvait avoir d'autre but que de protéger les frontières du Scind contre les attaques de voisins turbulents; car le Béloutchistan est, à ce qu'il paraît, une contrée pauvre, stérile, à peine habitée sur les côtes, dépourvue de bons mouillages pour les gros navires, et où les armateurs européens ne paraissent que rarement, tant la population est clairsemée et misérable.

Depuis plusieurs jours nous suivions cette côte à très-petite distance, et quelquefois de si près, que nous pouvions distinguer, sur les dunes blanchâtres du rivage, les troupeaux de bœufs, de chameaux et de moutons paissant une herbe flétrie par le soleil, sous la conduite de leurs pasteurs. Le pays est plat, aucune montagne ne paraît dans l'intérieur, et les lames du large viennent se briser contre des falaises coupées à pic presque partout. Nous naviguions au milieu d'une profonde solitude; pas un ba-

teau de pêche, pas un caboteur ne paraissait : je n'e fus pas étonné, quoique sachant que pendant la saison où nous étions, le commerce est très-animé entr l'Arabie, la Perse et les pays situés dans le voisinag de l'Indus; car l'on considère cette côte, dont la plupart du temps la frégate était éloignée de cinq mille à peine, comme tellement infestée de forbans dangereux, que les navigateurs indiens ou arabes préfèren passer beaucoup au large de ces rivages inhospitaliers au risque d'éprouver quelquefois de gros temps, dan la crainte de faire d'aussi mauvaises rencontres. E sorte que plusieurs cantons maritimes du Béloutchistan, qui étaient riches, florissants, non-seulement d temps de la puissance des Portugais aux Indes, mai encore lorsque Nadir Shah réunissait toutes ces contrées sous son sceptre, dont les ports de Shoubar de Guadel, ainsi que plusieurs autres, possédaient de comptoirs européens où affluaient les caboteurs d presque toutes les parties de l'Asie occidentale, ces cantons, dis-je, n'offrent plus que des ruines ou des repaires de forbans, d'autant plus redoutables, que ces hommes joignent à une grande force physique, de l'énergie, beaucoup d'activité, et se montrent dans toutes les circonstances de déterminés pillards. Aussi les a-t-on vus toujours prendre une part active, comme troupes auxiliaires, aux guerres qui ont si souvent désolé l'Indostan : on prétend même que l'armée de Porus, qui fit acheter si cher la victoire à celle d'Alexandre, en comptait beaucoup dans ses rangs; ils sont aujourd'hui aussi turbulents, aussi courageux qu'à cette

époque reculée, et comme alors encore, ils émigrent en foule d'un pays trop pauvre pour les nourrir, où les cours d'eau naturels étant très-rares, chaque sécheresse prolongée cause d'affreuses disettes. Dans ces circonstances, ils se réunissent par bandes nombreuses sous les ordres de chefs déterminés, et se précipitent comme des oiseaux de proie sur le Cutch ou le Guzarate, dont ils pillent les provinces frontières, malgré les efforts des Anglais pour les en empêcher. Parfois aussi ces maraudeurs indomptables voient à leur tour les Rajéputes ainsi que les Affghans, dont ils ont été tributaires à plusieurs reprises, venir ravager leurs foyers, en représailles de fréquentes déprédations, et détruire les derniers vestiges d'une antique prospérité.

Nous en distinguions pourtant quelques restes sur les points un peu remarquables du rivage : à l'extrémité de presque toutes les pointes qui se prolongeaient un peu dans la mer, paraissaient des édifices qu'à leur blancheur, leur forme et surtout leur position isolée, je jugeais être d'anciennes fortifications.

Tels furent nos uniques sujets de distraction pendant les deux semaines que nous luttâmes contre les calmes et les brises contraires, avant de pouvoir approcher des rivages de Perse, que nous aperçûmes enfin le 20 février au matin.

Cette côte n'offrait à nos regards rien de plus curieux que celle dont la veille encore nous doublions successivement et avec peine les caps avancés; mais nous n'étions plus qu'à cinquante lieues de Mascate,

notre prochaine destination, où tout le monde à bord sans distinction, ennuyé d'une navigation aussi peu variée, désirait arriver. Moi-même, habitué à cette agitation morale suite naturelle des fréquentes relâches que nous faisions dans des contrées toujours différentes, les jours de mer, quoique bien remplis par le travail, me semblaient longs ; je ne pouvais me défendre d'un désir d'émotion nouvelle; aussi, lorsque, étant parvenus enfin à l'entrée du golfe Persique, nous y trouvâmes une grosse mer et une forte brise d'O.-N.-O, contre laquelle il fallut louvoyer, je ne regrettai nullement, malgré ces contrariétés, les beaux temps des jours précédents.

Cependant tout annonçait que nous avions laissé en arrière le tropique, cette limite ordinaire des brises molles et des douces températures; l'atmosphère était humide et froide, surtout la nuit; une brume épaisse enveloppait souvent l'horizon, et parfois nous cachait les terres. Il n'en fut pas heureusement ainsi, le 23 février au soir, lorsque enfin la côte d'Arabie apparut devant nous.

En effet, au point du jour, mes regards pouvaient parcourir sans obstacles cette terre vers laquelle ils s'étaient tournés si souvent depuis le départ de Diu; et j'avoue que si le nom d'Arabie n'amenait toujours à sa suite l'idée d'un pays sablonneux et stérile, j'aurais été pour mon compte cruellement désappointé, en voyant des masses de rochers noirâtres complétement dépouillés de végétation, et dont les pentes abruptes se couvraient sans cesse de l'écume des lames irritées.

Voy. de l'Artemise. Tom. 3e.



E. Pâris, del. Bougeard, imp. Dusond, sc.

Seulement nos yeux parvenaient à découvrir par-ci par-là quelques misérables huttes de pêcheurs, situées dans le fond de petites anses que formaient de sombres masses de granit.

Cette perspective, tout imposante qu'elle pouvait être, n'avait rien d'attrayant; elle semblait même nous annoncer pour le terme de notre course quelque nouvelle déception; car la vue de Mascate, que bientôt je reconnus à ses nombreux forts couronnant les mornes scarpés qui l'entourent, n'était ni moins triste ni moins désolée : pas un arbre, pas la moindre trace e végétation ne s'offraient à nos regards; de toutes arts des collines abruptes et rougeâtres formant une spèce de rempart autour de l'étroit bassin au milieu duquel *l'Artémise*, guidée par un pilote arabe, laissa enfin tomber l'ancre, et bientôt les échos des montagnes d'alentour résonnèrent bruyamment au bruit des canons échangeant les saluts.

CHAPITRE XV.

ÉTAT ACTUEL DES PAYS RIVERAINS DE LA MER ROUGE ET DU GOLFE PERSIQUE, CONSIDÉRÉS SOUS LE POINT DE VUE POLITIQUE ET COMMERCIAL. — DESCRIPTION DE MASCATE, BENDER-ABBAS, ORMUZ ET MOKA.

A peine les nombreux obstacles contre lesquels j'ai eu à lutter, pour donner une juste idée de l'état politique et social de quelque contrée du globe, sont-ils surmontés, que de nouvelles difficultés du même genre et non moins embarrassantes s'élèvent devant moi. Les dernières pages de la description de l'Inde, cette vaste contrée où s'accomplissent et se préparent tant d'événements, exigent encore mes soins, que déjà je me trouve appelé à parler d'une autre partie de l'Asie, celle qui entoure la mer Rouge ainsi que le golfe Persique, aujourd'hui le théâtre sur lequel s'agitent de grandes questions, dignes de toute l'attention des lecteurs(4). En effet, là nous rencontrerons de nouveau les deux puissantes rivales du nord de l'Europe aux prises comme dans l'Affghanistan, et mettant en œuvre toutes les ressources de la diplomatie, pour étendre

leurs possessions ou bien pour ouvrir de nouveaux débouchés à leur commerce.

Nous les verrons troublant depuis vingt années, afin d'atteindre ce but, la tranquillité des souverains ottomans; les empêchant d'accomplir les réformes qui seules pouvaient régénérer l'empire turc et le retirer de son avilissement; avilissement tellement profond, que les descendants de ces fameux sultans qui firent trembler si souvent l'Europe, se voyent contraints de céder à toutes les impulsions, même les plus opposées entre elles, que chacune des deux rivales cherche à donner à la politique du divan, sans que, par ces concessions, celui-ci puisse espérer s'être ménagé, pour le moment du danger, un appui chez la puissance dont les conseils ou les exigences l'ont jeté dans l'embarras. C'est ainsi que la Turquie a vu successivement, sans que l'Angleterre vînt à son secours, la Russie pousser la Grèce à l'insurrection, rendre indépendantes les plus belles provinces d'Europe, montrer ses étendards sur les bords du Bosphore, lui imposer des traités de paix aussi onéreux pour l'avenir que pour le présent, enfin, laisser le pacha d'Égypte conduire, il y a peu d'années, ses armées victorieuses jusqu'aux portes de la capitale de son suzerain. Dernièrement encore, n'est-ce pas au moment même où celui-ci semblait disposé à prêter franchement son appui au faible héritier du destructeur des janissaires, que, par une inexplicable anomalie dans la politique britannique, notre voisine s'est alliée avec sa redoutable antagoniste, pour enlever au jeune sultan cet unique moyen de sa-

nir, et le livrer ainsi sans défense a l'influence pernicieuse du czar? Aussi dans quel état se trouve aujourd'hui l'empire turc? sans armée, sans finances, sans gouvernement pour ainsi dire, et hors d'état d'opposer la moindre résistance aux prétentions de l'une comme de l'autre de ses deux prétendues protectrices, lesquelles, du reste, se seraient déjà vraisemblablement partagé son territoire, si elles pouvaient s'entendre sur ce point, et si la France n'y mettait obstacle par son intervention désintéressée.

Combien de temps cet état de choses, sous lequel notre ancienne alliée succombe rapidement, durera-t-il encore? jusqu'au moment, suivant moi, où celle-ci tombera avec sa capitale au pouvoir de la Russie; car il est sensible que la balance penche de plus en plus en faveur de cette dernière, à laquelle nos voisins semblent ne pas oser faire une opposition trop ouverte, dans l'espérance de soustraire leurs possessions en Asie à la catastrophe qui les menace du côté du N.-O. Ils laissent même, malgré les réclamations du divan, le cabinet moscovite préparer le démembrement de l'empire turc, en soumettant à son influence, je dirai même à son joug, les principautés serviennes ou valaques, et plus encore, rassembler tranquillement des flottes et des armées aux portes de Constantinople, dont la population grecque, de même que celle des provinces, lui est complétement dévouée. Enfin, que penser de ce traité du 15 juillet, par lequel l'Angleterre a mis, on peut le dire, ses vaisseaux et ses troupes à la disposition du cabinet de Saint-Péters-

bourg, pour lui faire renverser plus aisément le seul obstacle qui s'opposait à ses projets d'envahissement sur la reine du Bosphore?

Non moins dupe de la politique russe, dans cette circonstance, qu'elle l'a été à Navarin, où fut détruite la marine ottomane, l'Angleterre se trouve aujourd'hui, comme auparavant, en face d'une rivale qui la brave plus que jamais, et ne se montre nullement disposée à lui laisser prendre aucun dédommagement solide de tant de services aveuglément rendus : car on ne peut donner ce nom à l'influence très-contestée que la cour de Londres prétend exercer sur le vice-roi d'Égypte, et à la faveur de laquelle elle espère, mais en vain, se rendre maîtresse absolue des voies de communication entre notre continent et les Indes par Suez; puisque, malgré ses désastres, l'énergique Méhémet-Ali repousse toutes les exigences dont le but serait l'admission d'un pouvoir étranger dans ses États.

Ce fatal traité, qui a failli jeter l'Europe dans une guerre générale et a répandu, pour longtemps, un levain de défiance entre les principales nations de cette partie du monde, ne peut être considéré, sous aucun rapport, quoi qu'en disent nos voisins, comme ayant rendu des services à la cause de l'humanité. Ce qui se passe actuellement en Syrie et en Arabie prouve suffisamment le contraire : dans l'une, le désordre est à son comble, et les armes fournies par les Anglais aux habitants pour secouer le joug égyptien, ne leur servent qu'à maintenir la contrée au milieu de la plus effroyable anarchie; dans l'autre, l'évacuation du pays par les

troupes du Caire a été le signal de guerres civiles entre les tribus arabes, et par conséquent du pillage et de la dévastation. La Mecque ainsi que Médine se voient de nouveau menacées par les Bédouins du désert; et les principales villes commerçantes de la côte, qui commençaient, sous la protection du pacha d'Égypte, à jouir d'une certaine prospérité, devenues la proie du premier cheik assez fort pour s'en rendre maître, ne sont plus que des monceaux de ruines, auxquels les navires indigènes ou européens n'osent plus aborder.

Sans doute que cette évacuation de l'Yémen par les Égyptiens devait servir merveilleusement les projets des Anglais, qui montrent, depuis quelques années, l'intention bien marquée de régner sans rivaux dans la mer Rouge, afin d'arriver plus aisément à la possession de l'isthme de Suez. Aussi, sous le prétexte de veiller aux intérêts de l'humanité et à ceux des autres puissances maritimes d'Europe, ont-ils fait insérer cette clause importante dans le traité de paix conclu dernièrement sous leurs auspices, entre le sultan et son redoutable vassal, afin de contraindre ce dernier à leur livrer complétement le passage entre les deux mers. Mais heureusement que dans cette circonstance les projets des nouveaux maîtres d'Aden ont été déjoués en partie par notre gouvernement, qui considère sans doute, et avec juste raison, cette nouvelle obligation imposée au vice-roi comme contraire en même temps à la politique de la France et aux principes de la justice. En effet, elle consoliderait la puissance de nos rivaux en Orient, et affaibli-

rait notre ancien allié ; de plus, on doit la considérer comme injuste, parce que Méhémet-Ali n'était parvenu à rétablir l'ordre dans l'Yémen ainsi que dans l'Hedja, et à garantir les villes saintes de nouvelles dévastations, qu'en soutenant à ses propres frais, quoique par les ordres de son suzerain, de longues et sanglantes guerres contre les plus belliqueuses tribus de l'Arabie.

Lorsqu'il apparut parmi ces dernières, au commencement du siècle, elles étaient toujours en armes les unes contre les autres et se pillaient mutuellement ; les caravanes ne parvenaient à traverser leur territoire qu'au prix de mille dangers ; en sorte que le commerce avait presque entièrement disparu. Cependant, depuis le milieu du dernier siècle, un nouveau pouvoir s'était élevé dans ces contrées. Le cheik Wahab, revenant de la Mecque, prêcha des réformes dans la religion de Mahomet aux populations du Nedjib, la plus belle partie de l'Arabie centrale. Le fanatisme de ses compatriotes s'enflamma à sa voix ; ils renoncèrent à l'usure, à l'usage des liqueurs fermentées, à toute espèce de luxe, refusèrent d'adorer le prophète, enfin jurèrent d'exterminer tout homme qui n'embrasserait pas leurs principes religieux. Ces nouveaux principes, présentés par un homme capable, éloquent, à des gens que leur imagination ardente, un penchant naturel pour les choses mystiques et leur passion de la guerre rendaient si faciles à entraîner, devaient trouver de nombreux prosélytes ; aussi, se propagèrent-ils avec une inconcevable rapidité au sein des

populations arabes, et principalement parmi celles des campagnes, qui montrent, dans ces contrées, comme en Europe, une vive jalousie, un profond éloignement pour les habitants des villes. Les tribus de pasteurs du Nedjib, oubliant leurs anciennes querelles, leurs vieilles rivalités, se courbèrent successivement sous le joug de la nouvelle religion, et bientôt devinrent conquérantes sous la conduite de capitaines non moins braves qu'expérimentés, dont les entreprises furent si heureuses, qu'à l'aurore du présent siècle, non-seulement les possessions des Wahabites s'étendaient du golfe Persique jusqu'à Damas ou Alep, mais plus encore, l'Hedja ainsi qu'une partie de l'Yémen obéissaient à leurs lois. Alors, dit-on, l'armée de ces redoutables sectaires montait à plus de cent mille soldats, braves, disciplinés et habitués à la victoire. Partout où ils portaient leurs armes, les hommes des classes inférieures les accueillaient avec faveur et s'enrôlaient en foule dans leurs rangs; de sorte que leur principal chef, se montrant digne successeur de son grand-père, le fondateur de l'empire qu'il gouvernait, en vint au point de menacer à la fois Bagdad, le Caire, Alexandrie et même Constantinople.

Elle semblait donc arrivée, cette époque où toutes les tribus, réunies sous le même sceptre, allaient enfin former un corps de nation obéissant aux mêmes lois et au même souverain; l'empire des califes renaissait plus puissant qu'autrefois, et la nationalité arabe, considérée encore à présent par

plusieurs de nos hommes d'État, et non sans raison, suivant moi, comme une véritable utopie, pouvait s'établir à la faveur du fanatisme religieux ainsi que de l'esprit de conquêtes, seul moyen capable de réunir, de faire agir ensemble vers le même but, toutes ces hordes féroces, que des rivalités, des sujets de vengeance, et plus encore des dissidences dans leur manière d'observer la loi du prophète, tiennent en hostilités perpétuelles les unes contre les autres. Mais l'intrépide chef des Wahabites vit, en peu de temps, malgré les plus héroïques efforts, malgré la sympathie que les masses montraient pour sa cause, s'écrouler l'édifice que son aïeul, son grand-père et lui-même avaient si glorieusement élevé. En Égypte croissait également en puissance et en renommée un grand homme destiné à faire trembler, un peu plus tard, son seigneur suzerain dans Byzance. Tant que Méhémet-Ali fut occupé à établir solidement sa puissance sur les bords du Nil, il laissa les Wahabites pousser leurs conquêtes vers la Syrie et l'Euphrate, ravager même les villes saintes, sans les inquiéter; mais le massacre général des mameluks, en 1811, l'ayant laissé maître absolu au Caire, il envoya, sous le prétexte de venger la dévastation de la Mecque, une armée commandée par un de ses fils contre les nouveaux sectaires. Cette expédition ainsi que la seconde, qui lui succéda à une année de distance, ne furent pas heureuses, et probablement la troisième n'aurait pas eu de meilleurs résultats, si le vice-roi ne s'était mis à la tête de ses armées, et n'eût répandu l'or à pleines

mains pour corrompre les alliés de ses ennemis, tant ceux-ci montrèrent d'ensemble dans leurs opérations, et se battirent avec acharnement. Durant huit années, ils soutinrent cette lutte sanglante sans se décourager, et arrêtèrent longtemps Ibrahim-Pacha sous les murs de Derrayeh, leur capitale; mais enfin cette dernière étant tombée au pouvoir des assiégeants, les guerriers wahabites qui avaient survécu à tant de batailles, se décidèrent, après avoir vu toutefois leur souverain fait prisonnier, à reconnaître pour maître Méhémet-Ali, qui plaça des garnisons dans tous les endroits fortifiés, afin de contenir les pays conquis, et envoya le chef vaincu à Constantinople, où il fut décapité en 1829.

Ainsi se termina cette guerre qui a coûté tant d'hommes, tant de trésors au vice-roi d'Égypte, et ne lui a donné en dédommagement que des provinces à peine soumises, agitées par les fréquentes révoltes d'une population que ses défaites passées, loin d'avoir abattue, ont rendue plus que jamais irréconciliable ennemie des Turcs. On peut donc assurer, sans craindre de se tromper, que la secte des Wahabites n'est pas anéantie; loin de là, et même on doit la considérer comme plus nombreuse que jamais; partout, en Arabie, dans les provinces de l'intérieur parmi les pasteurs et les paysans, de même que sur les côtes parmi les marins et les pêcheurs, on compte ses membres par milliers. Ils sont considérés généralement comme des hommes braves et industrieux, mais détestant les habitants des villes, dont ils envient les richesses et supportent impa-

tiemment les prétentions de supériorité sur eux. Du reste, les citadins montrent à leur égard, comme on le pense bien, des sentiments analogues; ils les accusent d'avoir bien moins en vue l'avantage de la religion que leurs propres intérêts, c'est-à-dire, de vouloir soulever les classes inférieures contre les rangs élevés de la société, et organiser une véritable jacquerie. Cette accusation ne semble pas dépourvue de fondement, car, lors de leurs triomphes, en même temps qu'ils s'attachaient la population des campagnes par de bons traitements, ils saccageaient les villes et mettaient à mort tous les individus appartenant aux classes élevées.

Cette animosité mutuelle existe toujours, et se traduit encore aujourd'hui en brigandages et en pirateries, surtout depuis que le maître d'Alexandrie a été obligé de retirer ses troupes des provinces wahabites. Mais, fort heureusement pour le repos de l'Asie, et pour les relations des chrétiens avec ces contrées, les diverses parties du redoutable empire détruit par Méhémet-Ali ne peuvent plus se rapprocher : le pouvoir qui tenait réunies les tribus de l'Hedja, du Nedjib et de l'Yémen, avait à peine cessé d'exister, qu'elles étaient retournées à leurs anciennes habitudes de sanglantes rivalités; et alors même qu'un nouveau prophète se présenterait pour reconstruire l'édifice du cheik Wahab, il ne pourrait y parvenir, tant l'état des choses est changé, depuis vingt années, dans cette partie du monde. En effet, la politique européenne, en se mêlant des affaires d'Orient, a modifié si complétement les relations réci-

proques des divers peuples musulmans, que l'Arabie, entourée de voisins plus ou moins soumis à l'influence des grandes puissances signataires du traité du 15 juillet 1840, est surveillée de trop près pour tenter un nouvel essai de reconstruire sa nationalité. L'Angleterre, maîtresse d'Aden, et disposant, l'or à la main, des divers chefs arabes dont les possessions bordent la mer Rouge depuis Suez jusqu'à Bab-el-Mandeb, l'Angleterre; dis-je, qui voit chaque jour, s'accroître le nombre des voyageurs auxquels Alexandrie donne passage, dans leur trajet des rives britanniques jusqu'à Bombay, ne souffrira jamais dans l'Yémen aucune révolution contraire à ses intérêts. D'un autre côté, le pacha d'Égypte est trop intéressé à la tranquillité du Nedjib et principalement des Wahabites, contre lesquels il est chargé de nouveau par le Grand Seigneur de protéger les villes saintes, pour ne pas continuer d'exercer une active surveillance sur les parties de l'Arabie voisines de ses États. Enfin la Perse, dont la destinée est de ressentir toujours, d'une manière funeste, le contre-coup des commotions religieuses auxquelles ces populations nomades sont en proie, ne permettra pas qu'un nouveau prophète vienne les soulever et les pousser encore vers ses frontières de l'ouest. La France ne doit pas se plaindre de cet état de choses, car les possessions du shah ne sont malheureusement, pour l'équilibre de la politique européenne en Asie, que trop en proie aux dévastations et aux guerres civiles. Depuis le milieu du siècle passé, dernière époque où la monarchie persane jeta quel-

que éclat, ce malheureux pays a constamment été abandonné au torrent des révolutions, et contraint de se défendre sans cesse contre les empiétements de la cour de Saint-Pétersbourg.

Le fameux Nadir-Shah arracha, il est vrai, des mains de Pierre le Grand les provinces dont celui-ci s'était emparé, au fond de la mer Caspienne; mais après sa mort les czars reprirent avec plus de vigueur et de persévérance que jamais le système d'envahissement dont la Perse a été la victime; et pendant que les enfants du dernier souverain se disputaient le trône les armes à la main, ils leur enlevèrent de nouveau ces mêmes provinces, puis, quelques années plus tard, firent subir un pareil sort à la Géorgie, la Mingrélie et à l'Érémétie. Ainsi dépouillés de la plus belle partie de leurs États, par des ennemis auxquels ils essayaient en vain de résister, les princes qui se succédèrent au trône d'Hispahan cherchèrent sans cesse un appui chez les grandes puissances de notre continent. Ils sollicitèrent, en 1810, la protection de Napoléon, qui promit des secours et envoya une ambassade à Téhéran; mais aux prises bientôt après avec l'Europe entière coalisée contre nous, l'empereur perdit de vue ses nouveaux protégés et ses desseins sur l'Indostan. Ainsi délaissés par la France, les shahs se tournèrent du côté de l'Angleterre; mais là encore ils ne trouvèrent qu'indifférence pour leurs malheurs. La cour de Londres, alors engagée dans une guerre longue et sanglante contre nous, n'osa pas mécontenter la Russie, sa principale alliée, et même, oubliant sa prudence ordinaire,

commit la faute, dont elle se repent si amèrement aujourd'hui, de ménager entre les deux rivales ce traité de paix qui mit la Perse complétement dans la dépendance de la cour de Saint-Pétersbourg, et livra les passages du Caucase aux mains de celle-ci. Elle voulut, il est vrai, lorsque le général Paskewich montra l'intention de s'emparer des provinces voisines de l'embouchure de l'Euphrate, à la fin de la guerre que l'empereur Nicolas fit au successeur de Nadir-Shah, peu après son avénement au trône; elle voulut, dis-je, réparer cette faute dont alors toute la gravité la frappa, en fournissant des subsides au shah régnant, et en lui donnant pour successeur, lorsqu'il mourut en 1834, son petit-fils Mohamed-Myrza, sur la reconnaissance duquel les Anglais crurent pouvoir compter.

Jamais déception ne fut plus complète : à peine assuré sur le trône, le jeune prince, enorgueilli par la conquête du Korassan qu'il venait d'accomplir, repoussa avec dédain les observations de sa protectrice touchant ses projets belliqueux contre Hérat, dont il faisait le siége, et que la cour de Londres craignait de voir tomber au pouvoir de la Russie. L'envoyé britannique ne fut pas plus heureux dans ses négociations pour obtenir le remboursement des sommes considérables prêtées par son gouvernement au père du nouveau souverain ; alors celui-ci, menacé par la Grande-Bretagne et n'ayant plus rien à attendre d'elle, se jeta dans les bras de son ancienne ennemie. La malheureuse issue de la guerre soutenue dernièrement par les maîtres de la presqu'île contre le Caboul et l'Affghanistan, a

montré suffisamment de quel secours est à l'autocrate du Nord le patronage illimité qu'il exerce sur une puissance dont il se sert, sans se compromettre en aucune façon, pour inquiéter, pour ébranler même le pouvoir de sa rivale en Asie. Placée de cette sorte à la disposition d'un cabinet aussi fin en diplomatie que persévérant dans ses desseins, la Perse aurait été un instrument politique bien plus dangereux encore pour la domination britannique aux Indes, si elle avait conservé quelques restes seulement de sa grandeur passée; mais non, ce n'est plus qu'un corps épuisé, sans aucune énergie, et en proie à des maladies chroniques qui chaque jour anéantissent davantage toute espérance de rétablissement. Les campagnes, pillées, saccagées sans cesse par une soldatesque effrénée, sont en friche et presque désertes ; les villes, administrées par des autorités avides, n'ont plus ni commerce, ni industrie, et peuvent être comparées à de véritables oasis au milieu des solitudes; enfin, de toutes parts, les monuments publics tombent en ruine, et ceux qui servent à l'irrigation des terres n'étant point entretenus, les champs se transforment rapidement en plaines sablonneuses.

Si, dégoûtés de l'avilissement, de la misère où est tombée une nation dont plusieurs fois les armées parcoururent en vainqueur la presqu'île indienne, renversèrent le trône du Grand Mogol, et rentrèrent chez elles chargées des trésors de l'Orient, nous tournons les yeux vers l'Arabie orientale, le spectacle que nous présente ce pays n'a rien non plus de flatteur pour l'humanité et la civilisation. A l'exception en effet, de quelques

points maritimes fréquentés par les Européens, on la retrouve ce qu'elle était avant Mahomet, c'est-à-dire, occupée par une multitude de tribus qui n'ont aucune communication les unes avec les autres, si ce n'est pour se piller mutuellement, et montrent toutes une avidité sans bornes, une insigne mauvaise foi, ainsi qu'une aversion insurmontable pour toute espèce de joug. Elles n'ont de commun que la religion, et encore chacune cherche-t-elle, en interprétant les instructions du prophète d'une manière différente, à former une secte à part.

Il est vrai que les diverses parties de leur vaste territoire ne se ressemblent nullement, sous le double rapport du climat et de la topographie. L'une, le Nedjib, vulgairement appelée par les Européens l'Arabie Pétrée, occupe le plateau central de cette partie de l'Asie, et ne possède aucun cours d'eau permanent considérable. Cependant, grâce aux pluies qui tombent pendant six mois de l'année, les campagnes sont assez fertiles, malgré la qualité sablonneuse du sol, pour nourrir une multitude de chevaux, ainsi que de chameaux, les meilleurs du monde, et une assez nombreuse population adonnée principalement à l'éducation des troupeaux. C'est elle qui représente encore aujourd'hui la véritable race arabe, c'est-à-dire, celle qui n'a que peu ou point été mêlée de sang étranger. Aussi la trouve-t-on courageuse, fanatique, guerrière, telle enfin qu'elle s'est montrée lorsque le pacha d'Égypte vint anéantir l'empire des Wahabites, dont le Nedjib était le centre, ainsi que je l'ai dit plus haut. L'Arabie déserte, qui entoure

cette dernière contrée vers le nord, depuis les bords du golfe Persique jusqu'à ceux de la mer Rouge, à l'approche de laquelle elle prend le nom d'Edjah, l'Arabie déserte, dis-je, mérite cette épithète peu flatteuse que lui ont donnée nos géographes. En effet, elle est plutôt parcourue qu'occupée par de misérables tribus nomades, que leur férocité et leur méchanceté rendent la terreur des peuples voisins ainsi que des voyageurs. Maîtresses autrefois des deux grandes routes qui conduisent de Bassora et Bagdad jusqu'en Syrie et au Caire, elles rançonnaient, détroussaient même les passants; pareil sort attendait les pèlerins qui, se rendant des villes saintes en Égypte, par terre, étaient forcés de franchir le pays d'Assir que sillonne une chaîne de hautes terres presque inaccessibles, dont le pied baigne dans la mer Rouge, entre Djeddah et Hodeïda. Là vivent des hordes wahabites, qui n'ont jamais subi aucun joug, et se sont garanties, à la faveur de leurs montagnes, de la domination de Méhémet Ali, lequel pourtant était si bien parvenu à force de vigueur et de surveillance à les empêcher de piller les étrangers qui passaient sur leur territoire, que ces brigands, ainsi privés de la meilleure partie de leurs revenus, s'en dédommagent en exécutant sans cesse des entreprises déprédatrices, souvent très-lointaines, sur les tribus riches de l'intérieur; en sorte que ces contrées, au sein desquelles les guerres religieuses des wahabites, puis la lutte soutenue par ces derniers contre leur exterminateur, avaient déjà répandu la désolation, sont plus malheureuses que jamais. Le

peu d'agriculture et d'industrie que, pendant l'occupation du pays, le pacha d'Égypte était parvenu à y faire renaître, disparaît rapidement tous les jours; la discorde règne partout entre les tribus; et à moins que le Grand Seigneur ne charge de nouveau son puissant vassal de rétablir l'ordre dans cette partie de l'Asie, afin d'assurer l'abord de la Mecque aux pèlerins, les provinces arabiques achèveront de tomber dans la plus horrible anarchie.

L'Yémen lui-même, auquel sa fertilité et ses richesses agricoles ont fait donner le nom d'Arabie Heureuse par les peuples d'Occident, se trouve dans une situation guère moins misérable sous tous les rapports, quoique ses habitants, ayant subi pendant longues années le joug ottoman, soient bien moins barbares, bien moins turbulents que leurs voisins, et offrent même dans leurs usages les traces d'une civilisation assez avancée. Pendant que leurs compatriotes des contrées voisines soumettaient l'Asie ainsi qu'une partie de l'Europe à l'empire du croissant, ou bien restaient indépendants chez eux, ils devenaient la proie de conquérants étrangers dont l'avidité était excitée par l'opulence au sein de laquelle les faisaient vivre la fertilité du territoire et l'affluence des pèlerins de la Mecque dans leurs ports. Depuis 1193, époque à laquelle les Turcs conquirent l'Yémen, jusqu'en 1630 qu'ils en furent chassés par les indigènes qui mirent à la place du pacha envoyé de Constantinople, l'iman de Sana, capitale de la province, celle-ci ne jouit que de très-courts moments

d'indépendance; et à peine était-elle délivrée de ses oppresseurs, que plusieurs tribus puissantes, entre autres celles dont les possessions entourent Aden, refusèrent de reconnaître l'autorité du nouveau chef, et affaiblirent ainsi considérablement sa puissance. A présent cette puissance est très-bornée, et paraît d'autant plus chancelante, que le pays se trouve partagé entre une foule de scheiks, espèce de hauts barons, gens turbulents, insoumis, toujours aux prises les uns avec les autres, et souvent aussi en guerre contre leur souverain, pour lequel ils ne montrent aucun attachement, aucune fidélité ; et comme leurs vassaux, qu'ils rançonnent d'une façon cruelle, les détestent cordialement, ils sont contraints de s'entourer, pour empêcher leurs révoltes, de stipendiés enrôlés dans les provinces pauvres de l'Arabie méridionale.

On conçoit aisément combien un semblable état de choses doit être contraire à la tranquillité ainsi qu'à la prospérité du pays, et en même temps favoriser les projets d'envahissement des ennemis extérieurs : aussi le pacha d'Égypte s'était-il emparé aisément de toutes les côtes, y compris les principales villes maritimes et commerçantes, telles que Moka, Djeddah et Odeïda. Il se disposait même à faire la conquête du reste de l'Yémen, en attaquant Sana, ou, pour mieux dire, en achetant à prix d'or les principaux scheiks soumis à l'iman, lorsque les conséquences du traité du 15 juillet le forcèrent de rappeler ses troupes chez lui.

Alors il possédait tous les cantons riverains de la

mer Rouge, depuis Suez jusqu'à Bab-el-Mandeb, et de plus, ses troupes occupaient les provinces qui s'étendent de Médine à Dérayа, ancienne capitale de l'empire wahabite, située au centre du Nedjib. Cette vaste surface de territoire formait un pachalik dont le siége était à la Mecque, et que gouvernait un parent du vice-roi, Achmet-Pacha, ayant sous ses ordres deux pachas inférieurs : l'un, Khourchild, de son quartier général établi à Médine, régissait la majeure partie du Nedjib, d'une main ferme et expérimentée; l'autre, Ibrahim, jeune homme brave, entreprenant, mais léger, impétueux, livré à ses plaisirs, commandait à l'Yémen, et résidait tantôt à Moka, tantôt à Odéïda, d'où il faisait de fréquentes expéditions militaires vers l'intérieur de l'Yémen.

Achmet-Pacha n'exerçait sur ses deux lieutenants qu'un pouvoir assez contesté ; on lui prêtait pourtant l'intention de se créer un État indépendant en Arabie, pour l'époque où Méhémet-Ali succomberait sous le poids des années. Mais la manière incertaine dont il semblait marcher vers ce but, et la crainte que devait lui inspirer le fameux Ibrahim, successeur de son père au trône d'Égypte, rendaient fort douteux le succès de ses ambitieux projets; cependant il n'en cherchait pas moins à capter l'attachement des chefs indigènes par des caresses et de nombreux présents, quoique déjà il eût éprouvé combien est douteuse la foi de ces chefs, alors que ses troupes, ayant subi dans le Nedjib un échec consi-

dérable, qui les obligea de se replier momentanément sur la Mecque, il vit la plupart des tribus arabes ses alliées s'empresser à faire cause commune avec l'ennemi.

Depuis 1841, ainsi que je l'ai dit plus haut, ce pouvoir, qui tendait à pacifier, civiliser même ces régions, en contenant les hordes féroces qui l'habitent, n'existe plus; les Wahabites recommencent à lever la tête, et menacent les villes saintes; les Bedouins pillent, rançonnent, comme autrefois, les caravanes, ou se battent entre eux; Moka, Djeddah et Odeïda sont tombées au pouvoir d'un scheïk qui achève leur ruine en rançonnant, sans mesure comme sans pitié, les marchands indigènes ou étrangers; et cet état de choses ira en empirant, jusqu'à ce que Méhémet-Ali vienne de nouveau à leur secours, ou bien que les Anglais, ce qui pourrait bien advenir avant peu, s'emparent des villes dont je viens de parler. Enfin l'iman de Sana, qui doit craindre sans cesse, depuis l'occupation d'Aden par la Grande-Bretagne, non-seulement que tout le commerce, dont son royaume est le centre, ne change de direction pour aller enrichir le nouvel établissement européen, mais plus encore que ses principaux chefs, séduits par l'or britannique, ne l'abandonnent à la merci des maîtres de l'Indostan, l'iman de Sana, dis-je, laisse ses États tomber dans l'anarchie, et se montre tout disposé à les rendre au premier venu qui voudra les acheter.

Telle est la situation actuelle de l'Arabie; livrée aux troubles civils au dedans, et menacée à l'ex-

térieur par de formidables ennemis que l'intérêt de leur puissance ou de leur commerce pousse également à la conquérir, il faut aujourd'hui qu'elle joue, bon gré mal gré, un rôle dans la politique européenne, puisque la mer Rouge est devenue, pour ainsi dire, une sorte de canal de jonction entre notre partie du globe et l'Orient.

En effet, le monde civilisé tout entier a les yeux tournés vers l'isthme de Suez, car c'est sur ce point que se concentre en ce moment presque toute l'attention de la Grande-Bretagne, pour laquelle la création de ce passage important se trouve à la fois un sujet de convoitise et d'embarras; de convoitise, en ce que si elle pouvait se rendre maîtresse de cette voie rapide de communication entre notre continent et ses possessions de l'Inde, elle pourvoirait en même temps à la prospérité commerciale de ces dernières et à leur tranquillité; d'embarras, parce qu'à moins qu'elle ne parvienne à s'en assurer l'exclusive propriété, elle court le risque d'ouvrir à des puissances rivales, sinon l'entrée, du moins l'approche immédiate de contrées dont la conservation lui cause bien des soucis.

Est-il étonnant, après cela, qu'elle n'ait pas craint dernièrement de troubler le repos de l'Europe entière, dans le seul but d'affaiblir le pacha d'Égypte de telle sorte, qu'il fut contraint d'acheter sa protection au prix d'une cession complète de l'objet de ses désirs? Heureusement que la non-coopération de la France, et probablement aussi les exigences de la Russie, ont empêché ce projet de réussir; autrement nous aurions vu le canal

ou le chemin de fer projeté entre les deux mers, hérissé de forteresses sur lesquelles aurait flotté le pavillon britannique; et Dieu seul peut savoir ce que, une fois cette prise de possession accomplie, seraient devenues l'Égypte et la Syrie. Ainsi donc Méhémet-Ali se trouve encore maître, grâce à ces heureuses circonstances, de décider l'importante question du passage aux Indes par l'isthme de Suez, comme il le jugera convenable, soit pour la sûreté de ses États, soit pour les grands intérêts politiques ou commerciaux sur lesquels il est ainsi appelé à décider.

Cette question à laquelle se rattachent, comme on vient de le voir, de hautes considérations, exige, avant d'être décidée, des réflexions d'autant plus longues, d'autant plus sérieuses, que les deux manières de la résoudre présentent des avantages égaux et des inconvénients balancés. Ces deux manières se traduisent, la première en un chemin de fer, l'autre en un canal navigable pour des navires de tonnage moyen. Aucun obstacle matériel, sans doute, ne s'oppose à la confection du chemin de fer; le pays est plat, sablonneux, et les travaux de terrassement paraissent à peu près nuls; il n'y a pas de marais, pas de rivières à franchir; enfin les moyens de transport pour apporter les matériaux sur les lieux où ils doivent être employés sont non moins faciles que peu dispendieux. Mais les difficultés existent dans les nombreux transbordements que les marchandises devront subir à leur arrivée par mer aux deux têtes du rail-way. Or, là où il y aura transbordement, là il devra exister

des magasins; aussi le gouvernement anglais demande-t-il, non sans quelque raison, quelle garantie on lui donne pour la sûreté de l'immense quantité d'articles précieux qui voyageront par cette voie; et ne trouvant pas suffisantes celles qui sont offertes, il demande l'autorisation d'élever des forts dans lesquels les marchands aussi bien que les marchandises séjourneraient sous la protection de garnisons britanniques. Cette prétention, à laquelle mille raisons faciles à comprendre empêcheront toujours le vice-roi d'Égypte de se rendre, l'ont contraint de songer à créer un canal à la faveur duquel les navires pourraient passer rapidement d'une mer dans l'autre, sans avoir besoin de débarquer leurs cargaisons, comme cela serait nécessaire aux abords du chemin de fer si ce dernier moyen de transport était préféré; mais les dépenses pour l'exécution de ce canal doivent être bien plus considérables que celles où entraînerait la confection du rail-way. En effet, il faudra reconstruire à grands frais les monuments hydrauliques gigantesques fondés, il y a plus de trente siècles, par les pharaons; amener de très-loin les eaux des lacs amers pour alimenter le canal, et lutter, pour creuser ce dernier, contre des sables mouvants dans beaucoup d'endroits. Ensuite ce moyen de lever la difficulté ne remplissait pas aussi bien que l'autre les vues politiques de nos voisins; de sorte que les choses en sont restées là, et y resteront peut-être encore longtemps. En attendant, le maître d'Alexandrie met tous ses soins à rendre de plus en plus facile, et de

moins en moins fatigante, la route du Caire à Suez: de bonnes voitures, des relais bien disposés, des hôtelleries assez confortables, font oublier, autant que possible, aux voyageurs qu'ils traversent un désert d'Arabie.

Mais jusqu'ici les articles de prix ont pu seuls voyager par ce moyen de transport, qui serait beaucoup trop dispendieux pour des marchandises d'une importance secondaire. D'un autre côté, dans le cas où l'on parviendrait à surmonter un pareil inconvénient, ces dernières pourraient-elles franchir aisément et d'une manière suffisamment économique l'espace qui sépare Suez des ports de l'Indostan? Afin de remplir ces deux conditions exigées si impérieusement par le commerce, la navigation à la vapeur coûte trop cher pour être employée avec avantage; il faut donc avoir recours aux navires à voiles; or des bricks, ou tout au plus de petits trois-mâts peuvent parcourir, sans s'exposer à des risques imminents, les bords de la mer Rouge, tant ces parages sont hérissés de bancs et d'écueils; ajoutons que, durant presque toute l'année, des vents très-forts qui soufflent alternativement du nord ou du sud, y font lever une houle terrible, et causent des courants aussi variables que violents. Quelle opinion, après cela, doit-on avoir du moyen proposé dans le but de surmonter ces obstacles, celui de faire transporter les colis par des espèces de chalands voilés, que des steamers remorqueraient durant toute la traversée, à la condition cependant de les abandonner lorsque la mer et le temps seraient trop mau-

vain, pour les reprendre ensuite, quand les circonstances seraient moins défavorables; comme si dans l'intervalle, les malheureux chalands ainsi délaissés n'auraient pas été entraînés loin de leur protecteur, et brisés sur les rochers du rivage avant que celui-ci ait pu les rallier?

Jusqu'ici je n'ai parlé que des diverses parties de l'Arabie dont l'histoire est mêlée à celle de l'Égypte ou de l'Angleterre depuis le commencement du siècle. Cependant il est encore quelques provinces de cette contrée qui, malgré leur éloignement de la mer Rouge, théâtre sur lequel s'agitent, ainsi que je l'ai dit plus haut, de grands intérêts, n'en méritent pas moins d'être connues des Européens; je veux parler de l'Adramant, et surtout de l'Oman, dont la capitale, Mascate, venait de donner asile dans son port à la frégate *l'Artémise*.

Pour le voyageur terrestre, les changements d'aspect des lieux qu'il parcourt, s'opèrent insensiblement, si je puis m'exprimer ainsi; mais pour le marin que l'Océan conduit sur les bords lointains, ces changements conservent toute leur brusquerie, toute leur originalité. Je l'éprouvai quand nous touchâmes les bords arabiques; mon imagination était encore sous l'influence des molles impressions que lui avait fait éprouver cette société indoue, si pâle, si usée, et dont les institutions semblent n'avoir échappé aux efforts destructeurs des siècles que par une inébranlable force d'inertie; mon imagination, dis-je, était sous cette influence, quand, sans aucune transition, je me

trouvai en face d'une contrée, d'un peuple qui n'offrent aux yeux ou à l'esprit de l'observateur que des nuances fortement tranchées. Quel rapport, en effet, peut-il exister entre cette presqu'île indienne, dont le climat dévorant écrase en peu de temps les constitutions les plus fortement trempées au moral comme au physique, où la vue continuelle d'une population abrutie par la superstition et un long esclavage fatigue, engourdit l'âme; quelle ressemblance peut-il y avoir entre une semblable contrée et un pays où tout, hommes et choses, semble marqué du sceau de la vigueur et de l'originalité? Partout, à la fois, les extrêmes s'offrent aux yeux; à côté de plaines parfaitement nivelées par le vent du désert, s'élèvent des collines aux formes tranchées et bizarres, tandis qu'au milieu de sables d'une désolante aridité, paraissent comme par enchantement des oasis, au sein desquelles la nature déploie toutes les richesses de la plus luxuriante végétation. Là s'agite une population hardie, remuante, passionnée pour son indépendance, et sur laquelle les siècles ont glissé sans affaiblir en rien l'énergie sauvage de son caractère primitif.

Telles furent les réflexions qui se présentèrent en foule à mon esprit lorsque, une fois entré dans l'intérieur de la rade de Mascate, je pus contempler le spectacle bizarre, sombre et imposant à la fois, que présente la ville, avec ses vieilles murailles crénelées comme au moyen âge, et la multitude de forts ou de tours à moitié en ruine, placés comme des aires d'aigles au sommet de montagnes rocheuses, sur les flancs

noirâtres desquelles ne paraît aucune trace de verdure. Ce spectacle a une couleur locale, une teinte d'Orient, pour ainsi dire, qui étonne et plaît en même temps, malgré l'air d'abandon et de solitude profonde répandu de toutes parts. Pas un être humain ne paraissait sur le rivage; seulement nous apercevions, çà et là, aux vieilles portes voûtées, ou bien sur les remparts crénelés des forteresses, quelque soldat arabe en guenilles, assis avec son long fusil à mèche entre les jambes, regardant d'un air dédaigneux les caboteurs et les forts navires qui passaient pour ainsi dire à ses pieds. Mais lorsque s'étant abaissés des cimes fortifiées des mornes jusque sur les bords de la mer, mes regards eurent parcouru successivement d'abord les petites anses de sable blanc que pressent de toutes parts des masses granitiques, puis le canal étroit par lequel le continent est séparé de la petite île fermant la rade vers le nord, ils aperçurent enfin à l'extrémité de la rade et dans le seul endroit où les montagnes livrent passage vers l'intérieur de la contrée, un mouvement de bateaux qui annonçait le voisinage d'une cité commerçante. Dans cet endroit était mouillé, à petite distance du rivage, un nombre assez considérable de caboteurs indigènes de toutes espèces, de toutes grandeurs; quelques autres dont les formes bizarres et les mâtures grossières trahissaient également la nationalité arabe, reposaient sur la plage, où de nombreux ouvriers les radoubaient à la hâte, afin qu'à la grande marée suivante ils pussent être remis à flot.

Tout le mouvement du port est donc concentré

sur ce point, et il y est d'autant plus considérable, que la moindre brise du large un peu fraîche faisant lever dans la baie une houle assez forte pour gêner les communications des navires avec la terre, les canots ou les barques employés au transport des marchandises viennent tous aborder à un petit enfoncement abrité de la mer par une chaîne de rochers.

En vain les yeux cherchent des quais, quelques jetées, ou bien seulement un débarcadère, ces simples travaux hydrauliques que l'on trouve dans les moindres places maritimes d'Europe; rien de semblable n'existe à Mascate; en sorte que lorsque le temps est très-mauvais, ce qui arrive souvent lorsque règne l'hivernage, les communications entre la rade et la ville sont très-difficiles, pour ne pas dire impossibles, à cause du manque total d'abri pour les embarcations. Mascate, pourtant, est restée plus d'un siècle sous le joug des Portugais; mais ceux-ci ne s'occupèrent, à ce qu'il paraît, que de l'entourer de fortifications respectables; ce qui, du reste, ne les empêcha pas d'en être chassés, sans presque coup férir, vers 1643, par les habitants, fatigués de leurs exactions, cent trente-six ans après qu'Albuquerque y fut entré en vainqueur. A cette dernière époque elle dépendait d'Ormuz, et était loin de jouir de la splendeur à laquelle elle parvint sous ses nouveaux maîtres, qui en firent un des entrepôts du commerce du golfe Persique. Plus tard encore cette place jeta un vif éclat, lorsque dans le dix-huitième siècle l'iman, possesseur d'une marine formidable, faisait trembler les souverains de Perse ainsi que ceux des

pays voisins de ses États, dépouillait les maîtres de Goa de leurs plus belles possessions, saccageait leur établissement de Diu, et vengeait ainsi d'une manière terrible les barbaries exercées par leurs devanciers sur les mahométans.

Cette époque de gloire et de prospérité dont Mascate est si fière, dura jusqu'au moment où les forces maritimes de la Grande-Bretagne aux Indes mirent un terme aux déprédations du souverain arabe, et le contraignirent même à laisser libre la navigation du golfe Persique, sur lequel, à la faveur de la ruine d'Ormuz et de Bender-Abbas, arrachées à la cour de Lisbonne par les Persans unis aux Anglais, il avait exercé jusqu'alors une sorte de juridiction très-avantageuse à ses revenus.

A cette ère de combats et de triomphes succéda le repos, ou du moins une paix extérieure assez longue, et que troublèrent seulement les hostilités qu'une vieille rancune causait parfois entre les Arabes et les Portugais. La population de Mascate, ainsi contrainte de renoncer au pillage qui l'avait enrichie jusqu'alors, et amenait au milieu d'elle une foule de marchands indigènes ou étrangers empressés d'acheter les dépouilles des malheureux armateurs spoliés, cette population, dis-je, languissait et probablement serait tombée complétement dans l'oubli, comme il est arrivé à celles de tant de grandes cités maritimes d'Asie, si, appliquant enfin au négoce l'activité et les talents nautiques qu'elle déployait naguère dans les expéditions de piraterie, elle n'avait reconquis dans le golfe Persique, la



mer Rouge, et sur la côte d'Afrique, son ancienne suprématie. Toutefois, se montrant à l'occasion non moins belliqueux qu'auparavant, ces Arabes sont parvenus, à la faveur de quelques guerres heureuses contre la Perse, à s'emparer d'Ormuz ainsi que de Bender-Abbas, et grâce aux talents, au courage qu'ont montrés leurs derniers souverains, ils exercent aujourd'hui, tant sur les diverses nations maritimes de l'Asie occidentale que sur la cour d'Ispahan, une influence à laquelle il faut attribuer sans doute les rapides progrès que leur commerce a faits depuis vingt années, et fait encore tous les jours.

Connaissant les diverses phases de l'histoire ancienne et moderne de Mascate; sachant que les Portugais qui la considéraient, à l'époque où elle leur appartenait, comme une possession importante, l'avaient ornée d'églises, de couvents et d'autres monuments publics, en même temps qu'ils l'entouraient de remparts imposants, je devais m'attendre, et je m'attendais en effet à voir une cité digne, par la splendeur de ses constructions, sa population nombreuse et ses richesses, de son antique renommée. L'on a vu plus haut quel désappointement j'avais éprouvé en voyant le port; il ne fut pas moins complet, celui auquel je fus condamné, lorsque, ayant mis pied à terre peu d'heures après avoir reçu à bord l'agent consulaire de France, Syed-Ben-Calfaun, capitaine de vaisseau de la marine de l'iman, j'allai, sous sa conduite, visiter la ville, en attendant l'heure à laquelle je devais être reçu par le souverain. Nous

débarquâmes sur une plage couverte d'ordures ou de décombres, à peu de distance de laquelle sont irrégulièrement semées quelques maisons particulières, enceintes de hautes murailles percées de rares fenêtres étroites et grillées, qui achevaient de leur donner cet aspect triste et délabré ordinaire aux demeures des musulmans. Si l'on ajoute à ce tableau peu séduisant, la poussière blanchâtre que la brise faisait lever par torrents du sein des mares desséchées dont le sol était sillonné, et la vue d'une multitude d'indigènes, tous plus sales les uns que les autres, qui nous considéraient d'un air malveillant; si l'on ajoute encore la présence de bandes de chiens maigres, laids et criards, au milieu desquels notre passage n'était pas toujours sans risques, on pourra peut-être se faire une idée de l'aspect du quartier voisin de la mer, c'est-à-dire, de celui où habitent ordinairement, dans les places maritimes, les notabilités du commerce. A mesure que nous avancions dans les rues, si l'on peut donner ce nom à des ruelles étroites, à peine nivelées, et que bordent de mauvaises cases sombres et malpropres, ces pénibles impressions se multipliaient; rien de curieux ne s'offrait à mes regards; pas une mosquée, pas un minaret, pas un monument public ou privé digne de remarque, ne venait faire diversion au spectacle monotone qui se déroulait sans cesse autour de moi. Nous traversâmes ainsi le marché où se vendent les sucreries qui composent la principale nourriture des Arabes, et je remarquai la manière aussi prompte qu'expérimentée avec laquelle les artistes confiseurs préparaient cent espèces de friandises;

mais leur saleté et l'odeur nauséabonde qui s'exhalait de leurs misérables laboratoires me firent soulever le cœur.

Ce fut donc avec plaisir que je me trouvai dans le bazar où sont réunies les marchandises sèches de toutes espèces. Quoique la rue que bordent les boutiques soit très-étroite, quoique ces dernières ne puissent être comparées qu'aux plus sombres et plus minces échoppes de nos grandes villes d'Europe, cependant leur air d'arrangement, la variété d'articles qu'elles contenaient, les tentes déployées d'un côté à l'autre de la rue, pour défendre les chalands ou les vendeurs contre les rayons du soleil, donnaient à ce quartier un air pittoresque et asiatique à la fois. Ici, étaient exposés en vente les tissus de l'Inde, depuis l'humble toile de coton jusqu'à la mousseline brochée d'or et les cachemires aux brillants dessins. Là, figuraient entassés des ballots d'étoffes portant la marque des manufactures anglaises, des cotonnades imprimées, des draps bleus, rouges, verts, dont les Arabes font leurs manteaux; et des soieries de couleurs analogues, que les gens riches préfèrent pour leurs larges pantalons. Un peu plus loin se trouvaient étalés des articles d'horlogerie, comme montres à carillon, pendules jouant des airs de musique, ou bien ornées de personnages mouvants. Dans une boutique voisine, de belles porcelaines de luxe, principalement celles qui servent à l'ornement des appartements, attiraient l'attention des passants par leur blancheur émaillée d'or, tandis que des cristaux de cent formes diverses, rangés sy-

métriquement au premier rang, achevaient de prouver aux indigènes combien les Européens ont poussé loin l'application des sciences à l'industrie.

Cependant le bazar n'était pas entièrement dépourvu d'articles témoignant en faveur des connaissances de la population de ces contrées dans les arts mécaniques: des outils aratoires assez bien forgés, des sabres à lames longues ou recourbées, et des poignards de formes différentes, toutes armes blanches d'une trempe supérieure; des tapis de laine dont les nuances brillantes ne pâlissent jamais; des toiles qui avaient conservé la teinte nankin originelle du coton dont elles sont tissues; enfin, des mouchoirs barriolés de plusieurs couleurs distinctes, et qui, portés généralement en turban par les habitants de la ville, servent à les distinguer de leurs compatriotes des autres tribus. Ces divers articles sont d'une défaite facile parmi les gens du peuple, et cependant, jusqu'ici, les manufacturiers européens n'ont pu parvenir, malgré plusieurs essais, à les imiter d'une manière assez parfaite pour séduire les chalands.

Dans ce marché si bien approvisionné, je cherchais avec une sorte d'anxiète curiosité les produits de nos fabriques. Je ne vis rien, absolument rien; et j'en éprouvai d'autant plus de dépit, que l'agent consulaire m'assurait que la riche cargaison d'un navire français, venu l'année précédente de Bordeaux à Mascate, avait été aussi promptement qu'avantageusement vendue; mais malheureusement, ajoutait-il, vos lois de douanes pour les colonies, fermant l'entrée de ces der-

nières à la plupart des produits étrangers, nous ne pouvons faire d'échanges un peu considérables avec vous, quoique plusieurs articles de notre pays conviennent parfaitement aux habitants de Bourbon, qui en faisaient, naguère encore, une assez forte consommation. Les mulets, les ânes, les vaches, les chevaux de l'Oman, ainsi que ses laines et ses grains, étaient troqués autrefois contre le sucre, le girofle de votre île indienne, dont les armateurs trouvaient également ici le débouché d'une notable quantité d'objets de provenance française, tels que porcelaines de luxe, horlogerie, draps, armes à feu, cotonnades, soieries, fer, acier, cuivre en barre ou bien ouvré. A peine aujourd'hui un bâtiment de votre nation paraît-il à de longs intervalles sur notre rade, et encore n'y fait-il que très-peu d'affaires, faute de pouvoir composer un chargement de retour. Ni la protection dont vos compatriotes ont toujours joui à Mascate, ni la faveur que leur a accordée l'iman de ne payer que quatre pour cent de droits d'entrée pour leurs marchandises, lorsque les autres nations payent cinq et même six, ni enfin les vives réclamations des négociants de Bourbon n'ont pu faire modifier par le gouvernement français cet état de choses si contraire aux progrès de votre commerce. Que pouvais-je répondre à ces observations dont j'ai été moi-même tant de fois l'interprète auprès de l'administration centrale? Rien, que de faire partager à notre consul mon espoir, qu'elle n'est pas éloignée l'époque où l'on comprendra enfin dans mon pays com-

bien ces prohibitions absolues des produits étrangers nuisent aux intérêts de nos manufacturiers, en les entretenant dans leur indolence, ou dans leurs routines, et sont contraires en même temps à la prospérité de la France ainsi qu'à celle de ses possessions d'outre-mer.

Les armateurs anglais ne paraissent pas non plus beaucoup à Mascate; mais cela tient seulement à ce qu'ils ne pourraient y soutenir la concurrence des nombreux caboteurs arabes ou indiens qui naviguent sous le pavillon de la Compagnie, et transportent ainsi une immense quantité de produits, soit de la Grande-Bretagne, soit de l'Indostan, dans toutes les parties de l'Asie. Je n'en avais eu que trop de preuves, en visitant le bazar dont je viens de parler, et j'en trouvai encore de nouvelles, lorsque je parcourus celui où se débitent les denrées indigènes ou exotiques, servant à la nourriture de la population. Quelle immense quantité de riz et de sucre arrivée dernièrement du Bengale! Combien de ballots de poivre, de girofle et d'autres épices provenant de la côte malabare ou de Ceylan, étaient amoncelés sous mes yeux! Dans les mêmes magasins figuraient également les cargaisons de dattes, qu'à certaines époques de l'année les bâtiments côtiers apportent des bords du golfe Persique, pour servir à la nourriture, non-seulement des classes pauvres, mais encore des chameaux et des chevaux, durant la longue saison des chaleurs. Ce fruit, si précieux pour l'Arabe auquel il offre, durant ses pénibles voyages à travers les sables

du désert, un aliment aussi sain que substantiel, se prépare de plusieurs manières différentes; pour les gens riches, il est soigneusement gardé dans des espèces de couffes de paille tressée, où il conserve toute sa fraîcheur; pour les Bédouins et leurs animaux, on le vend par blocs composés d'un nombre infini de grains écrasés, et par conséquent, formant une masse compacte facile à transporter, mais aussi ayant un aspect des plus dégoûtants. Non moins repoussant est le ghy, ou beurre fondu, dont les Arabes font un grand usage en cuisine, malgré l'odeur repoussante qu'exhalent les outres au fond desquelles il est renfermé.

Quelque vive que fût ma curiosité, elle commençait, je l'avoue, à céder au dégoût que devaient naturellement me faire éprouver, par une chaleur étouffante, la vue et l'odeur de tant de choses très-utiles, sans doute, mais fort peu agréables à voir ou à sentir, lorsque mon cicerone, voulant employer utilement pour mon instruction, le temps qui devait s'écouler encore jusqu'au moment de ma visite à son souverain, m'offrit de visiter le quartier des changeurs et des bijoutiers, deux espèces de professions qui jouissent d'une haute considération chez les Arabes comme chez les Turcs.

Aussi m'attendais-je à trouver un quartier, ou du moins une rue, car en Asie de même qu'en Europe au moyen âge, chaque profession occupe un emplacement distinct dans les villes, je m'attendais, dis-je, à trouver des habitations ou des boutiques moins

sombres, plus propres, moins mal arrangées que celles dont il a été question plus haut, et surtout ne présentant pas le dégoûtant spectacle de ces brocanteurs indiens, aux formes chargées d'un énorme embonpoint, étendus à moitié nus et ruisselants de sueur devant l'étalage de leurs magasins. Mais je fus encore une fois complétement trompé dans mon attente; je ne vis que de mauvaises petites maisons de pierres, percées d'ouvertures bien étroites, soigneusement grillées, et aux portes desquelles figuraient, en attendant les chalands, quelques vieillards au regard douteux, inquiet, à l'air enfin de gens veillant sans cesse à la conservation de leur trésor. Rien en eux, ni dans leurs demeures, n'annonçait l'opulence, quoiqu'ils fussent possesseurs de sommes très-considérables en numéraire et en bijoux précieux : ce en quoi, du reste, je les trouvai bien plus sages que nos changeurs de Paris, qui, en étalant leurs monceaux d'or sous les yeux de la foule, excitent ainsi, chez les pauvres gens, des sentiments d'envie et de cupidité dont bon nombre d'entre eux ont éprouvé les terribles conséquences; conséquences qui auraient dû éveiller déjà l'attention de l'autorité, en lui faisant comprendre tout le danger qu'il y a pour la moralité publique de laisser constamment exposées à la vue d'individus vicieux et souvent manquant de tout, des richesses qu'un crime pourrait faire tomber entre leurs mains.

Lorsque je demandai où étaient les joailliers dont je comptais juger les talents en voyant leurs œuvres,

on me montra des hommes en guenilles, accroupis au coin des maisons, tenant entre leurs jambes une petite enclume sur laquelle ils battaient des morceaux d'or ou d'argent, dont, ensuite, au moyen de mauvaises petites limes, ils faisaient des bracelets, des pendants d'oreilles, ou enfin des colliers, parmi lesquels plusieurs, quoique non encore achevés, excitèrent mon admiration, par la légèreté, l'élégance et le fini du travail.

Ces pauvres artisans ne possèdent que leurs misérables outils; ils reçoivent des pratiques les métaux ainsi que les pierres précieuses dont ils ont besoin; et j'ajouterai, à leur honneur, que bien rarement on a soupçonné leur probité.

Cependant le temps que je pouvais donner ce jour-là à mes explorations touchait à sa fin; nous nous acheminâmes donc vers la demeure de l'iman, vaste maison carrée, aux murs blancs, percés de quelques étroites fenêtres, à la porte voûtée et garnie de bancs de pierre, sur lesquels je vis un grand nombre de soldats nègres ou bédouins, nonchalamment étendus, mais conservant toujours auprès d'eux leur long fusil, leur large sabre et surtout leur dangereux poignard. Nous passâmes au milieu d'eux sans qu'ils parussent y faire beaucoup d'attention, ni même trouver mauvais que nous franchissions une forte porte garnie de larges barres de fer, paraissant destinée à remplir l'emploi de herse plutôt que les pacifiques fonctions de porte de clôture. Il est vrai que nous trouvâmes là une sorte d'aide de camp ou de maître des cérémonies, comme

on voudra, qui, après nous avoir fait traverser deux cours assez malpropres, entourées de bâtiments d'un aspect triste, quoique brillamment éclairés par les rayons brûlants du soleil, me fit entrer par une étroite issue dans la galerie, à l'extrémité de laquelle je trouvai le fils de l'iman assis sous une espèce de kiosque, et entouré de plusieurs Arabes de distinction, parmi lesquels je reconnus aisément, non moins à son air de commandement qu'à son regard fin, scrutateur, le premier ministre, proche parent du vieux souverain qui l'avait placé comme mentor auprès du jeune prince.

Celui-ci se montrait digne sous tous les rapports du choix qu'en avait fait son père, au détriment du frère aîné, pour lui confier le gouvernement de la province d'Oman, lorsque, fatigué, au moral comme au physique, d'un règne aussi long qu'orageux, le vieillard, qui préférait les ombrages touffus, la végétation luxuriante, l'heureux climat de l'île Zanzibar, aux sables arides, aux rochers nus et escarpés, à l'atmosphère brûlante de sa patrie, se décida, il y a peu d'années, à choisir pour sa résidence habituelle cette partie de ses possessions sur la côte d'Afrique, où la plupart de ses anciens compagnons d'armes le suivirent; depuis cette époque, ses voyages à Mascate sont devenus de plus en plus rares.

Cependant il y est aussi aimé que vénéré; sa réputation de loyauté, de grandeur, et en même temps de courage, est répandue par toute l'Asie. Cette réputation, il l'a méritée par les talents supérieurs, la prudence, et par l'énergie dont il a fait preuve dans les

nombreuses circonstances difficiles où il s'est trouvé. Trop jeune pour monter sur le trône, à la mort de son père, tué les armes à la main par des pirates contre qui ce prince soutenait une guerre acharnée, il vit son oncle conspirer sa perte, quand approcha le moment de lui rendre le pouvoir; mais, prévenant cet ambitieux dans ses mauvais desseins, il le tua en combat singulier, et prit sur-le-champ les rênes du gouvernement, à la grande satisfaction de ses sujets, auxquels, bientôt après, il prouva, en les protégeant contre les Wahabites, qu'il était capable de les commander.

Vers le commencement du siècle, une armée de ces terribles sectaires envahit l'Oman; la population des campagnes fuyait devant eux, ou grossissait leurs rangs. L'iman, craignant de ne pouvoir soutenir une pareille attaque, appela à son aide les Persans, que, dans cette circonstance, l'intérêt de leur conservation liait à son sort; ils vinrent; alors le souverain arabe s'empressa d'attaquer l'ennemi sous les murs de Burka, ville maritime située à petite distance au nord de Mascate, et réduite par les assiégeants à la dernière extrémité. Au premier choc, les nouveaux arrivants lâchent pied, laissant leurs alliés aux prises avec des forces très-supérieures; mais les Arabes, bien loin de se montrer découragés, et conduits par leur brave chef, redoublent de courage, enfoncent les rangs des Wahabites, dont ils font un horrible carnage, et délivrent ainsi le pays d'assaillants qui jamais, jusqu'alors, n'avaient été vaincus.

Quelques années plus tard, le prince eut encore à lutter contre ces redoutables antagonistes, qui, restés maîtres des rives méridionales du golfe Persique, infestaient de leurs nombreux pirates les parages environnants, et interceptaient presque entièrement le commerce indigène, et même celui des Européens. Telle était leur force numérique et leur audace, qu'ils exterminèrent un régiment de la Compagnie, envoyé pour détruire leurs principaux repaires, et que l'iman qui marchait, dans cette circonstance, comme auxiliaire des Anglais, ayant été blessé grièvement, ne dut la vie qu'à la rapidité de son cheval. La lutte ne dura pas moins de sept années, quoique le gouvernement de Bombay et celui de Mascate n'épargnassent rien pour la terminer promptement; et si enfin les pirates furent exterminés, leur marine anéantie, et leurs ports détruits, l'honneur en est dû principalement au souverain arabe, qui déploya, dans cette sanglante guerre, une activité, une présence d'esprit et des talents militaires vraiment admirables.

Ainsi débarrassé des ennemis extérieurs, craint ou aimé de ses voisins, faisant trembler la cour de Téhéran, à laquelle il avait enlevé Ormus et Bender-Abbas, vivant en bonne intelligence avec les maîtres du Bengale, l'iman donna tous ses soins à la prospérité intérieure de ses États. Une forte diminution sur les droits d'importation et d'exportation dans tous les ports soumis à son autorité; une police sévère; l'obligation imposée à tous les caboteurs arabes, entrant ou sortant du golfe Persique, de tou-

cher à Mascate, firent prendre un énorme accroissement au commerce de cette place; et ce fut sans doute pour donner une plus forte impulsion encore à cette prospérité, que ce prince abandonna aux marchands, ses compatriotes, la jouissance gratuite d'un grand nombre de boutiques et de magasins, dont la location augmentait beaucoup ses revenus. Enfin, voulant faire partager à la population des provinces les faveurs dont il comblait celle des villes maritimes, il supprima complétement l'impôt de 10 pour cent que les terres appartenant à la couronne, et la quantité en est considérable, avaient payé jusqu'alors au fisc. Est-il étonnant, après cela, qu'un aussi bon prince soit adoré de ses sujets, voie les tribus indépendantes, voisines de son royaume, le prendre sans cesse pour arbitre de leurs différends, et celles qui sont soumises à son pouvoir s'empresser d'obéir à ses volontés, soit lorsqu'il demande le contingent de troupes à pied ou à cheval que chacune d'elles doit fournir, soit en subvenant aux dépenses publiques, soit enfin en montrant le plus grand respect pour la manière inégale dont il a partagé le royaume d'Oman entre ses deux fils?

Du reste, dans cette circonstance encore le souverain a consulté les intérêts de l'État non moins que le penchant de son cœur. L'aîné n'ayant au moral ni au physique aucune des qualités nécessaires pour gouverner un peuple hardi, indépendant, qui n'obéit à ses chefs qu'autant que ceux-ci se montrent braves, actifs et généreux, le fils

aîné, dis-je, n'eut en partage que la principauté de Burka, petite ville maritime peu commerçante, dépendant de Mascate, entourée d'un faible territoire, enfin celle-là même sous les murs de laquelle furent défaits les Wahabites. Le cadet, au contraire, reçut en partage la province d'Oman, Bender-Abbas, Ormus, ainsi que tout le territoire qui, dans cette partie de l'Asie, appartient à l'iman, lequel toutefois, en se retirant à Zanzibar, s'est réservé la haute main sur les affaires du royaume, où rien d'un peu important ne se fait sans son approbation; mais aussi fournit-il annuellement aux dépens de son trésor qui, dit-on, est considérable, les sommes nécessaires pour mettre au pair les dépenses et les revenus que nous avons vus plus haut avoir été considérablement diminués par ses générosités envers les habitants de la côte et de l'intérieur.

Je reconnus aisément, dès les premières réponses du ministre, car le jeune prince se contenta de montrer une attention très-marquée pour tout ce qui se disait à la conférence, que la plus grande circonspection était recommandée par le vieux souverain. Je devinai également chez mon diplomate une très-vive crainte de donner le moindre ombrage aux Anglais, dont au reste, il faut en convenir, l'influence est sans bornes dans ces contrées, où le voisinage de l'arsenal de Bombay met la plupart des chefs à leur disposition. L'iman lui-même payait avec beaucoup de soin ce tribut à la puissance des maîtres de l'Indostan : leur moindre désir était une loi pour lui, et peut-être

que ce joug, si humiliant pour un prince aussi distingué, n'avait pas faiblement contribué à lui faire abandonner sa capitale pour une partie aussi éloignée de ses possessions. Du reste, si cette supposition est fondée, il n'a pas beaucoup gagné à ce sacrifice, sous le rapport de la tranquillité, car l'exigence britannique l'a poursuivi à sa nouvelle résidence; chaque année de nouvelles concessions lui sont imposées, et dernièrement encore il a dû fermer tous ses ports d'Afrique aux négriers européens, dont les opérations emplissaient son trésor. Cependant loin de se plaindre du tort que cette mesure causait à ses finances, il a refusé avec une générosité très-rare chez un chef arabe la somme assez forte qu'on lui offrait en dédommagement; et bien souvent de magnifiques présents envoyés aux souverains ainsi qu'aux ministres de la Grande-Bretagne viennent témoigner de son vif attachement pour ses amis les Anglais; attachement qui doit sembler d'autant plus précieux à ces derniers, qu'il est désintéressé; car jusqu'ici les cadeaux donnés par la cour de Londres en échange de ceux de l'iman, ont été trouvés généralement aux Indes bien moins riches que ceux du maître de Zanzibar.

Sans doute que tous ces ménagements n'étaient pas trop du goût du nouveau souverain de Mascate, du moins, si j'en jugeais par son regard fier, ardent, que rendaient encore plus remarquable de grands yeux noirs, un nez aquilin, une bouche gracieuse et bien garnie, enfin un air de commandement très-pro-

noncé, mais tempéré par des manières avenantes. Brave, juste, libéral, remplissant avec cette ponctualité bien rare chez un jeune prince les obligations de sa position, il s'est fait adorer des Arabes, qui aiment à retrouver en lui toutes les belles qualités de son père; bon, accessible à toute heure pour les plus pauvres gens, il n'en contient pas moins d'une main ferme les gens turbulents ennemis de la tranquillité publique, et les chefs auxquels sa jeunesse pourrait suggérer d'ambitieux projets. Aussi jamais le pays n'a-t-il été aussi tranquille, les routes aussi sûres, et la police de Mascate si bien faite la nuit comme le jour, malgré le nombre considérable d'étrangers et la tourbe de filles publiques qu'elle contient.

La connaissance d'un jeune prince aussi intéressant m'était trop précieuse pour que je ne m'empressasse pas de la cultiver autant qu'il était en mon pouvoir. Je m'occupais donc beaucoup de lui durant la conférence, et bientôt nous nous entendîmes parfaitement. Au désir que je lui témoignai de le recevoir à bord de *l'Artémise*, il me répondit par mille offres de services, entre autres celle de mettre ses plus beaux chevaux à ma disposition, afin que je pusse explorer les environs de la ville et les endroits capables de satisfaire ma curiosité.

Ces offres, faites d'une manière on ne peut plus gracieuse, m'étaient d'autant plus agréables, que la saison des grandes chaleurs approchait; saison qui ne permet pas aux Européens de s'éloigner sans risques des bords de la mer, dans ces contrées sablonneuses,

et durant laquelle je me proposais de conduire la frégate sur les bords de la mer Rouge, où, deux mois plus tard, les grandes brises du nord l'auraient empêchée de naviguer; tandis qu'au contraire elles devenaient favorables aux navires destinés pour le golfe Persique, vers lequel je comptais me diriger lors de mon retour à Mascate, que j'avais ainsi choisi pour centre de nos opérations dans ces contrées.

Je profitai donc d'une belle matinée pour aller, avec plusieurs personnes de l'état-major auxquelles se joignirent notre consul ainsi qu'un officier de l'iman, tous montés comme moi sur de fringants coursiers, parcourir les environs de la ville, ou pour mieux dire visiter une petite baie située en dehors des remparts, et au delà de laquelle commencent des plaines arides fort peu attrayantes pour les voyageurs.

Pour arriver à cette place, où nos guides promettaient maintes choses curieuses à voir, notre caravane dut cheminer par des rues sales, étroites, puantes, avant de parvenir à la porte, que nous trouvâmes garnie de soldats endormis qui se réveillèrent à peine en nous entendant passer. L'aspect de ces Bédouins bardés de poignards et de pistolets, leurs mines féroces et sauvages en même temps; ces murailles en ruine que dévorait un soleil brûlant; le silence profond qui régnait autour de nous, et que troublaient seulement les pieds de nos chevaux heurtant les cailloux semés sur le chemin; enfin cette teinte orientale si pittoresque, répandue sur tous les objets, avaient par

leur étrangeté même quelque chose d'attachant pour moi.

L'espace compris entre les murailles, garnies de tours crénelées, suivant le système de défense usité au moyen âge, et la ceinture de collines rocheuses qui entoure la baie occupée par la ville ou par ses fortifications à moitié démolies, était couvert de sales cahutes servant d'asile à une multitude de pauvres familles indigènes, dont les femmes et les enfants, profitant sans doute de l'absence des hommes occupés sur le port, se groupaient aux portes pour mieux nous voir passer. Je reconnaissais quelques-unes de ces mauvaises cases, à leurs larges dimensions et au grand nombre de leurs hôtes, pour des cabarets où les matelots des caboteurs viennent, malgré la surveillance de la police et les préceptes de la religion de Mahomet, s'enivrer de liqueurs fortes, ou bien se livrer à la débauche avec les prostituées du pays, affreuses créatures redoutées à cause de leur méchanceté et de leur perfidie.

La vue du marché à la viande, étroit espace sans aucun abri, où gisaient sur le sable, exposés à la chaleur étouffante de l'atmosphère, des amas d'immondices exhalant une odeur abominable; car à Mascate, comme dans toutes les cités de l'Indostan même les plus belles, le soin de la propreté publique est confié à ces troupes innombrables d'oiseaux de plusieurs espèces, qui cherchent sans cesse leur nourriture dans les cours des maisons et au milieu des rues, sans que jamais personne vienne les troubler dans leurs occupa-

tions; la vue, dis-je, de ce marché, celle du spectacle de misère hideuse étalé sous nos yeux, et plus encore peut-être mon impatience de sortir de l'espèce de four infect dans lequel nous nous trouvions, me fit presser le pas de mon cheval pour en sortir, et en quelques minutes nous eûmes franchi, par un passage difficile, tortueux et surmonté d'une forte tour de défense, la barrière de rochers escarpés dont j'ai parlé plus haut. Cette dernière opération ne s'accomplit pas sans difficulté pour quelques-uns des écuyers de *l'Artémise*, pour moi surtout, qui, juché sur une selle arabe, c'est-à-dire sans étriers, résistais avec peine aux brusques mouvements de ma monture. Cependant je dois dire à mon honneur, que dans un moment très-critique, celui où, descendant par une pente extrêmement roide le revers des rochers, mon coursier manqua des deux jambes de devant entre d'énormes blocs de granit, je montrai l'aplomb d'un cavalier consommé, à la grande satisfaction des deux Arabes chargés de la conservation de ma personne, car pendant un instant ils me crurent tué mille fois; il est vrai que la vigueur du superbe animal sur lequel j'étais monté contribua beaucoup plus que mes talents en équitation à me tirer sain et sauf de ce mauvais pas. Au bas de la descente, où j'avais manqué terminer mon voyage d'une manière si tragique, nous trouvâmes une plaine de sable qui s'étend sur la gauche jusqu'à l'horizon, et entoure sur la droite le petit canton que nous venions visiter.

Ce fut donc de ce côté que nous dirigeâmes notre course, et bientôt, quoique notre consul et son com-

patriote l'officier de l'iman se fussent arrêtés plusieurs fois pour me faire admirer la manière vraiment surprenante dont ils maniaient leurs rapides coursiers, nous eûmes sous les yeux les merveilles qu'on m'avait tant vantées. En effet, pour les habitants de la ville, condamnés à ne voir que des rochers noirâtres et un sol aride, sur lesquels le soleil détruit tout vestige de végétation, des champs, quelque petits qu'ils soient, entourés de dattiers ou de palmiers, couverts d'une herbe épaisse et de légumes verdoyants, doivent avoir un prix infini; moi-même je les contemplai, je les touchai, et me mis sous l'ombrage des arbres avec un plaisir que je ne puis exprimer. Ma vue, mon esprit se reposaient doucement sur ces petits tapis verts à la surface desquels je reconnaissais une sorte de luzerne assez semblable à celle de nos contrées, et qu'en Arabie on cultive à grands frais pour les chevaux. Je distinguai encore plusieurs espèces de légumes de nos provinces méridionales, des aubergines et des pommes d'amour si aimées des Provençaux; des pastèques à la robe verte, au cœur couleur de rose, qui, dans la saison chaude, font les délices des Italiens et des populations de l'Asie Mineure. A Mascate, elles sont délicieuses, et offrent aux indigènes un rafraîchissement aussi agréable que sain, surtout lorsque le mois d'avril ramenant le soleil sur leurs têtes, fait de la ville ainsi que de la rade une véritable fournaise, comme nous l'éprouvâmes un peu plus tard.

Auprès de ces champs et sur le bord de la plage, s'élevaient de jolies petites maisons aux murs blanchis

à la chaux, aux toits en terrasses et ombragées presque toutes de hauts palmiers : c'est là que viennent chaque soir les riches marchands se reposer de leurs travaux du jour, et respirer l'air frais de la mer. Leur présence en ces lieux, restés déserts tant que les attaques des ennemis extérieurs furent à craindre pour les endroits écartés; les caboteurs, amarrés auprès du rivage et débarquant à terre des passagers ou des marchandises; la foule de femmes et d'enfants s'avançant jusqu'au milieu du ressac à la rencontre des chaloupes arrivant de la pêche, tout cela causait un mouvement, répandait un air d'aisance qui contrastaient agréablement avec le spectacle de misère et d'abandon qui avait passé sous nos yeux quelques moments auparavant.

Ces cultures, cette variété de végétaux, l'agglomération d'une industrieuse population sur ce point, ne sont pourtant dus qu'à une seule chose, au puits d'eau potable existant près du bourg, et qui, seul, fournit aux besoins de Mascate et des environs. Grâce à ses eaux bienfaisantes, les sables voisins ont été transformés en vergers, en champs fertiles, et se sont couverts de jolies habitations. Aussi, quelle foule de jeunes filles, la tête chargée de jarres de terre aux formes antiques, se pressait autour du bassin dans lequel une machine mise en mouvement par des bœufs faisait couler l'onde précieuse! J'aurais bien voulu aller regarder de très-près la mécanique et les jolies porteuses d'eau, pour juger à la fois, en observateur consciencieux, de l'industrie des naturels et des charmes du beau sexe arabe; mais la crainte

d'exciter la dangereuse jalousie des pères ou des maris me força de rester à bonne distance de l'objet de mes investigations.

Cependant, je n'en étais pas si éloigné que je ne pusse parfaitement reconnaître que le puits était fort large et fournissait une grande quantité d'eau, quoiqu'il fût assez profond, comme je pus en juger par le temps que les bœufs mettaient à tourner la manivelle, avant qu'une des grandes outres de cuir, servant de seau, vînt se vider dans le bassin; ensuite naturellement mes regards se portèrent, durant la très-courte halte que nos guides nous permirent de faire à cette place, sur les jeunes filles qui, malgré le pagne dont leur tête était enveloppée, n'en trouvaient pas moins le moyen, tout en regardant les voyageurs à la dérobée, de leur faire voir de fort beaux yeux noirs, dont l'éclat ne contribuait pas faiblement à nous faire rêver les appas dont nos imaginations embellirent, peut-être très-gratuitement, les parties du corps cachées sous des voiles épais. Du reste, je dirai, pour défendre mes compagnons et moi du soupçon d'une trop grande indulgence, chose, du reste, fort pardonnable à de pauvres marins condamnés à vivre presque sans cesse éloignés de la plus belle partie du genre humain, je dirai que si nos modernes Rébecca n'étaient ni très-propres, ni très-élégamment costumées, du moins avaient-elles des tailles élevées, quelque chose de noble dans leur prestance, et, malgré leurs grossiers pagnes bleus, on pouvait deviner des contours moelleux dignes de l'attention d'un observateur.

Ces filles, pourtant, appartenaient à cette dernière classe dont les femmes, en Arabie, de même que dans la plupart des parties du monde, sont fannées de bonne heure par les plus rudes travaux; aussi, mon ami Calfaun ne comprenait-il pas l'attention que nous leur donnions, lui mari d'une très-jolie femme, et possesseur de plusieurs esclaves abyssiniennes dont on vantait la beauté. Il me disait que ces créatures étaient horribles, et ne pouvaient nullement donner une idée un peu juste des charmes des dames arabes d'un rang élevé.

En effet, il paraît que ces dernières sont charmantes, bien faites, remplies de grâces comme nos Françaises, mais, comme elles aussi, un peu coquettes, aimant la parure et voulant être maîtresses au logis. Du moins, voilà ce que, à mon grand étonnement, j'appris de plusieurs de mes amis arabes, qui ne me parurent pas enchantés généralement de leur bonheur conjugal. Nos femmes légitimes, me disaient-ils, appartiennent toujours à des familles distinguées, et se sentant ainsi soutenues, ne se montrent ni aussi soumises, ni aussi douces, ni même aussi fidèles qu'on le croit chez vous. L'une est jalouse, et quoique vieille, ne permet pas que son époux prenne, suivant l'usage du pays, quelque concubine dans la maison. L'autre, au contraire, bientôt dégoûtée d'un maître qu'elle trouve laid ou vieux, cherche ailleurs des consolations, et parvient, malgré les surveillants, à visiter des maisons équivoques sous le prétexte d'aller voir ses parents. Un plus grand nombre, préfé-

rant les intérêts de famille à ceux des maris, donnent à leurs mères tout ce qu'elles peuvent soustraire du logis conjugal; enfin, beaucoup de ces dames se montrent, à ce que prétendent les époux mécontents, de véritables démons à la maison. Mais ces époux savent-ils qu'à leur tour ils sont accusés, non sans raison peut-être, de ne pas toujours remplir leurs obligations maritales de façon à conserver l'affection de leurs moitiés? Les uns leur refusent, par avarice, les moyens de satisfaire ces petites jouissances intérieures, qui, seules, peuvent rendre supportable la réclusion presque continuelle à laquelle le beau sexe est condamné en Orient; d'autres sont jaloux, maussades, exigeants, et s'attirent ainsi les justes reproches des familles auxquelles ils se sont alliés; enfin, la plupart prodiguent toute leur affection, leurs soins et leurs richesses à des concubines, parce que, disent-ils, elles se montrent affectionnées, dévouées, et en même temps reconnaissantes des bienfaits.

Ces concubines, en effet, amenées esclaves de l'intérieur de l'Abyssinie, sachant que leur sort dépend du caprice de leur maître, font tout ce qu'elles peuvent pour capter son affection, afin de s'assurer un avenir. Elles y parviennent aisément, car, en général, elles sont jolies, attrayantes, surtout celles qui proviennent des parties montagneuses du royaume de Choa, où les indigènes ont le teint cuivré, une superbe prestance, surtout les femmes, qui jouissent, en Arabie, d'une juste réputation de beauté, de douceur et de séduction.



Ce dernier talent, qu'elles doivent peut-être au sang africain qui coule dans leurs veines, n'est pas toujours entièrement consacré aux plaisirs de l'homme auquel elles ont premièrement appartenu, car bien des fois la violence des passions leur faisant fouler aux pieds toutes les considérations d'intérêt personnel, surtout quand elles n'ont pas d'enfants mâles, seul lien qui semble capable de les retenir dans le devoir, elles commettent de fréquentes infidélités, dont la punition ordinaire est la vente de leur personne à un autre maître, jusqu'à ce que la malheureuse créature, passant ainsi de mains en mains, aille peupler les horribles repaires de prostitution dont Mascate est remplie. Du reste, quels que soient leurs méfaits dans ce genre, elles n'ont pas à redouter, comme leurs pareilles en Turquie, le sac ou le poignard. Les femmes légitimes elles-mêmes, à moins d'un cas de flagrant délit, sont tout bonnement renvoyées à leurs familles, au sein desquelles, il est vrai, les attendent le déshonneur, l'infamie, c'est-à-dire, un supplice pire que la mort.

Le beau sexe est donc généralement bien traité en Arabié, du moins dans les classes supérieures, beaucoup mieux même que dans les autres contrées de l'Asie, où règne le mahométisme; mais aussi, il faut ajouter qu'à Mascate, ainsi que dans les provinces voisines, les femmes riches ou pauvres s'occupent également, à ce qu'il paraît, de leur ménage, y maintiennent l'ordre et la propreté, savent coudre, broder, et faire plusieurs autres ouvrages dont s'occupent nos maîtresses de maison. Leur toilette est ordinairement

riche et soignée ; les belles étoffes, les bijoux leur sont prodigués, surtout quand elles sont jeunes et jolies. Elles vivent dans des appartements couverts de tapis précieux, ornés de glaces, de porcelaines, de cristaux et de pendules apportés d'Europe. Enfin, parmi leurs nombreuses prérogatives se trouve celle de pouvoir demander le divorce, avec la certitude de l'obtenir, si l'époux a eu l'imprudence de choisir une concubine parmi les filles esclaves attachées particulièrement à leur service; délit qu'elles considèrent comme le plus sanglant affront dont un mari puisse se rendre coupable envers sa moitié. Aussi le cadi a-t-il rarement à s'en occuper, non que les maîtres et seigneurs de ces dames soient très-vertueux, mais parce qu'ils craignent d'abord le scandale, puis la restitution de la dot, qu'entraîne avec elle la séparation juridique entre les conjoints; enfin, parce que le marché des esclaves est toujours abondamment pourvu de jeunes filles apportées de la haute ou basse Abyssinie, c'est-à-dire, noires ou cuivrées, suivant les goûts des amateurs.

J'ai recueilli ces divers renseignements dans mes fréquentes conversations avec les notabilités arabes de ma connaissance, lesquelles, tout en tenant soigneusement leurs femmes cachées à nos yeux, ne montraient du moins aucune répugnance à en causer avec nous. Je profitai, comme on pense bien, de l'occasion que m'offrait l'intéressante société réunie autour du puits, pour faire jaser le capitaine Calfaun sur cet amusant sujet ; j'y parvins sans peine, et plus tard même

il poussa la complaisance jusqu'à me laisser visiter son petit harem. Il est vrai que la maîtresse du logis était allée voir ses parents dans l'intérieur du pays, et que dans ce moment les odalisques brunes ou noires se trouvaient probablement confinées dans quelque coin écarté de la maison.

Du reste, je ne vis rien dans cette visite qui dût exciter beaucoup ma curiosité. Je parcourus une maison bâtie à la turque, avec son toit en terrasse et sa cour intérieure, à laquelle nous ne parvînmes que par une porte très-forte, très-basse, précédée d'une sorte de vestibule ouvert sur la rue, et garni de bancs où viennent fréquemment s'asseoir, pour causer, les amis du propriétaire.

Autour de cette cour intérieure et à la hauteur du seul étage composant l'édifice, règne une galerie de bois sur laquelle donnent les portes et les fenêtres de tous les appartements, parmi lesquels se trouve celui des femmes, composé de chambres petites, mal aérées, mais richement ornées d'objets de luxe apportés d'Europe ou d'Asie. Au rez-de-chaussée sont les logements des esclaves et les magasins, qui sont pratiqués dans les salles voûtées entourant la cour, quoique ce soit au centre de cette dernière, soigneusement tentée et arrosée afin d'y entretenir la fraîcheur, que le maître du logis passe ordinairement ses journées durant la saison des chaleurs; quand la nuit est venue il monte sur la terrasse qui sert, tant que l'été dure, de chambre à coucher pour tous les membres de la famille. Mais en hiver, quand l'atmosphère est constamment humide, et que soufflent avec violence

les vents du large, les habitants restent la nuit comme le jour dans les appartements intérieurs, qui sont en général peu confortables, quoique souvent garnis de petits objets curieux : ceux même où demeure l'iman m'ont paru fort simplement meublés et n'offrir rien de particulier. Les Arabes opulents semblent, du reste, tenir bien moins, dans l'arrangement de leurs habitations, au luxe de l'architecture et des ornements qu'à la manière dont elles sont construites ou distribuées pour résister aux attaques des ennemis extérieurs ; condition qu'il n'est pas du reste difficile de remplir en ce pays, où l'usage de l'artillerie est à peu près inconnu. Aussi de pareilles maisons, avec leurs portes basses et massives, leurs murailles hautes, épaisses et couronnées de parapets garnis de nombreuses meurtrières placées de façon à commander des rues aussi étroites que tortueuses, peuvent être considérées comme de petites citadelles. Cette comparaison est d'autant mieux fondée, que chaque propriétaire riche possède ordinairement un grand nombre d'esclaves, hommes vigoureux, hardis, dévoués, pour lesquels il a soin de conserver toujours chez lui un approvisionnement de guerre ou de bouche en cas d'attaque soudaine; ce qui n'arrive que trop souvent en Arabie, où les tribus sont constamment en guerre les unes contre les autres, et guettent sans cesse l'occasion de se surprendre mutuellement soit par terre, soit par mer. Dans ces espèces de coups de main, les bazars sont ordinairement le point de mire des pillards, qui ne rencontrent aucune résistance chez des marchands

inoffensifs et presque tous étrangers; mais rarement les demeures particulières sont forcées; ou si cela arrive, les richesses du vaincu tombent bien, il est vrai, aux mains des assaillants, mais ses femmes et ses filles sont toujours respectées.

C'est ainsi que dans mes courses journalières à terre, et en profitant des relations amicales que j'entretenais, au moyen de présents et de visites fréquentes, avec plusieurs hauts personnages de la cour de l'iman, je parvenais, malgré la défiance naturelle aux Arabes envers les Européens, à recueillir quelques renseignements sur les usages de ce peuple curieux. Je rencontrais également chez mes nouvelles connaissances un très-grand empressement à me faire voir tout ce qui, dans leur ville et ses alentours, pouvait mériter, suivant eux, mon attention. Souvent, ils me parlaient d'une maison de campagne que possédait l'iman à quelque distance de la côte, comme d'un endroit fort intéressant; je me décidai donc, malgré les nombreux désappointements que ma confiance dans les assertions de ce genre m'avait déjà causés, à faire encore cette excursion, pour laquelle, du reste, mon envie de voir l'intérieur du pays m'inspirait un penchant décidé. Je devais en outre visiter par la même occasion Mutra, petite place maritime assez commerçante, très-voisine et dépendante de Mascate. Ce fut donc de ce côté qu'un matin, avant le lever du soleil, plusieurs officiers de *l'Artémise*, notre consul et moi, nous nous dirigeâmes dans mon canot, qui bientôt débarqua les voyageurs sur la plage d'une jolie anse,

au fond de laquelle se pressait la foule de caboteurs et de bateaux de pêche, dont les équipages appartiennent en grande partie à la population de Mutra.

Comparée à Mascate, cette ville est assez jolie; ses maisons paraissent bien construites et entretenues avec soin; puis l'œil n'est attristé ni par ces montagnes escarpées, nues et couronnées de fortifications en ruine, ni par cette absence absolue de toute espèce de végétation. Un seul fortin situé au bord de la mer défend le mouillage; et si la vue du nouveau débarqué est peu agréablement circonscrite par la ceinture de falaises blanchâtres entourant la baie, du moins elle peut se reposer sur quelques jardins ornés d'arbres, et sur des champs de légumes ou de foin entretenus verts au moyen de l'eau tirée des puits voisins.

Le bazar me parut assez bien fourni, assez animé; mais la plus lucrative branche de commerce de la ville est celle du tazard, espèce de thon, qu'on trouve en abondance sur cette partie des bords arabiques, et dont on transporte dans toutes les contrées de l'Asie des quantités considérables, lorsque toutefois il a été salé.

Mutra est le principal entrepôt de cette industrie qui fait vivre les populations des côtes, depuis Aden jusqu'au delà de Mascate vers l'ouest. C'est là que les bateaux, à bord desquels a été déposé par les pêcheurs le poisson aussitôt qu'il a reçu une première salaison sur les lieux mêmes, viennent apporter leurs cargaisons, qui sont livrées aux acheteurs, après avoir subi une seconde préparation du même genre que la précédente, mais plus soignée.

Cette espèce de poisson, ainsi préparée, est si délicate que, naguère, avant que, pour favoriser nos pêcheries de Terre-Neuve, on en eût prohibé l'importation à Bourbon, elle y était vendue en quantités considérables, et qu'aujourd'hui encore les négociants de cette colonie, non moins mécontents du mauvais état dans lequel ils reçoivent ordinairement d'Europe la morue destinée à la consommation des noirs, que de son prix élevé, ont cherché à établir, avec la permission de l'autorité, des pêcheries sur les points de la côte d'Arabie où le tazard se trouve en plus grande abondance.

Suivant leur projet, les bâtiments français, qui restent souvent plusieurs mois sans occupation sur les rades de Saint-Denis et de Saint-Paul, en attendant que les récoltes de sucre soient prêtes pour l'embarquement, iraient employer ce temps sur la côte d'Arabie, comme nos bâtiments partis de Normandie ou de Bretagne emploient l'été sur les rivages de Terre-Neuve, c'est-à-dire, pêcheraient, saleraient le poisson, puis l'apporteraient à Bourbon, où il serait considéré par les douanes comme produit français, et par conséquent admis sans difficulté. C'est ainsi que les consommateurs de cette denrée, qui sont si nombreux dans notre colonie, y gagneraient sous le double rapport de la qualité et du bon marché.

Cette opération, ainsi présentée, devait paraître aussi facile qu'avantageuse; aussi l'autorité s'empressa-t-elle de faire prendre sur les lieux, par des personnes sûres et capables, toutes sortes de renseignements. Malheu-

reusement ces renseignements ne furent pas aussi favorables qu'on l'espérait : les lieux de pêche indiqués se trouvèrent occupés par les naturels des environs, race nombreuse, indépendante, brave, et se livrant avec empressement à la piraterie, dès que l'occasion s'en présente : de sorte que nos capitaines, seraient-ils nantis de l'approbation des chefs du pays, achèteraient-ils même, comme cela avait été proposé, le poisson encore frais aux indigènes, et plus encore trouveraient-ils la plus énergique protection dans les bâtiments de guerre, qu'ils ne tarderaient pas à être insultés par les Arabes et à voir leurs navires enlevés par eux : de là, pour les croiseurs, nécessité de représailles, qui seraient d'un accomplissement aussi dispendieux que périlleux.

Restait à prendre un terme moyen qui ne présentait ni les mêmes dangers, ni les mêmes inconvénients ; c'était d'envoyer nos bâtiments embarquer le poisson à Mutra, alors que, n'ayant encore été salé qu'une fois, nos équipages pourraient le saler de nouveau, ou le faire sécher sur les grèves du rivage, suivant les besoins de la colonie. Mais ici se présentent d'autres inconvénients qui seraient capables d'empêcher les spéculations de ce genre de réussir. En effet, admettons que l'administration des douanes de France consente, ce qui est douteux, à considérer ce poisson ainsi préparé, comme produit de l'industrie nationale, nos armateurs n'auraient-ils pas à lutter contre la ruse, la cupidité des marchands arabes ou banians de Mutra, qui ne manqueraient pas de faire hausser les prix de la denrée.

et de rançonner nos compatriotes par tous les moyens qu'ils ont à leur disposition; moyens qui seraient d'autant plus nombreux dans ce cas-ci, que l'on sortirait complétement des usages suivis de temps immémorial en fait de négoce dans le pays?

A mon avis, cette question ne peut avoir une solution favorable au commerce et aux consommateurs de Bourbon, qu'autant que le poisson salé de Mascate y sera reçu sans payer plus de droits que la morue. Dès lors nos bâtiments inoccupés sur les rades de Saint-Denis et de Saint-Paul seront employés au transport d'une denrée dont nos colons ont tant besoin, et qui pourra être payée avec les produits des manufactures métropolitaines. Ensuite il adviendra à Mutra ce qui arrive dans toutes les contrées même les plus barbares, où l'industrie indigène étant encouragée par le commerce, se développe rapidement; il adviendra, dis-je, que les habitants, trouvant ainsi un beaucoup plus grand débouché pour leur principale denrée, lui donneront immanquablement la seule qualité qui manque, une conservation prolongée, en apportant plus de soins à sa préparation.

Tels ont été les résultats de mes réflexions sur ce sujet, dont je me suis occupé autant ici, à cause de ses rapports immédiats avec une de nos plus intéressantes colonies; ensuite, parce qu'il me semble pouvoir servir à mettre en lumière tout ce qu'il y a de fatal pour nos possessions d'outre-mer, dans ce principe adopté généralement chez nous, quoique d'une injustice criante, sinon à toutes les époques,

du moins à présent, qu'elles doivent rester dans la dépendance absolue de la métropole, pour l'universalité des articles dont elles ont besoin, même ceux qui sont de première nécessité.

Cependant, tout en devisant ainsi, notre brave consul et moi, sur toutes les matières auxquelles ses connaissances locales pouvaient donner un grand intérêt à mes yeux, nous cheminions côte à côte, montés sur de forts chevaux, et accompagnés par plusieurs de mes compagnons de fortune, qui avaient préféré des ânes aux coursiers un peu indociles de l'iman. Devant nous s'étendait, jusqu'à l'horizon, une plaine sablonneuse, dont quelques monticules et des rochers noirâtres, auxquels le mirage prêtait mille formes fantastiques, rompaient seuls la désolante uniformité; la chaleur était étouffante, et la poussière volcanique que nos montures faisaient voler en heurtant à chaque moment contre des scories, nous aveuglait. Nous commencions donc à trouver le voyage un peu long, quand, à notre vif plaisir, la caravane, après avoir laissé assez loin derrière elle deux mauvais forts, élevés, dit-on, lors de la guerre contre les Wahabites, et qui me parurent à peu près abandonnés, atteignit enfin un puits autour duquel se pressaient des chameaux accompagnés de leurs conducteurs, tandis que les maîtres, assis tranquillement à peu de distance sous une tente improvisée, fumaient leur pipe et prenaient du café, en attendant le moment du départ.

Ce spectacle avait quelque chose de vraiment bi-

blique; aussi, dès que j'eus étanché la soif ardente que j'éprouvais, je m'empressai de le contempler. C'était bien là une station dans le désert! Les sables, le soleil brûlant, le ciel sans nuages, l'horizon sans bornes comme à la mer, les chameaux chargés ou accroupis pour reprendre leurs fardeaux, tout, jusqu'aux innombrables mouches, hôtes insupportables des plaines arides d'Arabie, rappelaient à mon souvenir les belles gravures de l'Ancien Testament; et j'éprouvai presque un regret en apercevant, à quelque distance, des cases de Bédouins, qu'entouraient çà et là de petits champs de légumes, auxquels l'eau du puits, conduite sous terre jusque-là au moyen de tuyaux, donnait une force de végétation extraordinaire.

L'air misérable de ces cases et de leurs hôtes, l'aspect d'horribles chiens qui aboyaient après nous, et montraient les dents à mon inoffensif épagneul Thrim, lorsque, cherchant un peu d'ombre, il s'approchait d'eux, me firent bien vite tourner les yeux vers le côté opposé, où rien ne faisait diversion à la perspective orientale qui se déroulait devant moi.

Plusieurs petites caravanes, parties avant notre arrivée au puits, cheminaient lentement vers l'intérieur. Le mouvement de tangage des chameaux, la figure grotesque du conducteur juché au sommet des bagages amoncelés sur le dos de chaque animal dont le cou, vu également en silhouette, semblait d'autant plus allongé, que les parties inférieures du quadrupède disparaissaient derrière les couches de

vapeurs répandues à la surface de la plaine de sable; tout cela, placé à une certaine distance, formait un fond très-pittoresque pour le tableau dont j'avais le premier plan autour de moi.

Ici, j'observais avec intérêt les soins que chaque conducteur prodiguait à son chameau; il lui donnait à manger dans sa main quelques mauvaises herbes ramassées avec peine dans les environs, et mêlées à des morceaux d'une pâte très-dure. Il le caressait, lui parlait d'un ton très-doux, en le chargeant; aussi la pauvre bête obéissait-elle avec empressement et avec une intelligence tout à fait intéressante. Pour un Bédouin, son chameau est un ami qu'il préfère souvent, dit-on, à sa femme et à ses enfants; il est son compagnon de voyage, son gagne-pain dans la vie nomade qu'il mène, soit en portant les productions de ses champs aux marchés éloignés, soit en se louant à des voyageurs, soit enfin dans les expéditions déprédatrices entreprises contre quelque tribu. Alors ces animaux déploient une activité, une énergie, une patience extraordinaires au milieu des privations, non moins en poursuivant l'ennemi trop faible pour résister, qu'en fuyant devant lui s'il est le plus fort. Est-il étonnant, après cela, que l'Arabe aime son chameau, et ne souffre jamais qu'il lui soit fait aucun mauvais traitement, et souvent se laisse mourir de chagrin auprès de son ami expirant de faim, de soif, ou de fatigue, dans les profondes solitudes du désert?

Ceux de ces bons quadrupèdes que je voyais au-

tour du puits étaient tous, sans exception, de la race destinée à porter des fardeaux : en vain j'avais cherché parmi eux un de ces chameaux si rapides, qu'ils remplacent, pour la guerre ou pour le service des gens riches, les chevaux, dont le nombre est extrêmement borné dans cette partie de l'Arabie, tant leur entretien devient dispendieux. Ils servent aux courriers et principalement aux troupes légères qui accomplissent, par ce moyen, des traites fort longues avec une rapidité extraordinaire et en même temps bien fatale aux malheureuses populations, dont le pillage est presque toujours le but de ces expéditions inattendues.

Hommes et bêtes avaient des fonctions beaucoup plus pacifiques à remplir, du moins pour ce moment; ils retournaient aux villages d'où ils étaient venus peu de jours auparavant, portant au marché de la ville des grains, des légumes, des fruits, ou quelques produits de l'industrie des indigènes. Trois jours devaient leur suffire pour franchir les soixante milles environ de sables, qui séparent les bords de la mer des cantons où se trouvent, si j'en croyais mes amis de Mascate, des forêts d'arbres fruitiers, des campagnes fertiles, parfaitement cultivées, et au sein desquelles on rencontre à chaque pas des villages populeux. Mais j'avais été tant de fois à même d'apprécier combien était grande la vivacité de leurs imaginations orientales, que je doutais beaucoup de la vérité de ces nouvelles assertions; et j'en doutai encore davantage, quand je fus auprès de la maison de plaisance

dont leurs pompeuses descriptions m'avaient donné une idée si haute, que, pour la voir, je bravais les fatigues d'un voyage de plusieurs heures, accompli sous un soleil brûlant, à travers des plaines de sable d'où nos montures eurent bien de la peine à se tirer. C'était tout bonnement un vaste bâtiment carré, plutôt semblable à une forteresse qu'à une résidence d'agrément, car les fenêtres, et encore quelles fenêtres? de véritables meurtrières, étaient à vingt pieds au moins au-dessus du sol, excepté sur celle des façades devant laquelle s'étendait une vaste cour entourée de hautes murailles crénelées.

Je compris ces précautions contre une surprise, lorsque je promenai mes regards sur les environs. Quelle horrible solitude! Pas un village ni un hameau dans les environs; pas la plus légère apparence de jardin, à moins que l'on ne donne ce nom à deux rangées de dattiers végétant sur le sable, à moitié dévorés par la poussière et le soleil.

A peine arrivés, notre guide s'empressa de nous faire visiter la merveille de l'endroit, une belle source dont les eaux claires et limpides tombaient à gros bouillons dans un vaste réservoir, d'où elles s'écoulaient ensuite pour aller remplir le bassin creusé au centre de la cour dont j'ai déjà parlé. La vue de ce trésor, trouvé au milieu de sables arides où l'eau potable est plus précieuse que les perles et les diamants, me réconciliait avec le triste paysage que nous venions de traverser, et m'avait presque fait oublier les fatigues du trajet. Mais quel ne fut pas mon désappointement,

lorsque, ayant voulu boire afin d'étancher la soif qui me tourmentait, je trouvai une onde plus salée, plus détestable encore, je crois, que celle de la mer? Alors seulement j'appris comment le vieil iman, séduit sans doute par les promesses de quelque charlatan (car où n'y en a-t-il pas?), avait dépensé des sommes considérables pour trouver la source que ce dernier assurait exister en ces lieux, et pour l'apparition de laquelle, à la surface du sol, après de longs et dispendieux travaux, il avait convoqué en cérémonie ses principaux courtisans. Qu'on juge de la colère du prince, quand, au lieu de la belle eau douce qu'il s'attendait à voir jaillir du sol, il ne trouva qu'une détestable mixture de soude et de salpêtre qui n'est même pas bonne pour l'irrigation. Ainsi, trompé dans ses espérances, et peut-être aussi froissé dans son amour-propre, l'iman prit sa maison de campagne en aversion, et ne voulut plus l'habiter. Son fils n'y vient que bien rarement, et seulement pour chasser aux environs : aussi les bâtiments commencent-ils à tomber en ruine, et les appartements que je visitai, y compris celui des femmes, ne présentaient aux yeux que des murs à peine blanchis à la chaux, et de grossières cloisons de bois, laissant passer le jour de toutes parts.

Pendant le déjeuner qui fut servi tout bonnement sur le plancher, dans la moins misérable des chambres, nous éprouvâmes une chaleur insupportable; les mouches, les maringouins étaient en si grande quantité et nous harcelaient tellement, que,

désespérés de nous trouver privés ainsi d'un repos si nécessaire après la course fatigante du matin, nous enfourchâmes nos montures deux heures seulement après être arrivés, et reprîmes la route de Mutra, où nous parvînmes sains et saufs avant la nuit, mais non sans porter sur nos figures ainsi que sur nos mains les traces du soleil du désert.

Ainsi employés, et malgré la monotonie d'une relâche où nous ne trouvions aucune des distractions dont les marins jouissent dans les pays civilisés, je veux parler des fêtes et des plaisirs de la société, l'époque fixée pour le départ approchait rapidement; les beaux jours annonçaient le retour du printemps; les brises étaient moins fortes, le ciel moins nuageux; je fis donc tout disposer pour reprendre la mer, et, le 2 mars 1838, après avoir reçu, à bord, une nouvelle visite du jeune iman, auquel je remis une lettre et des présents pour son père, nous fîmes route vers la mer Rouge.

L'Artémise commençait une sorte de cabotage qui souvent est fort long, même dans la saison favorable, celle où nous entrions. A cette époque, les marins qui remontent au nord, vers le détroit de Bab-el-Mandeb, rencontrent ordinairement des calmes ou des brises molles, mais aussi, comme par compensation, ils jouissent d'une mer toujours belle et d'une atmosphère constamment claire.

Tel fut le temps que nous trouvâmes; rien ne fut changé en bien ni en mal, je me résignai philosophiquement; seulement, afin de profiter de ces retards obligés, en

faveur de mon instruction, tout en suivant la meilleure route pour parvenir vite à notre destination, je longeai d'assez près les côtes d'Arabie. Elles n'ont, du reste, rien d'attrayant; sur tous les points, je ne vis que des terres arides, aux formes âpres et tranchées, le long desquelles la mer semble avoir creusé, en les assiégeant sans cesse de ses longues lames, de petits ports que des fortifications élevées au sommet des rochers, et les nombreux caboteurs mouillés près du rivage, nous faisaient distinguer aisément.

C'est ainsi que nous reconnûmes Curiat et Zoar, deux places dépendant aujourd'hui de Mascate, et qui, avant l'arrivée des Portugais aux Indes, étaient riches et populeuses. Albuquerque les pilla et les détruisit de fond en comble; depuis ce temps elles sont restées dans l'obscurité. Cependant ces petites places semblent vouloir actuellement, de même que le chef-lieu, recouvrer par le commerce leur antique prospérité. Naguère encore elles ne mettaient en mer que de misérables bateaux mal construits, mal équipés; et telle était la pénurie de patrons capables de les conduire jusqu'à Bombay, qu'on les réunissaient tous à Mascate, où un seul capitaine, choisi à cet effet par l'autorité, les prenait sous son commandement pour les conduire en troupe à leur destination. A présent la capitale de l'Oman, ainsi que les diverses villes maritimes soumises à son joug, comptent les caboteurs par centaines, et les voient accomplir heureusement de très-longues traversées. Les armateurs commencent même à changer les formes grossières, les mâtures

imparfaites de leurs navires, pour y substituer les formes élégantes et commodes, le gréement solide et léger en même temps des bâtiments européens. Malheureusement, parmi ceux qui passaient auprès de nous, bien peu avaient subi ces heureuses modifications, sans lesquelles ils ne peuvent cependant entreprendre avec quelque sécurité les voyages de long cours; car, leur poupe élevée de plusieurs étages, leur proue s'abaissant jusqu'au niveau de la mer, enfin leur unique mât garni d'une large voile carrée, les condamnent à fuir toujours devant les grosses mers et les forts vents des moussons. Combien leur étaient supérieurs, pour la marche comme pour la manœuvre, les navires des mêmes ports, auxquels les propriétaires avaient jugé nécessaire de faire subir des changements dans les formes de la carène et des œuvres mortes, dans leurs vergues ainsi que dans leurs voiles, afin de les rendre plus propres aux lointaines navigations! plusieurs de ces derniers étaient mâtés en bricks, et rien dans leurs manœuvres n'annonçait une inquiétante inexpérience chez les équipages qui les montaient. Ils allaient à Zanzibar, et pendant ce trajet de plusieurs centaines de milles, ils devaient lutter souvent contre des brises contraires, contre des courants variables, et rester longtemps hors de vue de terre. Cependant il est rare qu'il leur arrive malheur, tant les capitaines arabes ont fait de progrès dans la pratique et la théorie du métier. Cette amélioration remarquable est entièrement due au gouvernement de la Compagnie, puisque c'est dans les écoles

fondées par lui à Calcutta et Bombay que les marins arabes viennent s'instruire dans l'art de la navigation; et rien, ni dépenses, ni soins, n'est épargné par les autorités des présidences pour encourager cette impulsion vers une civilisation plus avancée. Cette conduite méritoire n'a pas seulement, il est vrai, la philanthropie pour but, l'intérêt de la métropole y a une grande part; car, en agissant ainsi, l'Angleterre est parvenue à étendre sa puissante influence sur toutes les contrées que baigne l'océan Indien, d'où affluent sans cesse dans les ports de la presqu'île une multitude de caboteurs persans, arabes, indiens et malais, venant y prendre des cargaisons fournies par les manufactures britanniques.

Les distractions que nous offrait la vue de ces terres lointaines, n'avaient donc rien de bien séduisant, surtout pour moi qui voyais avec un vif chagrin des calmes ou des brises contraires sans fin prolonger une traversée dont j'avais mille raisons de désirer la prompte terminaison. Heureusement que nos hommes, auxquels les fréquentes promenades à terre, non moins que l'abondance des vivres frais, avaient fait un bien infini sous tous les rapports, durant la précédente relâche, jouissaient gaiement, sans s'inquiéter de l'avenir, des agréments d'une température très-agréable, et de ceux d'une douce navigation. Aussi fêtèrent-ils le mardi gras avec beaucoup de solennité; pendant la journée entière, et même une bonne partie de la soirée, nous eûmes bal, ainsi que l'amusant spectacle des mascarades les plus grotesques, accom-

pagnées de ces divertissements au moyen desquels les marins français savent échapper à la monotonie de la vie de bord. Tout le monde se portait bien, paraissait content; le souvenir pénible des épreuves que nous avions subies était effacé; et jamais *l'Artémise* n'avait été plus belle, ni mieux manœuvrée, quoique son personnel eût subi déjà de cruelles diminutions; mais c'est qu'aussi les jeunes matelots, les novices, les mousses eux-mêmes étaient devenus de bons hommes de mer, et que chacun d'eux, bien traité, bien soigné, remplissait son devoir avec empressement.

Le 9, nous avions dépassé le cap Raz-al-Had, et la frégate laissait à quelques milles seulement sur la droite l'île Massera, qu'un canal étroit sépare du continent, et où les naturels s'adonnent principalement à la pêche du tazard; aussi était-ce là que l'on avait proposé d'envoyer les navires de Bourbon, pour y faire leurs cargaisons de poisson salé. Ainsi donc, de petits navires marchands, à peine armés, seraient restés durant plusieurs mois exposés, non-seulement au mauvais vouloir d'une population maritime redoutée même des peuplades voisines, à cause de sa férocité, de sa hardiesse, et surtout à cause de son penchant à la piraterie; mais encore, aux entreprises des tribus résidant à quelques lieues seulement du rivage, où elles accourent avec empressement dès qu'il se présente quelque occasion de piller. Alors, malheur au navire qui se trouve à leur portée; ils l'enlèvent, massacrent l'équipage, puis se retirent en toute hâte chez eux avec le butin. En vain l'iman de Mascate a voulu

mettre un terme à leurs brigandages, dont souvent ses propres sujets ont été victimes; après avoir vu la plupart de ses expéditions repoussées avec perte, il a été contraint d'y renoncer; de sorte que les bâtiments, soit indigènes, soit européens, qui gouvernent vers le détroit de Bab-el-Mandeb, durant la saison où nous étions, vont chercher de préférence les rivages de Socotara, auprès desquels ils trouvent des brises plus fraîches, des courants moins variables, et des bords moins inhospitaliers.

Je suivis leur exemple, et le 16 au matin, nous aperçûmes les hautes montagnes blanchâtres de cette grande île, où la domination arabe a complétement détruit la prospérité dont elle jouissait encore lors de la visite qu'y fit Albuquerque, en 1508. A cette époque, la population était considérable, industrieuse, adonnée à l'agriculture ainsi qu'au commerce, se montrait avenante pour les étrangers. La capitale, Tamarida, résidence du souverain, ainsi qu'une autre ville nommée Déliva, située sur la côte S.-O., recevaient alternativement, suivant la direction des moussons, une foule de navires venant chercher les productions du pays. Aujourd'hui tout est changé; les côtes ayant été envahies par les Arabes sont presque désertes, et l'intérieur de l'île est loin de compter autant de villages qu'autrefois.

Cependant on trouve encore à Tamarida, de l'aloès très-estimé, du sang-de-dragon, ainsi que des provisions fraîches en quantité et à bon marché. L'eau y est bonne, le raisin excellent, et les dattes en abondance.

Il y a quelques années, le gouvernement de Bombay, cherchant une place où il pût établir un dépôt de charbon pour ses bateaux à vapeur faisant les voyages de Suez, avait pris possession, dans ce but, de la capitale; mais, soit que la station fût mal choisie, soit que la manière déplorable dont la garnison anglaise fut décimée par les maladies causées par le climat, d'autres disent par la débauche, ait dégoûté la Compagnie de sa nouvelle possession, elle l'a tout à fait abandonnée. Depuis cette époque, Socotora n'est plus visitée que par les caboteurs de la côte d'Oman, ou par les navires européens que l'absolu besoin de rafraichissements contraint d'y relâcher.

Les bâtiments de guerre de Mascate visitent cependant presque toujours Tamarida, dans leurs fréquents voyages à Zanzibar : on assure même que, sans la crainte de mécontenter les Anglais, l'iman aurait depuis longtemps joint cette grande île à ses autres possessions africaines, quoique celles-ci puissent, dès à présent, être considérées comme très-importantes, sous le double rapport de la surface du territoire et de leurs revenus.

Elles s'étendent en effet le long de la mer, depuis le cap Delgado, limite du territoire de la colonie portugaise de Mozambique, jusqu'à Magadoscha, ville située par le deuxième degré de latitude septentrionale. Cette longue bande de côtes est parsemée de ports, où se fait un commerce important avec la Perse et l'Arabie. Dans le nombre, je citerai particulièrement comme les plus remarquables, d'abord l'île Pemba,

riche en grains et en fruits; puis Quiloa, chef-lieu d'un royaume florissant, avec une citadelle que sa position au sommet d'un morne escarpé rend presque imprenable, et qui pourtant n'en a pas moins été enlevée à plusieurs reprises, soit par les naturels révoltés contre l'iman, soit par ce dernier, qui l'a reconquise pour la troisième fois en 1837. La ville est belle, bien bâtie, et entourée de campagnes parfaitement cultivées. Enfin, je parlerai de Mélinde, mais seulement en considération de son ancienne renommée, car elle ne paraît plus que l'ombre de ce qu'elle était avant l'époque où elle tomba au pouvoir des Portugais, qui, la trouvant, ainsi que les autres villes de cette côte, habitée par des Musulmans fort mal disposés pour eux, les saccagèrent toutes successivement, depuis 1505 jusqu'en 1508, et y mirent garnison. Plusieurs de ces places sortirent de leurs ruines, entre autres celle dont il est question ici, et que ses nouveaux maîtres ornèrent de couvents, d'églises et de palais dont la plupart n'existent plus aujourd'hui, ou bien sont consacrés au culte de Mahomet.

Mais le point de ces parages que les compagnons des premiers vice-rois de Goa traitèrent avec le plus de barbarie, c'est la belle île de Zanzibar, que sa proximité du continent, sa vaste étendue, sa fertilité, enfin ses deux bons ports, avaient rendue, de temps immémorial, le centre d'un commerce important. Sous le prétexte d'une insulte faite par les naturels au pavillon portugais, Alméida entra de vive force dans la capitale, la pilla, et bientôt après s'empara de l'île

entière au nom de son souverain. Un iman de Mascate en fit la conquête vers la fin du dix-septième siècle, et ses successeurs enlevèrent rapidement au Portugal toutes ses plus belles possessions sur cette partie de l'Afrique, ne lui laissant que Mozambique; et encore le gouverneur de cet établissement craignait-il dernièrement que le maître actuel de Zanzibar ne vînt les en chasser.

Ce pouvoir, qui a porté des coups si sensibles à la cour de Lisbonne, est aux mains d'un prince qui l'emploie avec autant de talent que de sagesse et de fermeté. Par son activité, son courage, non-seulement il tient dans l'obéissance ses remuants tributaires africains, mais encore il en augmente sans cesse le nombre, et fait jouir sa nouvelle résidence d'une prospérité que les insulaires avaient oubliée depuis bien longtemps. L'agriculture est puissamment encouragée; les plantations de cannes à sucre et de café, entretenues par les nombreux esclaves noirs appartenant aux principaux courtisans qui ont quitté Mascate avec leur vieux souverain, se sont multipliées d'une manière remarquable; et sans la jalousie que, malgré tous les efforts de ce dernier pour la détruire, les Arabes de la cour montrent pour les Européens, il existerait déjà à Zanzibar plusieurs sucreries élevées par des Français de Bourbon. Malheureusement, les essais tentés par plusieurs de nos compatriotes, pour former des établissements de ce genre sur les terres de l'iman, quoique approuvés par les deux gouvernements, n'ont pas eu jusqu'ici de bons résultats. Parmi les émigrants, les uns sont morts

victimes du climat; les autres, se voyant ruinés complétement, ont repris le chemin de leur pays où ils se sont plaints amèrement, non sans quelque raison peut-être, des embarras que leur avaient suscités les cultivateurs indigènes, et du mauvais choix des terrains mis à leur disposition.

Afin d'obvier à ces inconvénients, contre lesquels des chrétiens vivant au milieu d'une population musulmane auront toujours bien de la peine à lutter, le gouverneur de notre colonie avait demandé à l'iman l'admission d'un consul français auprès de lui; mais ce prince, craignant sans doute que cette faveur n'excitât la susceptibilité britannique, et n'amenât bientôt au milieu de sa cour un agent anglais, a positivement refusé d'en recevoir un de notre nation. On n'a pas été plus heureux auprès de lui, dans les tentatives faites plusieurs fois pour obtenir que nos marchandises fussent traitées à Zanzibar aussi favorablement qu'à Mascate. Les mêmes raisons ont encore fait échouer les négociations entamées à ce sujet.

Cela est d'autant plus à déplorer, que nos rivaux visitent peu cette partie des possessions de l'iman, où pourtant il se consomme une quantité considérable d'articles européens, que les armateurs de Bourbon pourraient fournir concurremment avec les caboteurs venant de Bombay. Mais ici encore, le système de prohibition suivi dans nos colonies envers les produits étrangers, aurait bientôt tari cette source de bénéfices, puisque ces mêmes armateurs se trouveraient hors d'état de rien prendre en échange de leurs cargaisons,

dans un pays qui n'offre à l'exportation que du sucre, du café, des bestiaux, un peu d'ivoire, de l'antimoine et du bleu de vitriol en petité quantité, articles qui, de même que les esclaves, principale branche de commerce exploitée par les trafiquants arabes sur tous les points de cette partie de l'Afrique, sont portés à bord d'une foule de bâteaux indigènes, dans les ports des contrées riveraines de la mer Rouge et du golfe Persique. Un autre inconvénient, contre lequel ils ont également à lutter, c'est la répugnance que montre le souverain à laisser pénétrer les bâtiments européens jusque dans le port intérieur de sa capitale. A quoi attribuer cette répugnance, sinon à une prudence exagérée? car le chef-lieu de l'île est non-seulement entouré de remparts formidables, gardés par mille hommes environ de troupes noires organisées, armées et disciplinées à l'européenne, mais il possède encore un arsenal où sont entretenus soigneusement bon nombre de bâtiments de guerre, parmi lesquels on compte plusieurs grandes frégates de soixante canons. Du reste, à cela près de cette défiance assez ordinaire au caractère arabe, tous les étrangers reçoivent un bienveillant accueil à Zanzibar. Ils y trouvent une cité propre et bien bâtie, dont les bazars sont abondamment fournis de provisions fraîches excellentes, et de fruits des tropiques généralement très-estimés, surtout les oranges et les citrons que produisent les magnifiques campagnes des environs.

Il n'est donc pas étonnant que le vieil iman préfère ce séjour enchanteur aux sables, aux rochers ari-

des de l'héritage paternel. Moi-même, déjà ennuyé du triste aspect des bords arabiques, j'aurais bien désiré pouvoir aller jouir aussi de la magnifique végétation de Zanzibar, parcourir ses bois d'arbres fruitiers, entendre le murmure des clairs ruisseaux descendant des montagnes, toutes jouissances dont nous étions sevrés depuis plusieurs mois. Mais la saison contraire, et plus encore, la nécessité où je me trouvais de franchir Bab-el-Mandeb, avant que l'époque des mauvais temps qui approchait en fermât l'entrée à la frégate, me forcèrent d'y renoncer; et, à mon grand ennui, je reportai de nouveau mes regards vers les falaises blanchâtres, les rivages désolés que la côte d'Afrique offre aux navigateurs, depuis le cap Gardafui jusqu'à l'entrée de la mer Rouge. Ces bords, le long desquels nous cherchions en vain depuis plusieurs jours une brise fraîche qui nous poussât vers notre destination, ne sont pourtant pas tout à fait déserts; on aperçoit même sur quelques points, des villages qui, tout misérables qu'ils sont, n'en reçoivent pas moins, à certaines époques de l'année, les caravanes de l'intérieur, apportant des drogues médicinales, de l'or, de l'ivoire, des peaux de bœufs ainsi que des esclaves, en échange desquels les caboteurs arabes, venus pour les embarquer, livrent des marchandises de toutes sortes. Ces époques passées, tout rentre dans la solitude, et le trafic du pays se borne à la vente des moutons et de la volaille que quelques bateaux vont porter à la côte opposée.

Bien rarement les navires européens touchent à

ces diverses petites places, à moins d'y être contraints par la nécessité, tant les habitants, race mêlée d'indigènes et d'Arabes, sont considérés comme méchants, traîtres et dangereux pour les étrangers. La population même de Barbora et de Zeyla, les deux principaux mouillages de cette partie de la côte d'Afrique, ne doit inspirer aucune confiance aux chrétiens.

Il paraît cependant que dans l'intérieur, peu loin des bords de la mer, on rencontre une autre race d'hommes qui s'adonne à l'agriculture et à l'éducation des troupeaux. Leur pays, quoique peu fertile, est assez bien cultivé, surtout autour des villages. Il fait partie du royaume d'Adel, dont le souverain dépend lui-même du roi de Choa, ce grand monarque abyssinien, que plusieurs voyageurs modernes représentent comme un souverain puissant et favorablement disposé pour les Européens, surtout pour les Français. Mais tout cela serait-il vrai, sans exagération, quels avantages notre commerce ou notre politique peuvent-ils tirer des bonnes intentions d'un roi dont les sujets ne peuvent avoir de relations avec nous que par les bords de la mer où règne cette race aussi féroce que perfide dont j'ai parlé plus haut, et sur les chefs de laquelle le gouvernement de Bombay exerce une telle influence que, dès le moment où l'apparition des Français dans ces contrées lui donnera quelque ombrage, les abords de la côte seront fermés à nos marchands ainsi qu'à nos voyageurs?

Il n'y a guère plus de trois siècles que ces régions,

longées aujourd'hui dans la barbarie, jouissaient en-ore d'une grande prospérité. Ce même royaume de hoa et celui des Adels, qui composent aujourd'hui ce u'on appelle l'Abyssinie méridionale, pour la distin-uer de celle du nord dont le territoire s'étend sur es bords de la mer Rouge, de l'autre côté de Bab-el-landeb, étaient réunis sous le sceptre d'un prince uissant, lorsque les Portugais parurent dans l'Inde our la première fois. Mais déjà des troubles intérieurs vaient beaucoup affaibli le pouvoir des souverains byssiniens. Cependant, comme la lutte sanglante u'ils soutenaient depuis l'établissement du mahomé-isme contre les Arabes durait toujours, les vice-rois le Goa s'empressèrent de conclure des traités d'al-iance avec eux, pour combattre l'ennemi commun. la suite des ambassadeurs, arrivèrent les jésuites, qui établirent leur influence politique et religieuse dans le Choa, avec d'autant plus de promptitude que la population était convertie depuis bien des siècles au christianisme. Soutenus par de semblables auxi-liaires, les Portugais obtinrent de grands priviléges commerciaux, et se firent céder tous les ports un peu importants de la côte d'Abyssinie, sur laquelle ils régnèrent pour ainsi dire en maîtres jusqu'à la fin du seizième siècle, qu'ils en furent chassés par les Arabes. Depuis cette époque, des révolutions continuelles, l'affluence des colonies de Musulmans sur cette côte, et les envahissements successifs accomplis par Méhé-met-Ali dans l'Abyssinie septentrionale, ont réduit cet ancien empire au royaume de Choa proprement dit,

c'est-à-dire, à une seule des provinces à peu près dont il était composé autrefois.

Quels avantages pourra offrir à notre commerce un pays, d'une part aussi éloigné de France, de l'autre aussi voisin des possessions britanniques, où nos armateurs auront à combattre à la fois les méchantes populations des côtes, la jalousie des trafiquants arabes, et l'opposition redoutable, quoique sourde, du gouvernement de la Compagnie, lequel, à présent qu'il est maître d'Aden, se considère plus que jamais comme seigneur suzerain des deux rives de la mer Rouge?

A l'époque où, parvenu à soixante milles du détroit, j'abandonnai la côte africaine pour le bord opposé du canal, où j'espérais trouver des chances plus heureuses pour notre navigation, commençait entre le sultan d'Aden et les Anglais, le débat qui, un an plus tard, devait faire tomber aux mains de ces derniers le meilleur port d'Arabie et la clef de Bab-el-Mandeb. Les réclamations du gouvernement de Bombay auprès du chef des Abdelis avaient un motif juste, puisque sa capitale, véritable repaire de forbans, voyait chaque année la population se partager les dépouilles des bâtiments capturés dans tous les parages d'alentour. Dernièrement encore deux grands caboteurs de Calcutta, naufragés près de la baie, par la perfidie des subrécargues ou par l'ignorance des capitaines, avaient été pillés, et leurs passagers cruellement maltraités. Ce dernier méfait exigeait une prompte répression; aussi une corvette de la Compagnie était-elle venue sommer le sultan de rendre sa prise, et de payer des indemnités aux ar-

mateurs. Celui-ci se refusa d'abord à toute espèce d'arrangement; mais intimidé par les menaces du commandant anglais, il eut recours aux moyens qu'emploient ordinairement les Orientaux en pareille circonstance, je veux dire, aux lenteurs, aux pourparlers interminables, enfin aux mesures dilatoires de toutes sortes, dans le but d'attendre les événements, et d'avoir le temps de s'assurer des alliés parmi ses voisins pour la lutte qui se préparait; lutte à laquelle son fils et son premier ministre, tous deux ennemis jurés des chrétiens, l'entraînaient malgré lui.

La haine de ces deux hommes contre les Anglais n'était pas sans fondement, il faut en convenir; ils savaient, et le pacha d'Égypte qui, de son côté, désirait la possession d'Aden, avait eu soin de les en prévenir, ils savaient, dis-je, que la Compagnie, cherchant un point maritime avantageusement placé, pour recevoir le dépôt de charbon nécessaire à ses paquebots à vapeur chargés de faire le service entre Bombay et Suez, avait jeté les yeux sur leur ville, et ne cherchait qu'un prétexte plausible de s'en emparer. Ce prétexte se présentait, elle le saisit avec d'autant plus d'empressement, que Méhémet-Ali s'était déjà emparé, dans la mer Rouge, de tous les points qui auraient pu lui convenir.

Telle était même l'inquiétude que donnaient à la maîtresse du Bengale les dispositions hostiles des généraux égyptiens contre Sana, qu'elle fit offrir au sultan des Abdelis, tout en exigeant réparation de ses méfaits envers le commerce britannique, une pension

annuelle de 50,000 fr. s'il voulait lui céder l'objet de ses désirs. Celui-ci, malgré l'envie qu'il avait d'accepter un marché aussi avantageux, refusa de le conclure, dans la crainte de mécontenter ses vassaux ; alors les négociations furent complétement rompues, et chaque parti se prépara, l'un à tenter une attaque, l'autre à faire une résistance opiniâtre, quoique les tribus voisines se montrassent peu disposées à prendre les armes contre les Européens.

Cela se passait vers la fin de 1838, huit mois après que *l'Artémise* eut quitté ces parages ; et le 16 janvier de l'année suivante, une escadrille, portant mille hommes de troupes, parut devant Aden, et, sur le refus des chefs indigènes de faire aucune concession, l'attaque eut lieu sur-le-champ. Les assiégés ne purent tenir contre l'artillerie des navires mouillés sous les remparts ; ils fuirent de toutes parts, et les Anglais s'emparèrent de la ville, presque sans coup férir.

Ils n'avaient pris que des ruines, au sein desquelles végétaient quelques Banians et plusieurs centaines de juifs. Les belles fortifications, élevées anciennement par les Turcs, lorsque, maîtres de cette place, ils la considéraient, avec raison, comme un point important sous le double rapport de la position et du commerce, gisaient sur le sol. Le temps et l'abandon n'avaient pas épargné davantage l'aqueduc qui, dans les temps passés, conduisait les eaux d'une source de l'intérieur jusqu'au bord de la mer, ni les magnifiques citernes où étaient conservées les eaux des pluies pour les besoins de la population. Enfin, cette cité, jadis si vaste,

si bien bâtie, ornée de mosquées et de palais, n'était plus qu'un amas de mauvaises cases, presque toutes construites de paille et de boue.

Tel parut Aden aux vainqueurs, dont bientôt des fièvres terribles, les dyssenteries aiguës, des ulcères du plus mauvais caractère, décimèrent cruellement les rangs; tandis que les Arabes, bloquant tous les passages, égorgeaient sans pitié les soldats assez imprudents pour s'éloigner un peu des remparts; enfin, l'eau ainsi que les vivres manquèrent plusieurs fois. Mais qu'étaient ces inconvénients temporaires en comparaison des avantages de tous genres qu'offrait la capitale des Abdelis? Elle possède deux mouillages où les plus forts navires trouvent alternativement un excellent abri pendant les deux moussons opposées. La ville, située sur une presqu'île, qu'un col très-étroit joint au continent, et dont la surface, hérissée de collines escarpées, rend la défense très-facile, est devenue, entre les mains de ses nouveaux maîtres, non pas seulement un port de relâche pour les navires à voiles, ou les bateaux à vapeur faisant la navigation de l'Inde à Suez, non pas seulement encore le centre d'un commerce important entre Bombay, l'Yémen et l'intérieur de l'Arabie, mais de plus, ce qui est non moins précieux, une position militaire imprenable, au moyen de laquelle la Grande-Bretagne domine matériellement et moralement toutes les contrées riveraines de la mer Rouge.

Aussi avec quel empressement elle a pourvu à la défense et à l'approvisionnement de sa nouvelle con-

quête. La garnison s'est accrue successivement jusqu'à 2,000 hommes : de nombreux convicts, envoyés de l'Inde, relèvent de toutes parts les anciennes fortifications, en bâtissent de nouvelles, ou bien réparent les citernes et les aqueducs, construisent des casernes pour les troupes ainsi que des maisons commodes pour les fonctionnaires publics; enfin des communications régulièrement établies avec les ports de la côte d'Abyssinie assurent l'approvisionnement des marchés. Les relations de l'établissement avec les provinces et les tribus arabes d'alentour n'ont pas été non plus négligées. Les Abdelis se voyant abandonnés par leurs voisins, et, imitant l'exemple du sultan qui reçoit des Anglais une forte pension pour prix de ses complaisances actuelles pour eux, commencent à se familiariser avec les chrétiens, viennent vendre à la ville les productions de leurs fertiles campagnes, et laissent circuler paisiblement sur leur territoire les nombreuses caravanes qui apportent au nouvel établissement le café, les gommes odoriférantes et l'encens du royaume de Sana, pour les échanger contre des marchandises britanniques. D'un autre côté, le port reçoit constamment des caboteurs appartenant à Socotora et aux pays d'alentour.

Cette prospérité naissante ne peut que s'accroître, et probablement Aden deviendra incessamment l'entrepôt du commerce comme le centre des affaires politiques de cette partie de l'Asie et de la péninsule orientale d'Afrique.

L'émotion pénible qu'a causée chez nous ce nouvel

acte d'envahissement accompli par la Grande-Bretagne, a été, sans doute, bien juste, bien naturelle; car il est cruel de voir ainsi passer journellement sous le joug d'une nation rivale, des villes, des provinces, des contrées entières, qu'avec un peu plus de prévoyance et d'activité nous aurions pu ranger sous nos lois. Mais, d'un autre côté, convenons que dans cette circonstance comme dans toutes celles du même genre où elle en a agi ainsi, l'Angleterre n'a fait que céder aux exigences sans cesse renaissantes de son immense commerce. Chercher à augmenter constamment, d'une façon ou d'une autre, les débouchés de ses manufactures, est une des premières conditions de son existence; et le gouvernement lui-même se trouverait impuissant, le jour où il essayerait de résister à cette formidable impulsion; car chez nos voisins, tout citoyen, qu'il soit riche ou pauvre, marchand, bourgeois ou employé de l'État, concourt avec un égal empressement, dès que l'occasion s'en présente, à l'accomplissement de cette condition de la grandeur de sa patrie.

Serait-il politique ou seulement raisonnable à nous de chercher à entraver un semblable colosse dans sa marche? Non, sans doute; car autrement nous jetterions la France dans une lutte sanglante qu'elle devra continuer jusqu'à ce que sa rivale soit abattue. Or, je le demande, que de temps, que de sacrifices d'hommes et d'argent ne seront pas nécessaires pour arriver à un pareil résultat! Ne vaut-il pas mieux suivre son exemple, c'est-à-dire, faire notre part dans cette

espèce de partage du globe entre les grandes puissances européennes? Pourquoi ne pas ouvrir, comme elles, une large carrière à notre commerce, à notre industrie? Pourquoi ne pas prouver au monde, en montrant de la vigueur, une sagesse éclairée, et de la persévérance dans nos projets de colonisation, que la France elle aussi veut être maîtresse d'agir pour ses intérêts comme elle l'entendra?

En vain j'avais conduit *l'Artémise* dans d'autres parages, avec l'espérance que les brises lui seraient plus favorables; sur la côte d'Arabie comme sur celle d'Afrique, je rencontrais des calmes, et de plus, nous nous trouvions dans un isolement absolu. Plus de ces nombreuses troupes d'oiseaux aquatiques, de ces nuées de poissons volants sortant de la mer pour échapper aux bonites et aux thons dont nous étions, alors sans cesse entourés, à la grande satisfaction de nos pêcheurs. Plus aucune de ces distractions qui nous avaient amusés durant les premiers jours de la traversée. La mer elle-même était devenue houleuse, et l'horizon, si clair auparavant, s'enveloppait souvent d'une brume épaisse.

Cependant, comme nous approchions chaque jour davantage du détroit, je pensais que la mousson du nord qui régnait encore dans la mer Rouge, nous prendrait bientôt. En effet, à peine avions-nous dépassé Aden, que nous sentîmes ses premiers souffles. Dès ce moment le ciel s'éclaircit, la brise fraîchit peu à peu, et le lendemain, 22 mars, *l'Artémise*, couverte de voiles, franchit Bab-el-Mandeb.

Il me serait difficile d'exprimer tout ce que je ressentis quand, après quelques heures d'une anxiété assez vive, causée par la difficulté que j'éprouvais à me guider au milieu de ces parages périlleux, où jamais ni moi ni aucun de mes compagnons n'étions venus, la frégate qui, en ce moment, volait, pour ainsi dire, sur la mer, parvint à l'entrée de ce fameux passage auquel l'île Périm, située entre l'Afrique et l'Asie, laisse à peine un mille et demi de largeur. Le temps était magnifique, pas un nuage ne voilait les rayons du soleil, et, quoique la brise fût très-fraîche, les eaux étaient à peine agitées. Les terres nous entouraient de toutes parts, et leurs falaises blanchâtres, éclairées brillamment, semblaient nous toucher. Derrière *l'Artémise* se fermait l'Océan, et devant elle s'ouvrait la mer Rouge avec ses rivages sablonneux, qu'une multitude d'écueils, que les mauvais temps des moussons et des courants, aussi rapides que changeants, rendent si dangereux pour les navigateurs. Périm, qu'un canal moins étroit que celui à travers lequel nous passions, mais dont les calmes et les remous de marée violents écartent les marins, sépare de la rive africaine; Périm, dis-je, avec sa surface presque plane, couverte de cendre ou de rochers volcaniques, entièrement dépouillée de végétation, s'étendait sur notre gauche; des oiseaux de mer seuls habitent cet horrible séjour, que le manque absolu d'eau potable, l'affreuse stérilité de son territoire, ont condamné de temps immémorial à l'isolement.

Cependant, lors de l'expédition d'Égypte par les

Français, le gouvernement de Bombay y avait établi momentanément un poste militaire pour surveiller les mouvements des flottes ennemies dont on annonçait alors la prochaine arrivée dans l'Inde. Ainsi donc, et à plus forte raison aujourd'hui, l'Angleterre qui doit considérer, plus que jamais, la domination de la mer Rouge comme nécessaire à la grandeur de sa puissance en Orient, plantera de nouveau son pavillon sur ce rocher, et en fera immanquablement une formidable position militaire, à la faveur de laquelle elle commandera tous les parages environnants.

Plus loin, du même côté, j'apercevais, à quelques milles seulement de nous, la côte d'Abyssinie, déroulant vers le nord, jusqu'au plus lointain horizon, ses grèves sablonneuses; mais c'était principalement sur la droite que se fixait mon attention, car de ce côté s'étendaient à très-petite distance de la frégate, les bords arabiques que le ressac couvrait avec grand bruit de ses vastes nappes d'écume, dont le cordon argenté s'enfuyait devant nous dans la direction de Moka. La proximité des terres, leur aspect sauvage et désolé, la manière rapide dont nous les dépassions, et mieux que tout cela peut-être, les frais de mon imagination complétement disposée, presque malgré moi, à répandre du merveilleux sur tout ce qui m'entourait, me jetaient dans un torrent d'émotions que je pouvais à peine maîtriser.

Toute mon attention pourtant était bien nécessaire, car la brise fraîchissant toujours à mesure que nous entrions dans la mer Rouge, poussait *l'Artémise* avec

une vitesse presque inquiétante le long du rivage de l'Yémen; aussi, cherchai-je avec une sorte d'anxiété à reconnaître le monticule de sable situé au bord de la mer, qui sert aux marins de point de reconnaissance pour éviter des bancs dont la position, à quelques milles seulement au large, rend ces parages très-dangereux. Nous venions de laisser cet écueil derrière nous, et le soleil approchait de l'horizon, lorsqu'un navire, que les vigies avaient signalé depuis quelques moments, se trouvant près de nous, mit en panne, tira un coup de canon, puis demanda à communiquer. J'imitai sa manœuvre, et bientôt un officier de la marine de Bombay m'apprit, en me présentant les compliments de son capitaine, que notre nouvelle conserve était la corvette de la Compagnie *la Coote*, en station depuis un an dans ces parages et retournant aux Indes.

Cet officier, jeune homme très-bien sous tous les rapports, et paraissant connaître parfaitement son métier, me donna plusieurs renseignements précieux, qui me décidèrent à mouiller jusqu'au lendemain matin, afin d'arriver sur la rade de Moka dont nous étions peu éloignés, avec un vent moins fort et la clarté du jour. La corvette fit comme nous, laissa tomber l'ancre, et les états-majors ainsi que les commandants des deux navires se firent de mutuelles visites, qui furent très-favorables à notre instruction touchant le pays auquel nous allions aborder.

Nos hôtes ne semblaient nullement enchantés de leur station dans la mer Rouge; suivant eux, cette

dernière est rendue très-dangereuse, non moins par la multitude de récifs et de bancs dont ses côtes sont hérissées, que par les forts courants, les mauvais temps et les grosses mers qui règnent dans cet étroit canal, la majeure partie de l'année. Neuf mois sur douze, souffle avec une violence presque continue cette brise de S.-E. dont le matin même nous avions éprouvé les atteintes brûlantes; et quand en juin elle fait place à celle de N.-O., alors arrivent les chaleurs humides, étouffantes, la pluie, les calmes entremêlés de violents coups de vent. Plusieurs fois la corvette s'était vue en perdition sur les rivages d'Abyssinie et sur ceux de l'Yémen, au milieu de rochers ou d'îlots dont l'existence est à peine signalée par les nouvelles cartes anglaises; et si malheureusement elle eût fait naufrage, des traitements horribles étaient réservés à son équipage par les habitants des villages riverains.

En effet, ces villages qui, au quinzième siècle, étaient, à ce que disent les historiens portugais, remplis d'une population nombreuse et commerçante, sont presque déserts aujourd'hui; et la plupart de ceux qui n'ont pas disparu, peuvent être considérés comme des repaires de brigands et de pirates, tant leurs hôtes sont traîtres, méchants et voleurs. Aussi les caboteurs arabes ou les croiseurs anglais seuls osent-ils s'aventurer sur ces bords, et encore n'y paraissent-ils un peu fréquemment, que depuis que le pacha d'Égypte, s'étant emparé des principales villes maritimes de l'Abyssinie septentrionale, exerce sur cette contrée une sorte de surveillance, en faveur des trafiquants qui

viennent de ses États acheter les marchandises apportées de l'intérieur de l'Afrique par les caravanes.

Cette surveillance s'étend également aux contrées éloignées de la mer; non pas, il est vrai, sur celles qui forment la haute Abyssinie, car l'Amrha, le Tigré et le Choa, ces divers royaumes où les missionnaires, soit catholiques, soit anglicans, ainsi que les voyageurs de toutes les nations européennes, se portent à l'envi, depuis quelques années, pour civiliser une population au caractère doux et facile de laquelle ils rendent tous justice, ces divers royaumes, dis-je, ont été défendus jusqu'à présent contre les envahissements du pacha d'Égypte, par la chaîne de montagnes qui les sépare de la Nubie. Mais il n'en est pas ainsi de cette dernière partie de l'Afrique, où les troupes du Caire sont maîtresses depuis le commencement du siècle. En effet, c'est parmi les féroces Chekées, les anthropophages Chaloukies, dont les hordes parcourent les plaines voisines de l'antique Nerva; c'est au milieu des populations moins sauvages des provinces du Sennaar, de Helfay, du Cordofan et du Darfour, à travers lesquelles le Nil trace son immense cours, que Méhémet-Ali alla chercher des recrues pour remplir les vides que la sanglante guerre des Wahabites avait faits dans les rangs de son armée. Ces noirs Africains opposèrent une résistance opiniâtre aux régiments égyptiens; mais enfin, contraints de céder à la force, ils furent entraînés par milliers sur les champs de bataille du Péloponèse et de la Syrie; en sorte que ces provinces étant sans cesse ravagées par des chefs militaires dont la princi-

pale, sinon la seule occupation, est de se procurer des recrues par toutes sortes de moyens violents, se trouvent horriblement dépeuplées. Le commerce y est mort, et les caravanes n'apportent presque plus de denrées sur les bords de la mer.

A l'époque où *l'Artémise* paraissait sur les bords de l'Yémen, les remuants et belliqueux indigènes de cette partie de l'Arabie, de même que ceux des provinces voisines, étaient fortement menacés de subir le même sort, à peu près, que les malheureux Nubiens. Le vainqueur des Wahabites, une fois maître du territoire des dangereux sectaires que le Grand Seigneur avait abandonnés à sa discrétion, conçut le projet de s'emparer également du reste de l'Arabie septentrionale qui, jointe à son royaume d'Égypte et à la Syrie dont il convoitait dès lors la possession, devait former, avec la Nubie, un empire presque égal à celui des anciens Pharaons. Mais comme il avait appris à ses dépens, en guerroyant contre les Wahabites, combien il était difficile d'asservir des hommes belliqueux passionnés pour leur indépendance, il se montra disposé à employer, afin de parvenir à ses fins, bien plus la séduction et la politique que la force des armes. Les principaux chefs arabes furent achetés à prix d'or, et profitant avec habileté des navires armés qu'il avait fait construire à Cosséir ainsi qu'à Suez, Méhémet-Ali parvint à s'emparer successivement, presque sans coup férir, de toutes les places maritimes un peu importantes situées sur les bords arabiques depuis Bab-el-Mandeb jusqu'au fond du golfe, y plaça de

fortes garnisons commandées par des officiers intelligents, qui durent accomplir la tâche difficile de réduire peu à peu les tribus des environs.

Celui auquel fut confié le gouvernement de Djeddah, port que rendait autrefois très-florissant, l'affluence des pèlerins allant à la Mecque, mais que les Wahabites ont pillé plusieurs fois, reçut la mission de contenir ces derniers et de protéger contre leurs attaques les caravanes cheminant vers Médine ou vers le tombeau du prophète; mission dans l'accomplissement de laquelle il éprouva plusieurs fois de sanglants revers. Hodeïda reçut également dans ses murs un pacha et des forces considérables, en infanterie, cavalerie et artillerie, destinées à opérer contre l'Yémen, cette contrée qui mérite d'être considérée comme la plus belle de toute l'Arabie, et qu'à ce titre Méhémet-Ali convoitait depuis longtemps. En effet, si le Nedjib, que la victoire avait rangé sous son joug, est riche en pâturages au sein desquels se multiplient les plus beaux coursiers et les meilleurs chameaux du monde, l'Yémen fournit du café, du grain, des gommes aromatiques, et, de plus, possède sur la mer Rouge plusieurs ports où ses productions trouvent un facile débouché. Au delà de la bande de sable de soixante milles de large environ qui borde la mer, on trouve un pays montueux, dont les vallées, arrosées par une multitude de ruisseaux, peuvent être comparées aux campagnes des plus fertiles contrées de l'Asie. Dans les plaines, d'immenses réservoirs, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, contiennent les eaux des pluies qui servent, durant la saison

sèche, à l'irrigation des terres, et répandent ainsi la fertilité dans les cantons voisins. De vastes ruines de villes, de palais et de temples, montrent d'une manière irrécusable que ce pays a joui anciennement d'une grande splendeur, et possédait de nombreuses et actives populations. Tout cela a disparu; les champs sont peu ou point cultivés, et de mauvais villages habités par de pauvres Bédouins vexés, rançonnés par leurs cheiks, ont pris la place des belles cités. Plusieurs fois conquis par les Turcs, depuis longtemps le théâtre de guerres civiles presque continuelles, l'Yémen a dû nécessairement beaucoup souffrir; et cependant, sous un bon gouvernement, il retrouverait en peu de temps son antique prospérité. Ce gouvernement, Méhémet-Ali voulait le lui donner: déjà le commerce reprenait sur les côtes; les marchands n'y étaient plus exposés, comme auparavant, à mille avaries plus ruineuses, plus pénibles les unes que les autres; chaque jour quelque chef arabe venait faire alliance avec les généraux égyptiens, qui se crurent enfin assez forts pour préparer ostensiblement une expédition contre l'iman de Sana, dont les principaux vassaux, gagnés par eux, devaient l'abandonner au moment du danger. Ainsi en butte à la trahison, n'ayant que des troupes mal armées, mal disciplinées, ce souverain, quoique régnant sur une multitude de tribus puissantes, quoique maître de Sana, cette ancienne capitale de l'Yémen, qui, malgré l'état d'abandon où elle se trouve, est encore le centre d'un commerce assez important, ce souverain, dis-

je, se trouvait d'autant moins en état de résister aux envahisseurs, que chaque année quelque partie intéressante de ses États échappait à sa domination. Naguère encore, Moka, l'antique entrepôt du commerce de la mer Rouge, ce grand marché où s'échangeaient les productions de l'Arabie contre celles de l'Afrique et de l'Asie, qui voyait dans ses murs des représentants de toutes les puissances maritimes d'Europe, et une foule de négociants de toutes les contrées d'Indostan, Moka lui appartenait; mais, trop faible pour défendre cette belle possession contre tant d'ennemis intérieurs et extérieurs, il l'a laissée tomber successivement aux mains de plusieurs maîtres qui l'ont saccagée cruellement.

Cette malheureuse ville, à laquelle l'introduction de la culture du café dans les colonies d'Amérique avait enlevé une de ses principales branches de trafic avec notre continent, en même temps que l'accroissement énorme du commerce de Bombay diminuait considérablement l'importance de son marché, était beaucoup déchue au commencement du siècle. Cependant à cette époque tous les caboteurs entrant dans la mer Rouge mouillaient encore sur sa rade, pour y débarquer ou pour y prendre leurs cargaisons, et y entretenaient par conséquent un mouvement d'affaires assez animé. Mais en 1834, un général égyptien, mécontent de son souverain qui l'avait remplacé dans le gouvernement de Djeddah, ayant embauché quelques centaines de soldats turcs placés sous ses ordres, et saisi plusieurs bâtiments de transport, vint attaquer Moca par mer,

et s'en empara facilement; mais peu de temps après, la population, exaspérée par les exactions de ces nouveaux maîtres, appelle les tribus voisines à son secours, leur ouvrent les portes de la place, pendant que la garnison était occupée à défendre un autre côté des remparts contre les assaillants. Alors les assiégés ne pouvant plus résister, cherchèrent leur salut à bord des navires mouillés sur la rade. Un grand nombre d'entre eux fut englouti dans les flots; ce qui survécut au désastre se sauva, ainsi que le chef de la bande, à Bassora, où ce dernier périt misérablement quelques années après. Une fois possesseurs de la ville, les libérateurs oublièrent bien vite leur traité d'amitié avec les habitants; d'alliés ils devinrent oppresseurs, rançonnèrent les gens riches, puis dépouillèrent les bazars, et enfin pillèrent la ville avec une barbarie sans exemple, lorsque approchèrent les troupes égyptiennes envoyées par le gouverneur d'Hodeïda pour mettre fin à leurs déprédations. L'ordre fut rétabli, mais les opulents négociants parsis ou banians qui avaient fui, ne revinrent plus; en sorte que lorsque je visitai cette place, elle n'était plus que l'ombre de ce qu'elle avait été autrefois.

Cependant il y avait quelque chose d'imposant dans l'aspect qu'elle nous présenta, au moment où la frégate, appareillée dès la pointe du jour, du mouillage qu'elle avait conservé toute la nuit, arriva de bonne heure sur la rade, au milieu de laquelle nous laissâmes tomber l'ancre à deux milles environ du rivage.

La brise de S. E., parcourant sa période ordinaire, avait fraîchi à mesure que le soleil s'éloignait de l'horizon, et rendait l'atmosphère étincelante; la mer se couvrait d'une nappe d'écume et déroulait ses lames argentées sur les jetées, les quais, et jusqu'au pied des murailles de défense construites sur le port. Au-dessus de ces fortifications paraissait une rangée de maisons à plusieurs étages, dont les blanches façades et les toits en terrasse, dominés par les sommets d'une foule de minarets, présentaient un superbe point de vue. Mais lorsque, franchissant ce premier plan du tableau, nos yeux se portaient vers l'intérieur du pays, ils n'apercevaient plus que la chaîne de hautes montagnes qui borne, dans le lointain, la vaste plaine de sable au bord de laquelle est bâtie la ville. Ce contraste, où je retrouvais la véritable couleur orientale, recevait un nouveau charme du mouvement dont la rade offrait l'image. Là, une foule de pirogues employées à la pêche ou transportant des passagers, se croisaient dans tous les sens; tandis que des troupes de caboteurs que la brise amenait au mouillage ou poussait rapidement vers la haute mer, animaient l'horizon.

En contemplant ce magnifique spectacle, j'oubliais tout ce que les officiers de la corvette anglaise m'avaient dit de l'état d'abandon où était tombée Moka; et je gardai mes illusions toute la journée, malgré les réflexions peu favorables à l'état du pays, que durent m'inspirer nos conversations avec les autorités égyptiennes dont je reçus la visite, et surtout avec un négo-

ciant persan qui s'empressa, en conséquence d'ordres reçus précédemment du jeune iman de Mascate, de venir m'offrir ses services. Mais ces illusions ne purent tenir contre la réalité, lorsque le jour suivant, profitant du moment où la brise soufflait avec moins de violence que la veille, je descendis à terre dans le double but de voir le général commandant les troupes de Méhémet-Ali, et de déjeuner chez ma nouvelle connaissance, le négociant persan, sous la conduite duquel je devais visiter la place devant laquelle notre frégate se trouvait mouillée.

Je ne pouvais avoir un meilleur guide; Abdulrossol-Ben-Mohamed-Ali-Suffer est un homme remarquable par ses manières, ses connaissances, et par le haut rang que sa famille tient dans le commerce de Bombay. Il possède ce ton doux, calme et gracieux qui distingue les gens bien élevés de son pays. Aussi ai-je conservé un fort agréable souvenir des relations que j'ai eues avec lui.

En abordant au rivage, la vue du port, que forment deux petites pointes terminées chacune par un fort de peu d'importance, me donna sur-le-champ la mesure de l'état de misère auquel la guerre a réduit Moka. L'endroit où s'amarrent les bateaux à l'abri du ressac était à moitié ensablé; les quais, les ouvrages de défense, la longue jetée de pierres servant au débarquement des marchandises, tombaient en ruine, et ne me parurent fréquentés que par une horde de misérables mendiants, au milieu desquels nous eûmes beaucoup de peine à passer, pour gagner la seule porte

qui soit pratiquée dans les murailles du côté de la mer. Tout cela, pourtant, n'était rien en comparaison du spectacle de désolation qui s'offrit à mes yeux quand je fus en dedans des remparts ; les rues étaient désertes, encombrées de débris ou d'ordures ; ces maisons dont l'apparence m'avait séduit la veille, menaçaient ruine de toutes parts ; plusieurs même n'avaient conservé de leur construction primitive que la façade ornée de fenêtres aux légères découpures imitant des fleurs, les gracieuses arabesques serpentant autour des ouvertures, enfin les balcons d'où les maîtresses du logis, cachées derrière des cloisons de bois admirablement sculptées à jour, pouvaient voir ce qui se passait hors de leur prison. Presque toutes ces maisons étaient à plusieurs étages, et celles que mon complaisant guide nous fit visiter, me semblèrent assez bien distribuées. Une entre autres, que les propriétaires occupaient encore, me donna une opinion assez avantageuse du goût de ces derniers pour le confortable. Les appartements étaient couverts de tapis, ainsi que les tables, sur lesquelles brillaient des porcelaines, des cristaux précieux et des objets d'or ou d'argent. Mais je dois ajouter que les escaliers, les chambres me parurent généralement malpropres ; que sous ces beaux tapis, sous ces tentures de riches étoffes, se laissaient apercevoir des planchers ou des cloisons grossièrement travaillés ; ce qui me fit deviner sur-le-champ que tout ce luxe était calculé de manière à pouvoir être transporté aisément sur des chameaux, hors de la portée des maraudeurs.

Les lieux saints eux-mêmes n'avaient pas été mieux traités que les demeures particulières ; ils étaient dévastés et portaient les traces d'un long abandon.

Sur les places, dans les rues, sur le port où jadis se pressait la foule des gens affairés, je trouvai une profonde solitude. Partout le sol était jonché de décombres, de briques, de tas de pierres entassées, surtout aux environs des murailles, dont les sommets crénelés, les tours construites de distance en distance comme au moyen âge, et crevassées de toutes parts, achevaient de répandre sur cette malheureuse cité une teinte de désolation qui attristait mon âme. Aussi acceptai-je avec empressement l'offre que me fit Abdulrossol, d'aller avec les officiers qui m'accompagnaient, visiter, avant que la matinée fût plus avancée, sa maison de campagne située non loin de la ville. Nous montâmes à cheval, et tout en cheminant vers notre nouvelle destination, je continuai mon rôle d'observateur.

En dehors des remparts, espèce de construction sans aucune solidité, et à peine capables de résister à la plus faible artillerie, je vis de mauvaises huttes de paille tressée, garnies à l'intérieur de tables grossières autour desquelles étaient rassemblés des Arabes qui buvaient du café, fumaient leur chibouque en écoutant les histoires que racontait un d'entre eux. Presque tous appartenaient à la classe des paysans, des ouvriers ou des matelots, et pourtant le plus grand ordre et même le plus profond silence régnaient dans cette espèce de cabaret où, en outre de la liqueur parfumée de

Voy. de l'Arménie. Tom. 3e.



E. Paris del. Bougeard imp. Durand sc.

l'Yémen, circulaient, malgré les préceptes de Mahomet, des bouteilles de rhum ou d'eau-de-vie. Cette contravention aux principes du prophète est très-commune aujourd'hui parmi les Arabes, surtout chez le bas peuple; quant aux gens appartenant aux sommités de la société, ils aiment nos vins, surtout le champagne, auquel ils ne trouvent qu'un défaut, celui d'être trop cher.

Un peu plus loin, nous traversâmes le marché, ou du moins une place à peine nivelée, sur laquelle, au milieu de cent espèces d'ordures, se tenaient de pauvres marchands ayant devant eux, étalés sur le sol, les uns des morceaux de viande d'un aspect dégoûtant, ou des poules et des cabris très-maigres; les autres, des fruits et des légumes dont la verdure contrastait singulièrement avec l'aridité sablonneuse des lieux que nous parcourions. Je cherchais déjà des yeux les jardins ou les champs d'où ils provenaient, quand notre guide, devinant ma pensée, me montra les montagnes qui s'élevaient à l'horizon devant nous, et sur le revers desquelles, me dit-il, se trouvaient des vallées très-bien cultivées, au sein desquelles venaient en abondance une foule de végétaux, ainsi que la plupart des fruits des zones tropicales et tempérées, entre autres du raisin et des abricots excellents.

Malheureusement, et comme il arrive presque toujours aux pauvres voyageurs, la saison durant laquelle les campagnes produisent ces dons si précieux pour l'homme, sous un climat brûlant, était passée, ou n'était pas encore venue. Pour m'en consoler, je songeai

à la maison de campagne que nous allions voir, et dont le propriétaire me parlait d'un air tout à fait conquérant; mais j'avoue que je ne partageai nullement son enthousiasme, quand, arrivé au terme de notre course, qu'un soleil ardent et le sable très-fin dans lequel nous marchions, rendaient fort peu agréable, j'aperçus une sorte de baraque, moitié de bois, moitié de pierre, à peine pourvue des meubles les plus nécessaires, et dans l'intérieur de laquelle nous trouvâmes à la fois des myriades de mouches et une chaleur étouffante. Aussi nous réfugiâmes-nous avec empressement sous un énorme baobab, qui étendait son épais feuillage non loin du puits dont les eaux, montées à la surface du sol, au moyen d'une roue tournée par des bœufs, allaient féconder un petit champ garni de fleurs et de quelques arbustes étrangers, fort étonnés, sans doute, de se trouver au milieu d'un semblable désert.

Du banc sur lequel nous étions assis, je promenais mes regards sur les divers objets que notre hôte signalait à mon attention; il me montrait avec une sorte d'orgueil ses rosiers du Bengale, ses jasmins, quelques bananiers, enfin de jeunes caféiers qu'il n'était parvenu à soustraire au souffle desséchant des brises du S. E., qu'à force d'eau et de soins. A cette ombre de végétation se bornait toute la verdure du paysage et des lieux d'alentour.

Telle était la maison de campagne où notre ami Abdulrossol venait chaque nuit, durant la saison chaude, chercher un peu de fraîcheur, et le repos

que les habitants goûtent bien difficilement à cette époque, dans la ville. Du reste, il avait raison d'en être fier, car les habitations de ce genre que j'aperçus aux environs, et appartenant aux premières autorités, me parurent toutes, sans exception, bien plus tristes et bien plus incommodes encore que la sienne. Il est vrai que la plupart portaient les traces des ravages commis par les Bédouins lors de la dernière prise de Moka, et dont un vieux médecin indien, notre compagnon de voyage, me fit une lamentable description. Il avait perdu, dans cette circonstance, tout ce qu'il possédait; sept cents piastres, son trésor, ses amours, lui avaient été enlevées; et lorsque je lui fis l'observation que probablement il les avait mal cachées, sa physionomie, ordinairement impassible, prit une expression de haine et de colère qui ne commença à se dissiper que lorsqu'il eut prononcé de longues imprécations contre les pillards. Il avait bien enfoui son trésor, mais, ajoutait le pauvre diable, il faudrait être sorcier pour soustraire quelque chose de précieux à la rapacité de coquins qui sentent le butin comme les bêtes de proie la curée, et sondent avec tant de soins, au moyen de la pelle ou de la pioche, tous les lieux, même les plus étendus, où des objets de valeur ont été enterrés, que bien rarement ces derniers échappent à leurs recherches.

Cependant la matinée avançait; nous avions épuisé toutes les distractions que pouvaient nous offrir les lieux que nous parcourions depuis le lever du jour; le soleil nous brûlait, et nos estomacs réclamaient

vivement le déjeuner qui devait terminer notre excursion; déjeuner que m'avait offert notre brave Persan, et qu'à ma prière, il devait faire préparer tout à fait suivant la mode du pays.

Nous trouvâmes donc, en arrivant à son logis, un repas arabe servi à terre, au milieu de l'appartement, sur un tapis assez large pour que tous les convives pussent s'asseoir autour du festin, les jambes croisées à la turque. Cette façon de manger à laquelle nos compagnons indigènes semblaient parfaitement habitués, parut extrêmement incommode aux convives européens, qui restèrent fort embarrassés de leur contenance, jusqu'à ce que l'amphitryon, s'en étant aperçu, fit apporter des coussins contre lesquels chacun de nous s'accota comme il put; puis nous nous occupâmes exclusivement de trouver parmi tous les plats, qui couvraient le tapis de quoi satisfaire notre appétit.

J'avoue que si j'avais cru trouver à ce festin quelque chose d'analogue aux brillantes descriptions dont les Mille et une nuits sont remplies, j'aurais été complétement trompé dans mon attente. Le nombre des mets étalés devant nous était, il est vrai, considérable, plusieurs avaient une mine assez séduisante pour des gens mourant de faim; j'ajouterai même que notre hôte, ainsi que ses amis, s'empressaient de nous offrir avec beaucoup de grâce ce qu'ils considéraient comme les meilleurs morceaux; mais une teinte un peu foncée de malpropreté, de désordre, répandue sur tout ce que nous avions sous les yeux et autour

de nous, m'avait à moitié rassasié; ensuite l'essai que je fis de quelques-uns des ragoûts, acheva de me faire repentir d'avoir voulu tâter de la cuisine arabe. Parmi les entrées servies devant moi, s'en trouvaient bon nombre du même genre à peu près; elles me parurent un composé de farine, de sucre et de plusieurs espèces d'épices plus fortes les unes que les autres, le tout cuit au four, et ressemblant beaucoup à ce que nos ménagères appellent un blanc-manger; même couleur, même genre de densité, même apparence appétissante. Quant au goût, ce n'était pas du tout la même chose; je trouvai au plat arabe quelque chose de si fade, de tellement sucré, que le cœur me tourna quand je voulus en goûter. Une sorte de hachis dans lequel je crus reconnaître de la chair de bœuf mêlée à des œufs échauffés, et fortement assaisonnée de poivre et de girofle; des morceaux d'un cabri étique, et des poulets aussi durs que maigres, jetés pêle-mêle dans des terrines de faïence grossière où ils avaient été cuits je ne sais trop comment; enfin des œufs durs entassés sur plusieurs assiettes, attirèrent successivement mon attention. J'essayai courageusement de faire honneur à tous ces divers mets, afin de plaire à mon hôte; mais le dégoût mit bientôt un terme à ma bonne volonté; heureusement pour moi qu'Abdulrossol, et principalement ses amis s'occupèrent bientôt, une fois la partie engagée, de satisfaire aux vives réclamations de leurs estomacs; et cela avec un empressement qui me fit envie, quoique la manière dont ils déchiraient les viandes rôties ou bouillies avec leurs

doigts, n'eût rien de bien ragoûtant. Cependant, comme la table se dégarnissait vite, et que mon appétit croissait à chaque instant, je voulus essayer de le satisfaire, en trempant mon pain dans du lait; l'un, dont l'apparence assez européenne m'avait séduit, contenait de la graisse rance qui le rendait immangeable pour nous; l'autre était aigre; et pour comble de malheur, l'eau que je voulus boire pour étancher la soif qui me dévorait, se trouva horriblement saumâtre. Or, comme toute celle qui se boit à Moka et dans les environs, est de la même qualité, je ne pus en obtenir de moins mauvaise, malgré mes réclamations; lesquelles, du reste, semblaient fort extraordinaires aux indigènes, pour qui, à ce qu'il paraît, l'eau douce, telle que nous l'aimons, est sans aucune saveur et sans aucun attrait.

Pour me dédommager d'un semblable désappointement, le meilleur moyen que je pus inventer, fut de faire causer mon nouvel ami, le vieux médecin indien, dont la conversation m'avait amusé et instruit pendant la promenade du matin; et comme les Arabes ne font rien à la hâte, j'eus le temps, une fois son appétit satisfait, de tirer encore quelques bons renseignements de mon Esculape en turban, avant la fin du repas.

Le souvenir des pertes qu'il avait éprouvées dans les derniers désastres de la ville lui était encore trop présent pour qu'en me parlant des Turcs, des Bédouins, et même des troupes égyptiennes, il pût conserver longtemps la réserve ordinaire aux Orien-

taux ; j'en profitai pour obtenir de lui quelques détails sur l'état politique du pays. Ces détails me confirmèrent dans l'idée que je m'étais faite du désordre effroyable dans lequel il était plongé. Les généraux du pacha d'Égypte, me disait mon docteur, ne s'entendent nullement entre eux : chacun agit suivant les intérêts de sa fortune ou de son ambition ; l'un cherche à capter par des présents et en les comblant d'honneurs, l'attachement des chefs arabes, dans le but de se faire, à la mort de son vieux maître, une principauté indépendante, comme si la volonté du terrible Ibrahim, l'inconstance et la perfidie de ses nouveaux amis, enfin la politique même de l'Angleterre, n'opposaient pas des obstacles insurmontables à ses ambitieux projets. Un autre, favori de Méhémet-Ali, et cependant plus amoureux de ses plaisirs que de la gloire de son bienfaiteur, dépense dans le faste les sommes considérables qui lui sont accordées pour l'entretien des troupes ; en sorte que ses soldats, manquant du nécessaire, désertent en foule vers les frontières de la Perse. Enfin, un troisième est devenu, il est vrai, par son activité, son courage et ses talents militaires, la terreur des tribus wahabites voisines de la Syrie ; mais, jaloux de ses deux collègues, il a fait semblant d'ignorer en plusieurs circonstances les désastres que ceux-ci avaient éprouvés en combattant l'ennemi commun, et les a ainsi abandonnés au moment où sa coopération leur aurait évité bien des malheurs.

En vain ils cherchent les uns et les autres, continuait mon interlocuteur, à étendre leur pouvoir un peu

loin des côtes : jamais ils n'y parviendront. L'affinité de religion, de mœurs, de langage, qui existe entre les soldats arabes venus d'Égypte et les tribus du Nedjib, de l'Hedjah et de l'Yémen; le peu d'éloignement que celles-ci montrent pour ces compatriotes étrangers, si je puis m'exprimer ainsi, leur donnent l'espérance de soumettre au joug les populations de l'intérieur et de créer, à leur profit, une sorte de nationalité arabe. Mais toutes ces apparences séduisantes sont trompeuses, car les populations éprouvent une égale aversion pour toute espèce de joug; et lorsque la fortune se montrera contraire au vice-roi d'Égypte, alors toutes les tribus arabes, même celles qu'il aura le plus comblées de bienfaits, s'allieront sur-le-champ à ses rivaux et tourneront leurs armes contre lui. En attendant cette époque, qui sera probablement une nouvelle ère d'anarchie et de calamités pour ce pays, les Wahabites, profitant de l'affaiblissement causé dans l'armée égyptienne par les départs successifs des meilleures troupes pour la Syrie, ont entièrement détruit plusieurs régiments, et menacent une seconde fois la Mecque, après avoir ravagé la contrée jusqu'aux portes de Djeddah. Ces succès ont enhardi toutes les hordes de pillards que la crainte de Méhémet-Ali tenait en respect depuis plusieurs années; elles n'attendent plus que l'occasion favorable pour se précipiter sur les villes de la côte et leur faire subir le même sort qu'à Moka.

Mon pauvre vieux médecin, alors qu'il parlait ainsi, ne se croyait pas sans doute aussi bon prophète,

et ne s'attendait pas que trois années seulement plus tard, le maître d'Alexandrie serait contraint, par les événements, au moment même où son fils venait d'anéantir les armées du Grand Seigneur et d'ajouter de superbes provinces aux possessions de son père du côté des frontières de Syrie, serait contraint, dis-je, d'abandonner, sans combattre, ses conquêtes en Arabie, les unes, comme Djeddah, à des pachas envoyés de Constantinople; les autres, comme Hodeïda et Moka, aux mains de quelques chefs de Bédouins attirés de ces côtés par l'espoir du pillage et la certitude de surprendre des villes dépourvues de défenseurs. De sorte qu'aujourd'hui, ces ports où, à mon passage en 1838, régnait la paix, et dont les habitants, chassés de leurs foyers par tant de désastres, commençaient à rentrer chez eux, sont plus déserts, plus inabordables que jamais pour les marchands d'Asie ou d'Europe. A l'espèce de monopole commercial qu'y avait établi le pacha d'Égypte, monopole bien lourd sans doute, mais qui du moins n'était accompagné d'aucune exaction, a succédé l'arbitraire asiatique dans tout ce qu'il a de plus hideux. Aussi les nombreux caboteurs qui portaient à Moka, à Djeddah et à Hodeïda, le musc, l'ivoire, l'ambre, l'aloès, le sang-dragon, la casse, les esclaves, qu'ils avaient embarqués sur les côtes d'Abyssinie, pour les échanger contre le café, les grains, les fruits, les dattes, le sel, les peaux de bœufs ou de cabris fournis par l'Yémen, commencent-ils à porter leurs cargaisons à Aden, où maintenant ils trouvent à la fois secours et protection sous le pavillon anglais.

Ce nouvel état de choses sera-t-il moins défavorable que l'ancien à nos armateurs? Non, sans doute, puisqu'il augmente considérablement l'influence de la Grande-Bretagne sur ces contrées, où chaque souverain, chaque chef, soit africain, soit arabe, obéit en tremblant à la moindre sommation du gouverneur de Bombay. Là, de même que dans les autres parties de l'Asie, la France n'a rien à faire pour le moment; tous les essais qu'elle tenterait matériellement ou diplomatiquement pour y lutter contre l'Angleterre, ne peuvent avoir de résultats favorables à sa politique et à son commerce.

Telles étaient mes réflexions pendant que le médecin indien répondait avec non moins de bon sens que d'empressement à toutes mes questions. Mais notre conversation fut interrompue par l'arrivée du café, dernier épisode du déjeuner.

Cette fois ce fut au tour de notre hôte de satisfaire mon insatiable curiosité. Je désirais obtenir de lui quelques détails sur cette fameuse production à laquelle Moka doit sa réputation dans le monde européen, et il put me les donner d'autant meilleurs que lui-même en faisait un grand commerce. J'appris ainsi que l'Arabie fournit plusieurs espèces de café qui diffèrent beaucoup les unes des autres pour le parfum et le goût, mais n'arrivent généralement aux mains de nos armateurs que mêlées entre elles et presque toujours détériorées soit par l'humidité, soit par le peu de soin que mettent les cultivateurs à les cueillir au point convenable de maturité, puis à les préparer. Le café que fournit l'Ouden, province située fort loin à l'est de Sana, est

le plus estimé, et possède, si on en croit les naturels, un parfum, un goût délicieux. Aussi en vient-il fort peu sur les marchés de la côte; il est consommé dans l'intérieur par les gens riches, lesquels, de même que les pauvres, font du café leur boisson habituelle; mais avec cette différence que ces derniers n'emploient pour fabriquer cette liqueur que les pellicules dont la fève se dépouille en séchant, et qui, mises en infusion dans l'eau bouillante, procurent une boisson agréable et d'un prix plus en rapport avec les modiques fortunes des pauvres Bédouins.

Cependant chaque laboureur a sa petite plantation de caféiers dont il choisit d'ordinaire l'emplacement au bord d'un ruisseau, sur le penchant de quelque colline, que des terrasses, disposées avec beaucoup d'intelligence, protégent contre l'action dévastatrice des pluies de l'hiver. Ces bonnes gens montrent également beaucoup d'industrie dans la manière dont ils cultivent ces précieux arbustes; mais, craignant toujours d'être dépouillés de leur récolte par les chefs, ils s'empressent trop de la faire et de la porter au marché; en sorte que la plupart du temps, le café est vendu presque vert, partant très-humide, à peine nettoyé, et par conséquent ayant perdu une partie de ses excellentes qualités.

Comme je craignais que le mauvais temps, si commun dans cette saison, ne me forçât de rester à bord le lendemain, je me décidai à rendre sur-le-champ, aux deux principales autorités égyptiennes, la visite qu'elles étaient venues me faire chez mon hôte persan,

pendant notre promenade au dehors de la ville. Nous sortîmes donc de la maison, et quoique la journée fût peu avancée, la ville me parut tout aussi triste que le matin. Je retrouvai les hordes de mendiants, les uns aveugles ou borgnes, les autres couverts d'ulcères ou de boutons dégoûtants, et tous portant sur leurs membres décharnés les traces hideuses de la petite vérole. Telle est la misère dans laquelle sont plongées les basses classes en Arabie, que sous un climat généralement beau et sain, elles sont constamment décimées par des maladies endémiques. Les affections d'yeux, les pleurésies, la petite vérole, les éruptions cutanées, les inflammations du foie ou des intestins, tourmentent cruellement les populations des villes ainsi que des campagnes, et même quelquefois, il faut en convenir, les Européens, surtout ceux qui, de même que les indigènes, dorment en plein air, exposés aux dangereuses rosées des nuits ou bien aux variations de l'atmosphère si brusques dans ces contrées; aussi remarquai-je que les Banians qui passaient auprès de nous, avec leurs énormes turbans rouges, leurs amples robes blanches, avaient grand soin de s'abriter du soleil sous de vastes ombrelles, et de se garantir des courants d'air, en se couvrant plus que l'état de la température ne semblait l'exiger. Quant à nous, revêtus de nos incommodes uniformes, pliant sous de lourdes épaulettes, n'ayant pour parasol que nos tricornes, nous en étions réduits à envier le sort des soldats égyptiens qui sortaient des maisons transformées en casernes ou en corps de garde, pour nous rendre les honneurs mili-

taires. En effet, leur costume, quoique bien moins ample que celui des Orientaux, est bien plus commode que le nôtre pour garantir de la chaleur ainsi que du froid; le corps s'y trouve à l'aise, et conserve la liberté de ses mouvements. Malgré l'état plus que fanné des uniformes, surtout de ceux de couleurs claires, ces pauvres soldats avaient dans leur tournure quelque chose de martial qui me fit plaisir; surtout quand je leur vis faire l'exercice à la française, se servir de fusils français, et que les tambours me rappelèrent toutes les batteries usitées dans nos villes de garnison.

Ces soldats m'ont paru généralement beaux hommes, forts et vigoureux; ils se sont bien montrés dans toutes les guerres contre les indigènes; et s'ils étaient plus exactement payés, mieux traités, mieux nourris, ils rendraient de meilleurs services encore et déserteraient beaucoup moins. Sur les physionomies de presque tous, je lisais cet ennui, cette nonchalance qu'engendre toujours, chez les militaires, l'oisiveté des cantonnements : leur général lui-même, vieux Turc à barbe blanche, paraissait subir cette influence si dangereuse pour la discipline ; aussi me parla-t-il dès le début de notre conférence, de son projet d'entrer incessamment en campagne contre l'iman de Sana. Il fut beaucoup question entre nous de Napoléon, des troupes françaises, de l'Égypte où il paraissait avoir grande envie de retourner; et cela tout en fumant le chibouque, et prenant une petite tasse d'excellent café; puis nous allâmes répéter la même cérémonie chez l'autorité civile, espèce d'intendant militaire chargé

à la fois de l'administration des troupes et de celle de la province. Je trouvai en lui un jeune homme de bonne mine, soigné dans son habillement, au regard fin, spirituel, ayant des manières distinguées, enfin, un fashionable turc : je dus écouter beaucoup d'excuses de sa part, sur l'état plus que délabré de son appartement, lequel, ajouta-t-il, était cependant un des plus confortables de Moka. Le long des murs étaient rangés bon nombre de sous-officiers, probablement des secrétaires ou des domestiques, et auprès de lui se tenait un jeune Abyssinien d'une beauté rare, aux formes gracieuses, à la taille svelte, au regard doux et mélancolique naturel à ses compatriotes. Sa toilette était très-soignée ; il portait à la ceinture un sabre richement orné ; arme qui devait être très-inutile dans de pareilles mains, si j'en crois les observations critiques des Arabes, gens moins faciles que les Turcs sur l'article des mœurs.

Avant le dîner j'étais revenu à bord, et recevais à mon tour, avec tous les honneurs de la guerre, les deux chefs égyptiens, lesquels saisirent avec empressement cette occasion de m'offrir de nouveau leurs services, et parurent enchantés de la réception. Ils seraient restés sans doute plus longtemps parmi nous, si le mal de mer ne les avait pas contraints de retourner promptement au rivage, où le ressac, devenu tout à coup très-violent, annonçait ainsi d'avance, le mauvais temps pour le lendemain. Le jour suivant, en effet, le vent de S. E. souffla avec force, et rendit la mer si grosse, que je fis embarquer les canots et prendre

toutes les précautions pour que la frégate ne fût pas arrachée du mouillage par les efforts des lames et du vent réunis, comme cela arrive souvent aux navires dans cette saison.

Cet échantillon du temps qu'on trouve depuis septembre jusqu'en juin dans la mer Rouge, et qui devient de plus en plus mauvais à mesure qu'on avance vers Suez, c'est-à-dire vers la partie où cette mer est très-resserrée entre des rivages hérissés d'écueils, ébranla ma résolution de pousser mon excursion jusqu'à Djeddah ; et le refus que me firent tous les pilotes arabes, sans exception, de conduire plus loin vers le nord un aussi grand navire que *l'Artémise*, acheva de me déterminer à renoncer à mon projet, dans la crainte de faire subir à cette dernière le même sort qu'éprouva, au commencement du siècle, la frégate anglaise *la Forte*, dont la carcasse, ainsi que celles de plusieurs corvettes, gisent encore sur les écueils de Djeddah et d'Hodeïda, où elles se perdirent avec bon nombre de transports, chargés de troupes destinées pour l'Égypte, envahie à cette époque par les Français. Or, comme les instants de mon séjour dans l'océan Indien m'étaient comptés par les moussons, et que ma présence dans ces parages dangereux ne pouvait plus être d'aucune utilité pour notre commerce ou notre politique, je me décidai à profiter du premier beau temps pour quitter la mer Rouge, dont je ne pouvais sortir qu'en louvoyant. En attendant, je mis à profit les courts répits que nous laissait quelquefois le matin et le soir la fougueuse brise de S. E.,

pour renouveler mes excursions au rivage; ou bien quand la violence du vent me forçait de rester à bord, je trouvais quelques distractions amusantes à voir naviguer autour de la frégate ces petits bateaux de passage, espèce de pirogues pointues aux deux bouts, peu longues, très-étroites, mais tirant beaucoup d'eau; en sorte que sans gouvernail, avec une seule voile carrée fixée au sommet d'un mât, qui s'élève et s'abat très-promptement, ces chétives embarcations, quoique chargées de provisions, venaient de terre à bord par les plus mauvais temps, n'ayant pour équipage que deux hommes, qui, du reste, il faut le dire, les manœuvraient avec une adresse, un sang-froid vraiment remarquables, même aux yeux de nous autres marins, habitués depuis longtemps à braver de semblables dangers.

Chaque jour et à heure fixe, ces Arabes parmi lesquels nous avions choisi, suivant l'usage du pays, nos pourvoyeurs, apportaient des vivres frais pour l'équipage, l'état-major ainsi que pour moi; et jamais personne n'a eu à leur reprocher un manque d'exactitude ou de fidélité. Ces bonnes gens, quoique appartenant à la dernière classe du peuple, non-seulement savaient lire et assez écrire dans leur langue, pour tenir des comptes d'une façon très-exacte, mais encore se faisaient suffisamment comprendre en anglais. Un d'entre eux surtout montra tant d'intelligence et de droiture à la fois, que je me décidai à l'employer comme pratique de la côte, pour nous piloter jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, vers lequel, le 30

mars au matin, je dirigeai *l'Artémise* dans un moment très-favorable à cette navigation, c'est-à-dire, lorsqu'un coup de vent venait de finir, et que la grande marée était encore éloignée; car autrement j'aurais trouvé des courants contraires, extrêmement violents. Nous passâmes la nuit suivante à l'ancre près du rivage; et le lendemain, grâce à la marche supérieure de la frégate, nous étions, avant la nuit, mouillés sous l'île Pyram, attendant la marée favorable pour franchir la partie la plus étroite du canal.

Je profitai de ce retard pour aller visiter cette petite terre, dont je trouvai la surface horriblement stérile, recouverte de sable et de rochers volcaniques, formant des monticules assez élevés, parmi lesquels cependant on ne rencontre aucun vestige d'eau douce, quoique, dans beaucoup de places, j'aie vu les traces des puits creusés pour s'en procurer. Mais cet îlot est la clef de la mer Rouge; la puissance qui en sera maîtresse pourra aisément fermer cette dernière à tous ses ennemis; de plus, il possède un très-bon mouillage sur son bord méridional : dès lors on peut être persuadé que la Grande-Bretagne ne reculera devant aucun sacrifice, quand il le faudra, pour y construire de vastes citernes, ainsi que les édifices nécessaires à une forte garnison, laquelle, du reste, pourra tirer aisément d'Aden et de la côte d'Afrique toutes les denrées dont elle aura besoin.

Nous rencontrâmes, en retournant à Mascate, les mêmes temps que nous avions éprouvés en venant à Moka, des calmes prolongés ou des brises aussi faibles

que variables; de sorte que la frégate ne reprit son ancien mouillage devant le palais de l'iman que le 23 avril au lever du soleil.

Malgré les fatigues inséparables d'une semblable traversée, accomplie presque entièrement le long de côtes peu sûres, souvent embrumées, dont le voisinage exigeait une continuelle surveillance, la nuit comme le jour, chez les matelots ainsi que chez les officiers, je ne pus prolonger que fort peu cette relâche; et encore fut-elle consacrée en grande partie aux travaux nécessaires pour mettre la frégate à même de faire voile vers le golfe Persique, avant que les vents de N. O., dont la saison allait bientôt commencer, lui en fermassent l'entrée.

Le 28, dans l'après-midi, *l'Artémise* longeait les rivages situés à l'ouest de Mascate; le temps était orageux, couvert; la terre restait voilée par la brume, et nous entendions le tonnerre gronder dans les montagnes. Autour de nous régnait le calme le plus profond, et l'atmosphère était étouffante; quelques grains nous poussèrent pendant la nuit vers le golfe, dont enfin nous découvrîmes l'entrée le 2 mai. Elle est étroite, et le paraît d'autant plus, que plusieurs îlots en occupent le milieu, vis-à-vis même de l'endroit où la côte d'Arabie est très-élevée. Je m'attendais à la durée du calme contre lequel nous luttions de nouveau, lorsqu'une forte brise de N. O. nous poussa rapidement en bonne route. Malheureusement elle était venue quelques heures trop tard, puisque, au lieu de mouiller avant la nuit devant Bender-Abbas,

comme je l'espérais, nous n'aperçûmes la terre de Perse qu'à dix heures du soir, et encore grâce à la pleine lune qui, éclairant notre route, nous permit de longer l'île de l'Arrak, sous laquelle nous ancrâmes très-près de terre, vers minuit, à l'abri du vent qui soufflait avec violence.

Dans cette partie, le golfe est très-étroit; ses rives sont hérissées de rochers; des courants aussi rapides que changeants le sillonnent dans tous les sens; aussi le vieux pratique arabe que j'avais engagé à Mascate, et dont l'expérience s'était trouvée en défaut pour reconnaître la terre le soir précédent, ne nous permit d'appareiller qu'au jour, et même exigea que je fisse mouiller la frégate au milieu du canal formé par les deux îles d'Ormus et de l'Arrak, lorsque, vers onze heures, le calme s'établit. Heureusement que ce retard dura peu, car la brise s'étant relevée durant l'après-midi, *l'Artémise* arriva enfin devant Bender-Abbas, au moment où le soleil se couchait.

De toutes parts nous étions entourés de terres; le ciel était brillant, et presque sans nuages; mais bientôt la brume de nuit eut envahi les rivages de Perse, ainsi qu'Ormus, Kishme, l'Arrak et les autres îles voisines du mouillage; tandis que, à travers les mille teintes de feu répandues à l'horizon vers l'occident, se découpaient les profils bizarres et tranchés des montagnes d'Arabie. Je pouvais suivre des yeux, jusque dans un lointain infini, les sombres rivages de cette contrée, reconnaître les pointes noirâtres, escarpées, qu'elle projette en foule vers le milieu

du golfe, et les nombreuses îles dont elle est parsemée.

Ces rivages que terminent, à un bout, l'entrée du détroit, et à l'autre, l'embouchure de l'Euphrate, présentent plusieurs vastes golfes au fond desquels se trouvent une multitude de petits ports appartenant à diverses tribus arabes, que rendaient puissantes autrefois un commerce de cabotage considérable et surtout les nombreux bateaux pirates dont elles couvraient les parages voisins. Mais elles sont tombées dans l'obscurité la plus profonde, depuis la terrible guerre que leur firent, il y a une vingtaine d'années, l'iman de Mascate et les Anglais réunis pour détruire ces repaires de forbans, dont l'audace et les forces navales menaçaient de fermer complétement la navigation du golfe Persique aux Européens non moins qu'aux marchands d'Asie.

Cette guerre fut d'autant plus longue et d'autant plus acharnée, que toutes les tribus belligérantes étant wahabites, se trouvaient à la fois liées entre elles et excitées par le fanatisme religieux, qui leur assurait en outre la sympathie de leurs coreligionnaires, habitant les rives opposées du golfe où la piraterie était également la principale source des revenus des petits chefs et de leurs sujets. La résistance fut opiniâtre; elle coûta la vie au père de l'iman actuel, et à un grand nombre de soldats anglais massacrés dans plusieurs rencontres malheureuses; mais enfin, bloquées dans leurs repaires par des forces maritimes considérables, ayant vu leurs principales forteresses détruites par

l'ennemi, et la majeure partie de leurs marins périr dans les combats, ces tribus furent contraintes de céder à la force. Leurs ports furent comblés en partie, les places fortes démantelées, enfin le nombre des bateaux que put avoir dorénavant chaque canton se trouva limité. Les souverains de Mascate ont surveillé l'exécution de ces dures conditions imposées aux vaincus, avec un tel soin, que depuis cette époque, les parages dont nous venons de parler semblent condamnés à la solitude; et cela d'autant mieux que les marchands n'ont rien à y faire, et de plus en redoutent la population.

Cependant il faut faire une exception en faveur du groupe des îles Bahrein, où se pêchent ces belles perles si estimées en Orient, et qui rivalisent, malgré leur légère teinte bleuâtre, avec celles de Ceylan; mais, soit que les bancs qui les fournissent soient épuisés, soit que la guerre dont j'ai parlé plus haut ait beaucoup diminué la quantité des hommes employés à ce genre de travail, l'exploitation et par conséquent ses produits sont bien moins considérables qu'autrefois.

Si nous tournons les yeux vers le fond du golfe, nous trouvons d'autres contrées qui, pour être soumises au joug de la Turquie ou de la Perse, n'en voient pas moins leur antique splendeur complétement éclipsée. La fameuse Bassora qui reçoit, par le Tigre et l'Euphrate, les produits de cent provinces, et par mer ceux de l'Indostan, Bassora, dis-je, où, durant plusieurs siècles, se tint le plus grand marché de l'Orient, n'est

plus que l'ombre de ce qu'elle a été. La découverte de la route aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, et plus encore la prospérité de Bombay, lui ont porté successivement des coups terribles. Cependant, à la fin du dernier siècle, son commerce était encore important; mais des troubles civils presque continuels, une invasion des troupes de Méhémet-Ali, enfin les visites successives de plusieurs fléaux, tels que la peste, la famine et les inondations qui ont affligé plusieurs fois sa population depuis vingt années, l'ont presque complétement ruiné; en sorte qu'à présent cette ville n'est plus visitée que par très-peu de navires européens.

Il est vrai qu'étant située à quarante lieues de la mer, sur les bords d'un fleuve dont le lit s'ensable de plus en plus, elle voit aujourd'hui une grande partie des armateurs étrangers qui la visitaient autrefois, s'arrêter aux nouveaux établissements fondés par les Persans sur la rive gauche de l'Euphrate, à peu de distance de l'embouchure, et y revenir annuellement, malgré les efforts de ses autorités turques pour anéantir une concurrence si fatale à leurs intérêts.

Il est encore sur les bords du golfe une autre place appartenant à la cour d'Hispahan, qui partage avec Bassora le commerce de ces contrées: c'est Buschire, port situé à cent vingt milles environ à l'est de l'embouchure de l'Euphrate, et où vont aborder maintenant un grand nombre de navires anglais et de caboteurs arabes ou indiens, lesquels viennent de Bombay, à l'époque de l'arrivée des caravanes apportant

les productions des provinces de l'intérieur, pour les échanger contre celles d'Europe et de la presqu'île. Cette place n'est donc par le fait qu'un entrepôt ; aussi paraît-elle déserte une partie de l'année : ses quartiers sont peu nombreux et à peine ornés de quelques maisons un peu remarquables ; la chaleur y est étouffante, et l'air très-malsain pour les étrangers ; enfin les plaines environnantes n'offrent à l'œil qu'un sol sablonneux, presque entièrement dépouillé de végétation. Malgré tous ces inconvénients, il se fait des affaires importantes à Buschire; aussi le gouvernement de Bombay voulut-il s'en emparer, sous le prétexte de surveiller les Russes, lorsque dans leur dernière guerre contre la Perse, ceux-ci s'approchèrent beaucoup de l'embouchure de l'Euphrate, avec l'intention, disent les Anglais, de planter le pavillon moscovite sur les bords de ce fleuve, et probablement aussi avec celle de l'y conserver longtemps. La crainte de mécontenter une puissance dont alors elle cherchait à se ménager l'appui pour accomplir ses projets sur l'Affghanistan, empêcha la Compagnie de mettre son projet à exécution ; mais plus tard, quand la cour de Saint-Pétersbourg fut devenue l'alliée ou la protectrice, comme on voudra, du shah, la maîtresse de l'Indostan, voulant intimider ce dernier, s'empara de Karrak, petite île située à peu de distance de Buschire, et y établit une garnison assez forte pour menacer la tranquillité des provinces persanes voisines.

Cette île, malgré son peu d'étendue, l'affreuse aridité de son terroir tout à fait privé d'eau douce, et

la dangereuse influence d'un climat brûlant, avait successivement tenté les Portugais et les Hollandais qui plantèrent leurs pavillons sur ses bords; mais ils l'abandonnèrent tout aussi promptement les uns que les autres, comme un point qui, sous le double rapport de la politique et du commerce, n'offrait aucun des avantages qu'on s'était promis en s'en emparant. Cette expérience ne servit pas aux Anglais; et, non moins malheureux que leurs devanciers, ils furent bientôt obligés de laisser leur nouvelle propriété à son ancienne solitude, ne recueillant pas d'autres résultats de leurs sacrifices d'hommes et d'argent, que le tort d'avoir donné, inutilement pour leurs intérêts, de nouvelles inquiétudes à la cour d'Hispahan.

Du reste, si, comme on le prétendit alors, le désir de satisfaire aux réclamations de celle-ci a été pour l'Angleterre la principale cause de cet abandon, la concession qu'elle a faite dans cette circonstance, peut être considérée comme peu de chose, car entre ses mains se trouve un autre point presque aussi intéressant pour sa puissance, sous les mêmes rapports. En effet, elle s'était fait céder, depuis quelques années, par l'iman de Mascate, à la suite de la guerre contre les pirates arabes, et comme lieu de station pour ses croiseurs, le port de Bassadore, situé à l'extrémité occidentale de la belle île de Kishm qu'un canal large au plus de cinq milles sépare de la côte de Perse, vis-à-vis de Bender-Abbas.

Cette place, qui ne devait d'abord servir que de point

de relâche aux bâtiments de guerre de la Compagnie, durant les mauvais temps, se trouva pourvue bientôt de fortifications très-respectables et de belles casernes qu'occupèrent de nombreuses troupes blanches; puis vit s'élever dans son sein un grand nombre de jolies maisons particulières où demeurent les fonctionnaires et de riches négociants de toutes les nations d'Asie. Le bazar, auquel une foule de navires de Bombay viennent déposer chaque année leurs cargaisons de marchandises britanniques, est journellement rempli non-seulement d'indigènes de l'île, gens industrieux, adonnés à l'agriculture, se montrant doux envers les étrangers, quoique d'origine arabe, mais encore des habitants de tous ces villages ou petites villes qui bordent le littoral du continent depuis Buschire jusqu'à Bender-Abbas, et dont les bateaux prirent le chemin du nouvel établissement.

Aussi prospéra-t-il d'une manière extraordinaire; sa population augmenta rapidement; sa rade fut constamment couverte de navires de toutes sortes; et malgré de fréquentes réclamations contre cette espèce de possession dé Kishm, sur laquelle elle prétend avoir des droits souverains, la cour de Perse n'en voit pas moins Bassadore prendre chaque jour une plus grande importance politique dans ces contrées; importanee très-avantageuse au commerce de nos voisins, et qui leur assure les moyens de fermer, quand ils voudront, l'entrée du golfe aux négociants étrangers. De là ils surveillent, menacent même la Perse, et sont à même de contrecarrer les projets du czar sur cette

partie de l'Asie, en empêchant ses agents non avoués d'y pénétrer aisément.

L'île de Kishm est saine pour les Européens; sa surface de soixante milles de long, sur vingt de large environ, est peu montueuse, bien arrosée et couverte d'une végétation qui annonce la fertilité. Déjà les cultures ont fait de notables progrès aux environs de Bassadore et de la ville de Kishm, que les Anglais avaient d'abord choisie pour siége du gouvernement, mais à laquelle ils préférèrent Bassadore, en raison de la bonté de son port et de sa plus grande proximité de Buschire.

Ils avaient été probablement séduits par la charmante perspective que présente, quand on la voit du large, cette ancienne capitale de l'île. Elle est située dans le fond d'une vaste baie, au pied de collines couvertes d'arbres fruitiers des tropiques; ses maisons blanches et rouges paraissent à peine à travers le feuillage des palmiers ou des cocotiers qui les entourent; et ce qui peut-être me la faisait trouver plus attrayante encore qu'elle ne l'est réellement, c'est le contraste que produisent les campagnes verdoyantes d'alentour avec les bords arides, sablonneux et désolés du continent.

De ce côté, un nouveau désappointement attendait mon imagination excitée par les descriptions magnifiques que Calfaun et ses amis nous avaient faites de Bender-Abbas et d'Ormus, deux noms bien fameux dans l'histoire des anciens Portugais. En vain mes yeux cherchaient sur cette rive désolée ou sur cette île blanchâtre, près desquelles régnait une profonde

solitude, ces deux villes où, pendant si longtemps, affluèrent les trésors de l'Orient, et qui virent tant de fois les compagnons d'Albuquerque et de don Juan de Castro revenir dans leurs murs, chargés des dépouilles des pays voisins. Il n'existe plus rien; les ruines même des temples, des couvents, des édifices publics construits par les maîtres de Goa, ont disparu; et à leur place, je n'apercevais que de mauvaises cases répandues çà et là près du rivage, autour d'une grande maison ruinée, construite à la lisière de la plaine de sable.

Quel spectacle de désolation s'offrit à mes regards quand, le lendemain matin, je descendis à terre, accompagné de plusieurs officiers, pour faire visite au gouverneur arabe! partout des décombres, du sein desquels, comme pour rendre le tableau encore plus triste, et faire sentir plus vivement le néant des grandeurs humaines, s'élevaient çà et là, solitaires et oubliés, plusieurs obélisques, monuments funéraires élevés aux mânes des officiers anglais tués à la prise de Bender-Abbas par les troupes de la Compagnie unies à celles du roi de Perse Nadir-Shah, cet ennemi juré des Portugais.

Ces obélisques avaient déjà subi les cruels ravages du temps et de l'abandon. Les ornements, les pierres tumulaires, brisés en cent morceaux, gisaient dans la poussière; et je ne pus trouver le moindre vestige des inscriptions pompeuses qu'elles portaient sans doute autrefois. L'oubli avait passé son froid niveau sur le souvenir de ces vainqueurs dont on avait voulu

soustraire la mémoire à ses coups. Gloire, honneur, leurs noms même tout était rentré dans le néant, et leurs cendres restaient délaissées sur une terre étrangère au milieu de misérables Bédouins.

Ces pénibles réflexions que j'ai faites tant de fois, durant mon séjour aux Indes, et très-souvent aussi dans les autres contrées lointaines que j'ai visitées, attristaient encore mon âme, quand les chevaux que nous avions trouvés attendant sur le rivage mon débarquement, nous déposèrent à la porte du grand bâtiment dont j'ai parlé plus haut. J'y rencontrai, dans une espèce de grenier ou d'ancien magasin délabré, auquel je ne parvins qu'après avoir franchi plusieurs escaliers branlants, le représentant du souverain de Mascate, qui, après être venu me recevoir à la porte de l'appartement, dont toute la garniture se composait d'une chaise et d'un mauvais fauteuil, apportés là, sans doute, à cause de moi, revint s'asseoir sur un petit tapis étendu sur le milieu du plancher.

L'audience ne me parut pas du tout amusante, car la conversation ne se faisant qu'au moyen de deux interprètes, l'un persan, l'autre indou, et s'entendant fort mal entre eux, éprouva nécessairement de fréquentes longueurs, malgré tous les efforts que faisait mon hôte pour me prouver, par mille attentions, son désir d'obéir aux recommandations de son maître; aussi acceptai-je, sans balancer, la proposition qu'il me fit d'aller visiter en sa compagnie la ville et les environs; j'y mis d'autant plus d'empressement, que j'espérais échapper ainsi à la chaleur suffocante et à l'odeur de

renfermé qui régnaient dans le lieu de la conférence. Mais mon espoir fut déçu complétement. Au milieu de ces amas de cases sales et misérables, séparées entre elles par des rues aussi étroites que malpropres, j'éprouvai encore davantage les deux inconvénients que je voulais éviter; et de plus, j'y ressentis les effets d'un vrai soleil d'Arabie. Rien ne manquait pour le rendre tout à fait insupportable; ni la plaine sablonneuse à la surface de laquelle nous apercevions à peine quelques palmiers disséminés çà et là, ni la poussière fine et blanchâtre que les pieds de nos montures et la brise faisaient lever par tourbillons.

Ces quartiers que nous parcourions forment la nouvelle ville, laquelle est séparée des ruines de l'ancienne par une mauvaise muraille de terre, que renforce, de distance en distance, des tours à moitié démolies. Les seuls vestiges que je trouvai des monuments dont Bender-Abbas avait été dotée par ses anciens maîtres, furent les citernes destinées à suppléer au manque absolu d'eau potable, auquel la cité et ses alentours sont condamnés. Ces citernes, dont je comptai jusqu'à six, me parurent très-vastes dans toutes leurs dimensions; et il fallait qu'elles fussent bien solidement construites, pour avoir résisté jusqu'à nos jours aux ravages du temps. La plupart étaient pleines, et je vis des femmes ou de jeunes filles occupées à y puiser par des ouvertures semblables à celles de nos puits. Mais déjà se montraient de toutes parts dans les voûtes, des crevasses, avant-coureurs d'une chute prochaine; malgré nos observations, mon compagnon

de promenade ne parut y faire aucune attention, quoique cet événement dût nécessairement amener l'abandon de Bender-Abbas. Cette ville, pourtant, est, à ce qu'il paraît, en voie de prospérité. L'équité avec laquelle l'iman a fixé les droits de douane; la sécurité dont jouissent les négociants, et des relations continuelles avec Bombay, ce grand marché de l'Asie occidentale, font rapidement augmenter le nombre des caravanes qui viennent de l'intérieur de la Perse avec de riches chargements, destinés à être échangés contre les marchandises britanniques ou indiennes. Mais, de même qu'à Buschire, ce mouvement commercial ne dure que peu de temps chaque année, et seulement à l'époque où les caravanes ainsi que les caboteurs arrivent chacun de leur côté; en sorte que Bender-Abbas doit être considéré comme un entrepôt, ou mieux encore comme un lieu de transit, et par conséquent ne peut donner aucun ombrage à Bassadore, dont, au contraire, les trafiquants ne vendent qu'au détail. En outre de cette importance commerciale, Bender-Abbas jouit des avantages attachés à son titre de chef-lieu d'une riche province dont les frontières s'étendent à soixante milles au moins vers l'intérieur : il est vrai que le terroir susceptible de produire, ne commence qu'aux montagnes dont la chaîne longe la mer à une assez bonne distance du rivage. Là, sur le versant opposé de ces hautes terres, nous répétaient souvent les Arabes, comme pour nous faire trouver leur séjour moins affreux, réside une nombreuse population persane, cultivant

des campagnes fertiles en grains et en fruits, élevant des troupeaux de bœufs, de mules et de moutons, qui se vendent très-avantageusement dans toutes les parties de l'Asie où les transportent les caboteurs.

L'iman de Mascate est non-seulement maître de cette province, mais encore de plusieurs autres qui sont situées le long de l'Océan, à l'est du détroit. Toutes ont été enlevées successivement à la Perse; aussi a-t-elle fait plusieurs fois de grands efforts pour les reprendre; et chaque fois les troupes du shah, quoique nombreuses, ont été contraintes de se retirer, après avoir essuyé de honteux revers; tant les Arabes justifient par une incontestable supériorité de courage et d'énergie sur leurs voisins, le profond mépris qu'ils montrent pour eux. De manière que l'iman se considère aujourd'hui comme possesseur inamovible de ces contrées, dont le revenu ne laisse pas de grossir annuellement son trésor.

Ce prince possède au même titre l'île d'Ormus, sur laquelle il entretient une garnison; non qu'il la considère comme une propriété lucrative, car elle ne produit rien, mais afin sans doute d'empêcher quelque autre puissance de s'en emparer. Cette île est trop voisine de Bender-Abbas, et son nom sonnait d'une manière trop séduisante à mon oreille, pour que, au risque d'éprouver encore un désenchantement, je ne désirasse pas la visiter. Un matin donc, accompagné de plusieurs membres de notre état-major, et de deux officiers du gouverneur, j'embarquai dans mon canot, qui nous déposa une heure après sur le rivage où fut jadis la superbe Ormus.

Que diraient ces puissants vice-rois des Indes portugaises, qui, fiers de tenir cette riche cité sous leurs lois, l'appelaient le plus beau joyau de la couronne de leur souverain, s'ils la revoyaient aujourd'hui telle que la guerre et le temps l'ont traitée? Les populeux villages construits sur tous les points accessibles de la côte ont disparu; les palais, les églises superbes, les somptueux couvents qui bordaient le fond de la baie où mouillaient tant de navires, sont renversés au niveau du sol; et du milieu de leurs débris s'élève, comme un fantôme, la tour au sommet de laquelle brilla chaque nuit, pendant tant d'années, le phare qui annonçait aux navigateurs l'entrée du port. Cette tour dont les mille lézardes font craindre la chute prochaine, est encore très-remarquable sous le double rapport de l'architecture et de la construction. Du sommet où conduit un escalier de pierre, on jouit du plus vaste horizon; d'un côté l'on aperçoit les hautes montagnes du centre de l'île avec leurs sommets déchirés, leurs flancs arides, rocailleux, et recouverts d'une légère couche de salpêtre qui a toute la blancheur de la neige: pas une habitation, pas un bouquet d'arbres ne viennent animer cette triste perspective. De l'autre côté, celui de la mer, un point de vue d'un genre différent, mais non moins monotone, se déroule à la vue. Dans le lointain, la chaîne de montagnes dont j'ai parlé plus haut; sur un plan plus rapproché, des plages sablonneuses, puis le canal qui sépare Ormus du continent; enfin, à nos pieds se trouvaient les ruines de la forteresse que les Portugais

avaient élevée pour la défense de la ville et du mouillage. Elle couvre de ses vastes remparts l'extrémité de la pointe formant le port, et quoique aux trois quarts démantelée, elle conserve encore un air de force et de grandeur. En face de la rade, elle présente de hautes murailles appuyées sur des rochers à pic, contre lesquels le ressac heurte sans cesse; et dans la partie opposée, un large fossé, deux enceintes, plusieurs ponts-levis la rendent presque inabordable. Dans l'intérieur demeurent les trente ou quarante Bédouins formant la garnison, et au milieu desquels je me trouvai seul avec un officier de *l'Artémise* et mes deux guides arabes, lorsque je fis visite à leur chef. Déjà un peu attristé par les scènes de désolation qui se succédaient sous mes yeux, par la vue de ces superbes bastions tombant par morceaux, et de ces larges murs écroulés dans les casemates ou bien au fond de vastes citernes asséchées qui jadis les supportaient; déjà un peu attristé, dis-je, par la vue d'un semblable chaos sur lequel planait le pavillon arabe, déroulant au sommet d'un mât élevé ses longs plis couleur de sang, je ne pus me défendre d'un vague sentiment d'inquiétude, en rencontrant en un pareil lieu, si loin de la frégate, tous ces soldats déguenillés, aux longs cheveux, aux traits grossiers, aux regards féroces, qui me tenaient bloqué au fond d'une chambre voûtée, ou, pour mieux dire, d'un souterrain digne de figurer dans une scène de brigands. Ce fut pourtant dans un semblable appartement, et en pareille société, dont la curiosité faisait rétrécir de plus en plus le

cercle autour de moi, que je dus, bon gré mal gré, quoique la chaleur fût étouffante, attendre pendant une longue heure que la collation et les rafraîchissements commandés en mon honneur fussent préparés. Ils arrivèrent enfin; mais quel déjeuner! De l'eau saumâtre, du lait tourné et des espèces de crêpes assaisonnées de plusieurs espèces d'épices mêlées à du beurre rance. Cependant je goûtai de tout, fis bonne contenance, afin de ménager la susceptibilité arabe si facile à heurter, et profitai du moment où les principaux compagnons du chef, qui semblaient convoiter ardemment leur part du festin, se disposaient à la prendre, pour lever le siége, et quitter à la fois la salle du festin et le fort, en dehors duquel je retrouvai mes compagnons de voyage, auxquels on en avait obstinément refusé l'entrée.

Le soleil nous brûlait; les quelques misérables bédouins qui occupent le groupe de sales huttes établi sur l'emplacement de la superbe Ormus, nous suivaient pas à pas d'un air très-peu hospitalier; je jugeai donc à propos de refuser l'offre que me fit le gouverneur arabe de parcourir les autres parties de l'île, lesquelles, du reste, sont à peu près désertes et n'offraient rien d'intéressant à ma curiosité; puis remontant en canot avec ma société, je fis gouverner vers *l'Artémise*, à bord de laquelle une belle brise nous conduisit promptement; mais non pourtant sans nous avoir laissé le temps de faire honneur au déjeuner dont mon domestique avait eu soin de se précautionner le matin.

Ayant atteint le but que je me proposais en visitant ces parages, celui de connaître quels débouchés nos armateurs y trouveraient pour leurs cargaisons, et un séjour plus long ne pouvant que faire s'accroître sans aucun profit pour le succès de ma mission, l'inquiétude que nos apparitions successives sur les côtes de l'Arabie, dans la mer Rouge et le golfe Persique, inspiraient au gouvernement de Bombay, je me décidai à mettre sous voiles le lendemain. Avant son appareillage, la frégate fut constamment remplie de curieux, auxquels, suivant l'usage adopté invariablement à bord, on fit une très-affable réception. Le gouverneur vint lui-même, apportant plusieurs bœufs, ainsi qu'une assez grande quantité de légumes et de fruits expédiés la veille de l'intérieur, et qu'il m'offrit, suivant la coutume asiatique, comme un remercîment du présent que je lui avais fait à notre première entrevue. Le soir, au commencement de la brise de terre, nous appareillâmes pour retourner à Mascate, où une brise favorable et un superbe clair de lune nous permirent d'entrer à minuit, le surlendemain.

Je retrouvai le jeune prince et ses principaux courtisans non moins favorablement disposés pour nous que par le passé; je fus même personnellement l'objet de leurs plus délicates attentions, à cause, probablement, des recommandations du vieux chef de Zanzibar, duquel je reçus, par le capitaine d'un de ses bâtiments de guerre, en échange des superbes échantillons de l'industrie française que notre roi m'avait confiés pour lui, un fort beau damas persan, et une lettre

dans laquelle il témoignait la plus vive amitié pour la France et son souverain.

Ces protestations, faites par des princes d'Asie, n'ont, je le savais par expérience, presque aucune valeur; et malgré la haute estime dont jouit généralement l'iman de Mascate parmi les Européens, je ne faisais que peu de fond sur ses assurances d'amitié pour mon pays, tant il est dépendant de l'Angleterre, et craint d'éveiller son ombrageuse politique. Je m'attendais même qu'un compte très-exact de mes paroles et de mes actions serait rendu au gouvernement de Bombay. Avais-je le droit de me plaindre de ce manque de bonne foi? Non, sans doute, puisque je connaissais jusqu'à quel point le souverain de l'Oman a raison de craindre la Grande-Bretagne, et combien la France est trop faible aux Indes pour le protéger efficacement en cas de besoin. J'eus donc l'air d'ignorer, quoique j'en fusse parfaitement informé, l'empressement avec lequel son ministre avait divulgué, pendant notre séjour à Moka, au capitaine d'une corvette de la Compagnie, envoyée sur les traces de *l'Artémise,* pour surveiller ses moindres mouvements, ce qui s'était passé dans nos conférences, afin, sans doute, de faire preuve d'un grand dévouement aux intérêts de la Compagnie, et je ne changeai rien à ma façon d'agir avec lui et avec son chef. Celui-ci, au reste, se montra toujours le même à mon égard, c'est-à-dire, rempli de prévenance, et allant même au-devant de mes désirs. En retour des cadeaux que je lui fis, de même qu'à son père, il me donna le sabre qu'il

portait ordinairement, et nos hommes profitèrent des provisions fraîches de toutes espèces que bien souvent il m'envoyait. Entre ses officiers et ceux de la frégate régnait la même harmonie; on se voyait sans cesse à terre ou à bord, et nos médecins, fréquemment appelés auprès des malades, contribuèrent beaucoup aussi, par leurs soins bienveillants et leur désintéressement, à donner aux Arabes une haute idée du caractère français. La gaieté de notre équipage, la bonne intelligence dans laquelle il vivait avec les habitants, quoiqu'il fût souvent à terre, nous faisaient regarder par ces derniers comme des amis; et cela d'autant mieux, que, grâce à l'énorme consommation de comestibles faite journellement à bord de la frégate, nous jetions beaucoup d'argent dans le pays. Chaque matin nos ponts étaient couverts de bœufs, de moutons, de volailles, de légumes, de fruits, et surtout de poissons excellents, que nos pourvoyeurs payaient un prix assez modéré.

Avec un semblable genre de vie, nos hommes et nous-mêmes devions jouir d'une santé parfaite; aussi, l'hôpital se trouvait-il constamment désert; ou bien, si parfois les médecins y étaient appelés, ils n'avaient à combattre que les suites de quelques indigestions.

Un inconvénient venait pourtant troubler la douce vie que nous menions dans cette relâche. A la température que nous avions trouvée à notre première arrivée avait succédé, à mesure que la belle saison approchait, une chaleur vraiment effroyable, qui, surtout la nuit, nous privait complétement de repos.

Le soleil, en dardant ses rayons de feu sur les montagnes granitiques qui bordent la mer, les échauffait tellement, que la rade pouvait être comparée à un four. En vain nous cherchions quelques soulagements à nos souffrances en prenant de fréquents bains au fond des jolies petites anses de sable qui nous entouraient; l'eau était tiède, et ne nous rafraichissait nullement; puis le risque que je courus avec plusieurs officiers d'être atteint par les balles des vedettes arabes placées dans les tours qui couronnent tous les mornes élevés, un soir que nous prenions nos ébats sur le bord de l'eau, nous força, malgré toutes les protestations amicales de l'iman, et nonobstant même son offre de faire couper les oreilles aux délinquants, nous força, dis-je, de renoncer prudemment, du moins pendant l'obscurité, à cette agréable distraction.

Ce fut donc sans de bien vifs regrets qu'officiers et matelots virent la frégate aller mouiller en dehors de la rade le 12 mai au matin, et compter les derniers préparatifs de départ. A midi, l'iman vint me faire ses adieux, nous souhaita une heureuse navigation ; les batteries de terre répondirent à notre salut de 21 coups de canon, et *l'Artémise,* se dirigeant, sous toutes voiles, vers la côte Coromandel, eut bientôt laissé loin derrière elle les rivages de l'Arabie.

FIN DU TOME TROISIÈME.

NOTES.

Note 1, page 24.

Mon intention première était de donner sur ces parages si peu connus quelques renseignements qui auraient pu servir aux capitaines français appelés par le commerce dans les ports de Sumatra. J'avais même fait une collection assez volumineuse de notes recueillies dans ce but sur les lieux mêmes; et plus tard je l'avais complétée en causant, à Batavia, avec les navigateurs hollandais, pratiques de ces côtes. Mais quand j'ai voulu mettre ces matériaux en ordre, ils se sont trouvés tellement peu en rapport les uns avec les autres, il y avait de si grandes différences entre les diverses explications données sur le même sujet, que j'ai été obligé de renoncer à m'en servir, dans la crainte d'induire en erreur les marins à la connaissance desquels ils parviendraient. Je me suis décidé d'autant plus aisément à prendre cette résolution, que pendant mon séjour sur les côtes de Sumatra, j'avais été à même de constater, à mes dépens, combien les temps, les brises et les courants y sont variables, et combien encore il est difficile de les soumettre à des règles générales.

Je me bornerai donc ici à émettre le souhait, dans l'intérêt des navigateurs de toutes les nations, que les cartes de Sumatra dont, à ce qu'il paraît, s'occupent en ce moment les états-majors hollandais de la station navale de Java, soient bientôt terminées, et que ces officiers distingués, en rendant ainsi moins dangereux pour les navires, des parages infestés de récifs à peu près ignorés, souvent couverts de brumes et battus durant une partie de l'année par de furieux coups de vent, complètent dignement le bel atlas hydro-

graphique des pays malais, ce grand œuvre qui fait tant d'honneur à la marine royale des Pays-Bas.

Note 2, page 88.

Je pense même, après avoir visité cette superbe usine, que les procédés employés par le régisseur d'Agaléga, sont encore les meilleurs sous le double rapport de l'économie et de la quantité des produits. Tout l'honneur en revient incontestablement à ce dernier : je me suis plu à le proclamer, quand il a été question de cette petite île dans le précédent volume; mais loin de moi l'intention d'avoir voulu diminuer en rien le mérite des personnes qui, les premières, sont parvenues, à force d'industrie et de persévérance, à utiliser, en y établissant des huileries de coco, la foule de petites îles disséminées à la surface de l'océan Indien, dans l'est de Madagascar.

Je mets donc ici avec empressement sous les yeux des lecteurs, sans toutefois prendre sur moi la responsabilité des objections qu'elle pourrait faire naître, la réclamation qui m'a été adressée par le vénérable chef d'une des familles les plus estimées de l'île de France, revendiquant sa part de la création des merveilles d'ordre et de travail accomplies sur Agaléga. Je cite textuellement cette réclamation.

M. le comte de Sainte-Aulaire n'a pas seul le mérite d'avoir créé l'établissement d'Agaléga ; c'est M. Barbé qui en est le fondateur.

Voici les faits bien exacts :

D'après le rapport que le capitaine Moulin fit à M. Barbe sur l'île d'Agaléga qu'il avait explorée et trouvée couverte de cocotiers, il conçut le projet d'y former des établissements d'huileries, l'île Diégo ne suffisant pas pour l'éclairage des îles de France et de Bourbon. Il présenta une requête au gouverneur général Do Caen, pour obtenir la concession de l'île d'Agaléga, qui lui fut accordée le 19 août 1808, en pleine jouissance, pour lui et ses héritiers; ledit acte fut confirmé par le gouvernement anglais le 25 mars 1818. De 1808 à 1832, époque à laquelle M. L. Barbé a fait cession de la moitié d'Agaléga à M. le comte de Sainte-Aulaire, il avait porté ses établissements à l'apogée de la prospérité où ils se trouvaient en 1837.

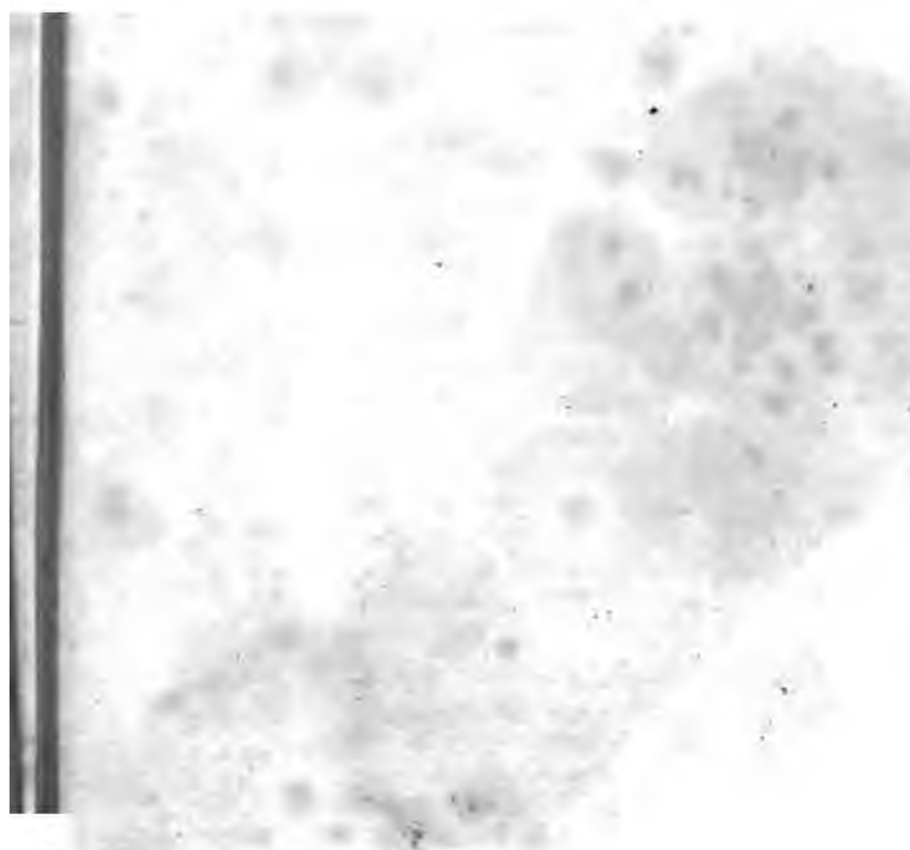
Note 3, page 317.

Sir Robert Grant mourut presque subitement, quelques mois seulement après notre séparation, laissant aux Indes la renommée d'un grand administrateur, que ses talents supérieurs semblaient appeler à la direction suprême des affaires de l'Indostan. Pour moi, si, après un semblable jugement, mon opinion peut avoir quelque valeur, j'ajouterai que sir Robert est un des hommes les plus distingués, sous tous les rapports, que j'aie rencontrés dans mes longs voyages; et le souvenir de la bienveillance qu'il me témoignait ne s'effacera jamais de mon cœur.

Note 4, page 402.

L'histoire actuelle des contrées dont j'essaye de donner une idée dans ce chapitre, est liée trop intimement à celle des grandes puissances d'Europe, pour que je pusse me dispenser d'entrer dans quelques considérations générales sur les causes de leur décadence. Le champ était vaste, fertile; je l'aurais exploité dans toute son étendue avec empressement, si je n'avais été arrêté par une foule de considérations contre lesquelles je ne pouvais lutter, et une, entre autres, qui bien souvent m'a contraint de laisser de côté la meilleure partie des matériaux que j'ai recueillis durant mes longues campagnes : je veux parler des étroites limites de cet ouvrage qui, malgré cela, n'est peut-être encore que trop long.

Je viens donc encore solliciter l'indulgence des lecteurs, qui auront trouvé bien incomplètes, bien défectueuses même mes réflexions sur la politique européenne en ce qu'elle a de commun avec les peuples mahométans; j'espère qu'ils me l'accorderont, s'ils veulent bien les considérer comme une simple exposition dont je ne pouvais me passer, pour tracer d'une façon un peu claire le tableau de l'état actuel de cette partie de l'Asie.



TABLE

DU TOME TROISIÈME.

Pages.

TABLE DES PLANCHES

DU TROISIÈME VOLUME.





